CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

LES ROMANS GRECS

LES PASTORALES DE LONGUS ou DAPHNIS ET CHLOÉ	LES ÉTHIOPIENNES D'HÉLIODORE ou THÉAGÈNE ET CHARICLÉE
Traduction d'Amyot	*Traduction de Quenneville*
REFONDUE PAR PAUL-LOUIS COURRIER	REVUE PAR LOUIS HUMBERT

PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE SUR LE ROMAN GREC

PAR A. CHASSANG

DOCTEUR ÈS-LETTRES

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

LES
ROMANS GRECS

Société d'imprimerie PAUL DUPONT, Paris, 41, rue J.-J.-Rousseau.

LES
ROMANS GRECS

LES PASTORALES DE LONGUS	LES ÉTHIOPIENNES D'HÉLIODORE
OU	OU
DAPHNIS ET CHLOÉ	THÉAGÈNE ET CHARICLÉE
Traduction d'Amyot	Traduction de Quenneville
REFONDUE PAR	REVUE PAR
PAUL-LOUIS COURIER	LOUIS HUMBERT

précédés d'une Étude sur le Roman grec

PAR A. CHASSANG

DOCTEUR ES LETTRES
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6.

LES

PASTORALES DE LONGUS

OU

DAPHNIS ET CHLOÉ

sasiée du merveilleux des fables épiques; et tant que la turbulente liberté des petites républiques grecques et de la cité romaine consuma dans l'Agora et le Forum l'existence de presque tous les citoyens, le tableau des circonstances ordinaires de la vie privée fut peu capable d'attirer, et impuissant à retenir les esprits. On préféra les spectacles héroïques de la tragédie, et la comédie elle-même n'emprunta dans l'origine son intérêt qu'aux passions politiques. Ce n'est qu'au temps de Ménandre, c'est-à-dire à l'époque de la conquête macédonienne, que la comédie pacifiée, avec toute la société grecque, devint un tableau des mœurs privées; c'est alors aussi que le roman put se répandre. Sans doute les *Fables Milésiennes* paraissent remonter à une plus haute antiquité : mais elles ne furent d'abord que de simples récits oraux, comme les *Fables Phrygiennes*, ou l'apologue Ésopique, et elles naquirent au sein d'une société bien différente de celle des autres populations grecques, d'une société où les jouissances de la vie privée faisaient oublier les intérêts de la vie publique.

Dans la société grecque, avant la conquête macédonienne, et dans la société romaine, avant l'Empire, tout concourait à retarder le développement de ces tableaux de la vie familière. En effet, dans les beaux temps de leurs républiques, les Grecs et les Romains n'avaient guère le temps de faire des lectures destinées au pur amusement : leur vie tout

entière était prise par les affaires publiques et privées; la littérature elle-même était une littérature active et en quelque sorte vivante, qui s'adressait moins à des lecteurs qu'à des auditeurs, et qui remplissait les temples, les théâtres, les jeux, les festins, la tribune, les écoles.

A mesure que s'éteignit en Grèce et à Rome l'activité de la vie publique, le goût des tableaux de mœurs dut se répandre. Déjà dans Euripide on voit la tragédie s'écarter des traditions héroïques et manifester le goût des peintures bourgeoises et romanesques; avec la *Fleur* d'Agathon, la tragédie n'est plus qu'un roman. La comédie nouvelle naît sous les successeurs d'Alexandre; il faut remarquer que, dans les pièces de Ménandre, d'Alexis et de Philémon, le sanctuaire de la famille n'est pas encore ouvert, et que ces poètes se bornent à peindre des courtisanes, des jeunes gens, des pères et des esclaves. On peut croire que vers le même temps se propagèrent de l'Ionie en Grèce les *Fables Milésiennes,* dont les auteurs, plus hardis, jetaient sans doute un regard indiscret sur l'intérieur de la famille; mais ces fables n'étaient que de courts récits, et elles étaient fort différentes des narrations étendues auxquelles donna naissance l'époque romaine. C'est alors seulement qu'apparaissent les Pétrone, les Lucien, les Apulée, les Jamblique, les Héliodore et les Achille Tatius. C'est qu'aussi une ère nouvelle a commencé pour l'ancien monde : avec

l'empire, c'en est fait des mœurs républicaines et de la vie publique; les excès de la liberté ont tué la liberté; il n'y a plus de citoyens, les particuliers ont de longs loisirs qu'ils peuvent remplir par des lectures frivoles, et les rhéteurs profitent du désœuvrement de la classe opulente pour lancer au milieu d'elle d'interminables romans d'amour et d'aventures.

L'Orient est la véritable patrie de ces sortes de récits, parce que l'Orient a été de tout temps la terre de la servitude politique et de la vie privée. C'est en Orient qu'on trouve les plus anciens exemples de ce genre de compositions; c'est dans les pays grecs les plus ouverts au contact de la civilisation orientale, c'est-à-dire en Asie Mineure, qu'apparaissent les premiers essais de la littérature romanesque des Grecs; c'est là que plus tard ils se développent surtout. L'Ionie a fourni les *Fables Milésiennes;* l'auteur des *Babyloniques,* Jamblique, est né en Syrie comme Lucien, l'auteur de la *Luciade* et de l'*Histoire véritable;* Héliodore est d'Emèse en Phénicie, Achille Tatius d'Alexandrie; Cypre, Antioche, Éphèse ont donné naissance à trois romanciers du nom de Xénophon.

Que l'influence du goût oriental ait porté certaines imaginations vers le merveilleux et l'extraordinaire, et ainsi ait favorisé en Grèce le développement des compositions romanesques, c'est ce qu'il n'est pas possible de nier; mais ce qu'il est plus difficile d'ad-

mettre, c'est que le roman grec procède directement des contes orientaux, comme l'a prétendu le savant Huet (1). Le caractère des contes orientaux et des romans grecs n'est en général pas le même. Malgré bien des peintures peu naturelles et peu vraisemblables, tout est grec dans ceux-ci, jusqu'aux tableaux du monde oriental. Le merveilleux, qui occupe une certaine place dans quelques-unes de ces narrations fabuleuses, n'a jamais l'ampleur et la franchise du merveilleux qui s'épanouit dans les contes de l'Orient. Le goût du roman a passé de l'Orient en Grèce, mais le roman s'est transformé dans cette contrée. On sait avec quelle facilité la race grecque s'assimila et marqua du sceau de son génie les emprunts qu'elle fit aux civilisations étrangères. Les Grecs étaient naturellement conteurs; avant que les narrations fabuleuses ne devinssent, entre les mains des rhéteurs, un genre littéraire, que de contes oraux n'avaient-ils pas faits, où l'influence orientale avait pu se perdre et s'effacer! C'étaient les contes des mères et des nourrices à leurs enfants (2); c'étaient ceux des oisifs dans les boutiques de barbiers (3); c'étaient ceux des para-

(1) *Lettre à Segrais sur l'origine des romans.* — Cette opinion a déjà été refutée par M. Villemain (*Essai sur les romans grecs*).

(2) V. Plutarque, *Vie de Thésée*, 23 ; Maxime de Tyr, x, 3 ; Philostrate, *Héroïque*, p. 668 ; *Tableaux*, I, 15 ; Dion Chrysostome, *Discours IV*, éd. Reiske, I, p. 168 ; Julien, *Discours VII*, éd. Petau, p. 227.

(3) V. Lucien, *Sur la manière d'écrire l'histoire*.

sites ou des convives dans les repas (1). Il y avait même dans les carrefours d'Athènes des charlatans qui faisaient métier d'amuser les passants par leurs contes, comme le *Philepsius* d'Aristophane (2).

Ces contes oraux étaient de plusieurs sortes. Il y avait d'abord des contes moraux, dans le genre de l'apologue Ésopique, et de la *Fable Libyque,* puis des contes satiriques et plaisants auxquels avaient donné naissance les *Fables Sybaritiques*. Dans l'origine, ces fables, qu'on appela quelquefois des *Apophthegmes Sybaritiques* (3), étaient moins un récit que la relation d'un bon mot, et c'est le caractère qu'offrent plusieurs de ces petits contes que l'auteur des *Guêpes* met dans la bouche de Philocléon. Mais il est douteux que les *Fables Sybaritiques* aient toujours gardé leur simplicité primitive, et l'étroite alliance de Sybaris et de Milet semble à la longue avoir confondu ces récits avec les *Fables Milésiennes* (4). Nous venons de nommer les contes

(1) V. Xénophon, *Cyropédie*, II, 2 ; Horace, *Satires*, II, 6, 77 ; II, 8, 83 ; Plutarque, *Banquet des sept sages*, Propos de table, I, p. 613 ; Pétrone, *Satiricon*, 61 ; Apulée, *Métamorphoses*, II ; Héliodore, p. 228, éd. Bourdelot ; Achille Tatius, VIII, 4 ; Longus, III ; Eumathe, VIII, 11 ; X, 17 ; XI, 2, etc.

(2) V. Aristoph., *Plutus*, V, 177.

(3) V. Scholies d'Aristophane, *Paix*, 344 ; Suidas, Hésychius.

(4) V. Coray, *Préf.* de son édition d'Héliodore. — Ovide cite, à côté des *Milésiennes* d'Aristide de Milet, une *Sybaritide* composée récemment, et qui avait le même caractère de lubricité (*Tristes*, II, 417) ; et peut-être est-ce à des contes de cette sorte que Lucien (*A un ignorant*, — *le Menteur*) et Martial (*Épigramme*, XII, 96) font allusion, quand ils parlent de l'obscénité des *livres Sybaritiques;* peut-être aussi les *Sybaritiques* d'un certain Clitonyme étaient-ils un recueil de contes de ce genre, plutôt qu'une histoire de Syba-

qui ont eu chez les anciens le plus de vogue, et lorsqu'ils n'étaient encore que transmis de bouche en bouche, et lorsque plus tard ils furent recueillis, remaniés ou imités par des écrivains. Mais il y avait loin de ces courts et fugitifs récits aux longs romans composés plus tard par les rhéteurs.

Avant de nous arrêter à ces romans, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les récits qui leur ont donné naissance.

Il était naturel que l'élégante et molle Ionie fût un foyer de contes érotiques. Le nom seul des Ioniens rappelle le peuple le plus heureusement doué d'entre les Hellènes, le peuple au sein duquel se développèrent de meilleure heure la poésie, la philosophie, la musique, l'architecture, toutes les élégances et toutes les délicatesses de la civilisation; mais aussi le peuple le plus porté vers les raffinements de la volupté. Tour à tour soumis à la domination des Lydiens et des Perses (1), ils avaient toujours été plus soucieux de bien-être que de liberté; et peut-être la liberté n'était-elle pour eux que l'absence de toute contrainte dans les plaisirs. « Je n'ai trouvé dans mes voyages qu'une ville libre, disait un Sybarite, c'est Milet (2). » Milet, la patrie d'Aspasie et de tant de courtisanes, aussi fameuses que celles de

ris. Du moins trouvons-nous dans Plutarque (*Parallela minora*, dans C. Müller, *Hist. gr. fr.*, IV, p. 366) un récit extrait de ce livre, qui est un vrai *Conte Milésien*.

(1) Hérodote, I, 6 et 141.

(2) V. Diodore, *Fragments*, liv. VIII.

Corinthe, était en effet le modèle de ce genre d'indépendance qui lui valut l'admiration des habitants de Sybaris, et qui établit entre les deux cités des rapports d'amitié. De Milet, comme de Sybaris, sortirent une foule de contes agréables, mais le plus souvent licencieux, qui répandirent dans toute la Grèce, avec la réputation de ces deux villes, le goût de leurs mœurs voluptueuses.

En vain Milet fut désolée par la guerre Médique, en vain Sybaris fut détruite, les *Contes Milésiens* et *Sybaritiques* succédèrent à la prospérité de l'une et de l'autre. Ces contes firent les délices de Rome dégénérée. Après la défaite de Carrhes, on trouva dans les bagages d'un officier romain un recueil de ces sortes de contes, et le *surena* lut ce livre au sénat de Séleucie, pour faire juger des mœurs de ce peuple arrogant qui prétendait asservir les Parthes (1). Le rival de Septime Sévère, Albinus, qui fut quelque temps empereur, occupait les loisirs que lui laissait son ambition à lire Apulée et à composer des contes Milésiens, que ses courtisans trouvaient excellents, mais pour lesquels son historien ne témoigne qu'une médiocre estime (2).

Le plus fameux recueil de *Contes Milésiens* était celui que composa, on ne sait à quelle époque, un certain Aristide de Milet, et que traduisit en latin L. Corn. Sisenna : il est cité deux fois par Ovide,

(1) Plutarque, *Vie de Crassus*, ch. XXXII.

(2) V. *Histoire Auguste :* Capitolin, *Albinus*, 11 et 12.

qui semble dire que l'ouvrage d'Aristide était présenté comme historique (1). C'était probablement un livre qui, après une courte histoire de Milet, donnait de nombreuses anecdotes sur la vie milésienne. Ces anecdotes n'étaient autres que des contes Milésiens. Des ouvrages du même genre avaient été composés par un certain Hégésippe et quelques autres écrivains, auxquels Parthénius de Nicée fait allusion sans les nommer. Dans le recueil de récits d'amour que nous a laissés ce grammairien, on trouve plusieurs contes Milésiens : car il faut sans doute considérer comme tels, non seulement ceux que Parthénius emprunte à Hégésippe ou à quelque auteur d'*Histoires Milésiennes* (2), mais ceux dont la scène est placée à Milet, et qui ont presque tous pour sujet l'incontinence des femmes de cette ville (3). Le souvenir de ces contes se retrouve dans tous les récits érotiques de l'antiquité, surtout dans les plus anciens. Un des interlocuteurs du dialogue de Lucien intitulé *les Amours* (4), parlant de semblables récits qu'il vient d'entendre, ne les appelle pas autrement que *Contes Milésiens*. Apulée ne fit

(1) *Tristes*, II, 43 :

Vertit Aristidem Sisenna, nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

Voir encore *Tristes*, II, 412. — Peut-être Aristide de Milet est-il le même qui avait composé une *Histoire de Sicile* et une *Histoire de Perse*. (V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, IV, 320.)

(2) *Narrations XIV et XVI.*

(3) *Narrations VIII, IX, XVIII.*

(4) Ch. I.

que réunir plusieurs récits du genre des *Contes Milésiens*, parmi lesquels on remarque l'histoire d'une belle-mère amoureuse comme Phèdre (1), et un certain *Conte du Cuvier* (2), dont La Fontaine a fait son profit (3).

Nous doutons qu'il faille y joindre la fable de *Psyché*, bien que des fictions de pure fantaisie en effacent un peu le caractère primitivement allégorique. Les contes Milésiens donnaient plus de place aux sens qu'au sentiment ; tout au plus s'y mêlait-il quelque leçon morale, comme dans un des récits de Parthénius (4), ou quelque intention satirique, comme dans la *Matrone d'Éphèse*. Ce dernier conte, l'un des récits épisodiques de Pétrone, lui venait aussi, sans doute, de l'Ionie (5).

Éphèse eut peut-être, comme Milet, sa littérature érotique : elle produisit, en Xénophon d'Éphèse, son Aristide de Milet. Comme Milet, du moins, elle était célèbre par sa vie voluptueuse, et c'est ordinairement dans l'une de ces deux villes que les romanciers grecs plaçaient la scène de leurs récits (6).

Les contes Milésiens nous offrent l'image de la

(1) *Métamorphoses*, liv. x.

(2) *Ibid.*, IX.

(3) *Contes*, IV, 14.

(4) *Narration VIII.*

(5) Nous ne parlons que des sources où put puiser directement Pétrone, et nous n'ignorons pas que la même histoire se trouve dans l'un des contes chinois traduits par Abel de Rémusat. (V., sur ce conte, Dacier, *Acad. des Inscript.*, XLI, p. 523.)

(6) V. les *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse (*Abrocome et Anthia*) et le roman de Chariton d'Aphrodisias (*Chéréas et Callirrhoé*).

première forme des récits érotiques dans l'antiquité. C'étaient de légères et rapides esquisses, dans le genre des *Fabliaux* du moyen âge, moins la versification, et des *Nouvelles* qui composent le *Décaméron* de Boccace ou l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre. Destinées uniquement à divertir et à chatouiller les imaginations sensuelles, elles n'avaient d'abord aucune prétention littéraire, et n'en étaient que plus agréables, étant plus naturelles. Peut-être n'avaient-elles pas généralement plus d'étendue que les récits du même genre, que Parthénius de Nicée a extraits de divers historiens pour fournir des sujets d'élégie à son ami Cornélius Gallus, et dont la brièveté est exempte de sécheresse (1). On voit par l'ouvrage de Parthénius, par un recueil semblable de Plutarque (2), par quelques-unes des *Narrations* de Conon et des *Histoires variées* d'Élien (3), que l'influence des contes Milésiens s'était fait sentir jusque dans l'histoire : elle y avait introduit un certain nombre d'épisodes érotiques, la plupart imaginaires.

Tels étaient les contes sur la courtisane Rhodopis : selon les uns, elle aurait élevé une des pyramides d'Égypte en invitant ses amants à venir y

(1) V. sur Parthénius de Nicée, et les auteurs auxquels il a emprunté des narrations, Lebeau cadet, *Acad. des Inscrip.*, XXXIV, p. 63.

(2) *Œuvres morales, Narrations amoureuses.* Julien *Discours* V nous avertit que ces narrations étaient purement fictives.

(3) *Histoires variées*, XII, 1 ; XIII, 1.

porter chacun une pierre (1); selon les autres, elle serait devenue reine d'Égypte grâce à la perte de sa pantoufle (2); c'est l'histoire de *Cendrillon*. Le nom de Rhodopis restera cher aux romanciers grecs comme celui d'Hélène aux poètes : dans *Théagène et Chariclée* (3), les séductions d'une autre Rhodopis triompheront presque de l'austérité d'un grand prêtre de Memphis; et dans *Leucippe et Clitophon* (4), on voit encore une Rhodopis, mais cette fois vertueuse et pure, au point de provoquer, par ses dédains, la vengeance de Vénus. Plutarque, dans ses *Œuvres morales* (5), cite, avec la *Panthée* de Xénophon, la *Timoclée* d'Aristobule et la *Thébé* de Théopompe. Ce sont les noms de quelques-unes de ces héroïnes de contes érotiques mêlés à l'histoire. On pourrait grossir cette liste avec les récits de ce genre qui ont été extraits de l'histoire par Conon, Parthénius et Plutarque ; on aurait pu le faire également avec un livre aujourd'hui perdu, et qui était faussement attribué au logographe Cadmus de Milet ; il portait le même titre que celui de Parthénius : *Récits de passions amoureuses* (6).

De l'histoire, le conte Milésien passa dans les

(1) V. Hérodote, II, 134 ; Diodore de Sicile, I, 64 ; Athénée, XIII, p. 396.

(2) V. Strabon, XXII, 808 ; Élien, *Histoires variées*, XIII, 33.

(3) Héliodore, *Théag. et Charicl.*, II.

(4) Achille Tatius, *Leuc. et Clit.*, VII.

(5) *Qu'on ne peut vivre agréablement d'après la doctrine d'Épicure*, ch. X.

(6) V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, II, p. 2 et suiv.

écrits des philosophes. On en voit la trace dans le *Banquet* de Xénophon, dans le *Traité sur l'amour* de Cléarque de Soli (1), dans quelques ouvrages semblables de Théophraste, d'Ariston d'Iulis, de Sphodrius le Cynique, de Favorinus d'Arles (2), enfin dans quelques-uns des dialogues mêlés de récits que nous a laissés Plutarque (3).

Ce n'est qu'assez tard, et peut-être peu avant Pétrone, que les récits d'amour, si brefs dans les *Fables Milésiennes*, si rapides lorsqu'ils se mêlaient à l'histoire et aux romans historiques ou philosophiques, comme ceux dont nous avons parlé jusqu'ici, prirent une grande étendue et de larges développements. Les anciens récits du genre milésien se conservèrent parfois, sous forme d'épisodes, dans les longs romans que virent éclore l'époque Romaine et l'époque Byzantine; mais, en général, ils se perdirent dans les narrations beaucoup plus amples, qui embrassèrent un plus grand espace de temps, et qui entourèrent l'action principale et les principaux personnages d'un assez grand nombre de circonstances et de figures secondaires. La transition du conte au roman ne s'accomplit pas sans effort. Il suffit de comparer la *Luciade* et les *Métamorphoses* d'Apulée pour voir combien était le plus souvent artificiel ce procédé qui mêlait une foule

(1) V. *Hist. gr. fr.*, de C. Müller, II, p. 313 et suiv.
(2) V. Stobée, *Florileg.*, *pass.*
(3) Voir surtout le dialogue qui a pour titre : *De l'amour*.

de contes épisodiques à la fable du roman, et combien la soudure était facile à voir.

Peu de contes ont eu dans l'antiquité autant de succès que celui de Lucius métamorphosé en âne par un onguent magique, puis revenu à la forme humaine en mangeant des roses. Ce n'était pas seulement un récit érotique, c'était un conte du genre fantastique, genre qui fut aussi fort cultivé dans l'antiquité. Tandis que les poètes repaissaient l'imagination populaire de récits sur les dieux et les déesses de l'Olympe, la superstition n'avait cessé de multiplier les contes sur des êtres surnaturels et des faits merveilleux. De même que, pour exhorter au bien les enfants, on leur racontait des fables agréables, comme celles d'Ésope; on les entretenait, pour les détourner du mal, de fables terribles comme celles de *Lamies*, de *Gorgones*, d'*Ephialte*, de *Mormolyce*, d'*Empuses*, de *Manducus* (1). C'étaient les *ogres* et les *ogresses* de l'antiquité. Puis, comme l'empire de la crédulité ne se borne pas à l'enfance, tous les âges se laissaient effrayer par des contes sur des démons, des génies malfaisants dont l'air était peuplé, sur des fantômes et des revenants (2).

(1) V. Strabon, I, p. 19; Théocr., XV, 40; Aristophane, *Chevaliers*, 329; Philostrate, *Vie d'Apollonius*, IV, 25.

(2) Pollux, *Onomasticon*, V, 26, 131; Aristophane, *Oiseaux*, 1490; Alciphron, III, 58; Élien, *Hist. variées*, VIII, 18; Pausanias, VI, 2, 6; Creuzer, *Symbolique*, III, 15 et suiv.; Ménandre, le *Fantôme* (fragments); Plaute, *Mostellaria*.

Lorsque, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, la fureur de la magie s'empara de tout le monde païen, ce genre de merveilleux ouvrit un champ illimité à la fantaisie des narrateurs. Nous en avons déjà vu un indice dans l'*Héroïque* de Philostrate. Les romans d'amour empruntèrent au conte fantastique plusieurs de leurs épisodes; il n'en est pas un seul qui se prive de ce genre d'agrément, sûr moyen de succès auprès des lecteurs de leur temps (1). Comment s'en étonner, lorsque l'histoire elle-même ne s'en faisait pas faute, témoin le génie que Plutarque fait apparaître à Brutus avant la bataille de Philippes? Les compilations qui nous restent d'Apollonius et de Phlégon de Tralles, sous le titre d'*Histoires merveilleuses*, contiennent plusieurs récits de ce genre, et dans quelques-uns on démêle l'artifice d'une fiction ingénieuse (2). Lucien, dans un dialogue intitulé *le Menteur*, nous donne toute une série de contes fantastiques qui avaient cours de son temps, et dont l'un a fourni à Gœthe son conte de l'*Élève sorcier*. Mais si le philosophe persiflait les croyances superstitieuses de son temps,

(1) V. Jamblique, *Babyloniques* (*Erotici græci* de la collection Didot); Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. VI et XIX; Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, V, 16; Xénophon d'Éphèse, *Abrocome et Anthia*, V, 7, etc., etc.

(2) V. *Histoires merveilleuses* d'Apollonius (1-3), de Phlégon de Tralles (1-3). On connaît l'agréable récit que fait Pline le Jeune sur un fantôme chassé d'une maison d'Athènes par un philosophe (Pline, *Lettres*, VII, 27). Au sixième siècle, Damascius remplit de récits semblables plusieurs livres cités par Photius. (*Biblioth.*, *cod.* 130.)

l'homme d'esprit ne dédaignait pas de s'en servir à son tour pour en faire le sujet d'un badinage élégant. On le croit du moins l'auteur de la *Luciade :* il put l'écrire en se jouant, comme son contemporain, le platonicien Apulée, s'égaya dans les *Métamorphoses*.

L'ouvrage qui nous est resté sous le titre de *Luciade* est-il bien de Lucien? Et, comme il est constant (1) que le sujet produisit au moins deux ouvrages distincts, attribués, l'un à Lucius de Patras, l'autre à Lucien, celui-ci a-t-il été imitateur? ou quelque faussaire l'a-t-il imité en mettant son œuvre sous le nom de Lucius de Patras? Ce sont là des questions qui ont exercé la sagacité de la critique (2). Pour nous, il est évident que ce conte a été plusieurs fois remanié en grec; il doit être plus ancien que la version qui nous est parvenue sous le nom de Lucien. L'une des scènes les plus étranges du roman, la monstrueuse aventure de l'âne et de la dame de Patras, avait ses précédents dans les récits des poètes sur Pasiphaé, et des historiens sur la fille d'Hippomène (3). Photius, qui avait sous les yeux deux versions en grec de ce roman, portant l'une le nom de Lucien, l'autre le nom de Lucius, les apprécie

(1) V. Photius, *Bibliothèque*.

(2) V. Lebeau cadet, *Acad. des Inscript.*, XXXIV, p. 43 ; Wieland et P.-L. Courier, *Préfaces* de leurs traductions : Letronne, *Journal des Savants*, 1818, p. 417.

(3) V. Diodore, livre VIII, *Fragm. ;* Dion Chrysostome, XXXII, p. 385.

et les compare. Il reproche au prétendu Lucius d'avoir parlé de tous ces prestiges et de tous ces enchantements sur le ton d'un homme qui croit à ce qu'il raconte ; il préfère le récit de Lucien, qui lui paraît un agréable persiflage des superstitions païennes. Assurément le faux Lucius ne croyait pas plus que l'auteur de la *Luciade* à ses propres métamorphoses ; mais il y avait entre cet ouvrage et le second cette différence, que l'un racontait lourdement et sans esprit des anecdotes assez insipides par elles-mêmes, tandis que l'autre avait donné du charme à ses extravagances par une narration légère, spirituelle et enjouée. C'est à tort, à ce qu'il nous semble, que la critique a refusé quelquefois cet ouvrage à Lucien : la tradition le lui conserve, et le goût ne le trouve pas indigne de lui. Qu'y a-t-il d'invraisemblable à ce qu'il ait fait, pour les contes magiques, ce qu'il a fait dans son *Histoire véritable*, pour les récits de voyages imaginaires? Il était de ceux qui transforment tout ce qu'ils touchent.

L'un des mérites de la *Luciade*, c'est la brièveté. La prolixité diffuse est au contraire le défaut principal des *Métamorphoses* d'Apulée : un tel défaut n'est nulle part plus sensible que dans les sujets badins. Une plaisanterie prolongée fatigue, et c'est ce qui arrive au roman latin sur les aventures de Lucius. Des ouvrages attribués à Lucius et à Lucien, on ignore lequel Apulée a imité; mais lui-même avertit qu'il raconte « une fable

grecque (1) ». Il nous dit encore (2) qu'il a « cousu ensemble divers contes du genre des fables Milésiennes ». Il nous révèle par là le secret de sa composition, qui consiste à répéter tous les récits de la *Luciade*, en y ajoutant un grand nombre de circonstances accessoires et de narrations épisodiques. Une seule de ces narrations vaut mieux que le reste de l'ouvrage; c'est l'histoire de *Psyché*. Elle n'est pas davantage de l'invention d'Apulée ; elle vient évidemment d'une source grecque, et doit remonter à une origine assez reculée. Ce gracieux récit contraste étrangement avec les contes licencieux et quelquefois obscènes qu'Apulée emprunte à la *Luciade* ou qu'il y ajoute, avec tant de peintures immorales qui trahissent une époque où se représentaient en plein amphithéâtre les amours de Pasiphaé et de Léda (3), et dont la crudité les a recommandées à l'imitation d'un écrivain trop fameux du seizième siècle, l'auteur du *Prince* et de la *Mandragore* (4).

Comme la *Luciade* et les *Métamorphoses*, l'ouvrage de Pétrone procède des contes Milésiens, et en contient quelques-uns, qui forment des épisodes mieux fondus dans l'ensemble que ceux du roman d'Apulée. Outre cette supériorité, Pétrone a encore

(1) I, 1.
(2) *Ibid.*
(3) V. Magnin, *Origines du théâtre moderne*, p. 461.
(4) V. Machiavel, *l'Ane d'or*. Voir, sur le roman d'Apulée, Lebeau cadet, *Acad. des Inscript.*, XXXIV, p. 48.

sur Apulée l'avantage d'un style plus pur et d'une narration plus naturelle ; mais pour la moralité, le *Satyricon* est encore d'une nudité plus choquante et d'un cynisme plus révoltant que la *Luciade* et les *Métamorphoses*. Du moins dans ces derniers ouvrages, le vice n'est pas étalé avec complaisance, et les divers dérèglements, surtout l'infamie des Encolpe et des Giton, sont dans l'occasion énergiquement flétris : le *Satyricon* est une galerie de peintures plus qu'obscènes, où l'œil ne peut se fixer que sur des ordures. Mais si l'on a la force de surmonter le dégoût qu'inspire un tel spectacle, il est impossible d'oublier ensuite ce tableau de l'existence vagabonde et désordonnée d'une partie de la jeunesse de Rome, de ces écoliers débauchés, et de ces poètes de profession qui déclamaient sur la vertu dans les mauvais lieux, qui faisaient le métier de parasites, à la fois libertins et fripons, véritables précurseurs de Villon pour *les repues franches*, et encore plus souillés que lui pour les mœurs. Ce livre peint au vif les vices qui, dans la Rome impériale, avaient infecté non pas seulement quelques citoyens de bas étage, mais jusqu'à la plus haute société. Il n'est pas étonnant qu'on ait pu le confondre avec cette « histoire des débauches de Néron, « contenant le détail de chaque prostitution et « les noms des hommes débauchés et des femmes « perdues qui y prirent part », ouvrage composé par Pétrone quelques heures avant sa mort,

et envoyé par son ordre à l'empereur (1).

Le *Satyricon* complète les *Satires* de Juvénal pour la peinture de la dépravation romaine, des extravagances du luxe, de la révoltante inégalité des conditions. Avec quelle énergie de pinceau est représentée, après Horace (2), l'opulence insolente et stupide! Quel portrait que celui de Trimalcion, de cet avorton si paré dans sa laideur, de cet amphitryon si arrogant envers ses hôtes, de cet ignorant si vain de son ignorance (3), de ce riche qui ne connaît pas toute l'étendue de sa richesse, et qui, entendant parler d'un pauvre, demande « qu'est-ce qu'un pauvre? » de ce maître impitoyable envers ses esclaves, qui fait fouetter un d'entre eux pour avoir laissé tomber un plat d'argent, et ordonne ensuite de jeter le plat aux ordures, afin de prouver à la fois qu'il est inexorable pour les irrégularités de service et qu'il est au-dessus de l'économie. Si la littérature romaine ne nous offrait le *Repas de Trimalcion* (4), il manquerait un trait au tableau de cette aristocratie romaine, souvent si grossière dans son opulence, si folle dans ses prodigalités, et dont les caprices les plus insensés ne pouvaient tarir les richesses. Cicéron l'avait montrée rapace et violente dans Verrès; il appartenait à Pétrone de la peindre

(1) V. Tacite, *Annales*, xvi, 18.

(2) *Satires*, ii, 8.

(3) Il fait mettre dans son testament : *Nec unquam philosophum audivit*. Épigramme qui porte du reste à la fois contre Trimalcion et contre les philosophes.

(4) *Satyric.*, 28 et suiv.

ridicule dans Trimalcion. Et ce n'est pas un portrait de fantaisie; on en trouverait les traits épars dans les ouvrages du temps. Les domaines considérables que possède Trimalcion et qu'il veut étendre encore, de façon à passer d'Italie en Sicile sur ses propres terres, ne font-ils pas songer à ces immenses propriétés qui, selon Pline, ont perdu l'Italie (1)? Et ces images lugubres mêlées à la peinture de la débauche, cette pensée de la mort apparaissant après les plus ignobles facéties, ce festin terminé par un testament, tout cela ne rappelle-t-il pas d'une manière frappante la fantaisie d'un certain Pacuvius, dont parle Sénèque (2), et qui voulut aussi se donner le plaisir d'assister à ses funérailles?

Dans les sociétés en décadence, il ne manque jamais de protestations contre la perte des mœurs et d'aspirations vers un ordre de choses meilleur. Mais parmi les esprits qui s'indignent de l'audace du vice, combien y en a-t-il qui soient purs des hontes qu'ils déplorent? Les virulentes satires d'Horace, de Pétrone et de Juvénal ne prouvent pas qu'ils n'aient point quelque peu payé tribut aux vices de leur temps : l'effronterie de leur langage ne sied guère à la vertu. Les âmes candides sont moins portées à flétrir le mal, parce que pour le flétrir il faut le peindre, qu'à célébrer le bien et à rêver son triomphe. C'est ce que fit au deuxième siècle de l'ère

(1) *Latifundia perdidere Italiam.* (Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 7.)
(2) *Lettres à Lucilius*, XII.

chrétienne Dion Chrysostome. Cet homme honnête, qui fut le plus philosophe d'entre les rhéteurs, comme le plus rhéteur d'entre les philosophes, remplit en quelque sorte, parmi les païens, l'office de prédicateur de morale (1). On lui doit un des rares *contes moraux* qu'ait laissés l'antiquité, le *Chasseur* ou *Histoire Eubéenne.*

Ce n'est pas le seul ouvrage de Dion Chrysostome où éclate à la fois le dessein d'amuser par un récit ingénieux et d'instruire par de salutaires leçons de morale. Outre sa *Fable Libyque* (2) et ses dialogues mêlés de récits sur Diogène le Cynique (3), il avait composé plusieurs morceaux dans le genre du panégyrique, où la narration tient tant de place, dont les détails paraissent tellement fictifs, et dont l'intention morale est si manifeste, qu'on est tenté d'y voir de petits contes moraux. Nous voulons parler du *Ier Mélancomas* et du *Charidème*. Le *Ier Mélancomas* débute par un récit préparé avec un art trop apparent. Dion rencontre un ami et lui parle d'un athlète récemment vainqueur ; son interlocuteur lui cite un autre athlète, Mélancomas, qu'il oppose au premier comme un modèle de beauté, de vigueur et de vertu tout ensemble : il fait l'éloge de cet athlète, cite de lui plusieurs beaux traits, et laisse Dion tout joyeux de ce qu'il vient d'enten-

(1) V. C. Martha, *Dionis philosophantis effigies.*
(2) V. 1re partie, ch. I.
(3) V. 3e partie, ch. II.

dre (1). Mélancomas n'est pas sans doute un personnage d'imagination, et Dion avait été chargé précédemment de faire son éloge (2). Mais quelle différence entre les deux ouvrages ! L'un a un caractère tout authentique ; l'autre n'est qu'un récit de pure imagination. Nous croirions volontiers qu'il en est de même du *Charidème* (3), qui offre encore l'éloge d'un athlète vertueux, éloge également présenté sous la forme d'un récit ingénieux.

Quelque idée que l'on se fasse de ces compositions, il est certain que l'*Histoire Eubéenne* de Dion est un conte moral, et l'un des modèles du genre. L'*Eubéenne* devance *Daphnis et Chloé*, et lui est bien supérieure pour la franchise des peintures, la vérité du ton et la pureté des sentiments : elle offre des traits dignes de l'auteur de la *Chaumière Indienne* et de *Paul et Virginie*. C'est une charmante pastorale dont la scène est bien dessinée, et dont les personnages sont intéressants, parce qu'ils sont vrais. Dion a su rajeunir le tableau qu'il présente des mœurs champêtres, en peignant deux chasseurs, au lieu des bergers, des bouviers et des chevriers si communs dans l'églogue. Leur existence solitaire et cependant heureuse, indigente

(1) *Discours XXVIII.*

(2) Nous avons cet éloge dans le discours intitulé *IIe Mélancomas*, qui est le premier par l'ordre de la composition. C'est ainsi que nous expliquons ce titre, que Reiske (t. i, p. 531) déclare ne pas comprendre : Μελαγκόμας δεύτερος τῇ τάξει πρῶτος.

(3) *Discours XXX.*

et cependant hospitalière, forme un contraste frappant, sans trop d'exagération, avec la vie tumultueuse, inquiète, égoïste des riches habitants des cités. Fils de proscrits, privés de leur patrimoine, jetés dès leur plus tendre enfance sur un des rivages déserts de l'Eubée, ces deux hommes ont grandi en vivant du produit de leur chasse et de celui des terres défrichées par leurs mains ; ils se sont fait une famille en épousant chacun la sœur de son ami ; ils ne connaissent les autres hommes que par les naufragés qu'ils ont secourus, et n'auraient jamais vu la ville si l'un d'eux n'y avait été conduit par une circonstance indépendante de sa volonté. Tandis qu'ils vivaient ainsi à l'écart, étrangers aux charges de la société comme aux raffinements de la civilisation, et sans jamais avoir réfléchi si le champ qu'ils arrosaient de leur sueur leur appartenait légalement, un orateur, avide de bruit et de popularité, les a dénoncés comme usurpateurs du domaine public ; et voilà que l'un des chasseurs est traîné à la ville pour avoir à se justifier devant les magistrats. Il s'étonne à la vue de tant de maisons magnifiques, de tant d'édifices somptueux, de ce théâtre où se presse une foule tour à tour silencieuse et bruyante ; il comparaît sans crainte devant cette multitude qui est appelée à le juger pour des crimes qu'il ne comprend même pas ; il répond simplement, et non sans une nuance d'ironie fort naturelle, aux accusations

chimériques du démagogue qui veut le perdre ; il repousse le ridicule reproche qui lui est fait d'enfouir de l'or. Un des assistants, touché de sa misère et de son abandon, prend sa défense, et bientôt un éclatant témoignage est rendu en faveur du pauvre chasseur : un citoyen reconnaît en lui son bienfaiteur, l'homme qui autrefois l'a recueilli dans sa cabane après un naufrage. Le conte se termine, comme les comédies, par un mariage : l'auteur a voulu ajouter à l'agrément des peintures pastorales celui d'un amour légèrement esquissé, frais et pur, qui n'a rien de commun avec les sensuels tableaux de *Daphnis et Chloé*. Peut-être à la fin Dion ne cache-t-il pas assez la pensée morale qui lui a inspiré ce récit : le lecteur n'a pas besoin d'être averti que ce tableau champêtre a pour but de faire sentir le bonheur de la pauvreté unie à la vertu. Cependant, à tout prendre, l'*Histoire Eubéenne* nous montre en Dion Chrysostome un digne devancier de Marmontel pour les *Contes moraux* comme pour le talent d'écrire avec l'élégance étudiée des rhéteurs.

Lucien lui-même, le spirituel mais licencieux narrateur des infortunes de Lucius de Patras, nous a laissé quelques récits dans le genre du conte moral. Ils font partie du dialogue qui a pour titre *Toxaris*, et qui n'est autre chose qu'un recueil de contes dans le goût hellénique et de contes dans le goût oriental. Les premiers sont rapportés par un

certain Mnésippe, les seconds par le Scythe Toxaris : les uns et les autres ont pour sujet des actions généreuses inspirées par l'amitié. Lucien a bien soin de nous avertir que tous ces récits sont imaginaires, mais il nous en avertit d'une façon détournée et piquante. Mnésippe, le premier narrateur, jure par les Dieux de ne rien dire que de vrai ; ce qui embarrasse un peu Toxaris, qui, après l'avoir entendu, lui dit : « J'aurais bien voulu que tu n'eusses pas fait de serment, car j'aurais pu me dispenser de te croire (1). » Toxaris ne savait pas ce que valait le serment d'un Grec. Cependant il est quelque peu Grec lui-même, et paie son interlocuteur de la même monnaie. Aussi Mnésippe, moins poli en cela que le Scythe, lui dit-il à la fin d'un de ses récits : « Voilà qui est vraiment tragique. On dirait d'une fable, sauf le respect dû au cimeterre et au vent par lesquels tu as juré. On pourrait donc, je crois, sans te faire beaucoup de tort, se dispenser de te croire (2). »

C'est un fait curieux à noter que la part importante faite au conte oriental dans le *Toxaris*. Déjà nous avons vu dans Hérodote, dans Ctésias, dans Diodore de Sicile, plus d'un vestige de contes orientaux ; mais c'est surtout à partir de l'époque Romaine que l'imagination orientale se développe librement dans la littérature grecque : elle éclate

(1) *Toxaris*, 18.
(2) *Toxaris*, 56.

dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, dans les *Vies de Pythagore et de Plotin*, dans le roman d'Antoine Diogène et dans les Évangiles apocryphes : elle s'épanouira plus tard dans les récentes versions du faux Callisthène et dans la *Vie de Barlaam et Josaphat*. Veut-on saisir la différence du goût grec et du goût oriental, telle qu'elle se manifeste dans le *Toxaris ?* Lucien prend la peine de nous l'indiquer, par la bouche de son Scythe : « Ne t'attends pas, « dit Toxaris à Mnésippe, à des traits d'amitié sem- « blables à ceux que tu m'as racontés. Que m'as-tu « dit, en effet ? que par dévouement à l'amitié un « homme épousa sans dot une fille très laide, qu'un « autre donna deux talents pour marier la fille de « son ami, qu'un troisième se fit mettre en prison « avec la certitude d'être délivré quelques instants « après. Moi, je te raconterai des massacres nom- « breux, des morts affrontées pour des amis, et tu « verras que vos preuves d'amitié ne sont que jeux « d'enfants auprès de celles des Scythes (1). » Toxaris tient ce qu'il promet, et ses narrations reproduisent assez fidèlement la passion des Orientaux pour les hyperboles de langage, pour les faits extraordinaires et merveilleux. C'est ce caractère, mêlé au génie sophistique des Grecs, que présentent la plupart des romans dont il nous reste à parler, et dont les auteurs appartiennent tous, par la naissance, à l'Orient, par la culture intellectuelle, à la Grèce.

(1) *Toxaris*, c. XXXV.

L'un des plus anciens d'entre ces ouvrages, celui où paraît le plus l'inspiration orientale, est le roman de Jamblique le Syrien. Cet auteur nous offre l'exemple singulier d'un Asiatique écrivant en grec un récit puisé, comme il le dit lui-même, dans un des livres de l'Asie. Photius (1), Suidas (2) et une scholie marginale d'un manuscrit de la *Bibliothèque* de Photius nous donnent sur ce romancier des détails assez précis. C'était un affranchi ; il était né à Babylone de parents syriens. Instruit d'abord dans la langue et élevé dans les mœurs de ses compatriotes, il fut ensuite confié aux soins d'un Babylonien par lequel il fut initié à la langue, aux mœurs et à la littérature babyloniennes. Son maître, qui avait été dans sa patrie l'un des secrétaires du roi, fut fait prisonnier lors de l'entrée de Trajan à Babylone (en 102) et vendu à un Syrien. Plus tard Jamblique apprit la langue grecque, qu'il sut parler et écrire avec élégance et facilité, comme le prouvent ses *Babyloniques*. Dans cet ouvrage, il faisait mention de la défaite de Vologèse par Vérus, qui eut lieu vers 162. C'est donc entre ces deux dates, 102 et 162, plus près de la première que de la seconde, qu'il faut placer sa naissance et son éducation. Photius parle des *Babyloniques* avec une estime que son analyse ne justifie pas. « Jamblique, dit-il, se distingue par la beauté du style, la régularité du

(1) *Bibliothèque*, 94.
(2) *Lexic.*, V. Ἰαμβλιχος.

plan et l'ordonnance des récits ; il était digne de déployer toute sa force et tout son art dans des sujets sérieux, au lieu de mettre ces qualités dans des fictions puériles. » En dépit des éloges de Photius, le roman des *Babyloniques* est, de tous ceux qui nous sont restés de l'antiquité grecque et latine, jusqu'au cinquième siècle, celui qui contient la fable la plus invraisemblable, la plus confuse, la plus incohérente (1). Ce n'est cependant pas le moins curieux, car c'est l'un des plus anciens. On s'étonne d'y trouver le germe de ces discussions de métaphysique amoureuse qui eurent tant de vogue au moyen âge, et qui s'agitèrent si souvent dans les *Cours d'amour*. Une jeune coquette a donné à un de ses amants sa coupe, à un autre sa couronne de fleurs, à un troisième un baiser. Lequel est le plus favorisé? La cause est jugée ; et, après un débat contradictoire, l'*arrêt* du juge, comme on le devine aisément, est rendu en faveur du dernier.

Quels sont les romans qui appartiennent encore à l'époque romaine? quels sont ceux qui ne remontent pas au delà de l'époque Byzantine? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Sur les auteurs, il est resté fort peu de détails certains; leurs noms mêmes paraissent pour la plupart supposés. Quant

(1) V. Fabricius, *Bibl. gr.*, Harles, VIII, 154 ; Lebeau cadet, *Acad. des Inscript.*, XXXIV, p. 57 ; Chardon de la Rochette, *Mélanges*, I, p. 18. V. l'analyse de Photius dans les *Erotici græci* d'Hirschig. (Collection de MM. Didot.)

à la date de leurs ouvrages, elle ne se fixe guère que par des analogies et des inductions assez légères : comment, en effet, fixer une date d'après l'appréciation du mérite d'un ouvrage, d'après les marques plus ou moins nombreuses de mauvais goût qu'il présente? Souvent, dans une même époque, la diversité des talents ne crée-t-elle pas bien des différences? La science est donc réduite à des hypothèses (1) : nous n'entreprendrons pas de percer des mystères jusqu'ici impénétrables. Nous nous bornerons à démêler les faits certains, et à signaler ceux qui nous paraissent probables, laissant le reste aux discussions des critiques qui, comme ceux d'Horace, ne sont pas près de s'entendre.

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Deux écrivains du cinquième siècle, Socrate et Sozomène (2), parlent d'Héliodore et de son roman de *Théagène et Chariclée :* la date de cet ouvrage est donc, par deux témoignages authentiques, fixée au quatrième siècle; car on ne saurait le faire remonter plus haut. Voilà tout ce que l'on sait de

(1) V. Fabricius, *Bibl. gr.*, t., VIII ; Huet, *Lettre à Segrais*. Chardon de la Rochette, *Mélanges*, t. II. Villemain, *Essai sur les romans grecs*. V. les *Préfaces* des divers éditeurs et traducteurs des romans grecs, surtout celle de l'excellente traduction de M. Zévort. On sait du moins à quoi s'en tenir sur un ouvrage que nous mentionnons ici seulement pour mémoire : *Amours honnêtes de Théogone et de Charide*. Ce pastiche médiocre des romans grecs, mis sous le nom du philosophe Athénagoras (deuxième siècle après Jésus-Christ), est, on le sait, l'œuvre d'un certain Martin Fumée (seizième siècle). V. Schœll, *Litt. gr.*, t. V, p. 106.

(2) Socrate, V, 22 ; Sozomène, V, 12.

certain sur ce romancier. L'anecdote qui nous montre Héliodore mis en demeure d'opter entre son évêché et son roman, et renonçant à son évêché, se trouve seulement dans le moine Nicéphore Calliste (1), qui est loin d'être une autorité grave. Il n'est nullement prouvé que l'auteur du roman de *Théagène et Chariclée*, qui se désigne à la fin comme « descendant de la race du Soleil », soit le même que l'évêque de Tricca, célèbre par sa rigueur à faire observer la discipline ecclésiastique. Socrate n'affirme pas cette identité, il la rapporte comme une simple tradition. Ce qui peut venir à l'appui de la tradition, c'est d'abord le caractère de haute moralité qui distingue, entre tous les romans grecs, celui de *Théagène et Chariclée ;* c'est aussi que, dans cet ouvrage, une grande part est faite à la description des mœurs thessaliennes (2) : or Tricca était une ville de Thessalie.

Le roman d'Héliodore a joui, de son temps et pendant toute l'époque Byzantine, d'une grande réputation, qu'il n'a pas tout à fait perdue. Il se présente à nous en quelque sorte recommandé par trois grandes autorités : Amyot, qui l'a traduit, Racine, qui, dans son adolescence, en faisait sa lecture favorite, et Boileau, qui met en parallèle le *Télémaque* de Fénélon et l'ouvrage d'Héliodore (3).

(1) *Hist. ecclés.*, t. II, p. 296. C'est un écrivain du quatorzième siècle.
(2) V. livre VII.
(3) *Lettre à Brossette,* 10 novembre 1699.

Il faut avouer qu'Amyot a été mieux inspiré lorsqu'il a traduit Plutarque. Racine s'est laissé séduire par quelques peintures de sentiments : dans la disette de peintures de ce genre où il vivait à Port-Royal, Héliodore avait pour lui son prix. Quant à Boileau, il a peut-être voulu faire plutôt la satire du *Télémaque* que l'éloge de *Théagène et Chariclée*. Boileau pouvait d'ailleurs parler avec estime d'un ouvrage où l'on sent encore le goût grec et le souvenir des bons modèles, à côté de bien des signes qui trahissent la décadence.

Tout d'abord, ce qui frappe à la lecture de ce roman, c'est que c'est un pastiche; et de quelles œuvres? Des poèmes épiques et tragiques de l'antiquité. A chaque page, on trouve des imitations d'Homère et d'Euripide, ses principaux modèles; Coray a tort d'en faire un mérite à Héliodore (1), car un écrivain en prose ne doit pas aller chercher ses modèles parmi les poètes. Héliodore écrit en prose, mais il emprunte le style et quelquefois la langue des poètes : son roman est un des premiers exemples des ouvrages en *prose poétique*, genre faux, que l'on a vu fleurir dans ces dernières années, mais que n'a pu autoriser tout le talent d'un grand écrivain. Peut-être un nouveau Boileau comparera-t-il quelque jour les *Martyrs* à *Théagène et Chariclée*.

Théagène et Chariclée n'est pas seulement un ro-

(1) *Préface* de son édition, p. 35.

man en prose poétique ; c'est presque une épopée en prose, mais une épopée bourgeoise. Comme les poètes épiques, et comme Hérodote leur élève, Héliodore se garde bien de suivre l'ordre des temps : il nous jette au milieu de la vie de ses personnages, nous allions dire de ses héros ; et ce n'est qu'épisodiquement qu'il revient sur les événements qui ont précédé. Son roman est conçu sur le plan de l'*Odyssée*.

Comme le style, comme le plan général, les épisodes sont presque tous des réminiscences de l'ancienne poésie grecque. Héliodore ne s'est guère mis en frais d'imagination : la plupart de ses épisodes lui sont fournis par l'épopée et la tragédie. Il a beau changer les noms, rajeunir les portraits, multiplier les détails, répandre sur toutes les peintures sa couleur un peu molle et terne ; on n'en retrouve pas moins dans l'épisode de Cnémon et Déménète (1) l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, dans les figures de Pétosiris et de Thyamis celles d'Étéocle et de Polynice (2), dans une situation d'Hydaspe en face de Chariclée (3) celle d'Agamemnon prêt à immoler Iphigénie.

Là ne se bornent pas les emprunts faits par Héliodore à la poésie, surtout à la poésie épique : il faut qu'il lui emprunte même le merveilleux. Les dieux interviennent dans les affaires de Théagène

(1) Livres I et II.
(2) Livre VII.
(3) Livre X.

et de Chariclée. Si encore on sentait partout la foi en cette intervention, l'imagination pourrait à la longue se prêter aux fables d'Héliodore; mais il n'en est rien. La crédulité et le scepticisme se heurtent dans ce roman. Nous entendons à chaque instant parler d'oracles, de songes, d'apparitions, de faits miraculeusement annoncés ou accomplis ; et, au milieu de tout ce merveilleux, nous voyons un prêtre d'Égypte, qui, bien qu'intéressé à ce que l'on croie à ces prodiges, nous montre lui-même comment il en impose aux âmes simples par de tels artifices. Calasiris affecte de croire à tels oracles, à tels songes, à telles révélations, et lui-même se plaît à tromper, par des pratiques superstitieuses, la naïveté de Chariclée, de Nausiclès, et même de son collègue, le grand prêtre de Delphes, Chariclès (1). On pourra dire qu'il sait distinguer le vrai et le faux ; mais il est imprudent, en telle matière, de provoquer le doute, et c'était de la part d'Héliodore une entreprise téméraire, que celle d'allier en un même ouvrage l'esprit d'Antoine Diogène et celui de Lucien.

Il n'y a pas beaucoup plus de vraisemblance dans les récits que fait Héliodore des événements purement humains, et ceci est un défaut commun à tous les romans grecs qui ont suivi ou précédé de peu celui d'Héliodore. Plus préoccupés d'exciter la sur-

(1) V. livres III et IV.

prise que l'intérêt, ces romanciers chercheront à éveiller la curosité par des récits d'événements singuliers, bizarres, étrangers à la vie réelle ou ordinaire ; il semble que l'invraisemblance soit une des lois du genre qui se produit ou se développe alors dans la littérature grecque. Désireux de frapper l'imagination des lecteurs, qui commençait à se blaser, ils abuseront du pittoresque, et sèmeront partout sur la route de leurs personnages les rocs, les précipices, et surtout les cavernes. Il n'y a pas un de ces romans où ne se trouve quelque aventure de brigands et de pirates ; mais ce sont des brigands et des pirates de fantaisie. Voyons ceux d'Héliodore : ils annoncent nos brigands d'opéra-comique, qui sont bien capables de tuer et de voler, mais n'ignorent pas ce qu'on doit aux dames. Deux fois Chariclée se trouve en leur pouvoir : elle est d'abord captive de Trachinus, qui ne songe qu'à l'épouser, et lui donne le temps de se décider (1) ; une autre fois, elle tombe entre les mains de Thyamis, qui veut aussi l'épouser, mais commence par prendre à témoin les pirates, ses sujets, qu'il s'en remet à sa libre volonté (2).

Le plus grand défaut de *Théagène et Chariclée*, c'est, il faut bien le reconnaître, d'être un peu long. Héliodore a des qualités : il a tracé savamment son plan, il a su varier ses épisodes

(1) V. livre V.
(2) V. livre I.

et les relier à l'action principale; son style, malgré l'artifice du pastiche qui le dépare, a de l'agrément et de la grâce; mais son livre est un de ceux qu'on estime, et qu'on ne relit guère. Il n'a pas su créer de situations intéressantes, ni de personnages vraiment vivants.

Un mérite qu'on ne saurait contester à ce roman, c'est la moralité. On y sent quelque chose de la sainteté du mariage chrétien, et cela fait croire à un de ses éditeurs (1) qu'Héliodore a composé ce livre étant déjà évêque ou du moins chrétien. Certains développements moraux tournent à l'homélie; en général, cependant, la morale ressort moins des réflexions que du récit; l'auteur montre avec assez d'art les fautes naissant des fautes, et le châtiment amené par la perversité même du coupable. C'est ainsi que la luxure pousse Déménète à la vengeance la plus lâche, Arsace à la plus atroce cruauté, et qu'ensuite le remords conduit ces deux femmes au suicide. A tout prendre, l'ouvrage d'Héliodore est encore le meilleur des romans grecs postérieurs au deuxième siècle, si l'on en excepte *Daphnis et Chloé*.

Le mérite de celui-ci n'est pas la moralité. Qu'on le compare avec l'imitation qu'en a faite Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*, et l'on verra ce qu'une imagination chaste et pure a pu faire d'un tableau où la volupté allait jusqu'à l'indécence. La

1. V. Coray, *Préface*, p. 24.

fable de *Daphnis et Chloé* est d'une assez grande simplicité, et c'est une qualité qu'on apprécie, surtout lorsqu'on songe à tous les incidents grossièrement dramatiques qui sont accumulés dans les autres romans grecs. L'esprit se repose sur des images plus tranquilles. Pourquoi faut-il qu'on y trouve encore des enlèvements, des pirates? Pourquoi faut-il que l'on voie la nature entière se déchaîner à cause du rapt de Chloé, et qu'au récit des aventures de deux amants se mêlent encore des récits de guerre entre deux villes? Quant au style, il n'est rien moins que simple; il y a longtemps que la naïveté de la traduction d'Amyot a cessé de faire illusion sur l'affectation de l'original. L'auteur était un esprit élégant, distingué, et qui avait un sentiment assez vif de la nature (1), mais l'ouvrage porte les caractères de la décadence. Cette pastorale est moins franche que l'*Eubéenne* de Dion, dont la naïveté est elle-même assez étudiée.

On ne sait rien de l'auteur de *Daphnis et Chloé* : son nom même est ignoré. Comment, en effet, attribuer à un écrivain grec le nom de Longus? Un critique a conjecturé, non sans vraisemblance, que ce nom tout latin est le résultat d'une erreur dans la lecture des manuscrits (2). Il existe sur Achille

1. C'est un mérite que lui reconnaissent MM. Villemain (*Essai sur les romans grecs*) et Humboldt (*Cosmos*, trad., t. II, p. 13).

2. V. Fabricius, *Bibl. gr.*, éd. Harles, t. VIII. — Dans le manuscrit du Mont-Cassin, on lit au titre : Λεσβιακῶν λόγοι δ. On a lu Λόγγου au lieu de Λόγοι.

Tatius une courte notice de Suidas (1), mais cette notice nous donne peu de détails précis : elle nous apprend seulement qu'après avoir composé les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, Achille Tatius se fit chrétien et devint évêque. Si ce renseignement est vrai, il faut avouer qu'un tel livre était une mauvaise préparation à l'épiscopat. Le roman d'Achille Tatius n'est pas aussi bien composé que *Théagène et Chariclée*. C'est une idée assez malheureuse que d'avoir mis le récit dans la bouche du principal personnage, et de lui avoir donné pour auditeur un inconnu, qui n'interrompt pas une fois la narration, parce qu'elle ne l'intéresse en rien. Les caractères sont moins nettement dessinés que dans *Daphnis et Chloé ;* ils sont trop uniformes. L'affectation du style, la recherche des antithèses, la multiplicité des digressions, la prolixité dans les analyses de sentiments et de passions, tout cela fait généralement préférer au roman d'Achille Tatius celui de Longus et même celui d'Heliodore (2). Il a cependant sur ce dernier un avantage, c'est qu'il est moins prolixe : il rachète une partie de ses défauts par quelque vivacité dans la narration, et par un certain enjouement que l'auteur semble avoir emprunté au commerce des comiques grecs.

(1) *Lexic.*, v. Ἀχιλλ. Τάτιος.

(2) V. Villoison, *Préface* de son édition de Longus ; Coray, *Préface* de son édition d'Héliodore ; M. Villemain, *Essai sur le roman grec*.

Le roman d'*Abrocome et d'Anthia*, ouvrage de Xénophon d'Éphèse, est bien inférieur à la plupart de ceux que nous avons cités jusqu'ici. Le récit est sans agrément, et les aventures sans vraisemblance : le style en est du moins assez simple et naturel ; c'est ce qui a fait croire à un des éditeurs de ce roman (1) que Xénophon d'Éphèse était le plus ancien des romanciers grecs. Cette opinion ne saurait se soutenir ; la composition de l'ouvrage est beaucoup trop compliquée pour appartenir à une époque bien ancienne, et la trivialité du style accuse la décadence de la littérature grecque (2). Nous pensons toutefois que le roman de Xénophon d'Éphèse, comme *Leucippe et Clitophon*, comme *Daphnis et Chloé*, n'est pas ou n'est guère postérieur au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Ces trois romans sont des œuvres toutes païennes : l'amour contre nature y tient trop de place (3) pour qu'on les puisse attribuer à une époque où les mœurs avaient été régénérées par le christianisme. Ces ordures, qui déjà n'inspiraient que du dégoût à l'auteur de la *Luciade* (4), comme à l'auteur de *Daphnis et Chloé*, mais dont Achille Tatius et Xénophon d'Éphèse ne parlent qu'avec indifférence, disparaîtront tout à fait dans les romans de l'époque

(1) P. Hofmann Peerlkamp.
(2) V. Coray, *Préface* de son édition d'Héliodore.
(3) V. *Daphnis et Chloé*, liv. IV ; *Leucippe et Clitophon*, I, 7 et 11 ; II, 44 et suiv. ; *Abrocome et Anthia*, II, 1 ; III, 2 et 3.
(4) V. l'épisode des quêteurs de Cybèle.

Byzantine : nous n'en trouvons trace ni dans *Chéréas et Callirrhoé*, de Chariton d'Aphrodisias, ni dans *Hysminé et Hysminias*, d'Eumathe Macrembolite, ni dans l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*, qui a même le mérite de peindre un amour où le sentiment a plus de part que les sens (1). Nous ne parlons pas des romans de Xénophon de Cypre et de Xénophon d'Antioche, dont il n'est resté que les titres (2), ni des romans en vers de Théodore Prodrome, de Constantin Manassès et de Nicétas Eugénianus, qu'on sait appartenir au douzième et au treizième siècle.

Il y cependant à faire, sur les romans grecs, une remarque générale c'est que, si la surface est souvent impure, le fond est presque toujours moral. L'imagination des romanciers grecs est en général peu chaste, leurs peintures sont fort sensuelles et leurs expressions peu réservées. Mais on sait que les langues anciennes avaient des franchises que la nôtre ne leur envie pas ; et les mœurs grecques, fort heureusement, sont loin d'être en tout point les mœurs françaises. De plus, dans ces ouvrages, on ne parle pas beaucoup de devoir et de vertu, on ne raffine pas sur le sentiment, on

(1) V. ces ouvrages dans les *Erotici græci* d'Hirschig (coll. Didot). Tous ces romans, sauf l'*Apollonius de Tyr*, ont été traduits en français dans la *Bibliothèque des romans grecs* de Merlin.

(2) Xénophon de Cypre, *Amours de Cynire, Myrrha et Adonis*; Xénophon d'Antioche, *Babyloniques*; V. Suidas ; V. *Xénophon*.

fait aux sens une part qui choque notre délicatesse moderne ; cependant il se trouve qu'en définitive leurs héros luttent plus que bien d'autres contre leurs passions, se tiennent mieux en garde contre les surprises des sens, et finissent par triompher de bien des séductions. S'ils cèdent à l'amour, c'est par entraînement, c'est par faiblesse, ce n'est jamais par système; ils font des fautes, mais ils ne se révoltent pas contre les règles. Le type de Lovelace ne s'y trouverait pas, et encore moins celui de Saint-Preux. On n'avait pas encore imaginé de substituer à l'observation du devoir l'ostentation des grands sentiments. Aussi, tandis que les héros des romans modernes, érigeant l'amour en vertu, ne reculent pas toujours devant l'adultère, ceux de la plupart des romans grecs demeurent vierges et purs à travers une foule de périls, et en dépit des obstacles opposés à leur union. Il faut toutefois le reconnaître, la continence dont les romanciers grecs honorent leurs héros, forme un singulier contraste avec le penchant à la volupté qu'ils leur prêtent ; quelque moral que soit leur exemple, l'effet en est détruit par la nudité de certains tableaux ; et ce que l'on ira chercher dans leurs livres, ce ne sont pas des leçons de morale, mais des renseignements sur la vie privée des anciens.

Encore sur ce point éprouvera-t-on quelque mécompte. « Il y a, dit un spirituel écrivain, plus de vérité dans Rabelais que dans Mézerai. » Courier

pouvait parler ainsi à propos de la *Luciade;* mais en ceci, comme en tout le reste, les romans d'Héliodore, d'Achille Tatius et de leurs imitateurs ne valent pas la *Luciade*. Ils seraient d'un prix inestimable pour la peinture des époques qui les a produits, si leurs tableaux étaient moins vagues et plus naturels. Mais la société que représentent les romans grecs est toute factice; les situations où se trouvent placés les personnages sont tout exceptionnelles et bizarres; les sujets ne sont pas assez variés. Qui connaît deux ou trois de ces romans les connaît tous. Qu'on lise *Théagène et Chariclée*, *Leucippe et Clitophon*, *Hysminé et Hysminias*, des œuvres de l'époque Romaine ou de l'époque Byzantine, ce sont toujours deux amants qui ont à lutter contre leur propre passion, contre des séductions étrangères et contre une foule d'épreuves, la séparation, le dénûment, l'esclavage. Qu'on lise *Abrocome et Anthia*, *Chéréas et Callirrhoé*, ce sont deux jeunes époux que la fortune a jetés bien loin l'un de l'autre aussitôt après les avoir unis, et qu'elle ne rejoint qu'après de nombreux assauts livrés à leur courage et à leur vertu.

Les ressorts dramatiques sont encore moins variés que les sujets. Des enlèvements, des voyages lointains, des tempêtes, des naufrages, des morts supposées, des résurrections inattendues, des actes de piraterie et de brigandage, la servitude sous des maîtres dont l'incontinence est à craindre autant

que la cruauté, telles sont pour les romanciers grecs les seules sources de développement. Ajoutez à cela des épisodes plus ou moins heureusement rattachés à l'ensemble, des descriptions le plus souvent oiseuses, d'interminables dialogues ou monologues, ordinairement aussi étudiés que des discours, et qui se ressentent du goût de la *déclamation* alors en vogue, vous avez une idée de tout ce qui entre dans la composition de ces ouvrages. Quant à la peinture du cœur humain, elle y est en général faible et insuffisante : ces romanciers s'attachent plus à l'extérieur de la vie, aux aventures, qu'ils n'étudient le fond du cœur; lorsqu'ils essayent d'y pénétrer, ils ne vont pas bien avant, et c'est surtout l'amour physique qu'ils étudient.

Comment les romans grecs auraient-ils présenté une analyse profonde et vraie du cœur humain? C'était une littérature de rhéteurs, et les rhéteurs n'avaient pas coutume de sonder les mystères du cœur humain ; ils s'arrêtaient plus souvent à la surface, et donnaient tous leurs soins aux procédés de la composition et aux artifices du style. Veut-on avoir une idée de l'étroite relation qui existait entre les romans et les exercices en usage dans les écoles de rhétorique? Qu'on ouvre le recueil de *Controverses* de Sénèque le Rhéteur; qu'on examine ces matières de déclamations que donnaient à leurs élèves les Cestius Pius, les Arellius Fuscus et les Porcius Latro. Ce ne sont que situations extraor-

dinaires, invraisemblables, au moins exceptionnelles : il n'est question que de tyrans, de pirates et de cruelles marâtres. Quelques anciens (1) demandaient avec raison si c'était ainsi qu'on croyait préparer de futurs avocats, et quels rapports de tels sujets pouvaient avoir avec les causes ordinairement débattues devant les centumvirs. Ne peut-on pas se demander aussi à quelle source avaient pu être puisées de semblables matières? A cette question, un ingénieux critique répond qu'il y a là un souvenir de quelques-uns des contes qui amusaient l'antiquité (2), et il le prouve en citant une véritable scène de roman extraite d'une déclamation de Silius Bassus (3), et reproduite depuis dans l'*Illustre Bossa* de Scudéry. On pourrait citer plus d'une *controverse* qui devait donner lieu à de semblables développements (4); on retrouve même dans des romans postérieurs le sujet d'une de ces controverses : il s'agit d'une jeune fille enlevée par des pirates, achetée par un *leno*, et qui conserve longtemps son honneur en implorant la pitié des libertins qui venaient la trouver (5). Toutes ces matières n'étaient pas sans doute prises dans les romans; mais toutes avaient retenu du contact de ces compositions un caractère paradoxal et fabuleux.

(1) Pétrone, *Satyric.*, init. ; Quintil., II, 10, 5 ; Juvénal, VII, 168.

(2) Saint-Marc Girardin, *Études de litt. et de mor.*, t. II ; les *Controverses de Sénèque*.

(3) M. Seneca, I, *Contror.*, I, 6.

(4) *Ibid.*, I, 6, 7; II, 10, 15; III, 20 ; VI, 6, etc.

(5) M. Seneca, I, 2 ; V. l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*, c. XXX-XXXI.

Si les déclamations se ressentaient de l'influence des romans, les romans, de leur côté, ne se ressentaient pas moins de l'influence des déclamations. Parmi ces narrations fabuleuses, il en est peu qui n'empruntent aux exercices scholastiques quelques sources de développements, lettres, éthopées, descriptions, dissertations, déclamations. Il n'y a par exemple qu'à prendre tels discours contradictoires d'Achille Tatius (1) pour avoir de véritables *controverses* dont on pourrait grossir les recueils de *Déclamations* latines ou grecques, et qui ne se distingueraient des autres ni par le sujet, ni par les développements, ni par le goût.

Nous ne terminerons pas cette esquisse de l'histoire des narrations érotiques dans l'antiquité sans dire quelques mots d'un genre qu'on a coutume d'y rattacher ; nous voulons parler des recueils de *Lettres fictives,* qui ont quelque rapport avec notre *Roman épistolaire*.

On sait combien de lettres fictives ont été composées dans les écoles ; on sait que quelques-unes, mises sous le nom de personnages historiques, sont devenues pour l'histoire les éléments de fréquentes altérations (2). Mais souvent aussi, surtout à l'époque Romaine, les rhéteurs composèrent des lettres de personnages purement imaginaires : c'étaient, sous forme de lettres, de petits romans qui présentaient

(1) VII, 9, 11 ; VIII, , 10

(2) V. Bentley, *Dissert. on the Epistles of Phalaris*, etc.

des tableaux de mœurs tracés d'après d'anciens poètes comiques. L'auteur les désignait suivant les caractères qu'il se proposait d'y peindre. Il y avait les *Lettres de cuisine* par Méléserme (1), les *Lettres de table* par Lyncée (2), les *Lettres de laboureurs* par Élien (3), les *Lettres de pêcheurs*, *de parasites* et *de courtisanes* par Alciphron, les *Lettres érotiques* de Zonée (4), de Philostrate et d'Aristénète. Sans doute, les caractères y étaient dessinés à la manière plutôt des poètes dramatiques que des romanciers; cependant il y avait quelquefois, dans le rapprochement et dans la suite de certaines lettres, le germe de véritables romans. Ce sont, par exemple, de véritables tableaux romanesques que nous offre Alciphron dans les lettres de Ménandre à Glycère et de Glycère à Ménandre (5), ainsi que dans quelques lettres au sujet de la défense de Phryné par Hypéride; ces lettres sont, du reste, parfois mêlées de récits, et l'on en pourrait tirer quelques-uns des lettres d'Aristénète qui rappelleraient les contes Milésiens. On le voit, le cadre du *roman par lettres* n'était pas ignoré des anciens, mais il n'a été bien rempli que par les modernes; on ne retrouve dans l'antiquité aucune œuvre qui annonce, même de loin, les *Lettres persanes, Clarisse Harlowe* et

(1) V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, II, 87.
(2) *Ibid.*, II, 466.
(3) V. la collection épistolaire des Alde.
(4) V. *Hist. gr. fr.*, I, 87.
(5) V. G. Guizot, *Ménandre*.

la *Nouvelle Héloïse*. Tout au plus les Lettres de Philostrate, d'Alciphron et d'Aristénète peuvent-elles, pour la légèreté du fond et les soins minutieux de la forme, être comparées aux *Lettres galantes* composées par Fontenelle (1).

A. CHASSANG.

1. Cette *Introduction* est tirée de l'ouvrage de M. Chassang sur l'*Histoire du Roman dans l'antiquité*, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

De tous les romans grecs ceux dont il est le plus souvent parlé sont *les Pastorales de Longus* et *les Éthiopiennes d'Héliodore*, que l'on connaît plus généralement sous les noms de *Daphnis et Chloé* et de *Théagène et Chariclée*. Nous les réunissons dans ce volume.

Pour le premier, nous avons pris la traduction d'Amyot, refondue par Paul-Louis Courier sur le manuscrit de Florence, et dont l'éloge n'est plus à faire. Pour le second, à la traduction d'Amyot, par laquelle a débuté dans les lettres le célèbre évêque d'Auxerre, et qui est loin d'avoir le mérite de ses œuvres postérieures, à la traduction plus récente de Montlyard, qui n'est recherchée que pour ses estampes, à celle d'Amsterdam, sans nom d'auteur, souvent réimprimée, mais qui n'est ni exacte, ni élégante, nous avons préféré la traduction de Quenneville, parue au commencement de ce siècle et devenue presque introuvable. C'est celle qui reproduit le mieux les traits, la physionomie et la couleur de l'original. Elle a été revue par un professeur de l'Université, M. Humbert, qui a déjà fait paraître, dans notre collection des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, l'*Histoire* d'Hérodote, de la traduction Larcher, et les *Tragédies* d'Eschyle, de la traduction La Porte du Theil. Nous espérons que ce nouveau volume n'aura pas moins de succès que les précédents.

LES
PASTORALES DE LONGUS

DAPHNIS ET CHLOÉ

LIVRE PREMIER

En l'île de Lesbos, chassant dans un bois consacré aux Nymphes, je vis la plus belle chose que j'aie vue en ma vie, une image peinte, une histoire d'amour. Le parc, de soi-même, était beau ; fleurs n'y manquaient, arbres épais, fraîche fontaine qui nourrissait et les arbres et les fleurs ; mais la peinture, plus plaisante encore que tout le reste, était d'un sujet amoureux et de merveilleux artifice ; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avaient ouï parler, venaient là dévots aux Nymphes, et curieux de voir cette peinture. Femmes s'y voyaient accouchant, autres enveloppant de langes des enfants, des petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui les nourrissaient, pâtres qui les enlevaient, jeunes gens unis par amour, des pirates en mer, des ennemis à terre qui couraient le pays, avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Si cherchai quelqu'un qui me les donnât à entendre par le menu ; et ayant le tout entendu, en composai ces quatre livres, que je dédie comme une offrande à Amour et aux Nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à

plusieurs manières de gens ; pour ce qu'il peut servir à guérir le malade, consoler le dolent, remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux, et instruire celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut rien ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux regarderont. Nous-mêmes, veuille le Dieu que sages puissions ici parler des autres !

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux par l'eau de la mer qui flue dedans et tout à l'entour, ornée de ponts de pierre blanche et polie ; à voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles. Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène, un riche homme avait une terre : plus bel héritage n'était en toute la contrée ; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavait une plage étendue de sable fin.

En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait, et voici la manière comment. Il y avait un hallier fort épais de ronces et d'épines, tout couvert par-dessus de lierre, et au-dessous, la terre feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle était le petit enfant gisant. Là s'en courait cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne savait ce qu'elle devenait, et abandonnant son chevreau, se tenait auprès de l'enfant. Pitié vint à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il prend garde par où elle allait, sur le chaud du midi ; la suivant à la trace, il voit comme elle entrait sous le hallier doucement et passait ses pattes tout beau pardessus l'enfant, peur de lui faire mal ; et l'enfant prenait à belles mains son pis comme si c'eût été mamelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche, et trouve que c'était un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot que convenir ne semblait à tel abandon, car il était enveloppé d'un mantelet de pour-

pre avec une agrafe d'or, près de lui était un petit couteau à manche d'ivoire.

Si fut entre deux d'emporter ces enseignes de reconnaissance, sans autrement se soucier de l'enfant; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut venue il prend tout, et les joyaux, et l'enfant, et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtale, laquelle, ébahie, s'écria si à cette heure les chèvres faisaient de petits garçons? et Lamon lui conta tout, comme il l'avait trouvé gisant et la chèvre le nourrissant, et comment il avait eu honte de le laisser périr. Elle fut bien d'avis que vraiment il ne l'avait pas dû faire; et tous deux d'accord de l'élever, ils serrèrent ce qui s'était trouvé quant et lui, disant partout qu'il est à eux, et afin que le nom même sentît mieux son pasteur, l'appelèrent Daphnis.

A quelques deux ans de là, un berger des environs, qui avait nom Dryas, vit une toute pareille chose et trouva semblable aventure. Un antre était en ce canton, qu'on appelait l'antre des Nymphes, grande et grosse roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors, et dedans y avait les figures des Nymphes, taillées de pierre, les pieds sans chaussure, les bras nus jusques aux épaules, les cheveux épars autour du cou, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdait une fontaine, dont l'eau qui s'épandait en forme de bassin, nourrissait là au-devant une herbe fraîche et touffue, et s'écoulait à travers le beau pré verdoyant. On voyait attachées au roc force seilles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux, offrandes des anciens pasteurs.

En cette caverne une brebis, qui naguère avait agnelé, allait si souvent, que le berger la crut perdue plus d'une fois. La voulant châtier, afin qu'elle demeurât au troupeau, comme devant, à paître avec les autres, il coupe un scion de franc osier, dont il fit un collet en manière de lacs courant, et s'en venait pour l'attraper au creux

du rocher. Mais quand il y fut, il trouva autre chose : il voit la brebis donner son pis à un enfant, avec amour et douceur telles que mère autrement n'eût su faire : et l'enfant, de sa petite bouche belle et nette, pour ce que la brebis lui léchait le visage après qu'était saoul de téter, prenait sans un seul cri puis l'un puis l'autre bout du pis, de grand appétit. Cette enfant était une fille, et avec elle aussi, pour marques à la pouvoir un jour connaître, on avait laissé une coiffe de réseau d'or, des patins dorés et des chaussettes brodées d'or.

Dryas estimant cette rencontre venir expressément des Dieux, et instruit à la pitié par l'exemple de sa brebis, enlève l'enfant dans ses bras, met les joyaux dans son bissac, non sans faire prière aux Nymphes qu'à bon heur pût-il élever leur pauvre petite suppliante ; puis, quand vint l'heure de remener son troupeau au tect, retournant au lieu de sa demeurance champêtre, conte à sa femme ce qu'il avait vu, lui montre ce qu'il avait trouvé, disant qu'elle ne ferait que bien si elle voulait de là en avant tenir cet enfant pour sa fille, et comme sienne la nourrir, sans rien dire de telle aventure. Napé, c'était le nom de la bergère, Napé, de ce moment, fut mère à la petite créature et tant l'aima qu'elle paraissait proprement jalouse de surpasser en cela sa brebis, qui toujours l'allaitait de son pis : et pour mieux faire croire qu'elle fût sienne, lui donna aussi un nom pastoral, la nommant Chloé.

Ces deux enfants en peu de temps devinrent grands, et d'une beauté qui semblait autre que rustique. Et sur le point que l'un fut parvenu à l'âge de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon et Dryas en une même nuit songèrent tous deux un tel songe. Il leur fut avis que les Nymphes, celles-là même de l'antre où était cette fontaine, et où Dryas avait trouvé la petite fille, livraient Daphnis et Chloé aux mains d'un jeune garçonnet fort vif et beau à merveille, qui avait des ailes aux épaules, portait un petit arc et de petites flèches, et les ayant touchés tous deux d'une même flèche, comman-

dait à l'un paître de là en avant les chèvres, et à l'autre les brebis. Telle vision aux bons pasteurs présageant le sort à venir de leurs nourrissons, bien leur fâchait qu'ils fussent aussi destinés à garder les bêtes. Car jusque-là ils avaient cru que les marques trouvées quant et eux leur promettaient meilleure fortune, et aussi les avaient élevés plus délicatement qu'on ne fait les enfants des bergers, leur faisant apprendre les lettres, et tout le bien et honneur qui se pouvait en un lieu champêtre ; se résolurent toutefois d'obéir aux Dieux touchant l'état de ceux qui, par leur providence, avaient été sauvés, et, après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne à ce jeune garçonnet qui avait des ailes aux épaules (car ils n'en eussent su dire le nom), les envoyèrent aux champs, leur enseignant toutes choses que bergers doivent savoir ; comment il faut faire paître les bêtes avant midi, et comment après que le chaud est passé ; à quelle heure convient les mener boire, à quelle heure les ramener au tect ; à quoi il est besoin user de la houlette, à quoi de la voix seulement. Eux prirent cette charge avec autant de joie comme si c'eût été quelque grande seigneurie, et aimaient leurs chèvres et brebis trop plus affectueusement que n'est la coutume des bergers ; pour ça qu'elle se sentait tenue de la vie à une brebis, et lui de sa part se souvenait qu'une chèvre l'avait nourri.

Or était-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et celles des montagnes. Aussi jà commençait à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveau-nés. Les troupeaux bondissaient sur les collines, les mouches à miel murmuraient par les prairies, les oiseaux faisaient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi, tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chan-

taient ; voyant bondir les agneaux, ils sautaient à l'envi ; et, comme les abeilles, allaient cueillant des fleurs, dont ils jetaient les unes dans leur sein, et des autres arrangeaient des chapelets pour les Nymphes ; et toujours se tenaient ensemble, toute besogne faisaient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventefois Daphnis allait faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étaient un peu loin écartées du troupeau ; souvent Chloé retenait les chèvres trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés ; quelquefois l'un tout seul gardait les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vacquait à quelque jeu. Leurs jeux étaient jeux de bergers et d'enfants. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisait une cage à cigale, et cependant ne se souciait aucunement de son troupeau ; lui, d'autre côté, ayant coupé des roseaux, en pertuisait les jointures, puis les collait ensemble avec de la cire molle, et s'apprenait à en jouer bien souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageaient ensemble leur lait ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avaient portés du logis se faisaient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dispersées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés Daphnis et Chloé.

Or, parmi tels jeux enfantins, Amour leur voulut donner du souci. En ces quartiers y avait une louve, laquelle ayant naguère louveté, ravissait des autres troupeaux de la proie à foison, dont elle nourrissait ses louveteaux ; et pour ce, gens assemblés des villages d'alentour faisaient la nuit des fosses d'une brasse de largeur et quatre de profondeur, et la terre qu'ils en tiraient non toute, mais la plupart, l'épandaient au loin ; puis étendant sur l'ouverture des verges longues et grêles, les couvraient en semant par-dessus le demeurant de la terre, afin que la place parût toute plaine et unie comme devant ; en sorte que s'il n'eût passé pardessus qu'un lièvre en courant, il eût rompu les verges, qui étaient, par manière de dire, plus faibles que brins

de paille, et lors eût-on bien vu que ce n'était point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayant fait plusieurs telles fosses en la montagne et en la plaine, ils ne purent prendre la louve, car elle sentit l'embûche ; mais furent cause que plusieurs chèvres et brebis périrent, et presque Daphnis lui-même par tel inconvénient.

Deux boucs s'échauffèrent de jalousie à cosser l'un contre l'autre, et si rudement se heurtèrent que la corne fut rompue ; de quoi sentant grande douleur celui qui était écorné, se mit en bramant à fuir, et le victorieux à le poursuivre, sans le vouloir laisser en paix. Daphnis fut marri de voir ce bouc mutilé de sa corne ; et, se courrouçant à l'autre, qui encore n'était content de l'avoir ainsi laidement accoutré, si prend en son poing sa houlette et s'en court après ce poursuivant. De cette façon le bouc fuyant les coups, et lui le poursuivant en courroux, guère ne regardaient devant eux ; et tous deux tombèrent dans un de ces pièges, le bouc le premier et Daphnis après, ce qui l'engarda de se faire du mal, pour ce que le bouc soutint sa chute. Or au fond de cette fosse, il attendait si quelqu'un viendrait point l'en retirer et pleurait. Chloé ayant de loin vu son accident, accourt, et, voyant qu'il était en vie, s'en va vite appeler au secours un bouvier de là auprès. Le bouvier vint : il eût bien voulu avoir une corde à lui tendre, mais ils n'en purent trouver brin. Par quoi Chloé déliant le cordon qui entourait ses cheveux, le donne au bouvier, lequel en dévale un bout à Daphnis, et tenant l'autre avec Chloé, tant firent-ils eux deux en tirant de dessus le bord de la fosse, et lui en s'aidant et grimpant du mieux qu'il pouvait, que finalement ils le mirent hors du piège. Puis retirant par même moyen le bouc, dont les cornes en tombant s'étaient rompues toutes deux (tant le vaincu avait été bien et promptement vengé), ils en firent don au bouvier pour sa récompense, et entre eux convinrent de dire au logis, si on le demandait, que le loup l'avait emporté.

Revenus ensuite à leurs troupeaux, les ayant trouvés qui paissaient tranquillement et en bon ordre, chèvres et brebis, ils s'assirent au pied d'un chêne, et regardèrent si Daphnis était point quelque part blessé. Il n'y avait en tout son corps trace de sang ni mal quelconque, mais bien de la terre et de la boue parmi ses cheveux sur lui. Si résolut de se laver, afin que Lamon et Myrtale ne s'aperçussent de rien. Venant donc avec Chloé à la caverne des Nymphes, il lui donna sa panetière et son sayon à garder, et se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps.

Ses cheveux étaient noirs comme ébène, tombant sur son col bruni par le hâle ; on eût dit que c'était leur ombre qui en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et lors elle s'avisa que Daphnis était beau ; et comme elle ne l'avait point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnait cette beauté. Elle lui lava le dos et les épaules, et en le lavant sa peau lui sembla si fine et si douce, que plus d'une fois, sans qu'il en vît rien, elle se toucha elle-même, doutant à part soi qui des deux avait le corps plus délicat. Comme il se faisait tard pour lors, étant déjà le soleil bien bas, ils ramenèrent leurs bêtes aux étables, et de là en avant Chloé n'eut plus autre chose en l'idée que de revoir Daphnis se baigner. Quand ils furent le lendemain de retour au pâturage, Daphnis, assis sous le chêne à son ordinaire, jouait de la flûte et regardait ses chèvres couchées, qui semblaient prendre plaisir à si douce mélodie. Chloé, pareillement assise auprès de lui, voyait paître ses brebis ; mais plus souvent elle avait les yeux sur Daphnis jouant de la flûte, et alors aussi elle le trouvait beau; et pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître ainsi, elle prenait la flûte après lui, pour voir d'être belle comme lui. Enfin, elle voulut qu'il se baignât encore, et pendant qu'il se baignait elle le voyait tout nu, et le voyant elle ne se pouvait tenir de le toucher ; puis le soir, retournant au logis, elle pensait à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'a-

mour. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parlait que de lui. Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su dire ce que c'était, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son âme était oppressée ; malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver le sommeil : elle riait et puis pleurait ; elle s'endormait et aussitôt se réveillait en sursaut ; elle pâlissait, et au même instant son visage se colorait de feu. La génisse piquée du taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie, et toute seulette discourait ainsi : « A cette heure je suis malade, et ne sais quel est mon mal. Je souffre, et n'ai point de blessure. Je m'afflige, et si n'ai perdu pas une de mes brebis. Je brûle, assise sous une ombre si épaisse. Combien de fois les ronces m'ont égratignée ! et je ne pleurais pas. Combien d'abeilles m'ont piquée de leur aiguillon ! et j'en étais bientôt guérie. Il faut donc dire que ce qui m'atteint au cœur cette fois est plus poignant que tout cela. De vrai Daphnis est beau, mais il ne l'est pas seul. Ses joues sont vermeilles, aussi sont les fleurs ; il chante, aussi font les oiseaux ; pourtant quand j'ai vu les fleurs ou entendu les oiseaux, je n'y pense plus après. Ah ! Que ne suis-je sa flûte, pour toucher ses lèvres ! Que ne suis-je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras ! O méchante fontaine qui l'as rendu si beau, ne peux-tu m'embellir aussi ? O Nymphes ! vous me laissez mourir, moi que vous avez vue naître et vivre ici parmi vous ! Qui après moi vous fera des guirlandes et des bouquets, et qui aura soin de mes pauvres agneaux ? et de toi aussi, ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à prendre ? Hélas ! que te sert maintenant de chanter au chaud du midi ? Ta voix ne peut plus m'endormir sous les voûtes de ces antres ; Daphnis m'a ravi le sommeil. » Ainsi disait et soupirait la dolente jouvencelle, cherchant en soi-

même que c'était d'amour, dont elle sentait les feux, et si n'en pouvait trouver le nom.

Mais Dorcon, ce bouvier qui avait retiré de la fosse Daphnis et le bouc, jeune gars à qui le premier poil commençait à poindre, étant jà dès cette rencontre féru de l'amour de Chloé, se passionnait de jour en jour plus vivement pour elle, et tenant peu de compte de Daphnis qui lui semblait un enfant, fit dessein de tout tenter, ou par présents, ou par ruse, ou à l'aventure par force, pour avoir contentement, instruit qu'il était, lui, du nom et aussi des œuvres d'amour. Ses présents furent d'abord, à Daphnis une belle flûte ayant ses cannes unies avec du laiton au lieu de cire, à la fillette une peau de faon toute marquetée de taches blanches, pour s'en couvrir les épaules. Puis croyant par de tels dons s'être fait l'ami de l'un et de l'autre, bientôt il négligea Daphnis ; mais à Chloé chaque jour il apportait quelque chose. C'étaient tantôt fromages gras, tantôt fruits en maturité, tantôt chapelets de fleurs nouvelles, ou bien des oiseaux qu'il prenait au nid ; même une fois il donna un gobelet doré sur les bords. et une autre fois un petit veau qu'il lui porta de la montagne. Elle, simple et sans défiance, ignorant que tous ces dons fussent amorce amoureuse, les prenait bien volontiers, et en montrait grand plaisir ; mais son plaisir était moins d'avoir que donner à Daphnis.

Et un jour Daphnis (car si fallait-il qu'il connût aussi la détresse d'amour) prit querelle avec Dorcon. Ils contestaient de leur beauté devant Chloé, qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné au vainqueur ; là où Dorcon le premier parla : « Moi, dit-il, je suis plus grand que lui. Je garde les bœufs, lui les chèvres ; or autant les bœufs valent mieux que les chèvres, d'autant vaut mieux le bouvier que le chevrier. Je suis blanc comme le lait, blond comme gerbe à la moisson, frais comme la feuillée au printemps. Aussi est-ce ma mère, et non pas quelque bête, qui m'a nourri enfant. Il est petit, lui, chétif, n'ayant de barbe

non plus qu'une femme, le corps noir comme peau de loup. Il vit avec les boucs, ce n'est pas pour sentir bon. Et puis, chevrier, pauvre hère, il n'a pas vaillant tant seulement de quoi nourrir un chien. On dit qu'il a tété une chèvre; je le crois, ma fy, et n'est pas merveille si, nourrisson de bique, il a l'air d'un biquet. »

Ainsi dit Dorcon; et Daphnis : « Oui, une chèvre m'a nourri de même que Jupiter, et je garde les chèvres, et les rends meilleures que ne seront jamais les vaches de celui-ci. Je mène paître les boucs, et si n'ai rien de leur senteur, non plus que Pan, qui toutefois a plus de bouc en soi que d'autre nature. Pour vivre, je me contente de lait, de fromage, de pain bis et de vin clairet, qui sont mets et boissons de pâtres comme nous, et les partageant avec toi, Chloé, il ne me soucie de ce que mangent les riches. Je n'ai point de barbe, ni Bacchus non plus; je suis brun, l'hyacinthe est noire, et si vaut mieux pourtant Bacchus que les Satyres, et préfère-t-on l'hyacinthe au lis. Celui-là est roux comme un renard, blanc comme une fille de la ville, et le voilà tantôt barbu comme un bouc. Si c'est moi que tu baises, Chloé, tu baiseras ma bouche; si c'est lui, tu baiseras ces poils qui lui viennent aux lèvres. Qu'il te souvienne, pastourelle, qu'à toi aussi une brebis t'a donné son lait, et cependant tu es belle. » A ce mot Chloé ne put le laisser achever; mais, en partie pour le plaisir qu'elle eut de s'entendre louer, et aussi que de longtemps elle avait envie de le baiser, sautant en pieds, d'une gentille et toute naïve façon, elle lui donna le prix. Ce fut bien un baiser innocent et sans art; toutefois c'était assez pour enflammer un cœur dans ses jeunes années.

Dorcon se voyant vaincu, s'enfuit dans le bois pour cacher sa honte et son déplaisir, et depuis cherchait autre voie à pouvoir jouir de ses amours. Pour Daphnis, il était comme s'il eût reçu, non pas un baiser de Chloé, mais une piqûre envenimée. Il devint triste en un moment, il soupirait, il frissonnait, le cœur lui battait, il

pâlissait quand il regardait la Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage. Pour la première fois alors il admira le blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux et la fraîcheur d'un teint plus blanc que la jonchée du lait de ses brebis. On eût dit que de cette heure il commençait à voir, et qu'il avait été aveugle jusque-là. Il ne prenait plus de nourriture que comme pour en goûter, de boisson seulement que pour mouiller ses lèvres. Il était pensif, muet, lui auparavant plus babillard que les cigales ; il restait assis, immobile, lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux. Son troupeau était oublié ; sa flûte par terre abandonnée ; il baissait la tète comme une fleur qui se penche sur sa tige ; il se consumait, il séchait comme les herbes au temps chaud, n'ayant plus de joie, de babil, fors qu'il parlât à elle ou d'elle. S'il se trouvait seul aucunes fois, il allait devisant en lui-même : « Dea, que me fait donc le baiser de Chloé? Ses lèvres sont plus tendres que roses, sa bouche plus douce qu'une gauffre à miel, et son baiser est plus amer que la piqûre d'une abeille. J'ai bien baisé souvent mes chevreaux ; j'ai baisé de ses agneaux à elle, qui ne faisaient encore que d'être ; et aussi ce petit veau que lui a donné Dorcon ; mais ce baiser ici est tout autre chose. Le pouls m'en bat ; le cœur m'en tressaut ; mon âme en languit, et pourtant je désire la baiser derechef. O mauvaise victoire ! O étrange mal dont je ne saurais dire le nom ! Chloé avait-elle goûté de quelque poison avant que de me baiser? Mais comment n'en est-elle point morte? Oh ! comme les arondelles chantent, et ma flûte ne dit mot ! Comme les chevreaux sautent, et je suis assis ! Comme toutes fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de bouquets ni de chapelets ! La violette et le muguet florissent, Daphnis se fane. Dorcon à la fin paraîtra plus beau que moi. » Voilà comment se passionnait le pauvre Daphnis, et les paroles qu'il disait, comme celui qui lors premier expérimentait les étincelles d'amour.

Mais Dorcon, ce gars, ce bouvier amoureux aussi de Chloé, prenant le moment que Dryas plantait un arbre pour soutenir quelque vigne, comme il le connaissait déjà, d'alors que lui Dryas gardait les bêtes aux champs, le vient trouver avec de beaux fromages gras, et d'abord il lui donna ses fromages ; puis commençant à entrer en propos par leur ancienne connaissance, fit tant qu'il tomba sur les termes du mariage de Chloé, disant qu'il la veut prendre à femme, lui promet pour lui de beaux présents, comme bouvier ayant de quoi. Il lui voulait donner, dit-il, une couple de bœufs de labour, quatre ruches d'abeilles, cinquante pieds de pommiers, un cuir de bœuf à semeler souliers, et par chacun an un veau tout prêt à sevrer ; tellement que, touché de son amitié, alléché par ses promesses, Dryas lui cuida presque accorder le mariage. Mais songeant puis après que la fille était née pour bien plus grand parti, et craignant qu'un jour, si elle venait à être reconnue, et ses parents à savoir que pour la friandise de tels dons il l'eût mariée en si bas lieu, on ne lui en voulût mal de mort, il refusa toutes ses offres, et l'éconduisit en le priant de lui pardonner.

Par ainsi Dorcon se voyant pour la deuxième fois frustré de son espérance, et encore qu'il avait pour néant perdu ses bons fromages gras, délibéra, puisque autrement ne pouvait, la première fois qu'il la trouverait seule à seul, mettre la main sur Chloé. Pour à quoi parvenir, s'étant avisé qu'ils menaient l'un après l'autre boire leurs bêtes, Chloé un jour, Daphnis l'autre, il usa d'une finesse de jeune pâtre qu'il était. Il prend la peau d'un grand loup qu'un sien taureau, en combattant pour la défense des vaches, avait tué avec ses cornes, et se l'étend sur le dos, si bien que les jambes de devant lui couvraient les bras et les mains, celles de derrière lui pendaient sur les cuisses jusqu'aux talons, et la hure le coiffait en la forme même et manière du cabasset d'un homme de guerre. S'étant ainsi fait loup tout au mieux qu'il pouvait, il s'en vient droit à la fontaine, où bu-

vaient chèvres et brebis après qu'elles avaient pâturé. Où était cette fontaine en une vallée assez creuse, et toute la place à l'entour pleine de ronces et d'épines, de chardons et bas genévriers, tellement qu'un vrai loup s'y fût bien aisément caché. Dorcon se musse là dedans entre ces épines, attendant l'heure que les bêtes vinssent boire ; et avait bonne espérance qu'il effrayerait Chloé sous cette forme de loup, et la saisirait au corps pour en faire à son plaisir.

Tantôt après elle arriva. Elle amenait boire les deux troupeaux, ayant laissé Daphnis coupant de la plus tendre ramée verde pour ses chevreaux après pâture. Les chiens qui leur aidaient à la garde des bêtes suivaient ; et comme naturellement ils chassent mettant le nez partout, ils sentirent Dorcon se remuer voulant assaillir la fillette ; si se prennent à aboyer, se ruent sur lui comme sur un loup, et l'environnant qu'il n'osait encore, tant il avait de peur, se dresser tout à fait sur ses pieds, mordent en furie la peau de loup, et tiraient à belles dents. Lui, d'abord honteux d'être reconnu, et défendu quelque temps de cette peau qui le couvrait, se tenait tapi contre terre dans le hallier, sans dire mot ; mais quand Chloé, apercevant au travers de ces broussailles oreille droite et poil de tête, appela tout épouvantée Daphnis au secours, et que les chiens lui ayant arraché sa peau de loup, commencèrent à le mordre lui-même à bon escient ; lors il se prit à crier si haut qu'il put, priant Chloé et Daphnis qui jà était accouru, de lui vouloir être en aide ; ce qu'ils firent, et avec leur sifflement accoutumé, eurent incontinent apaisé les chiens ; puis amenèrent à la fontaine le malheureux Dorcon, qui avait été mors et aux cuisses et aux épaules, lui lavèrent ses blessures où les dents l'avaient atteint, et puis lui mirent dessus de l'écorce d'orme mâchée, étant tous deux si peu rusés et si peu expérimentés aux hardies entreprises d'amour, qu'ils estimèrent que cette embûche de Dorcon avec sa peau de loup ne fût que jeu seulement ; au moyen de quoi ils ne se courroucèrent point à lui,

mais le réconfortèrent et le reconvoyèrent quelque espace de chemin, et le menant par la main : et lui qui avait été en si grand danger de sa personne, et que l'on avait recous de la gueule, non du loup, comme il se dit communément, mais des chiens, s'en alla panser les morsures qu'il avait par tout le corps.

Daphnis et Chloé cependant jusques à nuit close travaillèrent après leurs chèvres et brebis, qui, effrayées de la peau de loup, effarouchées d'ouïr si fort aboyer les chiens, fuyaient les unes à la cime des plus hauts rochers, les autres au plus bas des plages de la mer, toutes au demeurant bien apprises de venir à la voix de leurs pasteurs se ranger au son du flageolet, s'amasser ensemble en oyant seulement battre des mains; mais la peur leur avait alors fait tout oublier; et après les avoir suivies à la trace comme des lièvres, et à grand'peine retrouvées, les ramenèrent toutes au tect; puis s'en allèrent aussi reposer; là où ils dormirent cette seule nuit de bon sommeil. Car le travail qu'ils avaient pris leur fut un remède pour l'heure au mésaise d'amour : mais revenant le jour, ils eurent même passion qu'auparavant, joie à se revoir, peine à se quitter; ils souffraient, ils voulaient quelque chose, et ne savaient ce qu'ils voulaient. Cela seulement savaient-ils bien, l'un que son mal était venu d'un baiser, l'autre, d'un baigner.

Mais plus encore les enflammait la saison de l'année. Il était jà environ la fin du printemps et commencement de l'été, toutes choses en vigueur; et déjà montraient les arbres leurs fruits, les blés leurs épis ; et aussi était la voix des cigales plaisante à ouïr, tout gracieux le bêlement des brebis, la richesse des champs admirable à voir, l'air tout embaumé suave à respirer; les fleuves paraissaient endormis, coulant lentement et sans bruit; les vents semblaient orgues ou flûtes, tant ils soupiraient doucement à travers les branches des pins. On eût dit que les pommes d'elles-mêmes se laissaient tomber enamourées, que le soleil amant de beauté faisait chacun dépouiller. Daphnis de toutes parts échauffé se jetait

dans les rivières, et tantôt se lavait, tantôt s'ébattait à vouloir saisir les poissons, qui glissant dans l'onde se perdaient sous sa main; et souvent buvait, comme si avec l'eau il eût dû éteindre le feu qui le brûlait. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart aussi des chèvres de Daphnis, demeurait longtemps empêchée à faire prendre le lait et à chasser les mouches, qui fort la molestaient, et les chassant la piquaient; cela fait, elle se lavait le visage, et couronnée des plus tendres branchettes de pin, ceinte de la peau de faon, elle emplissait une sébile de vin mêlé avec du lait, pour boire avec Daphnis.

Puis quand ce venait sur le midi, adonc étaient-ils tous deux plus ardemment épris que jamais, pour ce que Chloé, voyant entièrement nue une beauté de tout point accomplie, se fondait et périssait d'amour, considérant qu'il n'y avait en toute sa personne chose quelconque à redire; et lui, la voyant avec cette peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa sébile, pensait voir une des Nymphes mêmes qui étaient dans la caverne; si accourait incontinent, et lui ôtant sa couronne qu'il baisait d'abord, se la mettait sur la tête, et elle, pendant qu'il se baignait tout nu, prenait sa robe et se la vêtissait, la baisant aussi premièrement. Tantôt ils s'entre-jettaient des pommes, tantôt ils aornaient leurs têtes et tressaient leurs cheveux l'un à l'autre, disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressemblaient aux grains de myrte, pour ce qu'ils étaient noirs, et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, pour ce qu'il était blanc et vermeil. Aucunes fois il lui apprenait à jouer de la flûte; et quand elle commençait à souffler dedans, il la lui ôtait; puis il en parcourait des lèvres tous les tuyaux d'un bout à l'autre, faisant ainsi semblant de lui vouloir montrer où elle avait failli, afin de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quittait sa bouche.

Ainsi comme il était après à en sonner joyeusement sur la chaleur de midi pendant que leurs troupeaux

étaient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna de garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler n'ayant alors nulle honte, et disait à part soi ces paroles tout bas : « Oh! comme dorment ses yeux! Comme sa bouche respire! Pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un air si doux. Je ne l'ose baiser toutefois; son baiser pique au cœur, et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai peur de l'eveiller. O fâcheuses cigales! elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles crient. Et d'autre côté ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups plus couards que renards, où êtes-vous à cette heure, que vous ne les venez happer? »

Ainsi qu'il était en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé; pourquoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattît jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'était, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottait ses yeux qui avaient encore envie de dormir; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins mêmes de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grâce de son salut, dont Chloé, de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de rire; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvait jamais taire, quoiqu'il la tînt dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein.

Une autre fois ils entendirent du bois prochain un ramier, au roucoulement duquel Chloé ayant pris plaisir, demanda à Daphnis que c'était qu'il disait, et Daphnis lui fit le conte qu'on en fait communément. « Ma mie, dit-il, au temps passé il y avait une fille belle et jolie, en fleur d'âge comme toi. Elle gardait les vaches et

chantait plaisamment; et, tant ses vaches aimaient son chant! elle les gouvernait de la voix seulement; jamais ne donnait coup de houlette ni piqûre d'aiguillon; mais assise à l'ombre de quelque beau pin, la tête couronnée de feuillage, elle chantait Pan et Pitys : dont ses vaches étaient si aises qu'elles ne s'éloignaient point d'elle. Or y avait-il non guère loin de là un jeune garçon qui gardait les bœufs, beau lui-même, chantant bien aussi, lequel étrivait à chanter à l'encontre d'elle, d'un chant plus fort comme étant mâle, et aussi doux, comme étant jeune; tellement qu'il attire à travers le bocage et emmène avec soi huit des plus belles vaches qu'elle eût en son troupeau. La pauvrette adonc déplaisante autant de son troupeau diminué comme d'avoir été vaincue au chanter, demandait aux Dieux d'être oiseau avant que retourner ainsi à la maison. Les Dieux accomplirent son désir, et en firent un oiseau de montagne, qui aime toujours à chanter comme quand elle était fille, et encore aujourd'hui se plaint de sa déconvenue, et va disant qu'elle cherche ses vaches égarées. »

Tels étaient les plaisirs que l'été leur donnait. Mais la saison d'automne venue, au temps que la grappe est pleine, certains corsaires de Tyr s'étant mis sur une flûte du pays de Carie, afin possible qu'on ne pensât que ce fussent barbares, vinrent aborder en cette côte, et descendant à terre armés de corselets et d'épées, pillèrent ce qu'ils purent trouver, comme vin odorant, force grain, miel en rayons, et même emmenèrent quelques bœufs et vaches de Dorcon. Or en courant çà et là, ils rencontrèrent de male aventure Daphnis qui s'allait ébattant le long du rivage de la mer, seul, car Chloé, comme simple fille, crainte des autres pasteurs, qui eussent pu en folâtrant lui faire quelque déplaisir, ne sortait si matin du logis, et ne menait qu'à haute heure paître les brebis de Dryas. En voyant ce jeune garçon grand et beau, et de plus de valeur que ce qu'ils eussent pu davantage ravir par les champs, ne s'amu-

sèrent plus ni à poursuivre les chèvres, ni à chercher à dérober autre chose de ces campagnes, mais l'entraînèrent dans leur flûte, pleurant et ne sachant que faire, sinon qu'il appelait à haute voix Chloé tant qu'il pouvait crier.

Or ne faisaient-ils guère que remonter en leur esquif et mettre les mains aux rames, quand Chloé vint qui apportait une flûte neuve à Daphnis. Mais voyant çà et là les chèvres dispersées, et entendant sa voix, qui l'appelait toujours de plus fort en plus fort, elle jette la flûte, laisse là son troupeau, et s'en va courant vers Dorcon, pour le faire venir au secours. Elle le trouva étendu par terre, tout taillé de grands coups d'épée que lui avaient donnés les brigands, et à peine respirant encore, tant il avait perdu de sang; mais lorsqu'il entrevit Chloé, le souvenir de son amour le ranimant quelque peu : « Chloé, ma mie, lui dit-il, je m'en vas tout à l'heure mourir. J'ai voulu défendre mes bœufs, ces méchants larrons de corsaires m'ont navré comme tu vois. Mais toi, Chloé, sauve Daphnis; venge-moi; fais-les périr. J'ai accoutumé mes vaches à suivre le son de ma flûte, et de si loin qu'elles soient, venir à moi dès qu'elles en entendent l'appel. Prends-la, va au bord de la mer; joue cet air que j'ai appris à Daphnis et qu'il t'a montré. Au demeurant laisse faire ma flûte et mes bœufs sur le vaisseau. Je te la donne, cette flûte, de laquelle j'ai gagné le prix contre tant de bergers et bouviers; et pour cela seulement, je te prie, baise-moi avant que je meure, pleure-moi quand je serai mort, et à tout le moins, lorsque tu verras vacher gardant ses bêtes aux champs, aie souvenance de moi. »

Dorcon achevant ces paroles et recevant d'elle un dernier baiser, laissa sur ses lèvres, avec le baiser, la voix et la vie en même temps. Chloé prit la flûte, la mit à sa bouche, et sonnant si haut qu'elle pouvait, les vaches qui l'entendent reconnaissent aussitôt le son de la flûte et la note de la chanson, et toutes d'une secousse

se jettent en meuglant dans la mer; et comme elles prirent leur élan toutes du même bond, et que par leur chute la mer s'entr'ouvrit, l'esquif renversé, l'eau se renfermant, tout fut submergé. Les gens plongés en la mer revinrent bientôt sur l'eau, mais non pas tous avec même espérance de salut. Car les brigands avaient leurs épées au côté, leurs corselets au dos, leurs bottines à mi-jambe, tandis que Daphnis était tout déchaux, comme celui qui ne menait ses chèvres que dans la plaine, et quasi nu au demeurant; car il faisait encore chaud. Eux donc, après avoir duré quelque temps à nager, furent tirés à fond et noyés par la pesanteur de leurs armes; mais Daphnis eut bientôt quitté si peu de vêtements qu'il portait, et encore se lassait-il à force, n'ayant coutume de nager que dans les rivières. Nécessité toutefois lui montra ce qu'il devait faire. Il se mit entre deux vaches, et se prenant à leurs cornes avec les deux mains, fut par elles porté sans peine quelconque, aussi à son aise comme s'il eût conduit un chariot. Car le bœuf nage beaucoup mieux et plus longtemps que ne fait l'homme; et n'est animal au monde qui en cela le surpasse, si ce ne sont oiseaux aquatiques, ou bien encore poissons; tellement que jamais bœuf ni vache ne se noieraient, si la corne de leurs pieds ne s'amollissait dans l'eau, de quoi font foi plusieurs détroits en la mer, qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores, c'est-à-dire trajet ou passage de bœufs.

Voilà comment se sauva Daphnis, et contre toute espérance échappant deux grands dangers, ne fut ni pris ni noyé. Venu à terre là où était Chloé sur la rive, qui pleurait et riait tout ensemble, il se jette dans ses bras, lui demandant pourquoi elle jouait ainsi de la flûte; et Chloé lui conta tout : qu'elle avait été pour appeler Dorcon, que ses vaches étaient apprises à venir au son de la flûte, qu'il lui avait dit d'en jouer, et qu'il était mort. Seulement oublia-t-elle, ou possible ne voulut dire qu'elle l'eût baisé.

Adonc tous deux délibérèrent d'honorer la mémoire de celui qui leur avait fait tant de bien, et s'en allèrent, avec ses parents et amis, ensevelir le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ils jetèrent force terre, plantèrent à l'entour des arbres stériles, y pendirent chacun quelque chose de ce qu'il recueillait aux champs, versèrent du lait sur sa tombe, y épreignirent des grappes, y brisèrent des flûtes. On ouït ses vaches mugir et bramer piteusement; on les vit çà et là courir comme bêtes égarées; ce que ces pâtres et bouviers déclarèrent être le deuil que les pauvres bêtes menaient du trépas de leur maître.

Finies en cette manière les obsèques de Dorcon, Chloé conduisit Daphnis à la caverne des Nymphes; où elle le lava, et lors elle-même pour la première fois en présence de Daphnis lava aussi son beau corps blanc et poli, qui n'avait que faire de bain pour paraître beau; puis cueillant ensemble des fleurs que portait la saison, en firent des couronnes aux images des Nymphes, et contre la roche attachèrent la flûte de Dorcon pour offrande. Cela fait, ils retournèrent vers leurs chèvres et brebis, lesquelles ils trouvèrent toutes tapies contre terre, sans paître ni bêler, pour l'ennui et regret qu'elles avaient, ainsi qu'on peut croire, de ne voir plus Daphnis ni Chloé. Mais sitôt qu'elles les aperçurent, et qu'eux se mirent à les appeler comme de coutume et à leur jouer du flageolet, elles se levèrent incontinent, et se prirent les brebis à paître, et les chèvres à sauteler en bêlant, comme pour fêter le retour de leur chevrier.

Mais quoi qu'il y eût, Daphnis ne se pouvait éjouir à bon escient depuis qu'il eut vu Chloé nue, et sa beauté à découvert, qu'il n'avait point encore vue. Il s'en sentait le cœur malade ne plus ne moins que d'un venin qui l'eût en secret consumé. Son souffle aucunes fois était fort et hâté, comme si quelque ennemi l'eût poursuivi prêt à l'atteindre, d'autres fois faible et débile, comme d'un à qui manquent tout à coup la force et l'haleine, et lui semblait le bain de Chloé plus redou-

table que la mer dont il était échappé. Bref, il lui était avis que son âme fût toujours entre les brigands, tant il avait de peine, jeune garçon nourri aux champs, qui ne savait encore que c'est du brigandage d'amour.

LIVRE DEUXIÈME

Étant jà l'automne en sa force et le temps des vendanges venu, chacun aux champs était en besogne à faire ses apprêts : les uns racoutraient les pressoirs, les autres nettoyaient les jarres; ceux-ci émoulaient leurs serpettes, ceux-là se tissaient des paniers; aucuns mettaient à point la meule à pressurer les grappes écrasées; d'autres apprêtaient l'osier sec dont on avait ôté l'écorce à force de le battre, pour en faire flambeaux à tirer le moût pendant la nuit; et à cette cause Daphnis et Chloé, cessant pour quelques jours de mener leurs bêtes aux champs, prêtaient aussi à tels travaux l'œuvre et labeur de leurs mains. Il portait lui la vendange dedans une hotte et la foulait en la cuve, puis aidait à remplir les jarres; elle, d'autre côté, préparait à manger aux vendangeurs, et leur versait du vin de l'année précédente; puis elle se mettait à vendanger aussi les plus basses branches des vignes où elle pouvait avenir. Car les vignes de Lesbos sont basses pour la plupart, au moins non élevées sur arbres fort hauts, et les branches en pendent jusque contre terre, s'étendant çà et là comme lierre, si qu'un enfant hors du maillot, par manière de dire, atteindrait aux grappes.

Et comme la coutume est en telle fête de Bacchus, à la naissance du vin, on avait appelé des champs de là entour bon nombre de femmes pour aider, lesquelles jetaient toutes les yeux sur Daphnis, et en le louant disaient qu'il était aussi beau que Bacchus; et y en eut

une d'elles, plus éveillée que les autres, qui le baisa, dont il fut bien aise, mais non Chloé qui en avait de la jalousie. Les hommes, d'autre part, dans les cuves et pressoirs, jetaient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et en la voyant trépignaient comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante, disant que de bon cœur ils deviendraient moutons, pour être menés et gardés par une telle bergère ; à quoi Chloé prenait plaisir, mais Daphnis en avait de l'ennui. Tellement que l'un et l'autre souhaitaient que les vendanges fussent bientôt finies, pour pouvoir retourner aux champs en la manière accoutumée, et, au lieu du bruit et des cris de ces vendangeurs, entendre le son de la flûte ou le bêlement des troupeaux.

En peu de jours tout fut achevé, le raisin cueilli, la vendange foulée, le vin dans les jarres, si qu'il ne fut plus besoin d'en empêcher tant de gens ; au moyen de quoi ils recommencèrent à mener leurs bêtes aux champs comme devant ; et portant aux Nymphes des grappes pendantes encore au sarment pour prémices de la vendange, les vinrent en grande joie honorer et saluer, de quoi faire ils n'avaient par le passé jamais été paresseux. Car et le matin, dès que leurs troupeaux commençaient à paître, ils les venaient d'abord saluer, et le soir retournant de pâture, les allaient derechef adorer ; et jamais n'y allaient qu'ils ne leur portassent quelque offrande, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, une fois de la ramée verte, et une autre fois quelque libation de lait ; dont puis après ils reçurent des déesses bien ample récompense. Mais pour lors ils folâtraient comme deux jeunes levrons : ils sautaient, ils flûtaient ensemble, ils chantaient, luttaient bras à bras l'un contre l'autre, à l'envie de leurs béliers et bouquins.

Et ainsi comme ils s'ébattaient, survint un vieillard portant grosse cape de poil de chèvre, des sabots en ses pieds, panetière à son col, vieille aussi la panetière. Se séant auprès d'eux il se prit à leur dire : « Le bonhomme Philétas, enfants, c'est moi, qui jadis ai

chanté maintes chansons à ces Nymphes, maintes fois ai joué de la flûte à ce dieu Pan que voici; grand troupeau de bœufs gouvernais avec la seule musique, et m'en viens vers vous à cette heure, vous déclarer ce que j'ai vu, et annoncer ce que j'ai ouï.

« Un jardin est à moi, ouvrage de mes mains, que j'ai planté moi-même, affié, accoutré depuis le temps que, pour ma vieillesse, je ne mène plus les bêtes aux champs. Toujours y a dans ce jardin tout ce qu'on y saurait souhaiter selon la saison; au printemps des roses, des lis, des violettes simples et doubles; en été du pavot, des poires, des pommes de plusieurs espèces; maintenant qu'il est automne, du raisin, des figues, des grenades, des myrtes verts; et y viennent chaque matin à grandes volées toutes sortes d'oiseaux, les uns pour y trouver à repaître, les autres pour y chanter; car il est à couvert d'ombrage, arrosé de trois fontaines, et si épais planté d'arbres, que qui ôterait la muraille qui le clôt, on dirait à le voir que ce serait un bois.

« Aujourd'hui environ midi, j'y ai vu un jeune garçonnet sous mes myrtes et grenadiers, qui tenait en ses mains des grenades et des grains de myrte, blanc comme lait, rouge comme feu, poli et net comme ne venant que d'être lavé. Il était nu, il était seul, et se jouait à cueillir de mes fruits comme si le verger eût été sien. Si m'en suis couru pour le tenir, crainte, comme il était frétillant et remuant, qu'il ne me rompît quelque arbuste; mais il m'est légèrement échappé des mains, tantôt se coulant entre les rosiers, tantôt se cachant sous les pavots, comme ferait un petit perdreau. J'ai autrefois eu bien affaire à courir après quelques chevreaux de lait, et souvent ai travaillé voulant attraper de jeunes veaux qui sautaient autour de leur mère; mais ceci est tout autre chose, et n'est pas possible au monde de le prendre. Par quoi me trouvant bientôt las, comme vieux et ancien que je suis, et m'appuyant sur mon bâton, en prenant garde qu'il ne

s'enfuit, je lui ai demandé à qui il était de nos voisins, et à quelle occasion il venait ainsi cueillir les fruits du jardin d'autrui. Il ne m'a rien répondu; mais s'approchant de moi, s'est pris à me sourire fort délicatement, en me jetant des grains de myrte, ce qui m'a, ne sais comment, amolli et attendri le cœur, de sorte que je n'ai plus su me courroucer à lui. Si l'ai prié de s'en venir à moi sans rien craindre, jurant par mes myrtes que je le laisserais aller quand il voudrait, avec des pommes et des grenades que je lui donnerais, et lui souffrirais prendre des fruits de mes arbres, et cueillir de mes fleurs autant comme il voudrait, pourvu qu'il me donnât un baiser seulement.

« Et adonc se prenant à rire avec une chère gaie, et bonne et gentille grâce, m'a jeté une voix si aimable et si douce, que ni l'arondelle, ni le rossignol, ni le cygne, fût-il aussi vieux comme je suis, n'en saurait jeter de pareille, disant : « Quant à moi, Philétas, ce ne « me serait point de peine de te baiser; car j'aime plus « être baisé que tu ne désires toi retourner en ta jeu- « nesse ; mais garde que ce que tu me demandes ne soit « un don mal séant et peu convenable à ton âge, pour « ce que ta vieillesse ne t'exemptera point de me vouloir « poursuivre, quand tu m'auras une fois baisé; et n'y a « aigle, ni faucon, ni autre oiseau de proie, tant ait-il « l'aile vite et légère, qui me pût atteindre. Je ne suis « point enfant, combien que j'en aie l'apparence; mais « suis plus ancien que Saturne, plus ancien même que « tout le temps. Je te connais dès lors qu'étant en la « fleur de ton âge, tu gardais en ce prochain pâtis un si « beau et gras troupeau de vaches, et étais près de toi, « quand tu jouais de la flûte sous ces hêtres, amoureux « d'Amaryllide. Mais tu ne me voyais pas, encore que je « fusse avec ton amie, laquelle je t'ai enfin donnée, et « tu en as eu de beaux enfants, qui maintenant sont bons « laboureurs et bouviers; et pour le présent je gouverne « Daphnis et Chloé; et après que je les ai le matin mis « ensemble, je m'en viens en ton verger, là où je prends

« plaisir aux arbres et aux fleurs, et me lave en ces fon-
« taines; qui est la cause que toutes les plantes et les
« fleurs de ton jardin sont si belles à voir, pour ce que
« mon bain les arrose. Regarde si tu verras pas une
« branche d'arbre rompue, ton fruit aucunement abattu
« ou gâté, aucun pied d'herbe ou de fleur foulé, ni ja-
« mais tes fontaines troublées; et te répute bien heureux
« de ce que toi seul entre les hommes, dans ta vieillesse,
« tu es encore bien voulu de cet enfant. »

« Cela dit, il s'est enlevé sur les myrtes, ne plus ne moins que ferait un petit rossignol, et sautelant de branche en branche par entre les feuilles, est enfin monté jusques à la cime. J'ai vu ses petites ailes, son petit arc et ses flèches en écharpe sur ses épaules, puis ai été tout ébahi que je n'ai plus vu ni ses flèches ni lui. Or, si je n'ai pour néant vécu tant d'années, et diminué de sens en avançant d'âge, mes enfants, je vous assure que vous êtes tous deux dévoués à l'Amour, et qu'Amour a soin de vous. »

Ils furent aussi aises d'ouïr ce propos comme si on leur eût conté quelque belle et plaisante fable. Si lui demandèrent que c'était d'amour; s'il était oiseau ou enfant, et quel pouvoir il avait. Adonc Philétas se prit derechef à leur dire : « Amour est un Dieu, mes enfants. Il est jeune, beau, a des ailes ; pourquoi il se plaît avec la jeunesse, cherche la beauté et ravit les âmes, ayant plus de pouvoir que Jupiter même. Il règne sur les astres, sur les éléments, gouverne le monde, et conduit les autres Dieux comme vous avec la houlette menez vos chèvres et brebis. Les fleurs sont ouvrage d'Amour; les plantes et les arbres sont de sa facture; c'est par lui que les rivières coulent, et que les vents soufflent. J'ai vu les taureaux amoureux; ils mugissaient ne plus ne moins que si le taon les eût piqués; j'ai vu le bouquin aimer sa chèvre, et il la suivait partout. Moi-même j'ai été jeune, et j'aimais Amaryllide; mais lors il ne me souvenait de manger ni de boire, ni ne prenais aucun repos; mon âme souffrait; mon

cœur palpitait ; mon corps tressaillait; je pleurais, je criais comme qui m'eût battu : je ne parlais non plus que si j'eusse été mort; je me jetais dans les rivières comme si un feu m'eût brûlé ; j'invoquais Pan, qui fut aussi blessé de l'amour de Pitys; je remerciais Écho, qui appelait Amaryllide après moi, et de dépit rompais ma flûte de ce qu'elle savait bien mener mes vaches, et ne me pouvait faire venir mon Amaryllide. Car il n'est remède, ni breuvage quelconque, ni charme, ni chant, ni paroles qui guérissent le mal d'amour, sinon le baiser, embrasser, coucher ensemble nue à nu. »

Philétas, après les avoir ainsi enseignés, se départit d'avec eux, emportant pour son loyer quelques fromages et un chevreau daguet, qu'ils lui donnèrent. Mais quand il s'en fut allé, eux demeurés tout seuls et ayant alors pour la première fois entendu le nom d'amour, se trouvèrent en plus grande détresse qu'auparavant, et retournés en leur maison, passèrent la nuit à comparer ce qu'ils sentaient en eux-mêmes avec les paroles du vieillard : « Les amants souffrent, nous souffrons ; ils ne font compte de boire ni de manger, aussi peu en faisons-nous ; ils ne peuvent dormir, ni nous clore la paupière; il leur est avis qu'ils brûlent, nous avons le feu au dedans de nous; ils désirent s'entrevoir, las ! pour autre chose ne prions que le jour revienne bientôt. C'est cela sans point de doute qu'on appelle amour ; tous deux sommes enamourés, et si ne le savions pas. Mais si c'est amour ce que nous sentons, je suis aimé ; que me manque-t-il donc ? Et pourquoi sommes-nous ainsi mal à notre aise ? A quoi faire nous entre-cherchons-nous ? Philétas nous dit vrai ; ce jeune garçonnet qu'il a vu en son jardin, c'est lui-même qui jadis apparut à nos pères et leur dit en songe qu'ils nous envoyassent garder les bêtes aux champs. Comment le pourra-t-on prendre ? Il est petit et s'enfuira ; de lui échapper n'est possible, car il a des ailes et nous atteindra.

Faut-il avoir recours aux Nymphes? Pan n'aida de rien Philétas quand il aimait Amaryllide. Essayons les remèdes qu'il a dits, baiser, accoler, coucher nue à nu. Vrai est qu'il fait froid, mais nous l'endurerons. » Ainsi leur était la nuit une seconde école en laquelle ils recordaient les enseignements de Philétas.

Le lendemain au point du jour ils menèrent leurs bêtes aux champs, s'entre-baisèrent l'un l'autre aussitôt qu'ils se virent, ce qu'ils n'avaient oncques fait encore, et croisant leurs bras s'accolèrent; mais le dernier remède..... ils n'osaient se dépouiller et coucher nus. Aussi eût-ce été trop hardiment fait, non pas seulement à une jeune bergère telle qu'était Chloé, mais même à lui chevrier. Ils ne purent donc la nuit suivante reposer non plus que l'autre, et n'eurent ailleurs la pensée qu'à remémorer ce qu'ils avaient fait, et regretter ce qu'ils avaient omis à faire, disant ainsi en eux-mêmes : « Nous nous sommes baisés, et de rien ne nous a servi; nous nous sommes l'un l'autre accolés, et rien ne nous en est amendé. Il faut donc dire que coucher ensemble est le vrai remède d'amour; il le faut donc essayer aussi. Car pour sûr il y doit avoir quelque chose plus qu'au baiser. »

Après semblables pensers, leurs songes, ainsi qu'on peut croire, furent d'amour et de baisers, et ce qu'ils n'avaient point fait le jour, ils le faisaient lors en songeant, couchés nue à nu. Dès le fin matin donc ils se lèvent plus épris encore que devant, et chassant avec le sifflet leurs bêtes aux champs, leur tardait qu'ils ne se trouvaient pour répéter leurs baisers, et de si loin qu'ils se virent, coururent en souriant l'un vers l'autre, puis s'entre-baisèrent, puis s'entre-accolèrent; mais le troisième point ne pouvait venir; car Daphnis n'osait en parler, ni ne voulait Chloé commencer, jusqu'à ce que l'aventure les conduisit à ce faire en cette manière.

Ils étaient sous le chêne assis l'un près de l'autre, et

ayant goûté du plaisir de baiser, ne se pouvaient saouler de cette volupté. L'embrassement suivait quant et quant pour baiser plus serré, et en ce point comme Daphnis tira sa prise un peu trop fort, Chloé sans y penser se coucha sur un côté, et Daphnis en suivant la bouche de Chloé pour ne perdre l'aise de baiser, se laissa de même tomber sur le côté, et reconnaissant tous deux en cette contenance la forme de leur songe, longtemps demeurèrent couchés de la sorte, se tenant bras à bras aussi étroitement comme s'ils eussent été liés ensemble, sans y chercher rien davantage : mais pensant que ce fût le dernier point de jouissance amoureuse, consumèrent en ces vaines étreintes la plus grande partie du jour, tant que le soir les y trouva ; et lors en maudissant la nuit, ils se séparèrent et ramenèrent leurs troupeaux au tect. Et peut-être enfin eussent-ils fait quelque chose à bon escient, n'eût-il été un tel tumulte qui survint en la contrée.

Des jeunes gens riches de Méthymne voulant passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller ébattre quelque peu au loin, tirèrent un bateau en mer, mirent leurs valets à la rame, et s'en vinrent dans les parages du territoire de Mitylène, pour ce qu'il y a partout bons abris pour se retirer, belle plage pour se baigner, et est bordée de beaux édifices, avec jardins, parcs et bois que les uns nature a produits, les autres la main de l'homme. En voyageant ainsi au long de la côte, et descendant ci et là, où désir leur en prenait, ils ne faisaient mal quelconque ni déplaisir à personne, mais s'ébattaient entre eux à divers passe-temps. Tantôt avec des hameçons attachés d'un brin de fil au bout de quelque long roseau, ils pêchaient, de dessus un écueil jeté fort avant en la mer, des poissons qui hantent autour des rochers, tantôt prenaient avec leurs chiens et leurs filets les lièvres qui fuyaient des vignes pour le bruit des vendangeurs ; ou bien ils tendaient aux oiseaux, trouvant temps et lieu favorables, et avec des lacs courants prenaient des oies sauvages, des albrans, des outardes

et autre tel gibier de plaine, dont ils avaient, outre le plaisir, de quoi fournir à leurs repas. S'il leur fallait quelque chose plus, ils l'achetaient au prochain village, payant le prix et au delà. Il ne leur fallait que le pain et le vin, et le logis aussi, car ils ne trouvaient pas qu'il fût sûr, étant la saison de l'automne, de coucher en mer, et, à cette cause, ils tiraient la nuit leur bateau à terre, peur de la tourmente pendant qu'ils dormaient.

Mais quelque paysan de là autour ayant affaire d'une corde dont on suspend la meule à presser le raisin, étant la sienne par aventure usée ou rompue, s'en vint de nuit au bord de la mer, et trouvant le bateau sans garde, délia la corde qui le liait, l'emporta en son logis, et s'en servit à son besoin. Le matin ces jeunes gens cherchèrent partout leur corde ; mais nul ne confessait l'avoir prise : par quoi, après qu'ils eurent un peu querellé avec leurs hôtes, ils tirèrent outre, et ayant fait environ deux lieues, vinrent aborder à ces champs où se tenaient Dapnis et Chloé, pour ce qu'il y avait, ce leur sembla, belle plaine à courir le lièvre. Or n'avaient-ils plus de corde pour attacher leur bateau, et à cette cause prirent du franc osier vert, le plus long qu'ils purent finer, le tordirent et en firent une hart, dont ils lièrent leur bateau à terre, puis lâchant leurs chiens, se mirent à chasser et tendirent leurs toiles aux passages qu'ils trouvèrent plus à propos. Ces chiens en courant çà et là, et aboyant, effrayèrent les chèvres de Daphnis, lesquelles abandonnèrent incontinent les coteaux, et s'enfuirent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter parmi le sable, aucunes plus hardies que les autres s'approchèrent du bateau, et rongèrent la hart d'osier vert dont il était attaché.

La mer était un peu émue d'un vent de terre qui se levait ; le bateau une fois délié, les vagues le poussèrent, l'éloignèrent du bord et le portaient en mer ; de quoi les chasseurs s'étant aperçus, les uns accoururent au rivage, les autres rappelèrent leurs chiens, et tous ensemble menaient tel bruit que les gens de là autour,

pâtres, vignerons, laboureurs, les entendant, vinrent de toutes parts ; mais ils n'y purent que faire. Car le vent fraîchissant toujours de plus en plus, mena la barque au gré du flot si raide et si loin, qu'elle fut tantôt hors de vue.

Par quoi ces jeunes gens dolents outre mesure, perdant leur bateau, biens et tout, cherchèrent le chevrier qui devait garder les chèvres, et trouvant là Daphnis parmi les regardants, en chaude colère commencèrent à le battre et à le vouloir dépouiller ; même y en eut un d'entre eux qui détacha la laisse dont il menait son chien, et prit les deux mains à Daphnis pour les lui lier derrière le dos. Lui, comme ils le battaient, criait, implorait l'aide d'un chacun, mais sur tous appelait à son secours Lamon et Dryas, lesquels accourus, tous deux verts vieillards, ayant les mains rudes, endurcies du labeur des champs, prirent très bien sa défense contre les jeunes Méthymniens, en leur remontrant qu'il fallait entendre du moins ce garçon, pour voir s'il avait tort, et que chacun dît ses raisons. Ceux de Méthymne le voulurent, et d'un commun accord on élut pour arbitre le bouvier Philétas, à cause que c'était le plus ancien qui se trouvât là présent, et qu'entre ceux de son village, il avait le bruit d'être homme de grande foi et loyauté. Adonc les jeunes gens prenant la parole, firent en termes courts et clairs leur plainte de telle sorte, devant le juge bouvier :

« Nous étions descendus en ces champs pour chasser, et avions attaché notre barque au rivage avec une hart d'osier vert, puis nous nous étions mis en quête avec nos chiens, et cependant les chèvres de celui-ci sont venues, ont mangé l'osier dont notre bateau était attaché, et par ainsi l'ont détaché. Vous-mêmes l'avez pu voir emporté en pleine mer. Et ce qu'il y a dedans perdu pour nous, combien pensez-vous qu'il vaille ? Combien d'habits et d'équipages ! Combien de beaux harnais pour nos chiens ! et de l'argent plus qu'il n'en faudrait pour acheter tous ces champs ! En récompense

de quoi, nous voulons emmener ce méchant chevrier-ci, lequel entend si mal le métier dont il se mêle, que de hanter avec ses chèvres au long des plages de la mer, comme s'il était marinier. »

Voilà ce que dirent les Méthymniens. Daphnis était tout moulu des coups qu'il avait reçus; mais voyant Chloé présente, il ne s'étonna de rien et leur répondit franchement : « Je garde bien mes chèvres, et n'y a personne en tout le village qui se soit jamais plaint que pas une d'elles ait rien brouté en son jardin, ni rompu ou gâté un bourgeon dans sa vigne. Mais ceux-ci eux-mêmes sont mauvais chasseurs, et ont des chiens mal appris, qui ne font que courir çà et là, et aboyer tant et si fort, qu'ils ont effarouché mes chèvres, et les ont chassées de la plaine et de la montagne vers la mer, comme eussent pu faire des loups. Or à présent elles ont mangé quelque osier ; pouvaient-elles emmi ces sables brouter le thym ou le serpolet? Leur bateau est péri en mer ; qu'ils s'en prennent à la tourmente ; mes chèvres n'en sont pas cause. Voire mais il y avait dedans tant de biens, des habits, de l'argent? Et qui serait si sot de croire qu'un bateau portant tout cela, n'eût pour l'attacher qu'une hart d'osier? »

En disant ces paroles il se prit à pleurer, et fit grande pitié à tous les assistants; tellement que Philétas, qui devait donner sa sentence, jura le Dieu Pan et les Nymphes que Daphnis n'avait point de tort, ni ses chèvres non plus, et que la faute, si faute y avait, était aux vents et à la mer, desquels il n'était pas juge pour la leur faire réparer. Ce néanmoins le bon Philétas ne sut si bien dire que les Méthymniens s'en contentassent; mais derechef en grande fureur prirent Daphnis, et le voulaient lier pour l'emmener, n'eût été que les paysans, de ce mutinés, se ruèrent, en criant, sur eux, comme une volée d'étourneaux, et leur ôtèrent des mains Daphnis, qui se défendait bien aussi et à son tour les chargeait. Si qu'à grands coups de pierres et de bâton, ils chassèrent les

Méthymniens, et ne cessèrent de les poursuivre, qu'ils ne les eussent menés battant hors de leur territoire. Daphnis et Chloé restés seuls, elle eut tout loisir de le conduire en la caverne des Nymphes, où elle lui lava le visage tout souillé du sang qui lui était coulé du nez; puis tirant de sa panetière un peu de fromage et du tourteau, elle lui en fit manger, et qui plus le conforta, lui donna de sa tendre bouche un baiser plus doux que miel.

Ainsi échappa Daphnis de ce danger : mais la chose n'en demeura pas là. Car ces jeunes gens de Méthymne, retournés chez eux à pied, au lieu qu'ils étaient venus en un beau bateau ; blessés et mal menés, au lieu qu'ils étaient partis gais et bien délibérés, firent assembler le conseil de la ville, auquel ils requirent, en habits et contenance de suppliants, être vengés de l'outrage qu'ils avaient souffert, ne disant de vrai pas un mot, de peur que, s'ils eussent conté le fait comme il était allé, on ne se fût moqué d'eux de s'être ainsi laissé battre par des paysans, mais accusant hautement les Mityléniens de les avoir pillés, et pris leur bateau sans autre forme de procès, comme en guerre ouverte.

Ceux de Méthymne ajoutèrent aisément foi à leur dire, pour autant mêmement qu'ils les voyaient blessés; et quant et quant estimant chose juste et raisonnable de venger un tel outrage fait aux enfants des plus nobles maisons de leur ville, décernèrent sur-le-champ la guerre contre les Mityléniens, sans leur envoyer ni héraut ni déclaration, et commandèrent à leur capitaine qu'il mît promptement en mer dix galères pour aller faire du pis qu'il pourrait en toute leur côte. Ils pensèrent que ce ne serait pas sûrement ni sagement fait de hasarder plus grosse flotte à l'approche de l'hiver.

Le capitaine, dès le lendemain, eut dressé son équipage, et usant pour moins d'embarras de ses soldats mêmes au lieu de rameurs, alla fourrager toutes les terres des Mityléniens qui étaient voisines de la mer, là où il prit force bétail, force grain, vin en quantité, pour ce qu'il n'y avait guère que vendanges étaient faites, et

grand nombre de prisonniers, gens qui travaillaient à ces champs ; et aussi s'en vint débarquer où gardaient leurs bêtes Daphnis et Chloé, courut le pays, ravit et pilla tout ce qu'il y trouva. Daphnis pour lors n'était pas avec son troupeau ; il était dans le bois à cueillir de la ramée verte pour donner l'hiver aux chevreaux, et, voyant du haut des arbres les ennemis dans la plaine, se cacha au creux d'un vieux chêne. Chloé, qui était demeurée avec les troupeaux, se cuida sauver de vitesse, et se jeta comme en un asile dans l'antre des Nymphes, poursuivie jusqu'au lieu même, et là, priait au nom des Nymphes ces soldats de ne vouloir faire déplaisir ni à elle ni à ses bêtes; mais en vain. Car les gens de Méthymne, après avoir fait plusieurs vilenies et moqueries aux images des Nymphes, l'emmenèrent elle et ses bêtes, en la chassant devant eux à coups de houssine comme une chèvre ou une brebis, et voyant qu'ils avaient déjà plein leurs vaisseaux de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer outre, mais reprirent la route de leurs maisons, craignant l'hiver et les ennemis.

Ainsi s'en allaient les Méthymniens à force de rames, faisant peu de chemin; car le temps fut si calme, qu'il ne tirait ni vent ni haleine quelconque ; et Daphnis, sorti de son creux, après que tout ce bruit fut passé, s'en vint dans la plaine où leurs bêtes avaient coutume de pâturer, et, n'y voyant plus ni ses chèvres, ni les brebis, ni Chloé, mais seulement les champs tout seuls, et la flûte de laquelle Chloé se saoulait ébattre jetée là, se prit à crier et pleurer, et, en soupirant amèrement, s'en courait tantôt sous le fouteau à l'ombre duquel ils avaient accoutumé de se seoir, tantôt au rivage de la mer, pour voir s'il la trouverait point, et tantôt dans l'antre des Nymphes où il l'avait vue fuir, et là, se jetant par terre devant leurs images, se complaignit à elles, disant qu'elles lui avaient bien failli au besoin. « Chloé, disait-il, vient d'être arrachée de vos autels, et vous avez bien eu le cœur de le voir et l'endurer ! elle qui vous

a fait tant de beaux chapelets de fleurs! elle qui vous offrait toujours du premier lait! elle qui vous a donné ce flageolet même que je vois ici pendu! Jamais loup ne me ravit une seule de mes chèvres, et mes ennemis m'ont maintenant ravi le troupeau entier et ma compagne bergère aussi. Mes chèvres, ils les tueront et écorcheront incontinent; les brebis, ils en feront des sacrifices aux Dieux, et Chloé demeurera en quelque ville loin de moi. Comment oserai-je à cette heure m'en aller devers mon père et ma mère, sans mes chèvres, sans Chloé, pour être désormais misérable manœuvre, car il n'y a plus chez nous de bêtes que je pusse garder. Mais non, je ne bougerai d'ici, attendant la mort ou d'autres ennemis qui m'emmènent aussi. Hélas! Chloé, es-tu en même peine que moi? te souvient-il de ces champs? as-tu point de regret aux Nymphes et à moi? ou si te réconfortent nos brebis et nos chèvres prisonnières avec toi? »

Comme il achevait ces paroles, le cœur gros de chagrin, de pleurs, le voilà pris d'un profond somme, et lui apparaissent les trois Nymphes, en guise de belles et grandes femmes, demi-nues, les pieds sans chaussure, les cheveux épars, en tout semblables aux images. Si lui fut avis, dès l'abord, qu'elles avaient pitié de lui; puis d'elles trois la plus âgée lui dit en le reconfortant: « Ne te plains point de nous, Daphnis; nous avons plus de souci de Chloé que tu n'as toi-même. Nous en prîmes pitié dès lors qu'elle venait de naître, et, abandonnée en cet antre, l'avons fait élever et nourrir. Car, afin que tu le saches, rien n'a de commun Chloé avec Dryas et ses brebis, ni toi non plus avec Lamon. Et, quant à ce qui est d'elle, nous y avons déjà pourvu. Elle n'ira point prisonnière avec ces soldats à Méthymne, ni ne fera partie de leur butin. Pan, qui est là sous ce pin, et que vous n'honorez jamais seulement de quelques fleurettes, c'est lui que nous avons prié de vouloir secourir Chloé, parce qu'il fréquente volontiers entre gens de guerre, et lui-même a conduit des guerres, quit-

tant le repos des champs. Il marche dès cette heure, dangereux ennemi, contre ceux de Méthymne. Pourtant ne t'afflige point, mais te lève et t'en va consoler Lamon et Myrtale, qui sont jetés à terre comme toi, croyant que tu aies été pris et emmené sur les vaisseaux. Demain reviendra ta Chloé avec vos brebis et vos chèvres; et si les garderez encore et jouerez de la flûte ensemble. Au demeurant, Amour aura soin de vous. »

Daphnis ayant ouï et vu telles choses, s'éveilla soudain en sursaut, et pleurant autant de joie que de tristesse, adora les Nymphes, prosterné devant leurs images, et leur promit, si Chloé retournait à sauveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chèvres; et, courant au pin sous lequel était le dieu Pan, représenté avec les pieds d'un bouc, deux cornes en la tête, qui d'une main tenait sa flûte, et de l'autre arrêtait un bouquin, l'adora aussi, et le pria qu'il lui plût faire promptement revenir Chloé, lui promettant semblablement de lui sacrifier un bouc; et jusqu'au soir environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il ses larmes et ses vœux pour le retour de Chloé. Enfin, ramassant sa feuillée, il s'en retourna au logis, où il ôta de grand émoi Lamon et Myrtale, et les remplit de liesse, puis mangea un petit, et s'en alla dormir; mais ce ne fut pas sans pleurer, ni sans faire prières aux Nymphes qu'elles lui apparussent encore, et que le jour revînt bientôt, et avec le jour, selon leur promesse, Chloé. Jamais nuit ne lui fut si longue. Or, voici comme il en alla.

Le capitaine de Méthymne ayant navigué à la rame environ cinq quarts de lieue, voulut un peu rafraîchir ses gens las d'avoir couru le pays, et trouvant un promontoire assez avancé en mer, dont l'extrémité présentait deux pointes en manière de croissant, abri aussi sûr qu'aucun port, il y jeta l'ancre sous une roche haute et droite, sans autrement aborder, afin que de la côte à toute aventure on ne lui pût faire nul déplaisir, et ainsi permit à ses gens de se traiter et réjouir en pleine

assurance. Eux ayant à bord foison de tous vivres qu'ils avaient pillés, se mirent à manger, boire et faire fête, comme on fait pour une victoire. Mais dès que le jour fut failli, et que la nuit eut mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement que la terre était toute en feu, et vers la haute mer entendirent un bruissement dans le lointain comme des rames d'une grosse flotte qui fût venue contre eux. L'un criait aux armes, l'autre appelait ses compagnons; l'un pensait être jà blessé, l'autre croyait voir un homme mort gisant devant lui. Bref, il y avait tout tel tumulte comme en un combat de nuit : et si, n'y avait point d'ennemis.

Après une nuit si terrible, le jour vint qui les effraya encore davantage; car ils virent les boucs de Daphnis et ses chèvres, les cornes toutes entortillées de rameaux de lierre avec leurs grappes; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé qui hurlaient comme loups; elle-même on la vit couronnée de branchages de pin. Et en la mer se faisaient aussi choses étranges à conter. Car, quand ils pensaient lever les ancres, elles tenaient au fond; quand ils cuidaient abattre leurs rames pour voguer, elles se rompaient. Les dauphins, sautant autour des vaisseaux et les battant de leur queue, en décousaient les jointures. Et entendait-on du haut de la roche le son d'une flûte à sept cannes, telle qu'en ont les bergers; mais ce son n'était point plaisant à ouïr, comme serait le son d'une flûte ordinaire, ains épouvantait ceux qui l'entendaient, comme l'éclat imprévu d'une trompette de guerre : de quoi ils étaient tous en merveilleux effroi, et couraient aux armes, disant que c'étaient les ennemis qui les venaient attaquer, et ne savait-on par où; et lors désiraient que la nuit revînt, comme s'ils eussent dû avoir trêve quand elle serait venue.

Or, n'était celui parmi eux conservant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que tous ces prodiges venaient du dieu Pan irrité contre eux pour quelque méfait; mais ils n'en pouvaient deviner la cause, n'ayant

touché chose qu'ils sussent appartenir à Pan ; jusqu'à ce qu'environ midi le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan lui-même disant telles paroles: « O méchants sacrilèges ! comme avez-vous été si forcenés que d'oser emplir d'alarme les champs que j'aime uniquement, ravir les troupeaux qui sont en ma protection, et arracher par force d'un lieu saint une jeune fille de laquelle Amour veut faire une histoire singulière, et n'avez point eu de crainte ni de révérence aux Nymphes qui le vous ont vu faire, ni à moi qui suis le dieu Pan! Jamais vous ne verrez Méthymne, si vous y prétendez porter un tel butin, ni jamais n'échapperez le son de cette mienne flûte, qui vous a naguère effrayés. Je vous ferai tous abîmer au fond de la mer et manger aux poissons, si tu ne rends, et bientôt, Chloé aux Nymphes à qui vous l'avez enlevée, et quant et elle ses brebis et tout le troupeau de chèvres. Pourtant lève-toi sans délai, et la remets à terre avec ce que je t'ai dit, et je vous conduirai tous deux en vos maisons, elle par terre et toi par mer. »

A ces paroles, tout troublé, le capitaine Bryaxis (car ainsi avait-il nom) s'éveilla en sursaut, et de chaque galère aussitôt faisant appeler les chefs, commanda qu'on cherchât, entre les prisonniers, Chloé, jeune bergère, et fut fait ; et n'eurent pas de peine à la trouver, car elle était assise la tête couronnée de pin. Si la mènent au capitaine ; et lui, connaissant bien à cela que c'était pour elle qu'il avait eu cette apparition en dormant, la conduisit lui-même à terre dans la galère capitainesse, dont elle ne fut pas plutôt hors, que du haut de la roche aussitôt on entend un nouveau son de flûte, non plus épouvantable en matière de l'alarme, mais tel que bergers ont coutume de sonner, quand c'est pour mener leurs bêtes aux champs ; et brebis aussitôt de sortir du navire par l'escale sans broncher, et les chèvres encore mieux, comme celles qui savaient jà gravir et descendre tous lieux escarpés. Puis chèvres et brebis à terre en-

tourèrent Chloé, bondissant, sautelant et bêlant, et semblaient s'éjouir avec elle de leur commune délivrance.

Mais les troupeaux des autres bergers et chevriers demeurèrent où on les avait mis, et ne bougèrent de dessous le tillac des galères, comme n'étant point pour eux le son de la flûte; de quoi tout le monde s'émerveilla grandement, et en loua la puissance et bonté de Pan. Et encore vit-on de plus étranges merveilles en l'un et en l'autre élément. Car les galères des Méthymniens démarrèrent d'elles-mêmes, avant qu'on eût levé les ancres, et y avait un dauphin qui les conduisait sautant hors de l'eau devant la capitainesse ; et sur terre un fort doux et plaisant son de flûte conduisait les deux troupeaux, sans que l'on pût voir qui en jouait; si que les brebis et les chèvres marchaient et paissaient en même temps, avec très grand plaisir d'ouïr telle mélodie.

C'était environ l'heure qu'on ramène les bêtes aux champs après midi. Daphnis apercevant de tout loin, d'une vedette élevée, Chloé avec les deux troupeaux : « O Nymphes! ô Pan ! » s'écria-t-il ; et, descendu dans la plaine, court à elle, se jette dans ses bras, épris de si grande joie qu'il en tomba tout pâmé. A peine purent le ranimer les baisers même de Chloé qui le pressait contre son sein. Ayant enfin repris ses esprits, il s'en fut avec elle sous le hêtre, là où s'étant tous deux assis, il ne faillit à lui demander comme elle avait pu échapper des mains de tant d'ennemis ; et Chloé lui conta tout, son enlèvement dans la grotte, son départ sur le vaisseau, et le lierre venu aux cornes de ses chèvres, et la couronne de feuillage de pin sur sa tête; ses brebis qui avaient hurlé, le feu sur la terre, le bruit en la mer, les deux sortes de son de flûte l'un de paix, l'autre de guerre, la nuit pleine d'horreur, et comme une certaine mélodie musicale l'avait conduite tout le chemin sans qu'elle en vît rien.

Adonc reconnaissant Daphnis le secours manifeste de

Pan et l'effet de ce que les Nymphes lui avaient promis, conta de sa part à Chloé tout ce qu'il avait ouï, tout ce qu'il avait vu, et comme, se mourant d'amour et de regret, il avait été par les Nymphes rendu à la vie. Puis il l'envoya quérir Dryas et Lamon, et quant et quant tout ce qui fait besoin pour un sacrifice, et lui-même cependant prit la plus grasse chèvre qui fût en son troupeau, de laquelle il entortilla les cornes avec du lierre, en la même sorte et manière que les ennemis les avaient vues, et après lui avoir versé du lait entre les cornes, la sacrifia aux Nymphes, la pendit et l'écorcha, et leur en consacra la peau attachée au roc. Puis quand Chloé fut revenue, amenant Dryas et Lamon et leurs femmes, il fit rôtir une partie de la chair et bouillir le reste; mais avant tout il mit à part les prémices pour les Nymphes, leur épandit de la cruche pleine une libation de vin doux, et ayant accommodé de petits lits de feuillage et verde ramée pour tous les convives, se mit avec eux à faire bonne chère, et néanmoins avait toujours l'œil sur les troupeaux, crainte que le loup survenant d'emblée ne fît son coup pendant ce temps-là. Puis tous ayant bien repu, se mirent à chanter des hymnes aux Nymphes que d'anciens pasteurs avaient composées. La nuit venue ils se couchèrent en la place même emmi les champs, et le lendemain eurent aussi souvenance de Pan. Si prirent le bouc chef du troupeau, et couronné de branchages de pin le menèrent au pin sous lequel était l'image du dieu, et louant et remerciant la bonté de Pan, le lui sacrifièrent, le pendirent, l'écorchèrent, puis firent bouillir une partie de la chair et rôtir l'autre, et le tout étendirent emmi le beau pré sur verde feuillade. La peau avec les cornes fut au tronc de l'arbre attachée tout contre l'image de Pan, offrande pastorale à un dieu pastoral; et ne s'oublièrent non plus de lui mettre à part les prémices, et si firent en son honneur les libations accoutumées. Chloé chanta, Daphnis joua de la flûte, et chacun prit place à table.

Ainsi qu'ils faisaient chère lie, survint de cas d'aven-

ture le bonhomme Philétas, apportant à Pan quelques chapelets de fleurs, et des moissines avec les grappes et la pampre encore au sarment; et quant et lui amenait son plus jeune fils Tityre, jeune petit gars ayant cheveux blonds et couleur vermeille, air vif et malin, et qui en courant sautait ne plus ne moins qu'un chevreau. Dès qu'ils aperçurent Philétas, ils se levèrent tous, allèrent avec lui couronner l'image de Pan, et suspendirent les moissines du bon Philétas aux branches du pin; puis, lui faisant place parmi eux, le convièrent à leur repas. Or quand ces vieillards eurent un peu bu, adonc commencèrent-ils à conter de leurs jeunes ans, comme ils gardaient leurs bêtes aux champs, comme ils étaient échappés de plusieurs dangers et surprises d'écumeurs de mer et de larrons. L'un se vantait qu'il avait une fois tué un loup, l'autre qu'après Pan il n'y avait homme qui sût si bien jouer de la flûte que lui. C'était Philétas qui se donnait cette louange. Daphnis et Chloé le prièrent qu'il leur voulût de grâce montrer un petit de sa science, et qu'en ce sacrifice fait à Pan, il honorât avec sa flûte le dieu amateur de tels sons. Philétas y consentit, encore que pour sa vieillesse il se plaignît de n'avoir plus guère d'haleine, et prit la flûte de Daphnis. Mais elle se trouva trop petite pour y pouvoir montrer beaucoup de savoir et d'artifice, comme celle de quoi jouait un jeune garçon seulement; par quoi il envoya Tityre en son logis, distant environ demi-lieue, pour lui apporter la sienne. L'enfant jette là son hoqueton, et s'en court comme un faon de biche, et cependant Lamon se mit à leur conter la fable de Syringe, pour laquelle apprendre il avait donné à un chevrier de Sicile, qui en savait la chanson, un bouc et une flûte.

« Cette Syringe, leur dit-il, aujourd'hui flûte pastorale, jadis était une belle fille ayant voix mélodieuse et grande science de musique. Elle gardait les chèvres, chantait et se jouait avec les Nymphes. Pan, qui la voyait aux champs garder ses bêtes, jouer, chanter, un jour vient à elle et la prie de ce qu'il vou-

lait, lui promettant faire que ses chèvres porteraient toutes deux chevreaux à chaque portée. Elle se moqua de son amour, et dit que jamais elle n'aurait ami, non seulement tel comme lui qui semblait proprement un bouc, mais ni autre quel qu'il fût. Pan la voulut prendre à force; elle s'enfuit; il la poursuivit; tant que pieds la purent porter, elle courut; mais, lasse à la fin de courir, elle se jette en un marais, et là se perd dans les roseaux. Pan coupe les cannes en courroux, et n'y trouvant point la pucelle, connut son inconvénient, et lors unissant avec de la cire les roseaux taillés inégaux, en signe d'amour non égal, il en fit cet instrument. Ainsi elle qui paravant était belle jeune fille, depuis a été un plaisant instrument de musique. »

Lamon à peine achevait son conte, et bon Philétas de le louer, disant n'avoir ouï en sa vie chanson si jolie que cette fable, quand Tityre arriva portant la flûte de son père, grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laiton par-dessus la cire. On eût dit que c'était celle-là même que Pan fit la première. Philétas adonc se leva et, assis sur son lit de feuillage, premièrement il essaya tous les chalumeaux voir si rien n'empêchait le vent; et voyant que chaque tuyau rendait le son convenable, souffla dedans à bon escient. Si semblait proprement un air de plusieurs flageolets jouant ensemble, tant menaient de bruit ces pipeaux : puis petit à petit diminuant la force du vent, ramena son jeu en un son tout à fait doux et plaisant, et leur montrant tout l'artifice de la musique pastorale pour bien mener et faire paître les bêtes aux champs, leur fit voir comment il fallait souffler pour un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons; celui des brebis était gracieux, fort et grave celui des bœufs, celui des chèvres clair et aigu; et une seule flûte imitait toutes ces diverses flûtes du berger, du bouvier et du chevrier.

La compagnie à table écoutait sans mot dire, couchée sur le feuillage, prenant très grand plaisir d'ouïr si bien jouer Philétas, jusqu'à ce que Dryas se levant, le pria de jouer quelque gaie chanson en l'honneur de Bacchus, et lui cependant leur dansa une danse de vendange, faisant les gestes comme s'il eût, tantôt cueilli la grappe au cep, tantôt porté le raisin dans la hotte, puis les mines d'un qui foule la vendange, qui verse le vin dans les jarres, et d'un qui hume à bon escient la liqueur nouvelle. Toutes lesquelles choses il fit si proprement et de si bonne grâce, approchant du naturel, qu'ils pensaient voir devant leurs yeux la vigne, le pressoir et les jarres, et Dryas buvant le vin doux.

Ayant ainsi le troisième vieillard bien et gentiment fait son devoir de danser, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé, lesquels incontinent se levèrent et dansèrent le conte de Lamon. Daphnis contrefaisait le dieu Pan, Chloé la belle Syringe; il lui faisait sa requête, et elle s'en riait; elle s'enfuyait, lui la poursuivait, courant sur le bout des orteils pour mieux contrefaire les pieds de bouc; elle feignait d'être lasse et de ne pouvoir plus courir, et au lieu de roseaux s'allait cacher dans le bois.

Et Daphnis alors prenant la grande flûte de Philétas, en tira d'abord un son douloureux, comme Pan qui se fût plaint de la jouvencelle; puis un son passionné, comme la priant d'amour; puis un son de rappel, comme cherchant partout ce qu'elle était devenue. Si que le bonhomme lui-même Philétas tout émerveillé accourut le baiser, et après l'avoir baisé lui fit présent de sa flûte, en priant aux Dieux que Daphnis la laissât un jour à pareil successeur que lui. Daphnis donna la sienne petite à Pan, et ayant baisé Chloé comme revenue et retrouvée d'une véritable fuite, amena jouant de la flûte ses bêtes aux étables, pour ce qu'il était déjà tard; et aussi fit Chloé les siennes au son des mêmes chalumeaux. Les chèvres marchaient côte à côte des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis, de sorte qu'à chaque pas ils se bai-

saient l'un l'autre, et durèrent ainsi jusques à nuit close, et en se quittant complotèrent ensemble de ramener paître leurs troupeaux le lendemain au plus matin, comme ils firent. Car incontinent que le jour commença à poindre, ils revinrent au pâturage, et ayant premièrement salué les Nymphes, puis après Pan, s'allèrent asseoir dessous le chêne, où ils jouèrent de la flûte ensemble, s'entre-baisèrent, s'embrassèrent, se couchèrent l'un près de l'autre, et sans y faire rien davantage, se relevèrent. Ensuite ils songèrent à manger; et ils buvaient en même sébile du vin mêlé avec du lait.

Or échauffés et rendus plus hardis par toutes ces choses, ils contestaient entre eux d'amour, et en vinrent jusqu'à se vouloir assurer par serment l'un de l'autre. Daphnis allant dessous le pin, jura par le dieu Pan qu'il ne vivrait jamais un seul jour sans Chloé; et Chloé, dans l'antre des Nymphes, jura devant leurs images de vivre et mourir avec Daphnis. Mais elle, comme une jeune et innocente fillette, fut si simple de vouloir que Daphnis au sortir de l'antre lui jurât un autre serment. Si lui dit : « Ce dieu Pan, Daphnis, est un dieu volage auquel il n'y a point de fiance; il a aimé Pitys, il a aimé Syringe; il ne cesse de pourchasser les Nymphes Épimélides, et on le voit toujours après les Dryades. Si tu me fausses la foi que tu m'as jurée, il ne s'en fera que rire, voire quand tu aurais plus de maîtresses qu'il n'a de chalumeaux en sa flûte. Et comment te punirait-il, lui qui chaque jour fait amour nouvelle? Jure-moi par ton troupeau, et par la chèvre qui te nourrit et allaita, que jamais tu ne laisseras Chloé tant qu'elle te sera fidèle; et là où elle te fera faute et aux Nymphes qu'elle a jurées, fuis-la et la hais ou la tue, comme tu ferais un loup. »

Daphnis prit plaisir à ce doute, et debout au milieu de son troupeau, tenant d'une main un bouc et de l'autre une chèvre, jura qu'il aimerait Chloé tant qu'il en serait aimé, et que si elle en aimait un autre, il se tuerait au lieu d'elle; dont elle fut bien aise, et s'en assura plus

que du premier serment, croyant les brebis et les chèvres être Dieux propres aux bergers et aux chevriers.

LIVRE TROISIÈME

Mais les Mityléniens apprenant comme ceux de Méthymne avaient envoyé dix galères à leur dommage, et mêmement étant informés, par gens qui venaient de la campagne, comme on avait couru leurs terres et pillé leurs biens, estimèrent que ce serait lâcheté d'endurer un tel outrage des Méthymniens, et délibérèrent promptement prendre les armes contre eux. Si levèrent incontinent trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux, et envoyèrent par terre leur capitaine général Hippase, craignant de les mettre sur mer en temps approchant de l'hiver.

Le capitaine, parti aussitôt avec ses gens, ne fourragea point les terres des Méthymniens, ni n'emmena le bétail des laboureurs et paysans, parce qu'il estimait cela être le fait d'un larron et non pas d'un capitaine; ains tira droit vers la ville, espérant la surprendre les portes ouvertes et sans garde. Mais quand il en fut près environ six lieues, un hérant lui vint au-devant, qui lui demanda trêve au nom des Méthymniens. Car ayant entendu depuis, par leurs prisonniers, que ceux de Mitylène ne savaient du tout rien de ce qui s'était passé, mais que c'était une querelle entre paysans et jeunes gens, où ceux-ci avaient eu des coups pour quelque insolence par eux faite, ils regrettaient fort d'avoir si à la légère offensé leurs voisins, et n'avaient autre désir que de rendre et restituer ce qui aurait été pris, pour pouvoir trafiquer et hanter comme devant les uns avec les autres sans crainte ni danger. Hippase envoya le hérant porter

ces paroles au sénat des Mityléniens, combien qu'il eût tout pouvoir et autorité absolue, et cependant alla camper à demi-lieue de Méthymne, attendant les ordres de sa ville. De là à deux jours, ordre lui vint de recevoir les restitutions et s'en retourner sans faire nul dommage. Car ayant le choix de la paix ou de la guerre, ils avaient pensé que la paix valait mieux. Ainsi se termina la guerre entre Méthymne et Mitylène, finie comme elle fut commencée par soudaine résolution.

Et là-dessus survint l'hiver, plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé. Car incontinent la neige, tombant en grande abondance, couvrit les chemins, et enferma les laboureurs en leurs maisons ; les torrents impétueux tombaient aval du haut des montagnes, l'eau se gelait, les arbres semblaient morts, on ne voyait plus la terre, sinon alentour des fontaines et de quelques ruisseaux ; ainsi ne se pouvaient plus mener les bêtes aux champs, ni n'osaient les gens mettre seulement le nez hors la porte ; mais demeurant tous au logis, faisaient un grand feu, alentour duquel, dès que les coqs avaient chanté le matin, chacun venait faire sa besogne. Les uns retordaient du fil, les autres tissaient du poil de chèvre, ou faisaient des collets à prendre les oiseaux. Le soin qu'il fallait lors avoir des bœufs, était de leur donner de la paille à manger en la bouverie, aux chèvres et brebis de la feuillée en la bergerie, aux pourceaux de la faîne et du gland en la porcherie.

Étant ainsi chacun contraint de garder la maison pour la rudesse du temps, les autres, tant laboureurs que pasteurs, en étaient aises, parce qu'ils avaient un peu de relâche en leurs travaux, faisaient bons repas et long somme ; tellement que l'hiver leur semblait plus doux que non pas l'été, ni l'automne, ni le printemps avec. Mais Daphnis et Chloé se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entre-baisaient, comme ils s'entr'embrassaient, et de leurs joyeux passe-temps emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiraient en grande peine

sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvaient sous leur main la panetière dont ils soulaient tirer leur manger, cela leur mettait deuil au cœur ; apercevant la sébile où ils étaient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la flûte, qui était un don d'amourette, jetée à terre quelque part sans que l'on en tînt compte, cela renouvelait leur regret. Si priaient aux Nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent enfin à eux et à leurs bêtes le soleil beau et clair, et quant et quant faisant ces prières aux Dieux, cherchaient quelque invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût su que faire, et aussi n'avait guère moyen ; car celle qu'on estimait sa mère était tout le jour auprès d'elle, lui montrant à carder la laine et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier ; mais Daphnis, comme celui qui avait plus de loisir et plus de sens aussi que la fillette, trouva pour la voir une telle finesse.

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étaient deux grands myrtes et un lierre ; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre, y faisait une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étaient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres ; par dedans pendaient force grappes noires, comme raisin à la treille ; à l'occasion de quoi y avait toujours, mêmement l'hiver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvaient rien ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux au miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des maisons à l'autre était d'environ demi-lieue, et la neige, non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la

peine, n'eût été qu'Amour passe partout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secoua la neige qu'il avait aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès, épiant quand viendraient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or quant aux oiseaux il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avait assez affaire à les amasser, à les tuer et à les plumer, mais de la maison ne sortait personne, homme ni femme, ni coq, ni poule; ains se tenaient tous en dedans clos et cois au long du feu; dont le pauvre Daphnis était en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle couleur serait la plus croyable. « Je viens quérir du feu. — Comment? n'avez-vous point de plus proches voisins? — Je demande du pain. — Ton bissac est plein de vivres. — Du vin. — Il n'y a que trois jours que vous avez fait vendanges. — Le loup m'a poursuivi. — Et où en est la trace? — Je suis venu chasser aux oiseaux. — Que ne t'en vas-tu donc après que tu en as assez pris. — Je veux voir Chloé. » Telle chose ne se pouvait bonnement confesser à un père et à une mère. Ainsi n'y avait-il pas une de toutes ces occasions-là qui ne portât quelque soupçon. « Mieux vaut, disait-il, que je m'en aille. Je la reverrai au printemps : non cet hiver, puisque les Dieux, comme je crois, ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et serrant jà ce qu'il avait pris de grives et autres oiseaux, il s'en allait partir. Mais comme si expressément Amour eût eu pitié de lui, voici ce qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendait à boire et à manger, et cependant un des chiens de la bergerie, voyant qu'on ne se donnait point de garde de lui, happe un lopin de chair, et s'enfuit hors de la maison; de quoi Dryas courroucé, pour autant mêmement que c'était sa part, prend un bâ-

ton et court après. En le poursuivant il vint à passer au long de ce lierre où Daphnis avait tendu ses gluaux, et le vit comme chargeait déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner; et sitôt qu'il l'aperçut, oubliant et chair et chien : « Dieu te garde, mon fils, » s'écria-t-il; puis le vient accoler et baiser, prend par la main et le mène en sa maison.

Quand il se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leur pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bon jour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé, s'assit auprès du feu, et déchargea sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, il s'en était venu chasser aux oiseaux, et comment il en avait pris aucuns avec des collets, d'autres avec des gluaux, ainsi qu'il venaient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le mâtin leur avait laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le dernier; car elle faisaït semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près, il s'en était voulu aller sans la voir ni parler à elle; et néanmoins avant que lui présenter à boire, elle but un trait en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir.

Si fut tantôt la table vide de pain et chair, et lors assis, ils lui demandèrent nouvelles de Myrtale et Lamon, disant qu'ils étaient bien heureux d'avoir un tel bâton de leur vieillesse; desquelles louanges Daphnis n'était pas marri, mêmement qu'on les lui donnait en présence de sa Chloé. Mais quand ils lui dirent qu'ils le

retenaient ce jour et celui d'après, à cause qu'ils devaient le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adoràt au lieu de Bacchus. Si tira de son bissac force gâteaux et des oiseaux qu'ils habillèrent pour le souper. Ainsi fut derechef le feu allumé, le vin tiré, la table dressée, et sitôt qu'il fut nuit close se mirent à manger, après quoi il passèrent le temps, partie à faire de plaisants contes, et partie à chanter, jusqu'à ce que sommeil leur vînt; et lors ils s'en allèrent coucher, Chloé avec sa mère, Daphnis avec Dryas. Chloé n'eut d'autre bien la nuit que de penser à son Daphnis, qu'elle verrait le lendemain tout le jour, et lui se repaissait d'une vaine volupté tenant à grand heur de coucher seulement avec le père de sa Chloé; de sorte que plus d'une fois il l'embrassa et baisa, croyant en rêve embrasser et baiser Chloé.

Le matin il fit un froid extrême, et tira un vent de bise si âpre qu'il brûlait et perçait tout. Quand ils furent levés, Dryas sacrifia à Bacchus un chevreau d'un an, alluma un grand feu et apprèta le dîner. Adonc, cependant que Napé entendait à cuire le pain, et Dryas à faire bouillir le chevreau, Chloé et Daphnis étant de loisir, sortirent tous deux de la maison et s'en allèrent sous le lierre, où ils dressèrent des collets, tendirent des gluaux et prirent encore grand nombre d'oiseaux en s'entre-baisant parmi continuellement, et tenant tels propos amoureux : « Je suis venu pour toi, Chloé. — Je sais bien, Daphnis. — A cause de toi, belle, je tue ces pauvres oiseaux. — Qu'est-il de nos amours? m'as-tu point oublié? — Non, par les Nymphes que je t'ai jurées, dans cette grotte où nous nous reverrons dès que la neige sera fondue. Ah! Chloé, qu'elle est haute cette neige! ne fondrai-je point moi-même avant elle? — Ne te soucie, Daphnis; le soleil sera chaud, mais que vienne primevère. — Ah! le fût-il déjà comme le feu qui brûle mon cœur! — Badin, tu te moques de moi, et tu me tromperas quelque jour. — Non ferai, par mes chèvres que tu m'as fait jurer. »

Ainsi que Chloé répondait en cette sorte à son Daphnis, ne plus ne moins que l'écho, Napé les appela : ils s'y en coururent, portant avec eux leur prise bien plus grande que celle de la veille, et après avoir fait des libations à Bacchus, se mirent à manger, ayant sur leurs têtes des couronnes de lierre ; et à la fin ayant bien repu et chanté l'hymne à Bacchus, renvoyèrent Daphnis en lui garnissant très bien son bissac de pain et de chair, et si lui rendirent ses grives et ramiers, disant que quant à eux ils en prendraient bien toujours quand ils voudraient, tant que durerait l'hiver, et que les grappes ne faudraient au lierre. Ainsi se partit Daphnis, en les baisant tous premier que Chloé, afin que son baiser lui restât pur et net. Depuis il y revint plusieurs fois par autres subtilités, de sorte que l'hiver ne se passa point tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.

Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondait, la terre se découvrit et l'herbe dessous poignait, les bergers alors sortirent et menèrent leurs bêtes aux champs, mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servaient eux-mêmes à un bien plus grand pasteur ; et d'abord s'en coururent droit aux Nymphes dans la caverne, ensuite à Pan sous le pin, puis sous le chêne, où ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux et s'entre-baisant quant et quant ; puis allèrent chercher des fleurs pour en faire des couronnes aux Dieux. Mais les fleurs à peine commençaient d'éclore, par la douceur du petit béat de zéphyr qui les ranimait, et la chaleur du soleil qui les entr'ouvrait. Toutefois encore trouvèrent-ils de la violette, des narcisses, du muguet, et autres telles premières fleurs que produit la saison nouvelle, dont ils firent des chapelets et en couronnèrent les têtes aux images, en leur offrant du lait nouveau de leurs brebis et de leurs chèvres, puis essayèrent à jouer un peu de leurs chalumeaux, comme s'ils eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquels leur répondaient de dedans les buissons, com-

mençant petit à petit à lamenter encore Itys et recorder leur ramage, qu'un long silence leur avait fait oublier.

Et alors aussi les brebis bêlaient, les agneaux sautaient et se courbaient sous le ventre de leur mère, les béliers poursuivaient les brebis qui n'avaient point encore agnelé, et les ayant arrêtées, saillaient puis l'une, puis l'autre; autant en faisaient les boucs après les chèvres, sautant à l'environ, combattant et se cossant fièrement pour l'amour d'elles. Chacun avait les siennes à soi, et gardait qu'autre ne fît tort à ses amours; toutes choses dont la vue aurait en des vieillards éteints rallumé le feu de Vénus, et trop mieux échauffait ces deux jeunes personnes, qui, de longtemps inquiets, pourchassant le dernier but du contentement d'amour, brûlaient et se consumaient de tout ce qu'ils entendaient et voyaient, cherchant quelque chose qu'ils ne pouvaient trouver outre le baiser et l'embrasser. Mêmement Daphnis qui devenu grand et en bon point, pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison à ne rien faire, frissait après le baiser, et était gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant toutes choses plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de lui accorder tout ce qu'il voulait, et de se coucher nue à nu avec lui plus longuement qu'ils n'avaient accoutumé. « Car il n'y a, disait-il, que ce seul point qui nous manque des enseignements de Philétas, pour la dernière et seule médecine qui apaise l'amour. »

Et Chloé lui demandant ce qu'il y pouvait avoir outre se baiser, s'embrasser et se coucher tout vêtus, et ce qu'il pensait faire plus quand ils seraient couchés nus? « Cela, lui dit-il, que les béliers font aux brebis et les boucs aux chèvres. Vois-tu comment après cela les brebis ne s'enfuient plus, ni béliers ne se travaillent plus à courir après; mais paissent tous les deux amiablement ensemble, comme étant l'un et l'autre assouvis et contents; et doit bien être quelque chose plus douce que ce que nous faisons, et dont la douceur surpasse l'amertume d'amour. — Et mais, fit-elle, vois-

tu pas que les béliers et les brebis, les boucs et les chèvres, faisant ce que tu dis, se tiennent debout ; les mâles montent dessus, les femelles soutiennent les mâles sur le dos. Et toi tu veux que je me couche avec toi à terre, et toute nue. Sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ou bien de leur poil que moi de ce qui me couvre ? »

Il la crut, et comme elle voulut, se coucha près d'elle, où il fut longtemps, ne sachant comment faire pour venir à bout de ce qu'il désirait. Il la fit relever, l'embrassa par derrière en imitant les boucs, mais il s'en trouvait encore moins satisfait que devant. Si se rassit à terre, et se prit à pleurer de ce qu'il savait moins que les bélins accomplir les œuvres d'amour.

Or y avait-il non guère loin de là un qui cultivait son propre héritage, et s'appelait Chromis, homme ayant jà passé le meilleur de son âge et étant tout à l'heure cassé. Il tenait avec soi certaine petite femme, jeune et belle, et délicate, pour autant mêmement qu'elle était de la ville, et avait non Lycenion ; laquelle, voyant passer tous les matins Daphnis, qui menait ses bêtes en pâture, et le soir les ramenait au tect, eut envie de s'accointer de lui pour en faire son amoureux, et tant le guetta, qu'une fois le trouva seulet ; elle lui donna une flûte, une gauffre à miel, et une pannetière de peau de cerf ; mais elle n'osa lui rien dire, se doutant qu'il aimait Chloé, parce qu'il était toujours avec elle ; et néanmoins n'en savait autre chose, sinon qu'elle les avait vus sourire l'un à l'autre et se faire des signes. Si fit entendre à Chromis, un matin, qu'elle s'en allait voir une sienne voisine en travail d'enfant, suivit les jeunes gens pas à pas, et se cachant entre des buissons pour n'être point aperçue, vit de là tout ce qu'ils faisaient, entendit tout ce qu'ils disaient, et très bien sut remarquer comment et pour quelle cause pleurait le pauvre Daphnis. Par quoi ayant pitié de leur peine, et quant et quant considérant que double occasion de bien faire se présentait à elle, l'une de les instruire de leur bien, l'autre

d'accomplir son désir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain, feignant d'aller voir sa voisine qui travaillait d'enfant, elle vient droit au chêne sous lequel était Daphnis avec Chloé, et contrefaisant la marrie troublée : « Hélas! mon ami, dit-elle, Daphnis, je te prie, aide-moi. De mes vingt oisons, voilà un aigle qui m'en emporte le plus beau. Mais, parce qu'il est trop pesant, l'aigle ne l'a pu enlever jusque sur cette roche là-haut, où est son aire, ains est allé choir avec au fond du vallon, dedans ce bois ici : et pour ce, je te prie, mon Daphnis, viens-y avec moi, car toute seule j'ai peur, et m'aide à le recourir. Ne veuille souffrir que mon compte demeure imparfait. A l'aventure pourras-tu bien tuer l'aigle même, qui ainsi ne ravira plus vos agneaux ni vos chevreaux; et Chloé ce temps pendant gardera vos deux troupeaux. Tes chèvres la connaissent aussi bien comme toi; car vous êtes toujours ensemble. »

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en sa main, et s'en fut avec Lycenion. Elle le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où l'ayant fait seoir : « Tu aimes, lui dit-elle, Daphnis, tu aimes la Chloé. Les Nymphes me l'ont dit cette nuit. Elles me sont venues, ces Nymphes, conter en dormant les pleurs que tu faisais hier, et si m'ont commandé que je t'ôtasse de cette peine, en t'apprenant l'œuvre d'amour, qui n'est pas seulement baiser et embrasser, ni faire comme les béliers et boucquins; c'est bien autre chose, et bien plus plaisante que tout cela. Par quoi, si tu veux être quitte du déplaisir que tu en as, et trouver l'aise que tu y cherches, ne fais seulement que te donner à moi apprentif joyeux et gaillard, et moi, pour l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui en est. »

Daphnis perdit toute contenance, tant il fut aise, comme un pauvre garçon de village, jeune et amoureux. Si se met à genoux devant Lycenion, la priant à mains jointes de tôt lui montrer ce doux métier, afin qu'il pût

faire à Chloé ce qu'il désirait; et, comme si c'eût été quelque grand et merveilleux secret, lui promit un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et plutôt la chèvre avec. Adonc le voyant Lycenion plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avait imaginé, se prit à l'instruire en cette façon. Elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser tout ainsi qu'ils avaient de coutume entre eux, et en la baisant de l'embrasser, et finalement de se coucher à terre au long d'elle. Comme il se fut assis, qu'il l'eut baisée, se fut couché, elle, le trouvant en état, le souleva un peu, et se glissa sous lui, puis elle le mit dans le chemin qu'il avait jusque-là cherché, où chose ne fit qui ne soit en tel cas accoutumée, nature elle-même du reste l'instruisant assez.

Finie l'amoureuse leçon, Daphnis, aussi simple que devant, s'en voulut courir vers Chloé, pour lui faire tout aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycenion le retint et lui dit : « Il faut que tu saches encore ceci, Daphnis, c'est que, comme j'étais déjà femme, tu ne m'as point fait mal à ce coup: car un autre homme, il y a déjà quelque temps, m'enseigna cela que je te viens d'apprendre, et en eut mon pucelage pour son loyer. Mais Chloé, lorsqu'elle luttera cette lutte avec toi, la première fois elle criera, elle pleurera, et si saignera, comme qui l'aurait tuée; mais n'aie point de peur, et, quand elle voudra se prêter à toi, amène-la ici, afin que, si elle crie, personne ne l'entende, et, si elle pleure, personne ne la voie, et, si elle saigne, qu'elle se puisse laver en cette fontaine. Et te souvienne cependant que je t'ai fait homme premier que Chloé. »

Après lui avoir donné ces avis, Lycenion s'en alla d'un autre côté du bois, faisant semblant de chercher encore son oison, et Daphnis alors songeant à ce qu'elle lui avait dit, ne savait plus s'il oserait rien exiger de Chloé outre le baiser et l'embrasser. Il ne voulait point la faire crier, car ce lui semblait acte d'ennemi; ni la faire pleurer, car c'eût été signe qu'elle eût senti mal;

ou la faire saigner, car, étant novice, il craignait ce sang et pensait être impossible qu'il sortît du sang, sinon d'une blessure. Si s'en revient du bois en résolution de prendre avec elle les plaisirs accoutumés seulement; et venu à l'endroit où elle était assise, faisant un chapelet de violettes, lui controuva qu'il avait arraché des serres mêmes de l'aigle l'oison de Lycenion; puis l'embrassant, la baisa comme Lycenion l'avait baisé durant le déduit, car cela seul lui pouvait-il, à son avis, faire sans danger; et Chloé lui mit sur la tête le chapelet qu'elle avait fait, et en même temps lui baisait les cheveux, comme sentant à son gré meilleur que les violettes; puis lui donna de sa panetière à repaître du raisin sec et quelques pains, et souventefois lui prenait de la bouche un morceau, et le mangeait, elle, comme petits oiseaux prennent la becquée du bec de leur mère.

Ainsi qu'ils mangeaient ensemble, ayant moins de souci de manger que de s'entre-baiser, une barque de pêcheurs parut, qui voguait au long de la côte. Il ne faisait vent quelconque, et était la mer fort calme, au moyen de quoi ils allaient à rames, et ramaient à la plus grande diligence qu'ils pouvaient, pour porter en quelque riche maison de la ville leur poisson tout frais pêché; et ce que tous mariniers ont accoutumé de faire pour alléger leur travail, ceux-ci le faisaient alors; c'est que l'un d'eux chantait une chanson marine, dont la cadence réglait le mouvement des rames, et les autres, de même qu'en un chœur de musique, unissaient par intervalles leurs voix à celle du chanteur. Or, tant qu'ils voguèrent en pleine mer, le son, dans cette étendue, se perdait, et la voix s'évanouissait en l'air; mais, quand ils vinrent à passer la pointe d'un écueil et entrer en une baie profonde en forme de croissant, on ouït bien plus fort le bruit des rames, et bien plus distinctement le refrain de leur chanson; pource que le fond de la baie se terminait en un vallon creux, lequel recevant le son, comme le vent qui s'entonne dedans une flûte, rendait un retentissement qui représentait, à part le bruit des rames, et

la voix des chanteurs à part, chose plaisante à ouïr. Car comme une voix venait d'abord de la mer, celle qui répondait de terre résonnait d'autant plus tard, que plus tard avait commencé l'autre.

Daphnis, qui savait que c'était de ce retentissement, ne regardait rien qu'en la mer, et prenait singulier plaisir à voir la barque voguer vite, comme volerait un oiseau, tâchant à retenir quelque chose de la chanson qu'il pût jouer après sur sa flûte. Mais Chloé n'ayant jamais ouï ce raisonnement de la voix, qu'on appelle écho, tournait la tête, tantôt du côté de la mer, lorsque les pêcheurs chantaient, tantôt vers le bois, cherchant qui leur répondait. Eux passés, tout se tut en la mer et dans le vallon; et Chloé demandait à Daphnis si derrière l'écueil y avait point une autre mer, une autre barque et d'autres rameurs qui chantassent. Il se prit doucement à sourire, et plus doucement encore la baisa, puis, lui mettant sur la tête le chapelet de violettes, commença à lui conter la fable d'Écho, lui demandant, pour loyer de lui faire ce beau conte, dix autres baisers. Si lui dit : « Il y a, ma mie, plusieurs sortes de Nymphes; les unes sont Nymphes des bois, les autres des prés et des eaux, toutes belles, toutes savantes en l'art de chanter; et fille d'une d'elles fut jadis Écho, mortelle, pour ce qu'elle était née d'un père mortel; belle, comme fille de belle mère. Elle fut nourrie par les Nymphes et apprise par les Muses, qui lui montrèrent à jouer de la flûte, à former des sons sur la lyre et sur la cithare, et lui enseignèrent toute sorte de chants; si qu'étant jà venue en la fleur de son âge, elle chantait avec les Nymphes, et chantait avec les Muses; mais elle fuyait les mâles, autant les Dieux que les hommes, aimant la virginité. Pan se courrouça contre elle, jaloux de ce qu'elle chantait si bien, et dépité de ne pouvoir jouir de sa beauté. Il rendit furieux les pâtres et chevriers du pays, qui, comme loups ou chiens enragés, se jetèrent sur la pauvre fille, la déchirèrent chantant encore, et çà et là dispersèrent ses

membres pleins d'harmonie. Terre les reçut en faveur des Nymphes, conserva son chant, retint sa musique, et depuis, par le vouloir des Muses, imite les voix et les sons, représente, comme faisait la pucelle de son vivant, hommes, Dieux, bêtes, instruments et Pan, quand il joue de la flûte, lequel, entendant contrefaire son jeu, saute et court par les montagnes, non pour autre envie, mais cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu, sans qu'il le voie ni connaisse. »

Daphnis ayant fait ce conte, Chloé le baisa, non seulement dix fois, comme il avait demandé, mais beaucoup plus. Car Écho redit, peu s'en faut, tout ce qu'il avait dit, comme pour témoigner qu'il n'avait point menti.

La chaleur allait tous les jours de plus en plus augmentant, parce que le printemps finissait et l'été commençait; et aussi avaient-ils de nouveaux passe-temps convenables à la saison d'été. Daphnis nageait dans les rivières, Chloé se baignait dans les fontaines ; il jouait de la flûte à l'envi des pins que les vents faisaient résonner; elle chantait à l'encontre des rossignols à qui mieux mieux. Ensemble ils chassaient aux cigales, prenaient des sauterelles, cueillaient les fleurs, croulaient les arbres, mangeaient les fruits; et à la fin se couchèrent tous deux sous une même peau de chèvre, nue à nu ; et lors eût Chloé facilement été faite femme, si Daphnis n'eût craint de lui faire sang ; de quoi il avait si belle peur, qu'appréhendant de n'être pas toujours maître de soi, souvent il empêchait Chloé de se dépouiller toute nue, tellement qu'elle-même s'en étonnait ; mais elle avait honte de lui en demander la cause.

Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amoureux autour de Chloé pour l'avoir en mariage ; et venait-on de tous côtés la demander à Dryas. Aucuns lui portaient des présents, et tous lui faisaient de grandes promesses ; tellement que Napé, mue d'avarice, lui conseillait de la marier, et ne tenir point plus longtemps une fille si grande en sa maison ; que, si l'on ne se hâtait

de lui donner mari, elle pourrait à l'aventure bientôt, en gardant ses bêtes par les champs, perdre son pucelage, et se marier pour des pommes ou des roses avec quelque berger; et ce, disait Napé, valait mieux, pour le bien d'elle et d'eux aussi, la faire maîtresse de la maison de quelque bon laboureur, et prendre ce qu'on leur offrirait, qu'ils garderaient à leur propre fils. Car, non guère auparavant, leur était né un petit garçon. Et Dryas lui-même quelquefois se laissait aller à ces raisons; aussi que chacun lui faisait des offres bien au delà de ce que méritait une simple bergère; mais considérant puis après que la fille n'était pas née pour s'allier en paysannerie, et que, s'il arrivait qu'un jour elle retrouvât sa famille, elle les ferait tous heureux, il différait toujours d'en rendre certaine réponse, et les remettait d'une saison à l'autre, dont lui venait à lui cependant tout plein de présents qu'on lui faisait.

Ce que Chloé entendant en était fort déplaisante, et toutefois fut longtemps sans vouloir dire à Daphnis la cause de son ennui. Mais, voyant qu'il l'en pressait et importunait souvent, et s'ennuyait plus de n'en rien savoir qu'il n'aurait pu faire après l'avoir su, elle lui conta tout : combien ils étaient de poursuivants qui la demandaient; combien riches! les paroles que disait Napé à celle fin de la faire accorder, et comment Dryas n'y avait point contredit, mais remettait le tout aux prochaines vendanges. Daphnis, ayant telles nouvelles, à peine qu'il ne perdît sens et entendement, et se séant à terre, se prit à pleurer, disant qu'il mourrait si Chloé cessait de venir aux champs garder les bêtes avec lui, et que non lui seulement, mais que les brebis et moutons en mourraient de déplaisir, s'ils perdaient une telle bergère. Puis, y ayant un peu pensé, il reprit courage, et se mit en tête qu'il la pourrait avoir lui-même, s'il la demandait à son père, espérant facilement l'emporter sur tous les autres, et leur être préféré. Une chose pourtant le troublait; Lamon n'était pas riche; ce seul point lui affaiblissait fort son espérance. Toutefois il se ré-

solut, quoi qu'il en pût arriver, de la demander à femme, et Chloé même en fut d'avis. Si n'en osa de prime abord rien dire à Lamon, mais découvrit plus hardiment son amour à Myrtale, et lui tint propos comme il désirait épouser Chloé.

Myrtale la nuit en parla à son mari. Mais Lamon le trouva fort mauvais, et appela sa femme bête, de vouloir marier à une fille de simples bergers, tel gars, à qui elle savait bien que les marques et enseignes trouvées quant et lui promettaient autre fortune, et qui un jour ou l'autre, étant reconnu des siens, les pourrait, eux, non seulement affranchir de servitude, mais les faire maîtres de meilleure et de plus grande terre que celle qu'ils tenaient comme serfs. Myrtale toutefois craignant que le garçon épris d'amour, s'il perdait ainsi tout espoir de ce que tant il désirait, ne fût capable de quelque funeste résolution, lui allégua d'autres motifs et prétextes de refus : « Nous sommes, ce lui dit-elle, pauvres, mon enfant, et avons besoin d'une fille qui nous apporte, plutôt qu'à qui il faille donner : au contraire, ils sont riches, eux, et si veulent avoir un mari qui leur donne. Mais va, fais tant envers Chloé, et elle envers son père, qu'il ne nous demande pas grand'chose, et qu'il te la donne en mariage. Sans doute elle t'aime aussi, et elle aimera bien mieux coucher avec toi pauvre et beau, qu'avec pas un de ceux-là, qui sont riches et laids comme marmots. »

Myrtale crut par ce moyen avoir doucement éconduit Daphnis. Car elle tenait pour tout assuré que jamais Dryas n'y consentirait, ayant en main de plus riches partis qui lui offraient beaucoup de bien. Daphnis quant à lui ne se pouvait plaindre de la réponse, mais se voyant si loin d'espérance, fit ce que les amants qui sont pauvres ont accoutumé faire ; il se prit à pleurer et invoqua les Nymphes, lesquelles la nuit ensuivante, ainsi qu'il dormait, s'apparurent à lui, en même forme et manière que la première fois ; et lui dit la plus âgée d'elles : « A un autre Dieu touche le soin du mariage de Chloé :

nous te donnerons, nous, de quoi gagner Dryas. Le bateau des Méthymniens, dont tes chèvres broutèrent le lien l'année passée, fut ce jour-là par les vents emporté bien loin de terre : mais d'autres souffles la nuit le jetèrent contre la côte, où il périt et tout ce qui était dedans, sinon qu'avec le débris l'onde poussa sur la grève une bourse de trois cents écus, et est là couverte d'algue, près d'un dauphin mort, qui a été cause que nul passant ne s'en est encore approché, fuyant un chacun la puanteur de cette pourriture. Vas-y, prends la bourse, et la donne. Ce sera assez à cette heure pour montrer que tu n'es point pauvre : mais un temps viendra que tu seras riche. »

Aussitôt dites ces paroles, elles disparurent avec la nuit, et, le jour commençant à poindre, Daphnis se leva tout joyeux, chassa ses bêtes aux champs avec les sons accoutumés, et ayant baisé Chloé, salué les Nymphes, s'en courut au bord de la mer, comme s'il eût voulu s'asperger d'eau marine. Là se promenant sur le sable, il allait partout regardant s'il trouverait point ces trois cents écus, à quoi il n'eut pas grand'peine : car la mauvaise odeur du dauphin corrompu lui donna incontinent au nez, et lui servit de guide jusqu'au lieu, où ayant écarté les algues, il trouva dessous la bourse pleine, qu'il enleva, et la mit dans sa panetière. Mais il ne partit point de là qu'il n'eût adoré et remercié les Nymphes, et même la mer; car tout berger qu'il était, il aimait la mer alors, et elle lui semblait douce et bonne plus que la terre, pource qu'elle l'aidait à parvenir au mariage de son amie. Etant saisi de cet argent, il n'attendit pas davantage ; ainsi s'estimant le plus riche, non pas seulement de tous les paysans de là entour, mais aussi de tous les vivants, s'en alla droit à Chloé, lui conta le songe qu'il avait eu, lui montra la bourse qu'il avait trouvée, et lui dit de garder leurs bêtes jusqu'à ce qu'il fût de retour; puis prit sa course vers Dryas, lequel il trouva battant le blé dans l'aire avec sa femme Napé. Si lui commença un brave propos, en lui disant ces paroles :

« Donne-moi Chloé en mariage. Je sais bien jouer de la flûte; je sais bien besogner aux vignes et aux arbres, labourer la terre, vanner le blé au vent; et comment je sais gouverner les bêtes, elle-même Chloé te le peut témoigner. On me bailla au commencement cinquante chèvres; je les ai fait multiplier deux fois autant; et si ai élevé de beaux et grands boucs jusqu'à dix, là où premièrement n'en ayant que deux, nous fallait la plupart du temps mener nos chèvres ailleurs; et si suis jeune et votre voisin, de qui nul ne se saurait plaindre. Une chèvre m'a nourri, comme Chloé une brebis; et bien que pour tant de choses, je dusse être préféré aux autres qui la demandent, encore te donnerai-je plus qu'eux. Ils te donneront, eux, quelques chèvres, quelques moutons, quelque couple de bœufs galeux, du blé de quoi nourrir trois poules; mais moi, voici trois cents écus. Seulement, je te prie, que personne n'en sache rien, non pas même mon père Lamon. » En disant ces mots, il lui délivra l'argent, et le baisa quant et quant.

Dryas et Napé, voyant si grosse somme de deniers, qu'ils n'en avaient jamais tant vu ensemble, lui promirent aussitôt qu'il aurait Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feraient bien trouver bon ce mariage à Lamon. Si demeurèrent Daphnis et Napé à chasser les bœufs sur l'aire, et faire sortir avec la herse le blé des épis, pendant que Dryas, ayant premièrement serré la bourse et l'argent, s'en alla devers Lamon et Myrtale, pour leur demander, à vrai dire au rebours de la coutume, leur jeune garçon en mariage.

Il les trouva qu'ils mesuraient l'orge après l'avoir vanné, et se plaignaient qu'à grand'peine en recueillaient-ils autant comme ils en avaient semé. Il les réconforta, disant qu'ainsi était-il partout ; puis leur demanda Daphnis à mari pour Chloé, et leur dit que combien que d'autres lui offrissent et donnassent beaucoup pour l'accorder, il ne voulait d'eux rien avoir, ains plutôt était prêt à leur donner du sien. Car ils ont, disait-il, été

nourris ensemble, et gardant leurs bêtes aux champs, se sont pris l'un l'autre en telle amitié, qu'il serait maintenant malaisé de les séparer ; et si étaient bien d'âge tous deux pour coucher ensemble. Il leur alléguait ces raisons et assez d'autres, comme celui qui, pour loyer de les persuader, avait reçu trois cents écus.

Lamon ne pouvant plus s'excuser sur sa pauvreté, puisque les parents même de la fille l'en priaient, ni sur l'âge de Daphnis, car il était déjà en son adolescence bien avant, n'osa néanmoins dire encore à quoi tenait qu'il n'y consentît, qui était que tel parentage ne convenait point à Daphnis; mais après y avoir un peu de temps pensé, il lui répondit en cette sorte : « Vous êtes gens de bien de préférer vos voisins à des étrangers, et de n'aimer point plus la richesse que l'honnête pauvreté. Veuillent Pan et les Nymphes vous en récompenser! Et quant à moi, je vous promets que j'ai autant d'envie comme vous que ce mariage se fasse ; autrement serais-je bien insensé, me voyant déjà sur l'âge et ayant plus besoin d'aide que jamais, si je n'estimais un grand heur d'être allié de votre maison; et si est Chloé telle que l'on la doit souhaiter, belle et bonne fille, et où il n'y a que redire. Mais étant serf comme je suis, je n'ai rien dont je puisse disposer, ains faut que mon maître le sache et qu'il y consente. Or donc, différons, je vous prie, les noces jusqu'aux vendanges, car il doit, au dire de ceux qui nous viennent de la ville, se trouver alors ici ; et lors ils seront mari et femme, et en attendant s'aimeront comme frère et sœur. Mais veux-tu que je te dise? tu prétends pour gendre, Dryas, un qui vaut trop mieux que nous. » Cela dit, il le baisa et lui présenta à boire; car il était jà près de midi; et le convoya au retour quelque espace de chemin, lui faisant caresses infinies.

Mais Dryas, qui n'avait pas mis en oreille sourde les dernières paroles de Lamon, s'en allait songeant en lui-même qui pouvait être Daphnis : « Une chèvre fut sa nourrice, les Dieux ont eu soin de lui. Il est beau et

ne tient en rien de ce vieillard camus ni de sa femme pelée. Il a trouvé à son besoin ces trois cents écus; à peine pourrait un chevrier finer autant de noisettes. N'aurait-il point été exposé comme Chloé? Lamon l'aurait-il point trouvé, comme moi cette petite, avec telles marques et enseignes comme j'en trouvai quant à elle? O Pan, et vous, Nymphes! veuillez qu'il soit ainsi! A l'aventure un jour Daphnis, reconnu de ses parents, pourra bien faire connaître ceux de Chloé aussi. »

Dryas s'en allait discourant et rêvant ainsi en lui-même jusqu'à son aire, où il trouva le gars en grande dévotion d'ouïr quelles nouvelles il apportait. Si le réconforta en l'appelant de tout loin son gendre; lui promit les noces sans faute aux prochaines vendanges, lui donna la main, foi de laboureur, que Chloé jamais ne serait à autre que lui. Daphnis aussitôt, sans vouloir ni boire ni manger, s'en recourut vers elle, et l'ayant trouvée qui tirait ses brebis et faisait des fromages, il lui annonça la bonne nouvelle de leur futur mariage, et de là en avant ne feignait de la baiser devant tout le monde, comme sa fiancée, et l'aider en toutes ses besognes, tirait les brebis dans les seilles, faisait prendre le lait pour en faire des fromages, mettait les agneaux sous leur mère, comme aussi ses chevreaux à lui; puis quand tout cela était fait, ils se baignaient, mangeaient, buvaient; puis allaient en quête des fruits mûrs, dont y avait grande abondance, pour ce que c'était après l'oût, dans la richesse de l'automne; force poires de bois, force neffles et azeroles, force pommes de coing, les unes à terre tombées, les autres aux branches des arbres. A terre elles avaient meilleure senteur, aux branches elles étaient plus fraîches; les unes sentaient comme malvoisie, les autres reluisaient comme or.

Parmi ces pommiers, un ayant été déjà tout cueilli, n'avait plus ni feuille ni fruit. Les branches étaient nues, et n'était demeuré qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. La pomme belle et grosse à

merveille sentait aussi bon et mieux que pas une; mais qui avait cueilli les autres n'avait osé monter si haut, ou ne s'était soucié de l'abattre; ou possible une si belle pomme était réservée pour un pasteur amoureux. Daphnis ne l'eut pas sitôt vue qu'il se mit en devoir de l'aller cueillir. Chloé l'en voulut garder; mais il n'en tint compte : pourquoi elle peureuse et dépite de n'être point écoutée, s'en fut où étaient leurs troupeaux, et Daphnis, montant au fin faîte de l'arbre, atteignit la pomme qu'il cueillit et la lui porta, et la voyant mal contente, lui dit telles paroles : « Cette pomme, Chloé ma mie, les beaux jours d'été l'ont fait naître, un bel arbre l'a nourrie; puis mûrie par le soleil, fortune l'a conservée. J'eusse été aveugle vraiment de ne la pas voir là, et sot l'ayant vue de l'y laisser, pour qu'elle tombât à terre, et fût foulée aux pieds des bêtes, ou envenimée de quelque serpent qui eût frayé au long; ou bien demeurant là-haut, regardée, admirée, enviée, eût été gâtée par le temps. Une pomme fut donnée à Vénus comme à la plus belle; tu mérites aussi bien le prix. Ayant même beauté l'une et l'autre, vous avez juges pareils. Il était berger, lui; moi, je suis chevrier. »

Disant ces mots, il mit la pomme au giron de Chloé, et elle, comme il s'approcha, le baisa si soèvement, qu'il n'eut point de regret d'être monté si haut, pour un baiser qui valait mieux à son gré que les pommes d'or.

LIVRE QUATRIÈME

Cependant un des gens du maître de Lamon, envoyé de la ville, lui apporta nouvelles que leur commun seigneur viendrait un peu devant les vendanges voir si la guerre aurait point fait de dommage en ses terres; à

l'occasion de quoi Lamon, étant la saison avancée et passé le temps des chaleurs, accoutra diligemment logis et jardins, pour que le maître n'y vît rien qui ne fût plaisant à voir. Il cura les fontaines, afin que l'eau en fût plus nette et plus claire; il ôta le fumier de la cour, crainte que la mauvaise odeur ne lui en fâchât; il mit en ordre le verger, afin qu'il le trouvât plus beau.

Vrai est que le verger de soi était une bien belle et plaisante chose, et qui tenait fort de la magnificence des rois. Il s'étendait environ demi-quart de lieue en longueur, et était en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paraissait à l'œil comme un carré allongé. Toutes sortes d'arbres s'y trouvaient : pommiers, myrtes, mûriers, poiriers, comme aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisin et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux semblaient disputer de fécondité. C'étaient là les plants cultivés; mais il y avait aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins; et sur ceux-là, au lieu de vigne, s'étendaient des lierres, dont les grappes grosses et jà noircissantes contrefaisaient le raisin. Les arbres fruitiers étaient au dedans vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées tout à l'entour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant tout y était bien ordonné et distribué, les arbres par le pied distants les uns des autres; mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui était de nature semblait exprès artifice. Puis y avait des carreaux de fleurs, desquelles nature en avait produit aucunes, et l'art de l'homme les autres; les roses, les œillets, les lis y étaient venus moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, les narcisses, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avait de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes délices.

On découvrait de là grande étendue de plaine, et pouvait-on voir les bergers gardant leurs troupeaux et les bêtes emmi les champs: de là se voyait en plein la mer et les barques allant et venant au long de la côte, plaisir continuel joint aux autres agréments de ce séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui le coupaient en long et en large, y avait un temple dédié à Bacchus, avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre, et le temple couvert de vigne. Au dedans étaient peintes les histoires de Bacchus; Sémélé qui accouchait, Ariane qui dormait, Lycurgue lié, Penthée déchiré, les Indiens vaincus, les Tyrrhéniens changés en dauphins, partout des Satyres gaiement occupés au pressoir et à la vendange, partout des Bacchantes menant des danses. Pan n'y était point oublié, ainsi était assis sur une roche, jouant de sa flûte, en manière qu'il semblait qu'il jouât une note commune, et aux Bacchantes qui dansaient, et aux Satyres qui foulaient la vendange.

Le verger étant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'appropriait de plus en plus, ébranchant ce qui était sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tombaient. Tous les jours il mettait sur la tête de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles; il conduisait l'eau de la fontaine dedans les carreaux où étaient les fleurs; car il y avait dans ce verger une source vive que Daphnis avait trouvée, et pour ce l'appelait-on la fontaine de Daphnis, de laquelle on arrosait les fleurs. Et à lui, Lamon lui recommandait qu'il engraissât bien ses chèvres le plus qu'il pourrait, parce que le maître ne faudrait à les vouloir voir comme le reste, n'ayant de longtemps visité ses terres et son bétail.

Mais Daphnis n'avait pas peur qu'il ne fût loué de quiconque verrait son troupeau, car il l'avait accru du double, et montrait deux fois autant de chèvres comme on lui en avait baillé, n'en ayant le loup ravi pas une; et si étaient en meilleur point et plus grasses que les ouailles. Afin néanmoins que son maître en eût de tant plus affection de le marier où il voulait, il employait toute la

peine, soin et diligence qu'il pouvait, à les rendre belles, les menant aux champs dès le plus matin, et ne les ramenant qu'il ne fût bien tard. Deux fois le jour il les faisait boire, et leur cherchait tous les endroits où il y avait meilleure pâture; il se souvint aussi d'avoir des battes neuves, force seilles à traire et des éclisses plus grandes; enfin, tant il y mettait d'amour et de souci! il leur oignait les cornes, il leur peignait le poil; à les voir, on eût dit proprement que c'était le troupeau sacré du dieu Pan. Chloé en avait la moitié de la peine, et, oubliant ses brebis, était la plupart du temps embesognée après les chèvres; et Daphnis croyait qu'elles semblaient belles, à cause que Chloé y mettait la main.

Eux étant ainsi occupés, vint un second messager dire qu'on vendangeât au plus tôt, et qu'il avait charge de demeurer là jusqu'à ce que le vin fût fait, pour, puis après, s'en retourner en la ville quérir leur maître, qui ne viendrait sinon au temps de cueillir les derniers fruits, sur la fin de l'automne. Ce messager s'appelait Eudrome, qui vaut autant dire comme coureur, et était son métier de courir partout où on l'envoyait. Chacun s'efforça de lui faire la meilleure chère qu'on pouvait. Et cependant ils se mirent tous à vendanger, si qu'en peu de jours on eut dépouillé la vigne, pressé le raisin, mis le vin dans les jarres, laissant une quantité des plus belles grappes aux branches pour ceux qui viendraient de la ville, afin qu'ils eussent une image du plaisir de la vendange, et pensassent y avoir été.

Quand Eudrome fut près de s'en aller, Daphnis lui fit don de plusieurs choses, mêmement de ce que peut donner un chevrier, comme de beaux fromages, d'un petit chevreau, d'une peau de chèvre blanche, ayant le poil fort long, pour se couvrir l'hiver quand il allait en course; dont il fut bien aise, baisa Daphnis en lui promettant dire de lui tous les biens du monde à leur maître. Ainsi s'en retourna le coureur à la ville bien affectionné en leur endroit, et Daphnis demeura aux champs en grand souci avec Chloé. Elle avait bien autant de peur

pour lui que lui-même, songeant que c'était un jeune garçon qui n'avait jamais rien vu, sinon ses chèvres, la montagne, les paysans et Chloé, et bientôt allait voir son maître, dont à peine il avait ouï le nom avant cette heure-là. Elle s'inquiétait aussi comment il parlerait à ce maître, et était en grand émoi touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allàt comme un songe en fumée; tellement que pour ces pensers leurs ordinaires baisers étaient mêlés de crainte, et leurs embrassements soucieux, où ils demeuraient longtemps serrés dans les bras l'un de l'autre; et semblait que déjà ce maître fût venu, et que de quelque part il les eût pu voir. Comme ils étaient en cette peine, encore leur survint-il un trouble nouveau.

Il y avait là auprès un bouvier nommé Lampis, de naturel malin et hardi, qui pourchassait aussi avoir Chloé en mariage, et à Lamon avait fait pour cela plusieurs présents, lequel ayant senti le vent que Daphnis la devait épouser, pourvu que le maître en fût content, chercha les moyens de faire que ce maître fût courroucé à eux, et, sachant surtout qu'il prenait grand plaisir à son jardin, délibéra de le gâter et diffamer tant qu'il pourrait. Or, s'il se fût mis à couper les arbres, on l'eût pu entendre et surprendre; il pensa donc de plutôt faire le gât dans les fleurs. Si attendit la nuit, et, passant pardessus la petite muraille, s'en va les arracher, rompre, froisser, fouler toutes comme un sanglier, puis sans bruit se retire; âme ne l'aperçut.

Lamon, le jour venu, entrant au jardin, comme de coutume, pour donner aux fleurs l'eau de la fontaine, quand il vit toute la place si outrageusement vilenée qu'un ennemi en guerre ouverte, venu pour tout saccager, n'y eût su pis faire, lors il déchira sa jaquette, s'écriant : « O Dieux! » si fort que Myrtale, laissant ce qu'elle avait en main, s'en courut vers lui, et Daphnis, qui déjà chassait ses bêtes aux champs, s'en recourut aussi au logis, et, voyant ce grand désarroi, se prirent tous à crier, et en criant à larmoyer; mais vaines étaient toutes leurs plaintes.

Si n'était pas merveille que eux qui redoutaient l'ire de leur seigneur en pleurassent ; car un étranger même, à qui le fait n'eût point touché, en eût bien pleuré de voir un si beau lieu ainsi dévasté, la terre tout en désordre jonchée du débris des fleurs, dont à peine quelqu'une, échappée à la malice de l'envieux, gardait ses vives couleurs, et ainsi gisante était encore belle. Les abeilles volaient alentour en murmurant continuellement, comme si elles eussent lamenté ce dégât, et Lamon tout éploré disait telles paroles : « Ah ! mes beaux rosiers, comme ils sont rompus ! Ah ! mes violiers, comme ils sont foulés ! Mes hyacinthes et mes narcisses sont arrachés ! Ç'a bien été quelque méchant et mauvais homme qui me les a ainsi perdus. Le printemps reviendra, et ceci ne fleurira point ; l'été retournera, et ce lieu demeurera sans parure ; l'automne, il n'y aura point ici de quoi faire un bouquet seulement. Et toi, sire Bacchus, n'as-tu point eu de pitié de ces pauvres fleurs, que l'on a ainsi, toi présent et devant tes yeux, diffamées, desquelles je t'ai fait tant de couronnes ! Comment maintenant montrerai-je à mon maître son jardin ? que me dira-t-il, quand il le verra si piteusement accoutré ? ne fera-t-il pas pendre ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces pins ? Si fera, et à l'aventure Daphnis aussi quant et quant, pensant que ç'aura été sa faute, pour avoir mal gardé ses chèvres. »

Ces regrets et pleurs de Lamon redoublèrent le deuil à tous, pource qu'ils déploraient non plus le gât des fleurs, mais le danger de leurs personnes. Chloé lamentait son pauvre Daphnis, s'il fallait qu'il fût pendu, et priait aux Dieux que ce maître tant attendu ne vînt plus ; et lui étaient les jours bien longs et pénibles à passer, pensant voir déjà comme l'on fouetterait le pauvre Daphnis.

Sur le soir Eudrome leur vint annoncer que dans trois jours seulement arriverait leur vieux maître, mais que le jeune, qui était son fils, viendrait dès le lendemain.

Si se mirent à consulter entre eux ce qu'ils avaient à faire touchant cet inconvénient, et appelèrent à ce conseil Eudrome, qui, voulant du bien à Daphnis, fut d'avis qu'ils déclarassent la chose à leur jeune maitre comme elle était avenue; et si leur promit qu'il les aiderait, ce qu'il pouvait très bien faire, étant en la grâce de son maitre à cause qu'il était son frère de lait; et le lendemain firent ce qu'il leur avait dit. Car Astyle vint le lendemain, à cheval, et quant et lui un sien plaisant nommé Gnathon, qu'il menait pour passer le temps, à cheval aussi, lui jeune homme à qui la barbe commençait à poindre, l'autre rasé jà de longtemps. Arrivé ce jeune maître, Lamon se jeta devant ses pieds, avec Myrtale et Daphnis, le suppliant avoir pitié d'un pauvre vieillard, et le sauver du courroux de son père, attendu qu'il ne pouvait mais de l'inconvénient, et lui conte ce que c'était. Astyle en eut pitié, entra dans le jardin, et ayant vu le gât, leur promit de les excuser, et en prendre sur lui la faute, disant que ç'auraient été ses chevaux qui s'étant détachés, auraient ainsi rompu, foulé, froissé, arraché tout ce qui était de plus beau.

Pour cette bénigne réponse, Lamon et Myrtale firent prière aux Dieux de lui accorder l'accomplissement de ses désirs. Mais Daphnis lui apporta davantage de beaux présents, comme des chevreaux, des fromages, des oiseaux avec leurs petits, des grappes tenant au sarment et des pommes encore aux branches ; et aussi lui donna Daphnis de ce fameux vin odorant que produit Lesbos, vin le meilleur de tous à boire. Astyle loua ses présents, et lui en sut fort bon gré, et en attendant son père, se divertissait à chasser au lièvre, comme un jeune homme de bonne maison, qui ne cherchait que nouveaux passe-temps, et était là venu prendre l'air des champs.

Mais Gnathon était un gourmand, qui ne savait autre chose faire que manger et boire jusqu'à s'enivrer, et après boire assouvir ses déshonnêtes envies, en un mot, toute gueule et tout ventre, lequel ayant vu Daphnis quand

il apporta ses présents, ne faillit à le remarquer; car outre ce qu'il aimait naturellement les garçons, il rencontrait en celui-ci une beauté telle que la ville n'en eût su montrer de pareille. Et se proposa de l'accointer, pensant aisément venir à bout d'un jeune berger comme lui. Ayant tel dessein dans l'esprit, il ne voulut point aller à la chasse avec Astyle, ains descendit vers la marine, là où Daphnis gardait ses bêtes, feignant que ce fût pour voir les chèvres, mais au vrai c'était pour voir le chevrier. Et afin de le gagner d'abord, il se mit à louer ses chèvres, le pria de lui jouer sur sa flûte quelque chanson de chevrier, et lui promit qu'avant peu il le ferait affranchir, ayant, disait-il, tout pouvoir et crédit sur l'esprit de son maître.

Et comme il crut s'être rendu ce jeune garçon obéissant, il épia le soir sur la nuit qu'il ramenait son troupeau au tect, et accourant à lui, le baisa premièrement, puis lui dit qu'il se prêtât à lui en même façon que les chèvres aux boucs. Daphnis fut longtemps qu'il n'entendait point ce qu'il voulait dire, et à la fin lui répondit : que c'était bien chose naturelle que le bouc montât sur la chèvre, mais qu'il n'avait oncques vu qu'un bouc saillît un autre bouc, ni que les béliers montassent l'un sur l'autre, ni les coqs aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poules.

Non pour cela Gnathon lui met la main au corps comme le voulant forcer. Mais Daphnis le repoussa rudement, avec ce qu'il était si ivre qu'à peine se tenait-il en pieds, le jeta à la renverse, et partant comme un jeune leuron, le laisse étendu ayant affaire de quelqu'un pour le relever. Daphnis de là en avant ne s'approcha plus de lui, mais menait ses chèvres paître tantôt en un lieu, tantôt en un autre, le fuyant autant qu'il cherchait Chloé. Gnathon même ne le poursuivait plus depuis qu'il l'eût reconnu non seulement beau, mais fort et roide jeune garçon; si cherchait occasion propre pour en parler à Astyle, et se promettait que le jeune homme lui en ferait don, ayant accoutumé de ne lui refuser rien.

Toutefois pour l'heure il ne put, car Dionysophane et sa femme Cléariste arrivèrent, et y avait dans la maison grand tumulte de chevaux, de valets, d'hommes et de femmes; mais en attendant qu'il le trouvât seul, il lui préparait une belle harangue de son amour.

Or avait Dionysophane les cheveux déjà demi-blancs, grand et bel homme d'ailleurs, et qui de la disposition de sa personne eût encore tenu bon aux jeunes gens; riche autant que qui que ce fût des citoyens de sa ville et de meilleur cœur que pas un. Il sacrifia le premier jour de son arrivée aux divinités champêtres, à Cérès, à Bacchus, à Pan, aux Nymphes, et fit un festin à toute sa famille. Les jours suivants il visita les champs que tenait Lamon, et voyant partout terres bien labourées, vignes bien façonnées, le verger beau au demeurant, car Astyle avait pris sur lui le gât des fleurs et du jardin, il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre, et louant Lamon de sa diligence, il lui promit la liberté.

Cela vu, il alla voir aussi les chèvres et le chevrier qui les gardait. Chloé ayant peur et honte tout ensemble de si grande compagnie, s'enfuit cacher dedans le bois. Daphnis demeura, et se présenta les épaules couvertes d'une peau de chèvre à long poil; une panetière toute neuve en écharpe à son côté, tenant en l'une de ses mains de beaux fromages tout frais faits, en l'autre deux chevreaux de lait. Si jamais, comme l'on dit, Apollon garda les bœufs de Laomédon, il était tel que parut alors Daphnis, lequel quant à lui ne dit mot, mais le visage plein de rougeur et les yeux baissés, s'inclinant devant le maître, lui offrit ses dons, et donc Lamon prenant la parole dit : « C'est celui, mon maître, qui garde tes chèvres. Tu m'en baillas cinquante avec deux boucs, et il t'en a fait cent, et dix boucs. Vois-tu comme elles sont grasses et bien vêtues, et qu'elles ont les cornes entières et belles ! Il les a instruites, et sont toutes apprises à entendre la musique, et font tout ce qu'on veut en oyant seulement le son de la flûte. »

Cléariste, qui était là présente, eut envie d'en voir l'expérience. Si commanda à Daphnis qu'il jouât de la flûte ainsi qu'il avait accoutumé quand il voulait faire faire quelque chose à ses chèvres; et lui promit, s'il flûtait bien, de lui donner un sayon neuf, une chemisette et des souliers. Adonc Daphnis debout sous le chêne, toute la compagnie en rond autour de lui, tira sa flûte de sa panetière, et premièrement souffla un bien peu dedans; soudain ses chèvres s'arrêtant, levèrent toutes la tête : puis sonna pour les faire paître, et toutes aussitôt, mettant le nez en terre, se prirent à brouter : puis il leur sonna un chant mol et doux, et incontinent se couchèrent à terre; un autre clair et aigu, et elles s'enfuirent dans le bois comme à l'approche du loup; tôt après un son de rappel, et adonc sortant toutes du bois, se vinrent rendre à ses pieds. Varlets ne sauraient être plus obéissants au commandement de leur maître, qu'elles étaient au son de la flûte; de quoi tous les assistants demeurèrent émerveillés, spécialement Cléariste, laquelle jura qu'elle donnerait ce qu'elle avait promis au gentil chevrier, qui était si beau et savait si bien jouer de la flûte. Après cela ils s'en allèrent, et rentrés au logis, soupèrent et envoyèrent à Daphnis de ce qui leur fut servi, qu'il mangea avec Chloé, joyeux de goûter des mets apprêtés à la façon de la ville, au reste ayant bonne espérance de parvenir du gré de ses maîtres au mariage de son amie.

Mais Gnathon, que la beauté de Daphnis, tel qu'il l'avait vu avec son troupeau, enflammait de plus en plus, croyant ne pouvoir sans lui avoir aise ni repos, profita d'un moment qu'Astyle se promenait seul au jardin, le mena dans le temple de Bacchus, et là se mit à lui baiser les mains et les pieds; et Astyle lui demandant pourquoi il faisait tout cela, et que c'était qu'il voulait dire : « C'en est fait, mon maître, du pauvre Gnathon. Lui qui n'a été jusqu'ici amoureux que de bonne chère, qui ne voyait rien si aimable qu'une pleine jarre de vin vieux, à qui semblaient tes cuisiniers la fleur des

beautés de Mitylène, il ne trouve plus rien de beau ni d'aimable que Daphnis seul au monde. Oui, je voudrais être une de ses chèvres, et laisserais là tout ce qu'on sert de meilleur à ta table, viande, poisson, fruit, confitures, pour paître l'herbe au son de sa flûte, et sous sa houlette brouter la feuillée. Mais toi, mon maître, tu le peux, sauve la vie à ton Gnathon, et te souvenant qu'Amour n'a point de loi, prends pitié de son amour : autrement, je te jure mes grands Dieux qu'après m'être bien empli le ventre, je prends mon couteau, je m'en vas devant la porte de Daphnis, et là je me tuerai tout de bon, et tu n'auras plus à qui tu puisses dire : Mon petit Gnathon, Gnathon mon ami. »

Le jeune homme de bonne nature ne put souffrir de voir ainsi Gnathon pleurer et derechef lui baiser les mains et les pieds, mêmement qu'il avait éprouvé que c'est de la détresse d'amour. Si lui promit qu'il demanderait Daphnis à son père, et l'emmènerait comme pour être son serviteur à la ville, où lui Gnathon en pourrait faire tout ce qu'il voudrait; puis, pour un peu le conforter, lui demanda en riant s'il n'aurait point de honte de baiser un petit pâtre tel que ce fils de Lamon, et le grand plaisir que ce lui serait d'avoir à ses côtés couché un gardeur de chèvres; et en disant cela il faisait un fi, comme s'il eût senti la mauvaise odeur du bouc. Mais Gnathon, qui avait appris aux tables des voluptueux tant qu'il se peut dire et conter de propos d'amour, pensant voir bien de quoi justifier sa passion, lui répondit d'assez bon sens : « Celui qui aime, ô mon cher maître, ne se soucie point de tout cela; ains n'y a chose au monde, pourvu que beauté s'y trouve, dont on ne puisse être épris. Tel a aimé une plante, tel un fleuve, tel autre jusqu'à une bête féroce, et si pourtant, quelle plus triste condition d'amour que d'avoir peur de ce qu'on aime? Quant à moi, ce que j'aime est serf par le sort, mais noble par la beauté. Vois-tu comment sa chevelure semble la fleur d'hyacinthe, comment au-des-

sous des sourcils ses yeux étincellent ne plus ne moins qu'une pierre brillante mise en œuvre, comment ses joues sont colorées d'un vif incarnat! et cette bouche vermeille ornée de dents blanches comme ivoire, quel est celui si insensible et si ennemi d'Amour, qui n'en désirât un baiser? J'ai mis mon amour en un pâtre; mais en cela j'imite les Dieux. Anchise gardait les bœufs, Vénus le vint trouver aux champs; Branchus paissait les chèvres, et Apollon l'aima; Ganymède était berger, et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir. Ne méprisons point un enfant auquel nous voyons les bêtes mêmes si obéissantes; mais bien plutôt remercions les aigles de Jupiter qui souffrent telle beauté demeurer encore sur la terre. »

Astyle à ces mots se prit à rire, disant qu'Amour, à ce qu'il voyait, faisait de grands orateurs, et depuis cherchait occasion d'en pouvoir parler à son père. Mais Eudrome avait écouté en cachette tout leur devis, et étant marri qu'une telle beauté fût abandonnée à cet ivrogne, outre ce que d'inclination il voulait grand bien à Daphnis, alla aussitôt tout conter et à lui-même et à Lamon. Daphnis en fut tout éperdu de prime abord, délibérant s'enfuir plutôt avec Chloé, ou bien ensemble mourir. Mais Lamon appelant Myrtale hors de la cour : « Nous sommes perdus, ma femme, lui dit-il; voici tantôt découvert ce que nous tenions caché. Deviennent ce qu'elles pourront et les chèvres et le reste; mais, par les Nymphes et Pan, dussé-je, comme on dit, rester bœuf à l'étable et ne faire plus rien, je ne me tairai point de la fortune de Daphnis, ains déclarerai comment je l'ai trouvé abandonné, dirai comment je l'ai vu nourri, et montrerai ce que j'ai trouvé quant et lui, afin que ce coquin voie où s'adresse son amour. Prépare-moi seulement les enseignes de reconnaissance. » Cela dit, ils rentrèrent tous deux.

Cependant Astyle, trouvant son père à propos, lui demanda permission d'emmener Daphnis à Mitylène, disant que c'était un trop gentil garçon pour le laisser

aux champs, et que Gnathon l'aurait bientôt instruit au service de la ville. Le père y consentit volontiers, et, faisant appeler Lamon et Myrtale, leur dit pour bonne nouvelle que Daphnis, au lieu de garder les bêtes, servirait de là en avant son fils Astyle en la ville, et promit qu'il leur donnerait deux autres bergers au lieu de lui. Adonc, étant jà les autres esclaves accourus, bien joyeux d'avoir un tel compagnon, Lamon demanda congé de parler ; ce qui lui étant accordé, il parla en cette sorte : « Je te prie, mon maître, écoute un propos véritable de ce pauvre vieillard; je jure les Nymphes et le dieu Pan que je ne te mentirai d'un mot. Je ne suis pas le père de Daphnis, ni n'a été ma femme Myrtale si heureuse que de porter un tel enfant. Il fut exposé tout petit par des parents qui en avaient possible assez d'autres plus grands. Je le trouvai abandonné de père et de mère, allaité par une de mes chèvres, laquelle j'ai enterrée dans le jardin, après qu'elle fut morte de sa mort naturelle, l'ayant aimée pource qu'elle avait fait œuvre de mère envers cet enfant. Je trouvai quant et quant des joyaux qu'on avait laissés avec lui, pour une fois le reconnaître. Je le confesse et les garde ; car ce sont marques auxquelles on peut voir qu'il est issu de bien plus haut état que le nôtre. Or, ne suis-je point marri qu'il serve ton fils Astyle, et soit à beau et bon maître un beau et bon serviteur : mais je ne puis du tout souffrir qu'on le livre à Gnathon, pour en faire comme d'une femme. »

Lamon, ayant dit ces paroles, se tut, et répandit force larmes. Gnathon fit du courroucé en le menaçant de le battre; mais Dionysophane, frappé de ce qu'avait dit Lamon, regarda Gnathon de travers, et lui commanda qu'il se tût, puis interrogea derechef le vieillard, lui enjoignant de dire vérité, sans controuver des menteries pour cuider retenir son fils. Lamon, persistant dans son dire, attesta les Dieux et s'offrit à tout souffrir s'il mentait. Dionysophane adonc examinant ses paroles avec Cléariste, assise auprès de lui : « A quelle fin aurait

Lamon controuvé ce récit, vu que pour un chevrier on lui en veut donner deux? Comment serait-ce qu'un rude paysan eût inventé tout cela? Puis, n'était-il pas visible qu'un si bel enfant n'avait pu naître de telles gens? » Si pensèrent d'un commun accord que sans y songer davantage, ni tant deviner, il fallait voir les enseignes de reconnaissance, pour s'assurer si elles appartenaient, ainsi qu'il disait, à plus haut état que le sien. Myrtale les alla incontinent quérir dedans un vieux sac où ils les gardaient. Le premier qui les vit fut Dionysophane; et, dès qu'il aperçut le petit mantelet d'écarlate, avec une boucle d'or et le couteau à manche d'ivoire, il s'écria à haute voix: « O Jupiter! » et appela sa femme pour les voir aussi; laquelle sitôt qu'elle les vit, s'écria semblablement: « O fatales Déesses, ne sont-ce point là les joyaux que nous mîmes avec notre enfant, quand nous l'envoyâmes exposer par notre servante Sophroné? Il n'y a point de doute, ce sont ceux-là mêmes. Mon mari, l'enfant est nôtre. Daphnis est ton fils, et garde les chèvres de son propre père. »

Comme elle parlait encore, et que Dionysophane, jetant abondance de larmes, de grande joie qu'il avait, baisait ces enseignes de reconnaissance, Astyle, ayant entendu que Daphnis était son frère, posa vitement sa robe, et s'en courut par le jardin, pour être le premier à le baiser. Daphnis, le voyant accourir vers lui avec tant de gens, et qu'il criait: « Daphnis, Daphnis! » pensant que ce fût pour le prendre, jette sa flûte et sa panetière, et se met à fuir vers la mer pour se précipiter du haut du rocher; et possible Daphnis, par étrange accident, allait être aussitôt perdu que retrouvé, si Astyle, se doutant pourquoi il fuyait, ne lui eût crié de tout loin: « Arrête, Daphnis, n'aie point de peur: je suis ton frère; tes maîtres sont tes parents; Lamon nous a tout conté, nous a tout montré; regarde seulement, vois comme nous rions. Mais baise-moi le premier. Par les Nymphes, je ne te mens point. »

A peine s'arrêta Daphnis, quand il eut ouï ce serment,

et attendit Astyle qui, les bras ouverts, accourait, et, l'ayant joint, l'embrassa. Puis toute la maison, serviteurs, servantes, père, mère, venus à leur tour, l'embrassaient, le baisaient. Lui de sa part leur faisait fête, mais sur tous autres à son père et à sa mère, et semblait qu'il les connût jà longtemps auparavant, tant les serrait contre son sein, et à peine se pouvait arracher de leurs bras. Nature se reconnaît d'abord. Il en oublia un moment Chloé. Si le conduisirent au logis, et lui donnèrent une belle et riche robe neuve; puis, étant vêtu, fut assis auprès de son père, qui leur commença tel propos : « Mes enfants, je fus marié bien jeune, et, après quelque temps, devins père bien heureux, comme il me semblait pour lors; car le premier enfant que ma femme fit, fut un fils, le second une fille, et le troisième fut Astyle. Je pensai que trois me seraient suffisante lignée, et, venant celui-ci après tous, le fis exposer en maillot, avec ces bagues et bijoux, que je croyais pour lui ornements funéraires, plutôt que marques destinées à le faire connaître un jour. Mais fortune en avait autrement disposé. Car mon fils aîné et ma fille moururent de même mal en même jour; et toi, Daphnis, par la providence des Dieux, tu nous as été conservé, afin que nous ayons plus de support en notre vieillesse. Pourtant ne me hais point, mon fils, de t'avoir fait exposer; ainsi le voulaient les Dieux. Et toi, qu'il ne te fâche, Astyle, de partager ton héritage; car il n'est richesse qui vaille un bon frère. Aimez-vous, mes enfants, l'un l'autre, et, quant aux biens, vous en aurez de quoi n'envier rien aux rois. Je vous laisserai grandes terres, nombre de gens habiles à tout, or, argent, et de toutes choses qu'ont les hommes riches, et heureux. Mais je veux que mon fils Daphnis en son partage ait ce lieu-ci, et lui donne Lamon et Myrtale, et les chèvres qu'il a gardées. »

Il parlait encore, et Daphnis, sautant en pied soudainement : « Tu m'en fais souvenir, mon père : je m'en vais mener boire mes chèvres, dit-il. Elles ont soif à

cette heure, et attendent pour aller boire le son de ma flûte, et je suis assis à ne rien faire. » Chacun se prit à rire de voir Daphnis qui, devenu maître, voulait être encore chevrier. On envoya quelque autre avoir soin de ses chèvres, et puis ils sacrifièrent à Jupiter sauveur, et firent un grand festin. Gnathon seul n'osa s'y trouver, mais demeurait jour et nuit dans le Temple de Bacchus, comme un suppliant, pour la peur qu'il avait de Daphnis.

Le bruit incontinent s'étant répandu partout que Dionysophane avait retrouvé un sien fils, et que Daphnis, qui menait les chèvres aux champs, était devenu le maître et des chèvres et des champs, les voisins paysans accoururent de toutes parts pour se conjouir avec lui, et faire des présents à son père, et Dryas tout des premiers, le nourricier de Chloé. Dionysophane les retint tous pour la fête, ayant fait d'avance préparer force pain, force vin, du gibier de toute sorte, des gâteaux au miel à foison, veaux et petits cochons de lait, et victimes à immoler aux Dieux protecteurs du pays.

Et lors Daphnis amassa tous ses meubles de chevrier, dont il fit présent aux Dieux, consacrant sa panetière et sa peau de chèvre à Bacchus, à Pan sa flûte, sa houlette aux Nymphes avec ses sébiles à traire, qu'il avait lui-même faites. Mais, tant est plus douce que richesse une première accoutumance! il ne pouvait sans pleurer laisser aucune de ces choses. Il ne suspendit ses sébiles qu'après y avoir trait ses chèvres, ni ne donna sa flûte à Pan, qu'il n'en eût joué encore une fois, ni sa peau de chèvre à Bacchus qu'après se l'être vêtue, et, chaque chose qu'il donnait, il la baisait premièrement. Il dit adieu à ses chèvres ; il appela ses bouquins l'un après l'autre par leur nom; il but aussi à la fontaine où tant de fois il avait bu avec sa Chloé ; mais il n'osait encore parler de leurs amours.

Or, cependant qu'il entendait aux offrandes et sacrifices, voici qu'il avint de Chloé. Seulette aux champs, elle était assise à garder ses moutons, disant comme pauvre délaissée : « Daphnis m'oublie ; maintenant il songe à

quelque riche mariage. Pourquoi lui ai-je fait jurer, au lieu des Nymphes, ses chèvres? Il les a oubliées aussi, et même en sacrifiant aux Nymphes et à Pan, n'a point désiré voir Chloé. Il aura trouvé chez sa mère les servantes mêmes plus belles. Adieu donc, Daphnis. Sois heureux; mais moi je ne saurais plus vivre. »

Elle étant en cette rêverie, le bouvier Lampis, aidé de quelques autres paysans, la vint enlever, croyant que Daphnis ne devait plus l'épouser, et que Dryas, quand une fois elle serait entre ses mains, consentirait qu'elle lui demeurât. La pauvrette, comme on l'emportait, criait tant qu'elle pouvait, et quelqu'un, qui vit cette violence, s'encourut avertir Napé, et elle Dryas, et Dryas Daphnis, lequel, à peine qu'il ne sortit du sens, n'osant recourir à son père, et ne pouvant néanmoins laisser Chloé sans secours, si s'en alla dans le jardin, et là faisait ses plaintes tout seul : « O malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes parents! Combien m'eût été meilleur de garder toujours les bêtes aux champs! Combien plus étais-je content quand j'étais serf avec Chloé! Alors je la voyais, alors je la baisais : et maintenant Lampis l'a ravie, et s'en va avec; et, quand la nuit sera venue, il couchera avec elle, pendant que je suis ici à boire et faire bonne chère. J'ai donc en vain juré mes chèvres, le dieu Pan et les Nymphes. »

Or Gnathon, qui était caché dedans la chapelle du verger, entendit clairement ces complaintes de Daphnis, et, pensant que c'était une bonne occasion pour faire sa paix avec lui, prit quelques jeunes valets d'Astyle et s'en alla après Dryas, lui disant qu'il les conduisît en la maison de Lampis, ce qu'il fit; et diligentèrent si bien, qu'ils surprirent Lampis ainsi comme il ne faisait que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il lui ôta d'entre les mains à force, et dola très bien les épaules de tous les rustauds qui lui avaient aidé à faire ce rapt, à grands coups de bâton; puis voulut prendre et lier Lampis, pour l'amener prisonnier, mais il se sauva de vitesse.

Gnathon, ayant fait un tel exploit, s'en retourna qu'il était jà nuit toute noire, et trouva Dionysophane jà couché en son lit dormant. Mais le pauvre Daphnis veillait, et était encore dedans le verger, où il se déconfortait et pleurait : si lui amena Chloé, et, la lui livrant entre ses mains, lui conta comme il avait fait, le priant de ne se vouloir souvenir en rien du passé, mais l'avoir pour sien serviteur, ni le débouter de sa table, sans laquelle il lui serait force de mourir de male faim. Daphnis, voyant Chloé, la tenant de Gnathon, fut facile à faire appointement avec lui, et envers elle s'excusa de ce qu'il pouvait sembler l'avoir oubliée ; et, de commun consentement, furent d'avis de ne point encore déclarer leur mariage ; que Daphnis continuerait de voir Chloé en secret, et ne découvrirait son amour qu'à sa mère. Mais Dryas ne le permit point, ains le voulut dire lui-même au père de Daphnis, se faisant fort de lui faire bien accorder. Si prit le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, les enseignes de reconnaissance qu'il avait trouvées avec Chloé, et s'en alla devers Dionysophane, qu'il trouva dans le verger, assis avec Cléariste et leurs deux enfants, Astyle et Daphnis ; si leur commença à dire : « Même nécessité me contraint de vous déclarer un secret tout pareil à celui de Lamon, c'est que je n'ai engendré ni nourri le premier cette jeune fille Chloé : autre que moi l'a engendrée ; une brebis l'a allaitée dedans la caverne des Nymphes, où enfant elle fut exposée. Je la vis : ébahi, je la pris, l'emportai, et depuis l'ai nourrie et élevée. Sa beauté même le témoigne, car elle ne tient en rien de nous ; aussi font les marques et enseignes que je trouvai avec elle, plus riches que ne porte l'état d'un pauvre pâtre. Voyez-les, et puis cherchez ses vrais parents, si à l'aventure elle serait point sortable pour femme à Daphnis. »

Dryas ne jeta point sans dessein cette parole, ni Dyonysophane ne la reçut en vain ; mais, prenant garde au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur et se détourner pour pleurer, connut bien incontinent qu'il

y avait des amourettes entre eux deux ; et, étant soigneux de son fils plus que de la fille d'autrui, examina le plus diligemment qu'il put la parole de Dryas : et, quand encore il eut vu les marques de reconnaissance qui avaient été exposées avec elle, c'est à savoir des patins dorés, des chausses brodées, et une coiffe d'or, adonc appela-t-il Chloé, et lui dit qu'elle fît bonne chère, pource que jà elle avait trouvé un mari, et bientôt après trouverait son vrai père et sa mère.

Cléariste dès lors la prit avec elle, la vêtit et accoutra comme femme de son fils. Mais Dionysophane appela Daphnis à part, et lui demanda si elle était encore pucelle. Daphnis lui jura qu'elle ne lui avait rien été de plus près que du baiser, et du serment par lequel ils avaient promis mariage l'un à l'autre. Dionysophane se prit à rire de ce serment, et les fit tous deux dîner avec lui.

Là eût-on pu voir ce que c'est qu'ornement à naturelle beauté ; car Chloé vêtue et coiffée, bien que de sa simple chevelure, et ayant lavé son visage, sembla à chacun si belle par-dessus le passé, que Daphnis même à peine la reconnaissait ; et quiconque l'eût vue en tel état, n'eût point fait doute d'affirmer par serment qu'elle n'était point fille de Dryas, lequel toutefois était à table comme les autres avec sa femme Napé, et Lamon et Myrtale aussi, tous quatre sur un même lit.

Quelques jours après on fit derechef des sacrifices aux Dieux pour l'amour de Chloé, comme l'on avait fait pour Daphnis, et fit-on semblablement le festin de sa reconnaissance ; et elle de son côté distribua ses meubles de bergerie aux Dieux, sa panetière, sa flûte, et les tirouers où elle tirait les brebis, et épandit dedans la fontaine qui était en la caverne des Nymphes du vin, à cause qu'elle avait été trouvée et nourrie auprès d'icelle fontaine ; et sema de chapelets et de bouquets de fleurs la sépulture de la brebis que Dryas lui enseigna, et joua encore de sa flûte pour réjouir ses brebis, faisant prière aux Nymphes que ceux qui seraient trouvés ses natu-

rels parents fussent dignes d'être alliés de Daphnis.

Après qu'ils eurent fait assez de fêtes et de bonne chère aux champs, ils délibérèrent de s'en retourner à la ville, afin de chercher les parents de Chloé, pour ne différer plus les noces : par quoi, dès le matin, firent trousser tout leur bagage, et donnèrent à Dryas encore autres trois cents écus, et à Lamon la moitié des fruits de toutes les terres et vignes qu'il tenait, les chèvres avec leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des robes fourrées pour l'hiver, et, par-dessus tout cela, la liberté à lui et sa femme Myrtale ; puis cheminèrent vers Mitylène, avec grand train de chevaux et de chariots.

Or, ce jour-là, parce qu'ils arrivèrent le soir bien tard, les autres citoyens de la ville n'en surent rien : mais, le lendemain au plus matin, le bruit en étant couru partout, il s'assembla au logis de Dionysophane grande multitude d'hommes et de femmes, les hommes pour s'éjouir avec le père de ce qu'il avait retrouvé son fils, mêmement après qu'ils eurent vu comme il était beau et gentil ; et les femmes pour s'éjouir aussi avec Cléariste de ce que non seulement elle avait retrouvé son fils, mais aussi trouvé une fille digne d'être sa femme ; car Chloé les étonna toutes, quand elles virent en elle une si parfaite beauté, qu'il n'était possible d'en avoir une plus belle. Brief, toute la ville ne parlait d'autre chose que de ce jeune fils et de cette jeune fille, et disait chacun que l'on n'eût su choisir une plus belle couple : si priaient tous aux Dieux que la parenté de la fille fût trouvée correspondante à sa beauté. Il y eut plusieurs femmes de riches maisons qui souhaitèrent en elles-mêmes, et dirent : « Plût aux Dieux que l'on pensât assurément qu'elle fût ma fille ! »

Mais Dionysophane, après avoir quelque temps pensé à cette affaire, s'endormit sur le matin profondément ; et en dormant lui vint un songe : il lui fut avis que les Nymphes priaient Amour de parfaire et accomplir à la fin le mariage qu'il leur avait promis ; et qu'Amour, détendant son petit arc, et le jetant en arrière auprès de son car-

quois, commanda à Dionysophane qu'il envoyât le lendemain semondre tous les premiers personnages de la ville pour venir souper en son logis; et qu'au dernier cratère, il fit apporter sur table les enseignes de reconnaissance qui avaient été trouvées avec Chloé, et qu'il les montrât à tous les conviés : puis, cela fait, qu'ils chantassent la chanson nuptiale d'hyménée.

Dionysophane, ayant eu cette vision en dormant, se leva de bon matin, et commanda à ses gens que l'on préparât un beau festin, où il y eût de toutes les plus délicates viandes que l'on trouve, tant en terre qu'en mer, ès lacs et ès rivières, envoya quant et quant prier de souper chez lui tous les plus apparents de la ville.

Quand la nuit fut venue, et le cratère empli pour les libations à Mercure, lors un serviteur de la maison apporta dedans un bassin d'argent ces enseignes, et les montra de rang à chacun des conviés. Il n'y eut personne des autres qui les reconnût, fors un nommé Mégaclès, qui, pour sa vieillesse, était au bout de la table, lequel, sitôt qu'il les aperçut, les reconnut incontinent, et s'écria tout haut : « Dieux ! que vois-je là? Ma pauvre fille, qu'es-tu devenue? es-tu en vie? ou si quelque pasteur a enlevé ces enseignes qu'il aura par fortune trouvées en son chemin ? Je te prie, Dionysophane, de me dire comment tu les a recouvrées : n'aie point d'envie que je retrouve ma fille comme tu as recouvré Daphnis. »

Dionysophane voulut premièrement qu'il contât devant la compagnie comment il avait fait exposer son enfant. Adonc Mégaclès, d'une voix encore tout émue : « Je me trouvai, dit-il, longtemps y a, quasi sans bien, pource que j'avais dépendu tout le mien à faire jouer des jeux publics, et à faire équiper des navires de guerre ; et, lorsque cette perte m'advint, il me naquit une fille, laquelle je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'étais, et pourtant la fis exposer avec ces marques de reconnaissance, sachant qu'il y a plusieurs gens qui, ne pouvant avoir des enfants naturels, désirent être pères en cette sorte, à tout le moins d'en-

fants trouvés. L'enfant fut portée en la caverne des Nymphes, et laissée en la protection d'icelles. Depuis, les biens me sont venus par chacun jour en grande affluence, et si n'avais nul héritier à qui je les pusse laisser, car depuis je n'ai pas eu l'heur de pouvoir avoir une fille seulement : mais les Dieux, comme s'ils se voulaient moquer de moi, m'envoient souvent des songes, lesquels me promettent qu'une brebis me fera père. »

Dionysophane, à ce mot, s'écria encore plus fort que n'avait fait Mégaclès, et, se levant de la table, alla quérir Chloé, qu'il amena vêtue et accoutrée fort honnêtement ; et la mettant entre les mains de Mégaclès, lui dit : « Voici l'enfant que tu as fait exposer, Mégaclès ; une brebis, par la providence des Dieux, te l'a nourrie, comme une chèvre m'a nourri Daphnis. Prends-la avec ces enseignes, et, la prenant, rebaille-la en mariage à Daphnis. Nous les avons tous deux exposés, et tous deux les avons retrouvés : ils ont été tous deux nourris ensemble, et tout de même ont été préservés par les Nymphes, par le dieu Pan et par Amour. »

Mégaclès s'y accorda incontinent, et envoya quérir sa femme, qui avait nom Rhodé, tenant cependant toujours sa fille Chloé entre ses bras ; et demeurèrent tous deux chez Dionysophane au coucher, pource que Daphnis avait juré qu'il ne souffrirait emmener Chloé à personne, non pas à son propre père. Et le lendemain au matin ils prièrent tous les deux leurs pères et mères qu'ils leur permissent de s'en retourner aux champs, parce qu'ils ne se pouvaient accoutumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ils voulaient faire des noces pastorales ; ce qui leur fut permis. Si s'en retournèrent au logis de Lamon, et présentèrent au bon homme Mégaclès le nourricier de Chloé, Dryas, et sa femme Napé à la mère Rhodé.

Le festin nuptial fut somptueusement préparé, et Mégaclès derechef dévoua sa fille Chloé aux Nymphes ; et, outre plusieurs autres offrandes, leur donna les ensei-

gnes auxquelles elle avait été reconnue, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophane, pource que le jour était beau et serein, fit dresser dedans l'antre même des Nymphes des tables avec des lits de verde ramée, où prirent place tous les paysans de là à l'entour. Lamon et Myrtale y étaient, Dryas et Napé, les parents de Dorcon, les enfants de Philétas, Chromis et Lycenion. Lampis même y vint, après qu'on lui eut pardonné : et là, comme entre villageois, tout s'y disait et faisait à la villageoise ; l'un chantait les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons, l'autre disait des brocards qu'on a accoutumé de dire en foulant la vendange. Philétas joua de sa flûte, Lampis du flageolet, et cependant Daphnis et Chloé se baisaient l'un l'autre.

Les chèvres mêmes paissaient là auprès comme si elles eussent été participantes de la bonne chère des noces, ce qui ne plaisait pas à ceux venus de la ville ; et Daphnis, en appelant aucunes par leurs propres noms, leur donnait de la feuillée verde à brouter, et, les prenant par les cornes, les baisait. Et non pas lors seulement, mais en tout le reste de leur vie, passèrent le plus du temps et la meilleure partie de leurs jours en état de pasteurs ; car ils acquirent force troupeaux de chèvres et de brebis, eurent toujours en singulière révérence les Nymphes et le dieu Pan, et ne trouvèrent point à leur goût de meilleure viande, ni plus savoureuse nourriture que du fruit et du lait ; et qui est plus, firent teter à leur premier enfant, qui fut un fils, une chèvre ; et au second, qui fut une fille, firent prendre le pis d'une brebis, et le nommèrent Philopœmen, et la fille Agélée ; et ainsi vécurent aux champs longues années en grands soulas. Ils eurent soin aussi de faire honorablement accoutrer la caverne des Nymphes, y dédièrent de belles images, et y édifièrent un autel d'Amour pastoral ; et à Pan, au lieu qu'il était à découvert sous le pin, firent faire un temple qu'ils appelèrent le temple de Pan le Guerroyeur.

Tout cela fut longtemps après ; mais pour lors, quand

la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'en leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, et aucuns portant des fallots et flambeaux allumés devant eux; puis, quand ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter Hyménée d'une voix rude et âpre, comme si avec une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, là où ils s'entre-baisèrent et s'entre-embrassèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que chats-huants; et fit alors Daphnis ce que Lycenion lui avait appris : à quoi Chloé connut bien que ce qu'ils faisaient paravant dedans les bois et emmi les champs n'étaient que jeux de petits enfants.

LES

ÉTHIOPIENNES

OU

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE

LES ÉTHIOPIENNES

OU

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE

LIVRE PREMIER

Le jour commençait à paraître; les premiers rayons du soleil doraient le sommet des collines, lorsque des hommes, dont l'armure annonçait des brigands, parurent au haut d'une montagne, qui domine l'embouchure du Nil, qu'on appelle l'embouchure d'Hercule, s'y arrêtèrent quelques instants, parcourant des yeux la vaste étendue des flots. La mer n'offrant à leurs regards rien qui tentât leur cupidité, ils les portent sur le rivage, qui leur présente le spectacle suivant.

A l'ancre flottait un navire, dans lequel il n'y avait personne; mais on jugeait, même de loin, qu'il était extrêmement chargé; car il plongeait dans l'onde jusqu'à peu de distance du bord. Le rivage, couvert d'hommes, les uns sans vie, les autres à demi-morts, et de membres encore palpitants, montrait qu'il venait d'être le théâtre d'un sanglant combat. A ces affreux monuments de la fureur et de la rage, étaient mêlés les déplorables restes d'un festin malheureux, dont cette catastrophe avait été l'issue; des tables couvertes de viandes, des débris de tables encore dans les mains de ces cadavres étendus sur le rivage, prouvaient que leur fureur, dans un combat inopiné, s'en était servie au lieu d'armes : ils crurent

même apercevoir des hommes cachés sous quelques-unes de ces tables. On voyait des coupes renversées; les unes semblaient s'échapper des mains des convives, tués en les portant à leur bouche; d'autres avaient été lancées au lieu de traits. Surpris par une attaque soudaine, ces coupes et tout ce qui s'était présenté sous leur main, avaient servi la rage des combattants. L'un était frappé d'un coup de hache, un autre atteint d'une pierre ramassée sur ce même rivage; celui-ci avait les membres fracassés de coups de bàton; celui-là avait été dévoré par les flammes : un autre était mort d'une autre manière; mais la plupart étaient percés de traits et de flèches. C'est ainsi que la fortune, ayant allumé la rage des combats au milieu de la joie d'un festin, réunit dans un petit espace, sous les yeux de ces pirates égyptiens, mille objets divers, des flots de sang coulant avec des flots de vin, des meurtres, un carnage affreux, au milieu des plaisirs et de l'allégresse d'un repas.

Tel est le spectacle que les Égyptiens aperçoivent du haut de la montagne; tant de victimes, sans qu'ils puissent découvrir ceux qui les ont immolées, une victoire éclatante, un butin immense, un navire seul, sans matelots, aussi intact que s'il eût été rempli de défenseurs, ou en pleine paix dans un port : tous ces objets les jettent dans une grande incertitude; mais l'appât du gain n'en réveille pas moins leur avidité : ils descendent, résolus de faire valoir pour eux les droits que donne la victoire. Déjà ils ne sont plus qu'à une petite distance du vaisseau et du champ de bataille, quand un autre spectacle, plus extraordinaire encore, vient fixer leur attention.

Sur un rocher est assise une jeune fille d'une beauté éblouissante. Ils la prennent pour une Déesse : elle est plongée dans une douleur profonde. La majesté d'une naissance illustre brille sur toute sa personne; une couronne de laurier lui ceint la tête : un carquois descend le long de ses épaules; son bras gauche est appuyé sur son arc; sa main pend négligemment; l'autre, appuyée

sur sa cuisse droite, soutient sa tête, qu'elle lève de temps en temps, cherchant des yeux un jeune homme, étendu sur la poussière à quelque distance.

Tout couvert de blessures, ce jeune homme soulève avec effort sa tête appesantie par un sommeil profond, assez semblable au sommeil de la mort. Dans cet état horrible, une beauté mâle brille encore sur sa figure : le sang, qui coule sur ses joues, relève la blancheur de son teint, égale à celle des lis. L'épuisement ferme malgré lui ses yeux, qu'il tourne sans cesse vers la jeune nymphe : ceux des pirates se portent bientôt de dessus elle sur le jeune homme, qui, recueillant ses forces et poussant un profond soupir, s'écrie d'une voix faible : « Mon amie ! es-tu vraiment conservée à mes vœux ? ou bien as-tu été aussi immolée dans le combat ? Quoi ! la mort même n'a pu te séparer de moi ! Ton ombre, hélas ! vient, même après le trépas, prendre part à mes maux !

— Ma destinée est attachée à la tienne, lui répond la jeune nymphe. Tu vois ceci (elle lui montre un poignard sur ses genoux) ; s'il ne m'a pas servi, toi seul as retenu mon bras. » A ces mots, elle quitte la roche où elle est assise ; elle paraît alors d'une taille divine et surhumaine. Etonnés, interdits, les yeux comme frappés d'un éclair, les pirates courent se cacher parmi les buissons répandus çà et là sur la montagne. Les flèches, enfermées dans un carquois, que les mouvements rapides de la jeune nymphe font retentir sur ses épaules, l'éclat de sa robe enrichie d'or, étincelant aux rayons du soleil, la couronne qui lui ceint le front, sa longue chevelure qui, comme celle d'une bacchante, ondoie sur son cou d'albâtre, et encore plus l'ignorance où ils sont de tout ce qu'ils voient, jette l'épouvante dans leur âme.

« C'est une Déesse, disent les uns, c'est Diane ou Isis, protectrice de l'Égypte : non, disent les autres, c'est une prêtresse, que l'esprit de quelque Dieu agite ; c'est elle qui a répandu ces flots de sang, qui fument sous nos yeux. » Tels sont leurs discours ; mais ils sont bien éloignés de la vérité.

Cependant la jeune nymphe se précipite sur le jeune homme, le serre contre son sein, l'arrose de ses larmes, essuie le sang dont il est couvert, fait entendre des gémissements, et paraît à peine en croire ses yeux. A cette vue, d'autres idées se présentent à l'esprit des Égyptiens. « Comment, disent-ils, cette scène d'horreur et de carnage pourrait-elle être l'ouvrage d'une divinité? comment une Déesse embrasserait-elle avec tant d'affection un cadavre sans vie? » Ils s'exhortent en même temps les uns les autres à approcher et à s'assurer de la vérité. Leur courage renaît ; ils s'avancent, trouvent l'inconnue prodiguant ses soins à l'objet de sa tendresse. Ils se placent derrière elle, restent immobiles et en silence. La jeune fille, entendant le bruit de leur marche, voyant leur ombre projetée par les rayons du soleil, lève la tête et les regarde. La couleur de leur peau, leur extérieur, qui n'annonce que des brigands, leurs armes, ne l'effrayent point. Elle reporte ses yeux sur l'infortuné qui est étendu devant elle et dont elle panse les plaies. L'amertume de ses regrets, la violence de sa passion, la rendent insensible aux objets extérieurs funestes ou agréables : elle ne voit que celui de son amour ; lui seul absorbe toutes les facultés de son âme. Les brigands se placent devant elle, et semblent vouloir entreprendre quelque chose. Elle les regarde une seconde fois, voit des hommes noirs et d'un extérieur effrayant.

« Si vous êtes, dit-elle, les ombres des morts étendus sur ce rivage, c'est injustement que vous venez nous inquiéter ; la plupart se sont tués les uns les autres: ceux qui sont tombés sous nos coups, ont mérité leur sort ; nous n'avons fait que nous défendre contre leur violence et leur brutalité. Mais si vous êtes des hommes, il paraît que vous ne vivez que de brigandage. Délivreznous des maux qui nous environnent ; terminez par notre mort cette scène d'horreur. » Ainsi s'exhalait la douleur de cette belle inconnue.

Les Egyptiens, ne comprenant rien à ces paroles,

abandonnent ces deux infortunés, dont la faiblesse les laisse toujours maîtres de leur sort, s'avancent vers le navire et le vident sans s'occuper plus longtemps des objets qui les environnent. La cargaison était considérable et composée de diverses sortes de marchandises. Ils en tirent de l'or, de l'argent, des pierreries, des étoffes de soie, autant qu'ils peuvent en emporter. Quand leur avidité est satisfaite, ils déposent le butin sur le rivage, le partagent par portions égales ; mais ils règlent cette égalité sur le poids et non sur le prix des objets. Ils se proposent de s'occuper après du sort de leurs prisonniers.

Cependant survient une autre troupe de brigands, à la tête de laquelle sont deux cavaliers. A cette vue, les premiers, au lieu de se préparer au combat, prennent la fuite, abandonnant leur butin, pour n'être point poursuivis. Ils n'étaient que dix, et ils avaient trois fois autant d'ennemis à combattre. La jeune fille se voit une seconde fois prisonnière, sans avoir encore porté les fers de l'esclavage.

Ces nouveaux venus ne respiraient que le pillage. Cependant ils restent immobiles, interdits à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux. Ils regardent comme auteurs du massacre ceux qui viennent de prendre la fuite. Ils voient une jeune fille, revêtue d'habits étrangers et magnifiques, insensible aux objets de terreur qui l'environnent, uniquement occupée des blessures de son jeune amant, dont elle partage les souffrances. Ils admirent sa beauté, sa grandeur d'âme ; ils admirent les traits, la taille du malheureux blessé, dont les forces commencent à revenir et le visage à se ranimer.

Enfin, le chef de la troupe s'approche, met la main sur la jeune fille, lui ordonne de se lever et de le suivre. Celle-ci, devinant ses intentions, sans entendre son langage, s'efforce d'entraîner le jeune homme, qui lui-même s'attache à elle, et ne veut pas s'en séparer. Appuyant son épée contre son sein, elle menace de se donner la mort, si on ne les emmène l'un et l'autre. Ses

gestes, encore plus que ses paroles, indiquent ses désirs au chef des brigands. Espérant tirer de grands services du jeune homme, s'il le rendait à la vie, il descend de cheval, en fait descendre son écuyer et fait monter ses prisonniers à leurs places. Il ordonne à ses gens de ramasser le butin et de le suivre. Il marche lui-même à pied, veillant avec grand soin à ce qu'il n'arrive rien à ses captifs. Il semble l'esclave de ceux qu'il tient sous sa puissance, et vainqueur, il s'empresse de servir les vaincus. Ces attentions ne le dégradent point ; tant il est vrai que l'éclat de la beauté, la majesté des traits subjuguent le cœur des brigands eux-mêmes et triomphent des âmes les plus farouches.

Les pirates suivent le rivage de la mer, l'espace de deux stades. Ensuite, laissant la mer à droite, ils dirigent leur marche vers une montagne dont ils franchissent le sommet avec peine et arrivent à un lac, dont les eaux baignent le pied de cette montagne.

Tout ce canton est appelé par les Égyptiens la Bucolie : c'est une excavation qui reçoit les débordements du Nil, dont les eaux y forment un lac ; le milieu est très profond, les bords marécageux ; car les eaux des lacs, comme celles de la mer, vont en diminuant de profondeur à mesure qu'elles approchent de la terre. C'est le chef-lieu de tous les brigands de l'Égypte. L'un habite une cabane, qu'il a construite sur les tertres qui s'élèvent au-dessus des eaux ; un autre, une barque, qui lui sert de voiture et de domicile : c'est là que leurs femmes filent ; c'est là qu'elles accouchent. Leur lait est la première nourriture de leurs enfants ; ensuite des poissons, pêchés dans le lac et cuits au soleil. Aussitôt qu'ils peuvent ramper, elles attachent une courroie à leurs talons, les laissent se traîner sur le bord de leurs cabanes ou de leurs barques et les guident à l'aide de cette courroie.

Parmi les habitants de la Bucolie, il en est qui, nés, élevés et nourris dans ce marais, ne connaissent point d'autre patrie. La sûreté qu'il offre à ses habitants, y

attire un grand nombre de brigands. L'eau leur sert de rempart ; les roseaux qui la couvrent, de fortifications. A travers ces roseaux serpentent des sentiers tortueux, que l'art y a pratiqués, qu'ils connaissent parfaitement et qui, rendant l'accès de leur demeure très difficile, les préservent de toute invasion. Telle est la situation de ce petit état ; telles sont les mœurs de ses habitants.

Le soleil était près de se coucher, quand les brigands arrivèrent. Ils font descendre leurs prisonniers de cheval et déposent le butin dans des barques. Ceux qui n'avaient point été de l'expédition, sortent en foule de différents endroits du marais, s'assemblent, vont au-devant de leur chef, avec toutes les démonstrations de joie et de respect que des sujets témoignent à leur roi. A la vue d'un si riche butin, de la rare beauté de la jeune fille, ils conjecturent que leurs compagnons ont pillé quelque temple opulent, qu'ils en ont enlevé la prêtresse. Ils s'imaginent voir au milieu d'eux, dans cette jeune personne, l'image vivante de la divinité. Ils élèvent jusqu'au ciel la valeur de leur chef et le reconduisent en triomphe à sa demeure.

Une petite île séparée des autres, est l'endroit où il a fixé son domicile, qu'il partage avec un petit nombre d'amis. Dès qu'il y est arrivé, il congédie la multitude avec ordre de se rassembler le lendemain auprès de lui. Resté seul avec quelques confidents, il fait servir un repas frugal, qu'il partage avec eux, remet ses captifs à un jeune Grec, captif lui-même depuis peu de jours afin qu'il s'entretienne avec eux. Il les loge dans une cabane voisine de la sienne ; il recommande le jeune homme, et surtout l'honneur de la jeune fille, à ses soins et à sa vigilance. Pour lui, épuisé de fatigues, accablé de soucis sur sa situation présente, il se livre au sommeil.

Le silence régnait dans le marais : déjà on était à la première veille de la nuit. Les deux captifs profitent de cette solitude et de ce calme profond, pour s'abandonner aux larmes et à la douleur. Les ombres de la nuit, ne

détournant leur âme du sentiment de leurs maux par aucun bruit, ni par la vue d'aucun objet, les livrent tout entiers à l'amertume de leurs regrets. La jeune fille, seule et séparée des autres par l'ordre du chef des brigands, couchée sur un misérable grabat, verse des larmes en abondance et se désespère. « O Apollon! dit-elle, que tes châtiments sont cruels! qu'ils sont peu proportionnés à nos fautes! ta vengeance n'est-elle pas satisfaite des maux que nous avons soufferts! Privés de nos parents, pris par des pirates, exposés à des dangers sans nombre sur mer, sur terre, tombés deux fois entre les mains des brigands, un avenir encore plus affreux nous attend; rien ne peut-il apaiser ton courroux? Quand donc mettras-tu un terme à tes fureurs ? Que je meure pure et sans tache, la mort me paraîtra douce. S'il est quelqu'un assez téméraire pour prétendre à des faveurs que Théagène n'a pas obtenues... non..., jamais... une mort volontaire préservera plutôt mon nom de l'opprobre. La pudeur elle-même ornera mon tombeau. O Dieu! jamais divinité n'égala tes rigueurs.

— O mon amie! ô ma chère Chariclée! répond Théagène, arrête; tes plaintes sont justes, mais elles irritent les Dieux, plus que tu ne penses. Loin de les accuser, nous devons les invoquer. Les prières sont plus capables que les reproches, de fléchir le courroux du ciel. — Tu dis vrai, ô mon ami! Mais, dis, dans quel état te trouves-tu? — Dans un état plus tranquille. Les soins que m'a prodigués ce jeune homme ont beaucoup calmé mes douleurs. — Tu seras encore plus soulagé au lever de l'aurore, reprit leur gardien. J'appliquerai sur tes plaies des simples qui, dans l'espace de trois jours, les cicatriseront; des simples dont l'expérience m'a constaté l'efficacité. Le chef des brigands, au retour de ses expéditions, ramène quelquefois de ses sujets blessés. En très peu de temps, ces simples, dont je vous parle, leur rendent la santé. Ne vous étonnez pas si je m'intéresse à vous. Vous me paraissez éprouver les mêmes infortunes que moi. Grec, je compatis au malheur des

Grecs. — Grec! grands Dieux! s'écrient les deux étrangers, transportés de joie. — Oui, je suis Grec de langue et d'origine. Bientôt vos maux recevront quelque adoucissement. — Quel est ton nom? — Cnémon. — Ta patrie? — Athènes. — Tes aventures? — Arrêtez; que me demandez-vous? quels souvenirs vous réveillez dans mon âme! Laissons à la tragédie le soin de célébrer mes infortunes : ce récit ne serait qu'un épisode qui aggraverait les vôtres. Le reste de la nuit ne suffirait pas pour vous les raconter. Vous êtes épuisés de fatigues; vous avez besoin de repos et de sommeil. » Mais les jeunes gens, espérant trouver dans le récit d'aventures semblables à celles qu'ils éprouvent, quelque adoucissement à leurs maux, lui font de si vives instances, qu'il cède enfin et commence ainsi :

« Je suis fils d'Aristippe, Athénien d'origine, qui avait une certaine fortune et était membre de l'Aréopage. Après la mort de ma mère, voulant ménager d'autres appuis à sa vieillesse, dont j'étais le seul soutien, il contracta un second mariage. Déménète, qu'il épousa, et qui causa tous mes malheurs, était revêtue de toutes les grâces. Bientôt ses charmes, ses attentions, ses soins multipliés, subjuguèrent le vieillard et l'asservirent à ses volontés. Consommée dans l'art de la séduction, elle savait parfaitement bien enflammer ses désirs. Voyait-elle mon père sortir? elle se lamentait; rentrait-il? elle courait au-devant de lui, se plaignait de ses longues et fréquentes absences, qui ne manqueraient pas de lui donner la mort; elle l'embrassait à chaque mot, l'arrosait de ses larmes. Séduit par tous ces artifices, mon père ne voyait qu'elle, n'existait que pour elle.

« Pour affermir encore mieux son empire, elle feignit de me regarder comme son fils. Quelquefois même elle m'embrassait, et dès ce moment elle chercha à gagner mon affection. Surpris de trouver un cœur maternel dans une marâtre, je recevais ses caresses sans rien soupçonner de ses vues intéressées. Mais bientôt des empressements trop vifs, des baisers brûlants et lascifs, des re-

gards enflammés, ne me permirent plus de douter de ses projets. Je me dérobe à ses empressements, je repousse ses caresses; qu'est-il besoin de rappeler ses efforts réitérés, les brillantes promesses qu'elle employait pour me gagner; m'appelant son bien-aimé, son âme, sa vie, mêlant à des noms si tendres tout ce que le désir de plaire a de plus séduisant; en un mot, n'oubliant rien de ce qu'elle croyait pouvoir lui concilier ma tendresse. Tantôt c'était une mère tendre et respectable; tantôt c'était une amante dévorée de tous les feux de l'amour. Enfin, sa passion éclata.

« J'avais atteint l'âge de puberté. On célébrait à Athènes les grandes Panathénées, dans lesquelles les Athéniens mènent en pompe sur terre un vaisseau en l'honneur de Minerve. J'avais chanté l'hymne ordinaire à la louange de la Déesse. J'avais rempli toutes les fonctions accoutumées. Je rentre dans la maison de mon père, revêtu de mon habit de cérémonie, la tête couronnée de fleurs. Déménète, me voyant entrer, n'est plus maîtresse d'elle-même; elle ne cache plus son amour, ne déguise plus ses feux. « O mon cher Hippolyte! dit-elle en m'em-« brassant: ô mon cher Thésée! » Jugez de ce que je sentis alors, moi, que le seul souvenir de cette déclaration fait rougir. La nuit arrive. Mon père soupait au Prytanée. La solennité de la fète, la multitude des convives devaient l'y retenir toute la nuit. Déménète vient me trouver au milieu des ténèbres. Elle n'écoute plus ni son devoir, ni la pudeur; elle me propose un crime. J'oppose à ses désirs une résistance invincible. Promesses, menaces, caresses, rien ne peut me fléchir. De profonds gémissements, des soupirs amers s'échappent de son sein. Enfin, elle se retire.

« La nuit fut le seul délai qu'elle apporta à sa vengeance. D'abord elle garde le lit le matin. Mon père, à son retour, s'informe de l'état de sa santé. Elle feint d'être indisposée et refuse de lui en dire davantage. Vaincue enfin par ses pressantes sollicitations: « Ton fils, dit-elle, « ce tendre fils, que je regardais comme le mien, ce fils,

« à qui j'ai témoigné tant de fois presque plus de ten-« dresse que toi-même (je prends les Dieux à témoin de « la vérité de ce que je dis) s'étant aperçu que j'étais en-« ceinte, ce que je te cachais, jusqu'à ce que j'en fusse « bien convaincue, profitant de ton absence, a saisi le mo-« ment où, seule avec lui, je lui répétais les sages avis « que je ne cesse de lui donner, lui recommandant en par-« ticulier, pour ménager son amour-propre, de ne point « s'adonner au vin ni à la débauche, vices que j'avais dé-« couverts en lui, mais que je ne te révélais pas, dans la « crainte de passer pour marâtre dans ton esprit; ce fils, « dis-je, a vomi d'abord contre toi et contre moi un tor-« rent d'injures, que je rougirais de te rapporter; puis il « m'a frappé le sein d'un coup de pied, et m'a mise dans « l'état où tu me vois. »

« A ces mots, mon père, sans me rien dire, sans m'interroger, sans me donner le temps de me défendre, persuadé de la vérité de ce qu'il venait d'entendre de la bouche d'une femme qui m'avait aimé si tendrement, me rencontrant dans la maison, tombe sur moi à coups de poings, appelle ses esclaves, me fait déchirer à coups de fouet, plus malheureux que les scélérats, qui connaissent du moins le crime pour lequel on les punit. Enfin, sa colère s'étant apaisée : « Au moins, lui dis-je, « est-il juste à présent de m'apprendre la cause d'un pa-« reil traitement. » Ces paroles raniment sa fureur. « L'im-« pudent! s'écrie-t-il, c'est de moi qu'il veut apprendre « ses infamies. » Il me quitte aussitôt et va trouver Déménète, dont la rage non encore assouvie ourdit cette seconde trame pour me perdre.

« Elle avait une esclave assez belle. Thisbé, c'était son nom, savait marier les sons de sa voix aux accords de la cythare. Déménète l'envoie vers moi et lui ordonne de m'aimer. Thisbé aussitôt devient amoureuse de moi. Thisbé, qui avait autrefois dédaigné ma tendresse, n'oublie rien pour m'attacher à elle. Regards, signes, gestes, tout est mis en usage. Insensé! je me croyais devenu tout à coup le rival de Cupidon. Enfin je la reçois une

nuit dans mes bras. Elle y revient encore la nuit suivante. Pendant plusieurs nuits, elle continua de me prodiguer ses faveurs. Je l'avertis de prendre garde à elle, de ne pas se laisser surprendre par sa maîtresse. « O « Cnémon, dit-elle, que tu es simple ! Quoi ! tu crois qu'il « y aurait du danger pour une esclave, achetée à prix « d'argent, d'être surprise dans un tendre commerce ! De « quel crime n'est donc pas coupable à tes yeux, une « femme d'une naissance illustre, à qui les lois ont donné « un époux, que la crainte de la mort ne peut empêcher « de violer la foi conjugale ? — Non : je ne puis le croire ; « il n'en est pas de si perfide. — Eh bien ! il ne tient qu'à « toi de surprendre une adultère sur le fait. — Je le veux « bien, si tu veux me la montrer. — Je veux te la faire « voir de tes propres yeux, et pour toi, si cruellement « outragé par Déménète, et pour moi, qu'elle abreuve « tous les jours de l'amertume du fiel, que sa jalouse « rage ne cesse de distiller sur moi. Songe qu'il faut « montrer du courage. » Je le lui promets : elle se retire.

« Trois jours après, elle me vient réveiller pendant la nuit, m'avertit que l'amant de Déménète est avec elle ; qu'une affaire imprévue a obligé mon père d'aller à la campagne ; que le lâche qui le déshonore, de concert avec Déménète, est entré dans sa chambre ; que je dois venger un père outragé, que je dois m'armer d'une épée, pour ne pas laisser échapper le perfide.

« Je fais tout ce qu'elle me recommande ; je m'arme d'un poignard ; Thisbé, un flambeau à la main, guide mes pas à l'appartement de mon père. J'aperçois une lumière brillant dans l'intérieur. Transporté de fureur, j'enfonce la porte, et me précipitant dans la chambre : « Où est-il, m'écriai-je, ce lâche séducteur, ce bel « amant d'une femme si sage ? » En même temps, je m'avance pour les percer tous deux de mon épée. Grands Dieux ! mon père s'élance hors du lit, tombe à mes genoux : « Arrête, s'écrie-t-il, ô mon fils ! épargne « celui qui t'a donné le jour, qui t'a élevé ; prends pitié « de ces cheveux blancs. Je t'ai outragé ; mais la mort

« serait une vengeance trop cruelle : ne suis pas les « mouvements impétueux de ton ressentiment ; ne rou- « gis pas tes mains du sang de ton père. »

« Telles étaient ses tendres supplications. Pour moi, interdit, sans mouvement, frappé comme d'un coup de foudre, cherchant Thisbé, qui s'était dérobée, je ne sais comment, je porte mes regards sur le lit, dans la chambre, ne sachant que dire, que faire. L'épée me tombe des mains ; Déménète s'élance de son lit, s'en saisit. Mon père, hors de danger, se rend maître de moi, me fait lier. Déménète vient encore l'animer par ses cris. « Ne te l'avais-je pas prédit ? ne t'avais-je pas averti de « te mettre sur tes gardes contre ton fils ? qu'il attente- « rait à tes jours, quand le moment seconderait sa fu- « reur ? Je lisais dans ses yeux les sinistres projets d'un « cœur dénaturé. — Il est vrai, lui répond mon père, tu « me donnais de sages conseils ; mais je ne te croyais « pas. » Il me retint dans les chaînes, sans me permettre de parler, ni de lui ouvrir les yeux sur la vérité.

« Au point du jour, il me conduit enchaîné devant l'assemblée du peuple. Là, le cœur navré : « Athéniens, « dit-il, ce n'était pas là la récompense que j'attendais de « mes soins pour lui. Je lui ai donné une éducation digne « de sa naissance. Je l'ai fait instruire dans les lettres. Je « l'ai fait reconnaître dans ma famille. Je l'ai fait inscrire « sur le registre de sa tribu. Je l'ai mis au nombre des « citoyens, comme la loi l'ordonne. J'espérais trouver en « lui l'appui de ma vieillesse. Mon sort reposait entre ses « mains. Oubliant tant de bienfaits, il a d'abord accablé « d'outrages mon épouse que vous voyez, et l'a meur- « trie de coups. Enfin, il est venu pendant la nuit m'at- « taquer le fer à la main. Le hasard seul l'a empêché de « commettre un parricide et m'a sauvé la vie. Il a été « frappé d'une terreur subite, et le fer est échappé de « ses mains. Je vous dénonce le monstre ; j'implore votre « secours. Je n'ai pas voulu user des droits que les lois « me donnent sur sa vie. Je vous l'abandonne, persuadé « qu'il vaut mieux vous laisser le soin de ma vengeance,

« que de répandre le sang de mon fils. » En parlant ainsi, ses larmes coulaient en abondance.

« Déménète elle-même, feignant la plus amère douleur, paraît déplorer mon sort. « L'infortuné ! s'écrie-t-elle... « à la fleur de son âge !... périr.... expirer sous le glaive « des lois ! Une furie ennemie l'a sans doute armé contre « l'auteur de ses jours. » Ses funestes gémissements, loin d'intéresser les juges en ma faveur, déposaient contre moi aux yeux de l'assemblée, et ne faisaient qu'ajouter encore à l'atrocité de mon prétendu forfait.

« Quand je demandai la parole pour répondre, le greffier s'approchant de moi ne me fit, pour mon malheur, que cette seule question : « As-tu été vers ton père « armé d'une épée ? — Hélas ! oui, répondis-je ; mais « écoutez le reste. » Aussitôt des cris affreux s'élèvent de toutes parts ; on refuse d'entendre ma défense : les uns sont d'avis de me lapider, les autres de me livrer au bourreau, pour me précipiter dans le gouffre.

« Pendant qu'ils délibèrent sur le genre de supplice qu'ils m'infligeront, je m'écrie au milieu du tumulte : « Marâtre impitoyable ! c'est ma marâtre qui me préci-« pite dans cet abîme de maux ; c'est ma marâtre qui me « livre à une mort non méritée ». Ces paroles frappent la multitude ; on commence à soupçonner quelque chose de la vérité. Cependant je ne puis être entendu. Un désordre affreux règne dans l'assemblée. Quand on recueille les suffrages, dix-sept cents me condamnent à mort ; mais les uns veulent que je sois lapidé, d'autres, que je sois précipité dans le gouffre. Mille, qui ont conçu quelque soupçon sur ma belle-mère, me condamnent à un exil perpétuel. Leur avis prévaut ; les autres étant partagés de sentiment, ils se trouvent les plus nombreux. Je suis donc banni de la maison paternelle et du pays qui m'avait vu naître.

« Vous apprendrez dans un autre moment comment je fus vengé. Il est temps de se livrer aux douceurs du sommeil. La nuit est avancée ; vous avez besoin de repos. — Non, dit Théagène ; ce serait pour nous un tour-

ment trop cruel, si nous ne voyions pas Déménète porter la peine due à ses forfaits.

— Eh bien ! reprit Cnémon, je vais vous satisfaire. Après ma condamnation, je descendis au Pirée, où je trouvai un vaisseau qui mettait à la voile. Je savais que j'avais à Égine des parents du côté maternel. Je m'embarquai pour y passer. Je trouvai ces parents. Je vécus chez eux assez agréablement. Vingt jours après mon arrivée, errant, selon ma coutume, de côté et d'autre, je descends au port. Un vaisseau abordait. Je m'arrête, je m'informe d'où il vient, et quelles personnes il apporte. A peine est-il au rivage, qu'un passager s'élance à terre et se précipite dans mes bras. C'était Charias, jeune homme de même âge que moi. « Cnémon, me dit-il, je « t'apporte une heureuse nouvelle. Tu es vengé ; Dém-« nète n'est plus. — Que les Dieux te conservent ! Mais « pourquoi m'annoncer si succinctement une telle nou-« velle, comme si elle avait quelque chose d'affligeant « pour moi ? Détaille-moi les circonstances de cette mort. « Je crains qu'une fin tranquille ne l'ait dérobée au châ-« timent dû à sa scélératesse. — Non, la justice n'a pas « tout à fait abandonné la terre, comme dit Hésiode. Il « est des actions sur lesquelles elle ferme les yeux quel-« ques instants ; mais des forfaits aussi atroces n'échap-« pent pas à ses regards perçants. Elle s'est appesantie « sur la tête coupable de Déménète.

« Je suis bien instruit de tout. A la faveur du commerce « que j'entretiens, comme tu sais, avec Thisbé, j'ai tout « appris d'elle. Après le jugement inique rendu contre toi, « ton malheureux père, dévoré de remords, alla s'ense-« velir au fond d'une campagne, où il vivait en proie aux « chagrins les plus cuisants, comme Homère le dit de Bel-« lérophon. Les furies aussitôt s'emparent de Déménète. « Ton éloignement ne sert qu'à rallumer sa passion avec « plus de fureur. Elle feint de donner à tes malheurs des « larmes, que lui arrachent ses propres tourments. « Cné-« mon ! s'écriait-elle jour et nuit, ô mon cher fils ! l'âme « de ma vie ! »

« Ses amies viennent la voir, admirent la bonté de son « cœur, la louent d'avoir pour un fils, qui n'est pas le « sien, la tendresse d'une mère, tâchent de la consoler, « de ranimer son courage. « Hélas ! leur dit-elle, mon mal « est sans remède. Vous ne savez pas combien est aigu le « trait qui me déchire l'âme. » Seule, elle accuse Thisbé. « Thisbé ne l'a pas servie comme elle le devait. Thisbé a « secondé ses fureurs, sans ménager les intérêts de son « amour. Elle a réussi trop vite à éloigner l'objet de sa « passion, sans donner le temps au repentir de naître dans « son âme. Tout enfin menaçait Thisbé de quelque si- « nistre projet de sa part. A la vue des fureurs et des « tourments d'une femme à qui le crime ne coûtait rien, « d'une femme livrée aux fureurs de la jalousie et de « l'amour, Thisbé, persuadée qu'elle n'a d'espoir que « dans la célérité, se hâte de la prévenir.

« Elle se présente devant Déménète : « O ma maîtresse, « dit-elle, pourquoi accuser injustement ton esclave? j'ai « toujours été, et je suis encore prête à obéir au moindre « signe de ta volonté. Si le succès n'a pas toujours ré- « pondu à tes désirs, c'est la fortune qu'il faut en accu- « ser. Je vais, si tu le désires, chercher un remède à tes « maux.

« — O ma chère Thisbé, répond Déménète, quel re- « mède pourras-tu trouver? Celui qui pourrait me guérir « est loin de moi. La funeste humanité des juges, à la- « quelle je ne m'attendais pas, m'a donné la mort. S'il eût « perdu la vie, s'il fût expiré sous un monceau de pierres, « ma passion serait morte avec lui. On oublie aisément « ce que l'on n'espère plus : le calme et la tranquillité « rentrent bientôt dans un cœur pour lequel il n'y a plus « d'espérance. Mon imagination séduite me le montre sans « cesse devant moi ; toujours je crois l'entendre me re- « procher mon crime : sa vue seule me couvrirait de « honte. Quelquefois je l'attends, prête à voler dans ses « bras. Quelquefois je forme le projet d'aller le trouver, « sous quelque climat qu'il habite. Voilà ce qui embrase « mon âme, ce qui allume les feux qui me dévorent. O

« Dieux! mes tourments sont mérités. Pourquoi ne pas « substituer les voies de la douceur à celles de la perfi- « die ? pourquoi ne pas employer les prières au lieu des « persécutions? Il m'a refusée ; mais il le devait. Celui « qu'il n'a pas voulu déshonorer était son père. Peut-être, « avec le temps, serais-je venue à bout de le gagner ; « peut-être l'aurais-je adouci. Tigre farouche et impitoya- « ble, moins amante que tyran, le refus de m'obéir m'a « irritée. Les mépris d'un homme, dont la beauté efface « la mienne, ont allumé le fiel de ma rage. O Thisbé, « quel remède à tant de maux !

« — On est persuadé à Athènes, répond Thisbé, que « Cnémon, après son jugement, a quitté la ville et l'Atti- « que ; mais moi, qui ne cesse de m'occuper de ce qui « t'intéresse, j'ai découvert qu'il est caché dans les en- « virons de la ville. Tu connais, sans doute, la musi- « cienne Arsinoé. Cnémon était lié avec elle. Elle a reçu « dans sa maison son malheureux amant. Elle lui promet « de partir avec lui et le retient chez elle, jusqu'à ce que « tout soit prêt pour leur fuite. — Heureuse Arsinoé ! « s'écrie Déménète, tu as serré Cnémon dans tes bras ; tu « l'accompagneras dans son exil ! Mais, ajouta-t-elle, quel « soulagement en puis-je espérer à mes malheurs ?— Un « grand : je feindrai de l'amour pour Cnémon. La confor- « mité de talent, continua Thisbé, m'a liée d'amitié avec « Arsinoé. Je la prierai de m'introduire chez elle pendant « la nuit et de me laisser prendre sa place auprès de Cné- « mon. A la faveur de cet artifice, tu pourras toi-même « passer pour Arsinoé et te rendre ainsi auprès de Cnémon. « J'aurai soin de le faire boire largement, avant qu'il se « mette au lit. Si par là tu parviens à contenter tes désirs, « tes feux pourront s'apaiser. Souvent une première entre- « vue suffit pour éteindre une passion : la jouissance est le « tombeau de l'amour. Mais si ton cœur continuait à brûler « des mêmes feux (puissent les Dieux ne pas le permettre !) « tu pourrais, à la faveur d'un autre stratagème, avoir « recours au même remède. Songeons seulement à gué- « rir tes maux présents. »

« Déménète saisit avec transport le projet de Thisbé ; « elle la prie de s'occuper au plus tôt des moyens de « l'exécuter. Thisbé demande un jour pour tout prépa- « rer. Elle se rend chez Arsinoé. « Tu connais, lui dit- « elle, Thélédème. — Oui, je le connais. — Reçois-nous « aujourd'hui chez toi. Je lui ai promis de passer la nuit « avec lui. Il viendra le premier et moi ensuite, quand « j'aurai couché ma maîtresse. »

« Elle court de là chez Aristippe, à sa maison de cam- « pagne. « O mon maître ! lui dit-elle, je viens m'accuser « moi-même devant toi et m'abandonner à ta discrétion. « J'ai causé la perte de ton fils, malgré moi, il est vrai ; « mais je ne puis nier que je n'aie coopéré à ton malheur ; « j'ai été instruite des criminelles intrigues de ton épouse : « j'ai su quel opprobre elle imprimait à ton nom. Crai- « gnant d'être la victime de mon silence, si le voile, qui « couvrait ses perfidies, était levé par une autre main que « la mienne ; indignée de l'ingratitude dont elle payait ta « tendresse et tes soins, je n'ai pas voulu t'en instruire « moi-même. J'ai été trouver mon jeune maître pendant « la nuit, pour n'avoir point de témoins de ma confi- « dence ; je l'ai informé de tout ; je lui ai dit qu'un adul- « tère reposait entre les bras de ma maîtresse. Aigri « depuis longtemps contre elle, comme tu sais, persuadé « qu'au moment où je lui parlais, son amant reposait dans « ses bras, furieux, il s'arme d'un poignard. En vain je « veux l'arrêter ; en vain je lui représente que l'amant de « Déménète n'est pas en ce moment avec elle ; il s'arrête, « réfléchit un instant ; et, persuadé que je me repentais « de ma démarche, poussé par la rage et par la fureur, il « court à ta chambre. Tu sais le reste. Il s'agit aujourd'hui « de laver ton fils exilé d'un crime atroce, et de te venger « de celle qui vous a précipités tous deux dans cet abîme « de maux. Je te montrerai aujourd'hui, dans une mai- « son étrangère, située hors de la ville, Déménète avec « son amant.

« — Si tu remplis ta promesse, répond Aristippe, la li- « berté sera ta récompense. Un soleil plus pur luira pour

« moi, si je venge mon malheureux fils. Depuis long-
« temps des chagrins cuisants me dévorent; depuis
« longtemps j'ai conçu de violents soupçons; mais je
« n'ai point de preuves et je garde le silence. Que faut-il
« faire? — Tu connais le jardin des Épicuriens : rends-
« t'y vers le soir, et attends-moi en cet endroit. »

« A ces mots, elle se retire, va trouver Déménète :
« Pare-toi, lui dit-elle, revêts-toi de tes plus beaux ha-
« bits. Tout est arrangé comme je te l'ai promis. » Démé-
« nète l'embrasse, fait tout ce qu'elle lui recommande.
« Déjà il était nuit. Thisbé vient la prendre et la conduit à
« l'endroit désigné. Lorsqu'elles n'en furent plus qu'à une
« petite distance, elle la quitte, pour quelques instants et
« lui dit de l'attendre. Elle va prier Arsinoé de passer dans
« un autre appartement et de la laisser libre. « Mon jeune
« amant, lui dit-elle, n'est pas encore initié dans les mys-
« tères de l'amour. Je veux ménager sa pudeur. » Arsinoé
« se prête à tout. Thisbé retourne vers Déménète, l'intro-
« duit dans la chambre, la couche, enlève le flambeau
« (sans doute, dit Théagène, pour qu'elle ne fût pas re-
« connue d'un homme qui était alors dans l'île d'Égine),
« lui fait promettre de garder le silence : « Je vais,
« ajoute-t-elle, chercher Cnémon; il est à table dans une
« maison voisine. » Elle sort aussitôt, va trouver Aristippe
« au rendez-vous qu'elle lui avait indiqué, lui recom-
« mande de se saisir du perfide amant et de l'enchaîner.
« Aristippe la suit : arrivé à la porte de la chambre, il
« entre brusquement, a beaucoup de peine à trouver le lit
« à la faible lueur de la lune. « Je te tiens, monstre de
« perfidie, s'écrie-t-il, toi, que le ciel ne voit qu'avec
« horreur. » Au même instant, Thisbé heurte à la porte
« avec grand bruit. « Que nous sommes imprudents! dit-
« elle, le lâche a pris la fuite; prends garde, ô mon maî-
« tre, de la laisser échapper. — Va, répond Aristippe, je
« suis content, je la tiens. » Il se saisit en même temps
« de Déménète et la conduit à la ville.

« Déménète, repassant dans son esprit toutes les cir-
« constances de sa catastrophe, se voyant frustrée dans

« son attente, couverte d'opprobre, exposée à toute la ri-
« gueur des lois, outrée d'avoir été surprise et encore plus
« d'avoir été jouée indignement, passant auprès de la
« fosse creusée dans l'Académie, à l'endroit où, comme tu
« sais, les Polémarques ont coutume d'offrir des sacrifices
« aux héros, Déménète s'arrache brusquement des mains
« du vieillard et se précipite dans la fosse, la tête la pre-
« mière, fin digne de ses forfaits. « Je suis satisfait, dit
« Aristippe ; tu as prévenu la vengeance des lois, en te
« faisant justice à toi-même. » Il instruisit le lendemain
« le peuple de cet événement et eut beaucoup de peine
« à être absous. Quand j'ai quitté Athènes, il implorait
« le secours de ses amis et de ses connaissances et
« n'oubliait rien pour obtenir ton retour. Je ne sais s'il
« a réussi. Une affaire pressante m'a obligé de passer ici
« avant qu'on eût rien décidé. Tu dois t'attendre à revoir
« ta patrie ; le peuple y consentira sans doute ; ton père
« viendra lui-même te chercher. » Tel fut le récit de Charias. Vous raconter le reste de mes aventures, mon arrivée dans ces lieux, les traverses que j'ai éprouvées serait un récit trop long et qui demanderait trop de temps. »

Cnémon, en achevant son récit, pleura : les deux étrangers pleurèrent avec lui ; les larmes, qu'ils semblaient donner aux malheurs de l'Athénien, leur étaient arrachées par le souvenir de leurs propres calamités : elles auraient coulé longtemps, si un doux sommeil, provoqué même par le plaisir de pleurer, ne fût venu assoupir le sentiment de leurs maux.

Cependant le chef des brigands, Thyamis, sans cesse agité de nouveaux songes, dont il ne pouvait trouver l'explication, l'esprit occupé de réflexions profondes, ne pouvait goûter les douceurs du sommeil. A l'heure où les coqs chantent, soit qu'un pressentiment inné les avertisse de l'approche du soleil, et que, par leurs cris, ils annoncent le retour de cet astre sur l'hémisphère, soit que l'inquiétude naturelle à ces animaux et le besoin de nourriture les fassent chanter ; dans le temps, dis-je, que les coqs appellent au travail les hommes qui habi-

tent autour d'eux, un songe, qui avait quelque chose de surnaturel, se présente à l'esprit de Thyamis. Il entre dans Memphis, sa patrie, et dans le temple d'Isis; une multitude de flambeaux éclairent ce temple dans toute son étendue. Les autels, arrosés de sang, sont couverts de victimes de toute espèce : le vestibule, les environs du temple retentissent des cris et des applaudissements confus d'une multitude innombrable. Entré dans le sanctuaire, la Déesse vient au-devant de lui, lui remet Chariclée, et lui dit : « *En l'ayant, tu ne l'auras pas; tu commettras un crime : tu ensanglanteras l'étrangère; mais elle n'en mourra point.* »

Ce songe jette Thyamis dans une grande perplexité; il le retourne de tous les côtés, pour en trouver le sens. Enfin, après l'avoir bien considéré, voici celui que lui suggère sa passion. « *Tu l'auras et tu ne l'auras pas... comme femme, et non comme vierge. Tu l'ensanglanteras... dans les combats de l'amour; et elle n'en mourra point.* » Telle fut l'explication, qu'inspiré par l'amour, il donna à son songe.

Au lever de l'aurore, il assemble les principaux de ses sujets; et, qualifiant le fruit de ses brigandages du titre pompeux de dépouilles prises sur l'ennemi, il leur ordonne de les transporter au milieu de l'île. Il appelle Cnémon, lui commande d'amener les prisonniers confiés à ses soins. « Hélas! s'écrient-ils pendant qu'on les conduit, qu'allons-nous devenir? » Ils conjurent Cnémon de s'intéresser à eux : l'Athénien le leur promet et tâche en même temps de ranimer leur courage. « Le chef des brigands, leur dit-il, n'est point un barbare affreux; il a une âme sensible : sa naissance est illustre : la nécessité seule l'a jeté parmi ces brigands. »

Les captifs étant arrivés et le peuple réuni, Thyamis désigne l'île pour le lieu de l'assemblée, monte sur un tertre et recommande à Cnémon d'expliquer aux prisonniers ce qu'il va dire; car Cnémon entendait déjà la langue égyptienne, et Thyamis ne parlait qu'avec peine la langue grecque.

« Compagnons, dit-il, vous connaissez mes sentiments pour vous; jamais ils n'ont changé : fils, comme vous savez, du grand-prêtre de Memphis, après la retraite de mon père, dépouillé du sacerdoce, au mépris des lois, par un frère plus jeune que moi, je suis venu chercher un asile parmi vous, et pour venger mon injure, et pour recouvrer ma dignité. Élevé par vous au commandement, jamais on ne m'a vu affecter la moindre distinction; l'équité elle-même a toujours présidé à tous les partages; toujours j'ai rapporté au trésor public le produit de la vente des prisonniers, convaincu qu'un chef, pour mériter l'honneur de commander, doit, plus qu'un autre, payer de sa personne, et partager également le butin. Parmi les prisonniers, je vous ai choisi ceux qui, par leur force, étaient en état de vous servir; j'ai vendu les autres. Toujours j'ai respecté les femmes : celles qui étaient d'une naissance illustre ont racheté leur liberté à prix d'argent, ou ma seule compassion la leur a rendue; mais les autres, que l'habitude ou plutôt le droit de la guerre, condamnait à l'esclavage, je les ai distribuées à chacun de vous, pour que vous en fassiez vos esclaves.

« Dans le butin d'hier, il est un objet que je vous demande : c'est cette jeune étrangère. Je pouvais me l'adjuger moi-même; mais j'ai cru qu'il valait mieux l'obtenir de vous. User de violence envers sa captive, sans consulter le vœu de ses compagnons, est le propre d'un barbare. Ce n'est pas un don gratuit que je vous demande; à ce prix je renonce à ma part du butin. Comme la race des prêtres dédaigne des plaisirs communs et que, sans être guidé par l'amour du plaisir, je cherche à perpétuer ma famille, j'ai intention de la prendre pour épouse. Je vais justifier mon choix à vos yeux : les bijoux, qui brillaient sur sa personne, quand elle est tombée entre nos mains, sa fermeté dans le malheur, la constance inébranlable qu'elle oppose aux coups du sort; tout en elle annonce la noblesse du sang; je la crois encore sage et vertueuse. L'éclat éblouissant de sa beauté,

cette modestie peinte dans ses yeux, qui impriment le respect à tous ceux qui la voient, ne déposent-ils pas hautement en faveur de sa vertu? Ce qui détermine encore mon choix, c'est qu'elle paraît attachée au culte de quelque divinité. Au milieu même de ses malheurs, elle regarde comme un crime et comme une impiété de quitter sa robe de prêtresse et ses couronnes. Peut-il donc se faire une alliance mieux assortie? c'est le fils d'un grand-prêtre qui donne la main à une prêtresse. »

Tous lui répondent par des cris de joie, et souhaitent que cet hymen se contracte sous d'heureux auspices. « Je vous rends grâces, leur dit Thyamis; mais je crois encore devoir interroger les dispositions de la jeune fille. Si je voulais faire valoir les prérogatives du commandement, il me suffirait de vouloir. Il est inutile de demander le consentement de ceux qu'on veut contraindre; mais c'est le consentement seul des deux parties qui constitue une alliance légitime, et je veux l'obtenir. » Se tournant ensuite vers Chariclée : « Consens-tu, lui dit-il, à fixer ta demeure parmi nous? » Il lui demande en même temps quelle est leur naissance et leur patrie.

Chariclée, les yeux fixés vers la terre, remuant la tête, semble recueillir ses idées et méditer une réponse. L'incarnat qui colore ses joues, la grandeur et la majesté qui brillent dans ses traits, ne font qu'enflammer encore davantage la passion du chef des brigands. Cnémon lui sert d'interprète.

« Ce serait, dit-elle, à mon frère Théagène à parler : le silence sied à une femme. Parler dans une assemblée d'hommes est le devoir d'un homme; mais, puisque tu veux m'entendre, puisque pour me prouver ton humanité, tu aimes mieux employer la voie de la persuasion, que d'user de l'étendue de tes droits; puisque c'est à moi que ton discours s'adresse, que c'est moi que mon maître interroge sur mon hymen avec lui, je me trouve dans la nécessité de transgresser les règles que la bienséance impose à mon sexe. Je vais donc, au milieu de cette assemblée, répondre à tes questions.

« Nous sommes Ioniens, nés à Éphèse, d'une des plus illustres maisons de cette ville. Parvenus à l'adolescence, nous fûmes élus, moi, prêtresse de Diane, et mon frère, que tu vois, prêtre d'Apollon. Les lois mêmes de notre patrie nous appelaient à ces fonctions, qui ne devaient durer qu'un an. Ce terme était expiré et nous étions allés conduire une théorie à Délos, où nous devions donner des combats de musique, célébrer d'autres jeux et abdiquer nos fonctions, selon l'usage observé dans notre patrie. Notre vaisseau était rempli d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et de toutes les autres choses nécessaires pour la célébration des jeux et pour donner un repas au peuple. La vieillesse, les dangers de la mer et de la navigation, avaient retenu chez eux les auteurs de nos jours. Un grand nombre de nos compatriotes s'étaient embarqués avec nous sur le même vaisseau; d'autres nous accompagnaient dans des barques particulières. Déjà nous avions fait une grande partie du trajet : tout à coup une tempête s'élève; les vents se déchaînent, sifflent avec fureur : des tourbillons mêlés d'éclairs soulèvent les flots. Le vaisseau quitte sa route; le pilote, cédant à la violence des vents, qui lui arrachent le gouvernail, abandonne au hasard la conduite du vaisseau. Après avoir erré pendant sept jours et sept nuits, toujours poussés par le même vent, nous abordons enfin au rivage où tu nous as trouvés et que tu as vu abreuvé de sang et jonché de cadavres. Pendant un repas solennel, que nous célébrions pour remercier les Dieux de nous avoir tirés de tant de dangers, nos matelots, pour s'emparer de nos richesses, forment le dessein de nous égorger; ils fondent sur nous : il se fait un carnage affreux de nos proches et de nos amis; les vainqueurs eux-mêmes restent étendus sur le champ de bataille avec les vaincus : seuls, nous avons échappé. Eh! plût aux Dieux que nous n'eussions pas survécu à un tel désastre! heureux encore, dans notre infortune, d'être tombés entre tes mains, sans doute par la faveur de quelque divinité, puisqu'il est question de mon hymen,

lors même que nous croyions nos jours en danger! Non, Thyamis, je ne refuserai pas ta main. Une esclave partager le lit de son maître, est à mes yeux le comble du bonheur. Une prêtresse recevoir dans ses bras le fils d'un ministre de la religion, qui bientôt, avec l'aide des Dieux, sera lui-même revêtu du sacerdoce, me paraît un destin que l'on ne peut attribuer qu'à une faveur spéciale du ciel. Je ne te demande qu'une grâce, Thyamis; accorde-la moi : permets-moi d'aller déposer auparavant, dans une ville ou dans un temple, sur un autel consacré à Apollon, les marques de ma dignité. De retour à Memphis, lorsque tu auras recouvré le sacerdoce, notre hymen, célébré au milieu de la joie que donne la victoire, n'en sera que plus brillant. Cependant, si tu aimes mieux prévenir un si beau moment, permets-moi du moins de remplir les obligations que m'imposent les lois de ma patrie. Oui, Thyamis, j'en suis convaincue; attaché, dès ton enfance, au culte des Dieux, tu respecteras leurs saintes lois, tu ne me refuseras pas ma demande. »

Chariclée à ces mots se tait et ses yeux se remplissent de larmes : toute l'assemblée applaudit à son discours. On prie Thyamis de lui accorder sa demande; on lui promet de le seconder dans toutes ses entreprises. Thyamis lui-même y accède, quoique malgré lui. Enivré d'amour, brûlant de désirs, le moment présent lui paraît un siècle; mais les prestiges de l'éloquence de Chariclée, l'espoir de conclure son hymen à Memphis, le souvenir même du songe qu'il a eu, lui arrachent son consentement. Il fait ensuite le partage du butin : l'amour des brigands lui donne ce qu'il y avait de plus précieux, sans consulter le sort. Ensuite il congédie l'assemblée, en leur recommandant de se tenir prêts à marcher dans dix jours à Memphis.

Les deux prisonniers habitent la même tente qu'ils ont occupée jusqu'ici; Cnémon, par l'ordre de Thyamis, demeure avec eux, non plus pour les garder, mais pour charmer leur solitude. Ils sont servis plus délicatement que Thyamis lui-même, qui, respectant les liens du sang

qui unissent Chariclée à Théagène, permet à celui-ci d'habiter avec sa sœur; mais il ne veut pas la voir souvent : il craint qu'enflammé par ses charmes, il n'oublie ses résolutions et ne viole ses promesses. Il évite donc sa vue, persuadé qu'il n'est pas possible de la contempler et de rester maître de soi-même.

Quand les brigands furent dispersés dans le marais, Cnémon alla chercher à quelque distance les simples, qu'il avait promises la veille à Théagène, pour la guérison de ses blessures. Théagène, profitant de son absence, gémit, se lamente, atteste les Dieux, sans adresser une seule parole à son amante. Chariclée lui demande s'il pleure ses malheurs présents, ou s'il lui est survenu quelque nouveau sujet de douleur. « Eh! que peut-il y avoir de plus nouveau et de plus déchirant, répond Théagène, que de voir Chariclée manquer à ses promesses, violer ses serments! Chariclée m'a oublié; elle a promis sa main à un autre.

— Sois plus sage, répond Chariclée; n'ajoute pas encore à la rigueur de mes maux. Après tant de preuves de fidélité que je t'ai données, des discours, dictés par la nécessité et par notre intérêt commun, te font soupçonner ma fidélité! Non, jamais tu ne les verras s'accomplir ces promesses que je viens de faire, et tu changeras toi-même avant de me voir changer. La fortune peut rendre Chariclée malheureuse; mais jamais, quelles que soient ses rigueurs, elle ne la rendra infidèle. Il fut un seul moment dans ma vie, où je ne fus pas maîtresse de moi : ce fut celui où mon amour prit naissance; mais cet amour est légitime. Ce n'est point un amant que j'aime en toi; c'est un époux, à qui j'ai donné ma foi depuis longtemps, avec lequel j'ai vécu sans tache, dont j'ai repoussé plusieurs fois les caresses, attendant l'heureux moment qui doit voir l'accomplissement des promesses et des serments que nous nous sommes faits l'un à l'autre, et qui doit unir nos destinées. Quoi! je préférerais un barbare à un Grec! un brigand à mon amant! Non, Théagène, tu ne le crois pas.

— Que signifie donc, répond Théagène, cette belle harangue? M'appeler ton frère, est un trait d'une sagesse consommée, qui épargne à Thyamis les tourments de la jalousie; et qui nous donne la facilité d'habiter ensemble sans crainte. Notre naissance en Ionie, la tempête dont nous avons été assaillis auprès de Délos, ne sont que des fictions imaginées pour déguiser la vérité; mais te montrer si facile aux propositions de Thyamis; mais lui promettre si expressément ta main, mais fixer le temps de ton union avec lui... Je ne pouvais ni ne voulais concilier toutes ces choses. Je demandais à la terre de m'engloutir avant de voir mes travaux et mes espérances se terminer ainsi. »

Chariclée embrasse Théagène, lui prodigue mille baisers, l'arrose de ses larmes : « O mon ami, lui dit-elle, que tes frayeurs ont de charmes pour moi! elles m'attestent que ton amour est à l'épreuve de tous les revers. Eh bien! mon cher Théagène, sans les promesses que j'ai faites à Thyamis, nous ne goûterions pas la douceur de cet entretien. Une passion violente ne fait que s'enflammer par la résistance; au lieu que la souplesse et la condescendance en apaisent la première fougue, et modèrent l'impétuosité des désirs, par les charmes qu'elles promettent dans l'avenir. Une promesse pour un amant fougueux est une faveur, et même une première jouissance, qui calme, par l'espoir, sa brûlante ardeur et lui assure la possession de l'objet qu'il aime. Convaincue de cette vérité, je me suis moi-même accordée à Thyamis; j'abandonne le reste aux Dieux. La divinité qui protège notre amour depuis sa naissance, ne nous abandonnera pas. Le temps présente souvent bien des ressources et des moyens de salut dans des événements que toute la sagesse humaine n'eût jamais prévus : je n'en ai point vu d'autre pour nous. J'attends de l'obscur avenir des remèdes contre des maux inévitables pour le présent. O mon ami, nous avons à lutter contre nous-mêmes; il faut garder le plus grand silence, même devant Cnémon, il a le cœur bon : il est Grec; mais il est dans les fers, et

un prisonnier tâche, avant tout, de gagner les bonnes grâces de son maître. Il ne nous a pas encore prouvé son amitié et son attachement de manière à mériter notre confiance; et s'il venait jamais à soupçonner la vérité, notre sort n'est pas douteux. Le mensonge n'est pas criminel, quand il sert ceux qui l'emploient, sans nuire à ceux que l'on trompe. »

Pendant que Chariclée instruisait ainsi son amant de ce qu'ils avaient de mieux à faire, Cnémon accourt à pas précipités. Le trouble et l'agitation sont peints sur sa figure. « Théagène, dit-il, voilà les simples que je t'ai promises; applique-les sur tes blessures, le remède est infaillible. Il faut maintenant nous préparer à d'autres blessures, à un carnage égal à celui que vous avez vu. » Théagène le prie de s'expliquer. « Il n'est pas temps d'en dire davantage : les effets pourraient prévenir les paroles. Suis-moi au plus tôt et que Chariclée accompagne tes pas. » Il les mène tous deux vers Thyamis, qu'il trouve fourbissant son casque, aiguisant ses javelots. « Jamais, lui dit-il, il ne fut plus à propos de préparer tes armes. Revêts-t'en au plus vite, et ordonne à tous tes soldats d'en faire autant. Jamais nous n'avons été assaillis par des ennemis aussi nombreux. Ils avancent, ils sont près de nous; je n'ai eu que le temps d'accourir à pas précipités, pour t'annoncer leur approche. J'ai prévenu tous ceux que j'ai rencontrés de se mettre sous les armes. »

Thyamis, à ces mots, tressaille, demande où est Chariclée; il semble craindre pour Chariclée plus que pour lui-même : Cnémon la lui montre tremblante à l'entrée de sa tente. « Hâte-toi, lui dit-il à l'oreille, de la conduire dans la caverne où sont ramassées toutes nos richesses; va, mon ami; referme bien l'entrée, comme elle l'est ordinairement, et reviens promptement me rejoindre : je me charge de repousser les ennemis. » Il ordonne en même temps à son écuyer de lui amener une victime, pour offrir un sacrifice aux Dieux, avant de commencer le combat.

Docile aux ordres de Thyamis, Cnémon conduit dans la caverne Chariclée, qui tourne sans cesse ses yeux noyés de larmes vers Théagène, et l'y enferme. Cette caverne n'est point l'ouvrage de la nature, comme on en voit beaucoup creusées d'elles-mêmes à la surface et dans les entrailles de la terre. L'art des brigands n'avait fait qu'imiter la nature : elle était destinée à recéler les fruits de leur brigandage : voici quelle était à peu près sa construction.

Une ouverture étroite et ténébreuse était pratiquée sous la porte d'un appartement secret, dont le seuil n'était lui-même qu'une porte, qui s'ouvrait et se fermait sur cette ouverture, par laquelle on descendait dans cette caverne; ensuite on trouvait une infinité de sentiers tortueux, pratiqués au hasard ; parmi ces sentiers étroits, qui conduisaient dans l'intérieur, les uns étaient isolés, les autres entrelacés comme des racines d'arbres : tous aboutissaient au centre de la caverne, à un espace vaste, éclairé de quelques faibles rayons de lumière, qui, partant de l'extrémité du lac, y pénétraient par un soupirail.

Cnémon conduit Chariclée jusque dans l'intérieur de cette caverne, dont il connaît tous les détours et l'y laisse, tâchant de lui inspirer du courage, lui promettant de venir la rejoindre vers le soir avec Théagène, qu'il tiendra éloigné du champ de bataille, et dont il lui conservera les jours. Chariclée, comme frappée d'un coup mortel, ne lui répond rien; arrachée des bras de son amant, elle semble arrachée à la vie. Cnémon la quitte, pleurant la cruelle nécessité où il est d'être le ministre de ces ordres barbares, pleurant le sort de Chariclée, qu'il enterre presque vivante, de Chariclée, ce chef-d'œuvre de la nature, qu'il vient de livrer aux ténèbres de la nuit la plus profonde. Il ferme la caverne et va rejoindre Thyamis.

Ce chef des brigands, bouillant de courage, suivi de Théagène, couvert d'une armure étincelante, exhorte au combat ceux de ses gens qui sont rassemblés autour

de lui : debout au milieu d'eux, il leur parle ainsi : « Compagnons, il n'est pas nécessaire, je crois, de vous exhorter par beaucoup de paroles, à combattre avec courage; des hommes dont la guerre est l'élément, n'ont pas besoin d'être aiguillonnés. D'ailleurs, l'attaque imprévue des ennemis ne me permet pas de vous faire un long discours. Ne pas repousser, les armes à la main, un ennemi qui attaque à force ouverte, c'est manquer de courage. Vous savez qu'il ne s'agit point ici seulement de sauver vos femmes et vos enfants; ces motifs qui, plus d'une fois, ont suffi pour faire triompher, sont ici trop faibles pour que je vous en entretienne, non plus que de tous les avantages que vous donnera la victoire. C'est pour notre existence, c'est pour la conservation de nos jours que nous allons combattre : jamais guerre contre des brigands ne se termina par composition; jamais on ne conclut de traité avec de pareils ennemis; nous n'avons que l'alternative de la victoire ou de la mort. Animés par de si puissants motifs, la rage et le désespoir dans le cœur, précipitons-nous sur des ennemis dont nous n'avons aucun quartier à attendre. » Ayant ainsi parlé, il cherche des yeux Thermutis, son écuyer, et l'appelle plusieurs fois par son nom. Ne le voyant point paraître, il éclate en menaces contre lui, et s'élance ensuite vers le rivage. Déjà le combat est commencé; déjà ceux qui habitaient l'extrémité du marais sont au pouvoir des ennemis, qui livrent aux flammes, à mesure qu'ils avancent, les barques et les cabanes de ceux qui tombent sous leurs coups, ou qui prennent la fuite. Le feu gagnant de proche en proche, dévore la forêt de roseaux qu'il rencontre : les yeux sont frappés de l'éclat, et l'ouïe du sifflement horrible des flammes. La guerre déploie tout ce qu'elle a de plus effrayant et de plus terrible. Les brigands soutiennent le combat avec un courage déterminé; mais, surpris par un ennemi supérieur en forces, les uns sont immolés sur terre, les autres submergés avec leurs barques et leurs cabanes dans les eaux du lac. On entend un bruit con-

fus; les cris de ceux qui combattent sur la terre et sur l'eau, se mêlent aux clameurs des vainqueurs et aux gémissements des mourants. Les uns rougissent le lac de leur sang, les autres ont à se défendre contre les flots et contre les flammes.

Thyamis, à ce spectacle, se rappelle le songe dans lequel il a vu la déesse Isis, son temple éclairé d'une multitude de flambeaux, les autels couverts de victimes. Il en trouve l'explication dans tout ce qu'il voit, explication bien différente de la première. « J'ai Chariclée, disait-il, mais je ne la posséderai point; la guerre va me l'enlever : elle sera ensanglantée dans les combats de Mars et non dans ceux de l'Amour. » Il reproche à la Déesse de l'avoir trompé. Il frémit de rage à la seule idée qui lui présente Chariclée dans les bras d'un autre. Il ordonne à ses gens de s'arrêter, de garder le poste qu'ils occupent, de se cacher autour de l'île, de fondre subitement sur les ennemis par les différents canaux. « C'est là, leur dit-il, le seul moyen de résister; c'est là que se doivent borner tous vos efforts. » Pour lui, sous prétexte d'aller chercher Thermutis, et d'offrir un sacrifice à ses Dieux pénates, sans vouloir être accompagné de personne, furieux, hors de lui-même, il revient à sa tente.

L'opiniâtreté est un des principaux traits du caractère des barbares. Réduits au désespoir, ils ne balancent point à précipiter avec eux dans le tombeau tout ce qui leur est cher, soit pour l'arracher aux outrages de la captivité, soit dans l'espérance d'en jouir après la mort. Plein de ces idées, Thyamis, désespéré, enveloppé par les ennemis, comme dans un filet, tourmenté par le démon de l'amour et de la jalousie, s'élance vers la caverne, poussant des cris affreux et articulant quelques mots égyptiens. Il trouve à l'entrée une femme qui prononce des mots grecs. Au son de sa voix, il dirige ses pas vers elle; de la main gauche, il la saisit par les cheveux, de la droite lui plonge son épée dans le cœur. Elle tombe dans son sang, pousse de longs gémissements et

expire. Thyamis aussitôt s'élance hors de la caverne, bouche l'entrée, la couvre d'un peu de terre : « Va, dit-il, en pleurant, tels sont les présents de noce que tu auras de moi. » Il va rejoindre aussitôt ses gens. Pressés de plus en plus par l'ennemi, ils ne songent plus qu'à s'échapper par la fuite. Cependant Thermutis arrive et lui amène une victime. « Je viens, lui dit-il, en l'accablant des reproches les plus vifs, je viens d'en immoler une bien plus précieuse ». En même temps il monte dans une barque avec lui et un rameur; car ces barques, faites d'un seul morceau de bois grossièrement travaillé, ne peuvent porter plus de trois hommes.

Théagène, d'un autre côté avec Cnémon, monte dans une autre barque, et tous les brigands en font autant. A quelque distance de l'île, qu'ils avaient tournée plutôt qu'ils ne s'en étaient éloignés, ils s'arrêtent, rangent leurs barques sur une seule ligne, et paraissent déterminés à soutenir les efforts de l'ennemi. A son approche, effrayés du bruit seul des vagues, ils prennent la fuite. Quelques-uns même n'osent soutenir les premiers cris du combat, et se dispersent : Théagène et Cnémon se retirent aussi, mais sans céder à la frayeur. Le seul Thyamis, rougissant également de fuir et de survivre à Chariclée, se précipite au milieu des ennemis. Déjà il en est aux mains, lorsque quelqu'un s'écrie : « C'est lui, c'est Thyamis; gardez-vous de le tuer. » A l'instant ils rangent leurs barques en forme de cercle et l'enveloppent. C'était un spectacle frappant de le voir, la lance à la main, se défendant, blessant les uns, tuant les autres, sans qu'aucun se servît de ses armes. Tous tâchant de le prendre vivant : il oppose à tous la résistance la plus opiniâtre. Enfin, pressé par le grand nombre, il est désarmé : il voit disparaître à ses côtés son écuyer. Après des prodiges de valeur, Thermutis, se croyant blessé mortellement, désespérant de sa vie, se précipite dans l'eau, s'éloigne à la nage hors de la portée des traits, gagne la terre avec beaucoup de peine, sans être poursuivi. Enfin les ennemis se rendent maîtres de la per-

sonne de Thyamis. Ils regardent la prise du chef comme une victoire complète. La perte d'un grand nombre de leurs camarades qu'il avait immolés, les afflige bien moins que la prise de Thyamis ne leur cause de plaisir. Plus attachés aux richesses qu'à la vie, comme tous les brigands, ils sacrifient, sans peine, les droits de l'amitié et du sang à leur cupidité.

Les vainqueurs étaient les mêmes qui, à l'embouchure du Nil, avaient fui à l'arrivée de Thyamis et de sa troupe : furieux de se voir arracher leur proie d'entre les mains, autant que s'ils eussent été dépouillés d'une propriété, ils avaient appelé tous les brigands répandus dans les villages circonvoisins, avaient excité leur avidité par l'appât du gain, et s'étaient mis à leur tète.

Voici pourquoi ils prirent Thyamis vivant : il avait à Memphis un frère plus jeune que lui, nommé Pétosiris, qui, au mépris des lois, l'avait dépouillé, par intrigue, de la dignité de grand-prêtre. Pétosiris apprenant que son frère s'était mis à la tête d'une troupe de brigands, craignant que, s'il en trouvait l'occasion, il ne revînt à Memphis, et s'apercevant qu'on le soupçonnait d'avoir trempé ses mains dans le sang de son frère, qui avait disparu, avait fait publier dans les villages qu'habitaient ces brigands, qu'il donnerait une grande somme d'argent et beaucoup de troupeaux à ceux qui lui amèneraient Thyamis vivant. Animés par ces motifs, les brigands, même dans la plus grande ardeur du combat, n'avaient pas oublié les promesses de Pétosiris et n'avaient pas balancé à sacrifier un grand nombre des leurs, pour prendre Thyamis vivant, dès qu'ils l'avaient reconnu.

Thyamis prisonnier, conduit à terre, chargé de chaînes, gardé à vue par une partie des vainqueurs, leur reproche leur cruelle humanité, et invoque la mort pour briser ses fers : les autres, pendant ce temps-là, se répandent dans l'île, dans l'espoir d'y trouver le butin et les dépouilles qu'ils cherchaient : ils la parcourent tout entière, fouillent partout. Trompés dans leur espérance, ou ne trouvant que peu d'objets de vil prix, oubliés tandis

qu'on descendait les plus précieux dans la caverne, ils mettent le feu à toutes les tentes. Puis craignant, aux approches de la nuit, d'être surpris par ceux qui s'étaient échappés du combat, ils vont rejoindre leurs camarades.

LIVRE DEUXIÈME

Le feu dévastait l'île des Bucoles : Cnémon et Théagène ne s'aperçurent point pendant le jour de l'incendie : les rayons du soleil effaçaient entièrement l'éclat des flammes ; mais lorsqu'il fut couché, lorsque les ténèbres furent répandues sur la surface de la terre, les flammes alors brillant de tout leur éclat, s'aperçurent de loin à la faveur des ombres de la nuit. Théagène et Cnémon sortent du marais, et voient toute l'île en feu : à ce spectacle, Théagène se frappe la tête, s'arrache les cheveux : « C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, qu'il me faut renoncer à la vie : craintes, dangers, inquiétudes, espérances, amour, tout est fini, tout est perdu pour moi : c'en est fait de Chariclée et de moi. Ma lâcheté ne m'a servi de rien : en vain j'ai pris honteusement la fuite, pour me conserver à toi, ô ma chère Chariclée ! Non, je ne te survivrai pas. Mort affreuse ! ton amant n'a pas reçu ton dernier soupir. Hélas ! tu as été la proie des flammes ! Telles sont donc les torches funèbres qu'un Dieu barbare a substituées aux flambeaux de l'Hyménée ! Il ne reste plus rien de cette beauté ; ton cadavre sans vie ne conserve plus rien de ces attraits séducteurs. Barbare destinée ! fortune impitoyable ! je n'ai pu, dans ces derniers moments, te presser contre mon sein, te dire le dernier adieu. »

En même temps il porte la main à son épée ; mais Cnémon lui arrête le bras. « Que vas-tu faire, Théa-

gène? Pourquoi pleurer une personne qui est pleine de vie? Chariclée respire : ne te livre pas ainsi au désespoir. — Que dis-tu? suis-je aveugle? suis-je un enfant qu'on amuse avec des paroles? C'est mettre le comble à mes maux, que de me priver de la douleur de mourir. » Cnémon lui jure que Chariclée est vivante, lui apprend tout ce qu'il a fait, l'ordre que lui a donné Thyamis, la caverne où il l'a renfermée; il ajoute que les détours et les sinuosités dont elle est coupée, ont empêché le feu de pénétrer jusqu'au fond. Ces paroles rendent la vie à Théagène : il se hâte d'aborder dans l'île; il ne voit que Chariclée : il se représente cette caverne comme un lit nuptial, où l'amour va l'enivrer de plaisir. Il ne sait pas de quels cris de désespoir elle doit retentir auparavant.

Ils avancent avec ardeur; ils sont obligés de ramer et de conduire eux-mêmes leur barque : dès le commencement du combat, leur nocher, frappé des premiers cris des ennemis, comme d'un coup de foudre, était tombé dans les flots. Peu exercés à manier la rame et à concerter leurs mouvements, ils ne peuvent diriger leur barque en droite ligne; un vent contraire vient encore les retarder dans leur course; mais l'ardeur supplée à l'expérience : ils abordent avec peine et couverts de sueur; ils volent vers les cabanes qu'ils trouvent réduites en cendres, et ne peuvent distinguer que la place qu'elles occupaient. La pierre qui ferme l'entrée de la caverne est entièrement à découvert : un vent violent soufflant sur ces cabanes, formées de roseaux et de joncs entrelacés, les avait consumées en peu de temps. La flamme, en s'éteignant, n'avait laissé qu'un monceau de cendres, dont une partie avait été emportée par les tourbillons, et l'autre, presque consumée, laissait un passage facile jusqu'à la caverne. Ils trouvent des torches à demi éteintes, allument le reste des roseaux, ouvrent la caverne et s'y précipitent. Cnémon marche devant. « Grands Dieux! s'écrie-t-il, après avoir fait quelques pas, que vois-je? C'en est fait de nous, Chariclée n'est plus! »

Le flambeau lui échappe, tombe, s'éteint ; il applique ses mains sur ses yeux, tombe à genoux, pleure, se lamente. Théagène, comme poussé par une force irrésistible, se précipite sur ce corps sanglant étendu devant lui, le serre dans ses bras, le presse contre son sein. Cnémon le voyant abîmé dans la douleur, craint qu'il ne succombe sous le poids de ses maux, et n'attente à ses jours. Il lui dérobe son épée pendue à son côté, le quitte et va rallumer son flambeau. Cependant la caverne retentit des cris douloureux, ou plutôt des hurlements du malheureux Théagène.

« Que je suis malheureux ! Oui, les Dieux eux-mêmes me poursuivent. Quelle est donc l'impitoyable furie qui, non contente de m'avoir arraché du sein de ma patrie, de m'avoir poursuivi sur terre et sur mer, de m'avoir livré plusieurs fois aux pirates et aux brigands, de m'avoir dépouillé de tout, s'acharne encore à me tourmenter ? Un seul bien me restait : il m'est enlevé ! Chariclée, ma chère Chariclée n'est plus : elle a été immolée par les ennemis. C'est sa vertu, hélas ! c'est son amour pour moi qui l'a perdue. Elle est morte sans avoir joui de sa beauté, sans que j'en aie joui moi-même. O mon amie ! dis-moi le dernier adieu. Parle, s'il te reste encore quelque souffle de vie. Hélas ! tu te tais : cette bouche divine, cette bouche qui ne prononçait que des oracles, est condamnée à un éternel silence. Les ombres du trépas ont terni ce teint vermeil. L'impitoyable mort a saisi la prêtresse des Dieux. Ils sont fermés pour toujours, ces yeux qui subjuguaient tous les cœurs. Non, j'en suis convaincu, il ne les a pas vus, le barbare qui t'a immolée. De quel nom t'appeler ? mon épouse ? l'hymen ne nous a pas encore unis ; tu n'en as point encore goûté les plaisirs. Chariclée est le plus beau nom que je puisse te donner. O Chariclée ! ton amant t'est fidèle ; bientôt tu le verras. Je vais m'immoler moi-même à tes mânes ; je vais leur faire des libations de mon sang. Cette caverne sera notre tombeau commun ; elle nous unira au moins après notre

mort, puisqu'un Dieu jaloux de notre bonheur ne nous a pas permis de nous unir pendant notre vie. »

Il cherche en même temps son épée pour s'en percer; mais ne la trouvant point : « Cnémon, s'écrie-t-il, barbare Cnémon, tu me perds, tu trahis Chariclée ; tu la prives encore une fois de la douce compagnie de son amant. »

Pendant qu'il parle ainsi, le son d'une voix partie du fond de la caverne, appelant Théagène, vient frapper ses oreilles. Théagène l'entend sans se troubler : « O mon amie, dit-il, je te suis ; ton ombre erre encore sur la terre ; ton âme, chassée par violence de sa demeure, ne peut l'abandonner; privée de la sépulture, elle est rejetée de la compagnie des morts. »

Cependant, Cnémon revient avec une torche. Cette même voix se fait encore entendre. Elle appelle Théagène. « Dieux! s'écrie Cnémon, n'est-ce pas la voix de Chariclée que j'entends ? Théagène, je la crois échappée au trépas. Cette voix, qui vient de frapper mon oreille, est partie de loin, du fond de la caverne, de l'endroit où je l'ai mise. — Ne cesseras-tu de me tromper? — Eh bien, si je te trompe, je me trompe moi-même; mais voyons si ce cadavre est celui de Chariclée. » En même temps il le retourne et le considère attentivement : « O ciel! que vois-je! ce sont les traits de Thisbé. » Il recule d'effroi, reste immobile et comme frappé de stupeur. Théagène commence à respirer ; l'espoir renaît dans son âme : il appelle Cnémon, qui touchait aux portes de la mort, et le prie de le conduire vers Chariclée.

Revenu à lui, Cnémon examine une seconde fois ce cadavre : c'était en effet celui de Thisbé ; à côté d'elle était une épée qu'il reconnut à la poignée. Thyamis furieux, hors de lui, l'avait laissée dans la plaie. Il voit un billet sortant du sein de Thisbé, et cherche à le lire ; mais Théagène ne le lui permet pas : il le presse de rejoindre sa chère Chariclée. « Voyons, dit-il, si quelque Dieu ne se joue pas encore de mon amour ; tu pourras

après lire ce billet. » Ils prennent l'épée et le billet et dirigent leurs pas vers Chariclée. Elle s'était traînée sur les pieds et sur les mains vers l'endroit où elle avait aperçu de la lumière. Elle se précipite vers Théagène, se jette à son cou : « O Théagène, dit-elle, je te serre dans mes bras! — O Chariclée, vis-tu encore? » Enfin, ils tombent tous deux serrés, collés l'un contre l'autre, sans voix. Leur âme erre sur leurs lèvres. Plus d'une fois, une joie, un plaisir excessifs ont eu des suites funestes et ont brisé les liens de la vie. Ainsi ces deux amants, qui n'espéraient plus se revoir, faillirent expirer. Cnémon ayant découvert un filet d'eau courante, en puise dans ses deux mains, leur en arrose le visage, leur en fait respirer, et les rappelle à la vie.

Théagène et Chariclée, se trouvant dans les bras l'un de l'autre, étendus par terre, se relèvent en rougissant, Chariclée surtout, de s'abandonner ainsi à leurs transports sous les yeux de Cnémon et le prient de leur pardonner leur délire. Cnémon sourit, console leur pudeur par ces paroles : « Votre délire est beau à mes yeux et aux yeux de tout homme qui a lutté contre l'amour, a senti le plaisir d'être vaincu, et sait que les défaites alors sont inévitables; mais il est d'autres choses, ô Théagène! que je ne puis approuver. Je t'ai vu, et j'en ai rougi pour toi, je t'ai vu arroser de larmes honteuses une femme étrangère, inconnue, et cela, lorsque je t'assurais que l'objet de ta tendresse était plein de vie. — O Cnémon! lui répond Théagène, cesse de me calomnier auprès de Chariclée : c'était elle que je pleurais; c'était son corps que je croyais arroser de mes larmes. Mais enfin un Dieu bienfaisant m'a dessillé les yeux; il m'a montré mon erreur. Mais toi, oses-tu bien vanter ton courage! tes gémissements n'ont-ils pas précédé les miens? A la vue du corps sanglant d'une femme étendue à tes pieds, avant de le reconnaître, toi, Athénien intrépide, armé de pied en cap, l'épée en main, tu as pris la fuite, comme on voit au théâtre les acteurs fuir à l'aspect d'une Euménide. » A ces mots, un sourire invo-

lontaire dérida un peu leur visage : les larmes coulèrent ; mais c'étaient des larmes de douleur, arrachées par le sentiment de leurs maux.

Quelques moments après, Chariclée rappelant ses esprits : « Qu'elle est heureuse, dit-elle, celle que Théagène a pleurée, à laquelle, comme le dit Cnémon, il a prodigué mille tendres baisers ! Si tu ne me crois pas jalouse, dis-moi quelle est l'heureuse mortelle, qui a été baignée des pleurs de Théagène ; par quelle erreur tu as prodigué à une inconnue des caresses qui s'adressaient à moi ? — Je vais te surprendre, lui répond Théagène ; Cnémon assure que cette inconnue est Thisbé, cette Athénienne qui jouait de la cythare, et des artifices de laquelle il a été victime ainsi que Déménète. — Comment, répliqua Chariclée tout étonnée, par quel enchantement aurait-elle été transportée du milieu de la Grèce à l'extrémité de l'Égypte ? comment ne l'avons-nous pas vue en descendant ici ? — C'est ce que je ne saurais dire, répondit Cnémon : voici seulement ce que je puis vous apprendre à son sujet.

« Lorsque Déménète trahie eut terminé ses jours, mon père s'empressa d'instruire le peuple de cet événement. Il fut absous à l'unanimité. Il travailla ensuite à obtenir mon rappel du peuple. Il se préparait même déjà à s'embarquer pour venir me chercher. Thisbé, profitant du loisir que lui donnaient les affaires de son maître, se mêle dans les sociétés, où elle fait valoir ses charmes et ses talents. Un jour, par la légèreté de ses doigts et la douceur de ses accents, qu'elle avait mariés au son de sa lyre, elle effaça Arsinoé, qui, ce jour-là, joua sans grâce et avec négligence, et bientôt elle s'attira, sans s'en apercevoir, toute la jalousie et toute la haine dont est susceptible le cœur d'une courtisane. Cette haine devint encore plus violente, lorsqu'un riche marchand de Naucratie, nommé Nausiclès, eut donné sa tendresse à Thisbé, abandonnant Arsinoé, avec laquelle il vivait auparavant, et dont il s'était dégoûté, parce qu'il lui avait vu faire des contorsions, des grimaces hideuses en

jouant de la flûte, et ses yeux étincelants sortir de leur orbite. Enflammée de colère et de rage, Arsinoé va révéler aux parents de Déménète toutes les intrigues de Thisbé contre sa maîtresse ; leur dit tout ce qu'elle a appris de Thisbé elle-même pendant leur liaison : elle y ajoute tout ce que la malignité lui suggère. Les parents de Déménète se réunissent contre mon père ; ils engagent, à force d'argent, les orateurs les plus renommés à l'accuser. Ils crient que Déménète a perdu la vie sans avoir été jugée, ni convaincue; ils publient que l'accusation intentée contre elle n'est qu'un voile qui couvre un assassinat ; ils exigent que l'on montre l'adultère vivant ou mort, ou seulement que l'on dise son nom. Enfin, ils demandent Thisbé pour l'appliquer à la torture. Mon père la promit, mais il ne put la présenter. Thisbé l'avait prévenu, et, de concert avec le marchand, elle avait pris la fuite. Le peuple indigné ne regarde pas mon père comme le meurtrier de sa femme ; il l'avait instruit de tout; mais il le juge complice de mon exil et des trames criminelles qui avaient coûté la vie à Déménète. Il le bannit et confisque ses biens. Tels ont été les fruits de son second hymen. Thisbé a quitté Athènes et a subi ici, comme vous le voyez, la peine due à ses forfaits.

« Tels sont les faits que j'ai appris d'Anticlès, avec lequel je suis passé en Égypte pour chercher Thisbé à Naucratie, la ramener à Athènes, dissiper les soupçons élevés contre mon père, le justifier et demander vengeance de tous les crimes de cette femme. Pris par les brigands pendant mes recherches, je me trouve aujourd'hui avec vous. Vous apprendrez dans la suite les causes de ma captivité, les circonstances qui l'ont accompagnée. Un Dieu seul, je crois, pourrait vous dire comment Thisbé est venue dans cette caverne, quelle main lui a ôté la vie. Lisons le billet que nous avons trouvé dans son sein; peut-être nous en apprendra-t-il davantage. »

En même temps il ouvre le billet et lit ce qui suit : « *Thisbé, ennemie et vengeresse, à Cnémon mon maître.*

Je t'annonce une heureuse nouvelle ; Déménète n'est plus : c'est moi qui t'ai vengé. Si tu me permets de me présenter devant toi, je te raconterai les circonstances de sa mort. Depuis dix jours je suis dans cette île : j'ai été prise par un des brigands qui se dit l'écuyer du chef. Il me tient enfermée sans me permettre de me montrer, même à la porte de sa cabane ; c'est par attachement pour moi, dit-il, qu'il en agit si rigoureusement ; mais je soupçonne qu'il craint un ravisseur. Un Dieu sans doute a trompé sa vigilance : je t'ai vu passer ; je t'ai reconnu et je t'envoie ce billet par une vieille femme qui demeure avec moi, à laquelle j'ai recommandé de le remettre à ce beau Grec, l'ami du chef des brigands. Tire-moi de leurs mains ; prends-moi pour te servir. Quand je t'ai fait du mal, j'y ai été contrainte ; mais quand je t'ai vengé, je n'ai suivi que les mouvements de mon cœur. Si ton ressentiment est inflexible, use envers moi de toute ta rigueur. Je ne désire que d'être auprès de toi, dussé-je y trouver la mort. Il vaut mieux mourir de ta main et obtenir les honneurs de la sépulture, que de vivre dans un état plus affreux que la mort. La tendresse d'un barbare m'est plus odieuse que la haine d'un Athénien. »

Tel était le contenu du billet.

« O Thisbé ! ajouta Cnémon, tu as bien mérité ton sort : tu nous apprends toi-même tes malheurs ; c'est sur ton sein, percé d'un coup d'épée, que nous trouvons l'histoire de ta fin. C'est ainsi qu'une furie vengeresse, attachée à tes côtés, n'a cessé de te poursuivre, qu'en donnant en Égypte le spectacle de ton supplice à la première victime de ta scélératesse. Que méditais-tu, que machinais-tu contre moi, par cette lettre, quand la vengeance divine, s'appesantissant sur ta tête, a coupé le fil de tes projets ? Ton trépas même ne me rassure pas encore contre toi. Je crains bien que la mort de Déménète ne soit encore qu'une imposture, que l'on ne m'ait trompé par une fausse nouvelle. Peut-être venais-tu à travers les flots nous jouer, sur le théâtre de l'Égypte,

quelque nouvelle pièce semblable à celle que tu avais jouée sur le théâtre d'Athènes.

— Quoi ! dit Théagène, ton courage ne se démentira pas : des ombres, des chimères t'effrayent ? Je suis étranger aux intrigues de Thisbé : elle ne m'a point fasciné les yeux ; tu peux m'en croire ; Thisbé est réellement morte : elle n'est plus redoutable pour toi ; mais à qui as-tu obligation de sa mort ? Comment se trouvait-elle ici ? C'est ce qui m'embarrasse et m'étonne. — Je suis dans la même ignorance que toi. Mais le meurtrier de Thisbé est Thyamis, s'il faut en croire l'épée que nous avons trouvée près d'elle : à cet aigle d'ivoire que tu vois à la poignée, je la reconnais pour l'épée de Thyamis. — Sais-tu comment, dans quel moment, pour quelle raison Thyamis lui a ôté la vie ? — Comment en serais-je instruit ? Cette caverne ne m'a pas donné le don de deviner, comme le sanctuaire de Pytho, ou l'antre de Trophonius le communiquent, dit-on, à ceux qui y pénètrent. »

Ces mots réveillèrent les douleurs de Chariclée et de Théagène. « O Pytho ! ô Delphes ! s'écrièrent-ils en pleurant. » Cnémon, étonné, ne pouvait s'imaginer la cause de l'impression que faisait sur leur âme le nom de Pitho. Telle était la situation de Cnémon, de Théagène et de Chariclée.

Cependant Thermutis, l'écuyer de Thyamis, blessé dans le combat, avait gagné la terre à la nage. Lorsque la nuit fut arrivée, il trouva, au milieu des débris qui couvraient le lac, une barque voguant çà et là au gré des flots. Il y monte, aborde dans l'île et court vers Thisbé. Il y avait quelques jours que, placé en embuscade dans un chemin étroit, au pied d'une montagne, il l'avait enlevée à Nausiclès, qu'elle accompagnait. Pendant le tumulte inséparable d'une attaque soudaine, Thyamis l'avait envoyé chercher une victime ; pour mettre Thisbé hors de danger et la conserver à son amour, il l'avait conduite secrètement dans la caverne. Dans le trouble et l'empressement où il était, il l'avait laissée à

l'entrée. Effrayée des ténèbres qui l'environnaient, ne connaissant pas les détours qui conduisaient dans l'intérieur, Thisbé était restée au lieu où Thermutis l'avait laissée. C'est là que Thyamis l'avait percée de son épée, croyant percer Chariclée.

Thermutis, échappé du combat, retourne donc auprès de Thisbé. A peine est-il dans l'île, qu'il court aux cabanes; mais il ne trouve qu'un monceau de cendres. Il a bien de la peine à découvrir la pierre qui ferme l'entrée de la caverne. Il rallume quelques roseaux qu'il trouve fumants encore et s'élance dans la caverne. Il appelle Thisbé par son nom : c'est le seul mot grec qu'il sut prononcer. Il la voit étendue et sans vie. Il reste longtemps immobile et comme pétrifié. Enfin il entend un bruit sourd, une espèce de bourdonnement partant du fond de la caverne : c'étaient Cnémon et Théagène qui s'entretenaient ensemble. Il les croit aussitôt les meurtriers de sa chère Thisbé; mais il ne sait quel parti prendre. Son amour trompé redouble la colère et la fureur, dont les accès sont si violents dans les brigands et les barbares. Il veut venger sur eux la mort de Thisbé, dont il les accuse; mais il est sans armes, sans épée, et obligé d'imposer silence à son ressentiment. Il croit ne pas devoir d'abord se déclarer leur ennemi, bien résolu de ne pas les ménager, aussitôt qu'il pourra se venger. Il aborde Théagène, portant autour de lui des regards effrayants et terribles. Son extérieur annonce les sinistres projets qu'il médite.

A l'apparition imprévue d'un homme nu, blessé, altéré de sang, Chariclée se retire dans le fond de la caverne; sa pudeur, encore plus que son âme, est alarmée d'un tel spectacle. Cnémon reconnaît Thermutis qu'il ne croyait plus revoir. Il craint qu'il ne se porte à quelque violence, et il recule à petits pas. Plus irrité qu'intimidé, Théagène saisit son épée, menace de le percer s'il ose entreprendre quelque chose. « Arrête, dit-il, ou tu es mort. Déjà je t'aurais percé, si je ne t'avais reconnu, quoique avec peine et si j'eusse pénétré

tes intentions. » Thermutis tombe à ses pieds, implore sa clémence. Le péril, bien plus que son caractère, le force à cette démarche humiliante : il invoque le secours de Cnémon. « Sauve, lui dit-il, la vie à un homme dont tu n'eus jamais à te plaindre et que tu as jusqu'ici regardé comme un de tes amis. Je ne viens moi-même que me rejoindre à des amis. » Attendri par ces paroles, Cnémon s'approche, le relève, alors qu'il tient embrassés les genoux de Théagène, et lui demande où est Thyamis.

Thermutis lui raconte que Thyamis, dans le combat, s'est précipité au milieu des ennemis avec un courage déterminé, sans épargner sa vie ni la leur, tuant tout ce qui se trouvait à la portée de ses coups; qu'un ordre, intimé à tous de ne pas le tuer, a sauvé ses jours; mais qu'il ne sait quel est son sort : « Moi-même, ajoute-t-il, couvert de blessures, j'ai gagné la terre à la nage. En ce moment, je reviens chercher Thisbé dans cette caverne. » — Pourquoi t'intéresses-tu à Thisbé? d'où la connaissais-tu? — Je l'ai enlevée à des marchands. Je l'aimais éperdûment. Je l'ai tenue cachée pendant tout le temps qu'elle a été en mon pouvoir. A l'arrivée des ennemis je l'ai conduite ici. Je la trouve étendue sans vie. Je ne sais qui l'a immolée. Je voudrais connaître son meurtrier, pour savoir la cause de sa mort. — Son meurtrier est Thyamis, » répond Cnémon avec vivacité, pour dissiper les soupçons de Thermutis, et il lui donne pour preuve l'épée trouvée auprès du cadavre de Thisbé. A la vue de cette épée, encore fumante du sang de son amante, Thermutis la reconnaît pour celle de son maître. Il gémit, il soupire, il garde un morne silence; un nuage épais se répand sur ses yeux. Il retourne à l'entrée de la caverne. Arrivé auprès du cadavre de Thisbé, il pose sa tête sur son sein. « O Thisbé! s'écrie-t-il à plusieurs reprises. » La douleur ne lui permet pas d'en dire davantage. Enfin il tombe en défaillance, et le sommeil s'empare de lui.

Cependant Théagène, Chariclée et Cnémon sont absorbés dans de profondes réflexions. Toutes les traverses

qu'ils ont éprouvées, viennent se présenter en foule à leur esprit. Les maux sans nombre qu'ils ont soufferts, les circonstances difficiles dans lesquelles ils se trouvent, enveloppent leur âme de ténèbres épaisses. Ils se regardent l'un l'autre; chacun attend que l'un d'eux prenne la parole : trompés dans leur attente, ils baissent la tête, la relèvent, poussent de longs soupirs et soulagent ainsi leur douleur. Enfin Cnémon se couche par terre. Théagène s'appuie contre un rocher. Chariclée se laisse tomber sur lui. C'est en vain qu'ils repoussent le sommeil, qui s'appesantit sur leurs paupières. C'est en vain qu'ils veulent décider le parti qu'ils prendront. Leur âme affaissée, leurs forces épuisées les contraignent de céder à la loi de la nature. L'excès même de leurs souffrances les force de se livrer au sommeil. Leur esprit, leur corps également fatigués et abattus, ont également besoin de repos.

A peine ont-ils fermé les paupières, à peine un doux sommeil s'est-il emparé d'eux, qu'un songe se présente à l'esprit de Chariclée. Un homme dont la chevelure est en désordre, le regard farouche, les mains teintes de sang, s'approche d'elle sans bruit, tire une épée et lui arrache l'œil droit. Elle s'écrie aussitôt qu'on lui arrache l'œil. A sa voix, Théagène s'éveille et ressent la même douleur que son amante, comme s'il avait eu le même songe. Cependant Chariclée portant la main à sa figure, la passe sur la partie blessée, cherche partout, et voyant que ce n'est qu'un songe : « C'est un songe, dit-elle, mon cher Théagène; calme tes inquiétudes : je ne suis pas blessée. » Ces paroles tranquillisent son amant. « O ma chère Chariclée, dit-il, conserve tes yeux, dont l'éclat égale celui des rayons du soleil. De quelle terreur as-tu été frappée? — Pendant que je dormais appuyée sur toi, un barbare, un furieux, sans redouter ton courage indomptable, s'est élancé sur moi l'épée à la main, et j'ai cru qu'il m'avait arraché un œil. Plût aux Dieux, ô Théagène, que ce ne fût pas un vain songe, sans réalité! — Que dis-tu ? pourquoi de pareils vœux ? — J'aime

mieux perdre un œil que d'être toujours inquiète à ton sujet. Je crains bien que ce songe ne te regarde, toi qui es mon œil, ma vie, mon tout. — Arrêtez, s'écrie Cnémon, qui, réveillé par les cris de Chariclée, entendait leur entretien. Je crois pouvoir donner au songe de Chariclée une autre explication. Les auteurs de tes jours vivent-ils encore? — Ils vivent; et s'ils étaient... — Eh bien! crois que ton père ne vit plus; et voici mes motifs pour le croire. Nous nous reconnaissons redevables de la vie et de la jouissance de la lumière à ceux qui nous ont mis au monde : c'est par les yeux, que nous voyons, que nous distinguons les objets : dans ton songe ils sont l'emblème de ton père et de ta mère. — C'est un malheur que tu m'annonces. Puisses-tu cependant conjecturer mieux que moi! puisse ton oracle être accompli, et puissé-je être dans l'erreur! — L'événement te démontrera la vérité de ma prédiction. Mais, continua Cnémon, n'est-ce pas rêver en effet, que de ne nous occuper que de songes, au lieu de profiter d'un moment si favorable pour réfléchir sur notre situation, pendant que cet Égyptien (il parlait de Thermutis) éloigné, pleure la perte de son amante? — Cnémon, reprend Théagène, puisqu'un Dieu a lié ta destinée à la nôtre, puisque tu partages nos malheurs, donne le premier ton avis. Tu connais les lieux, tu entends la langue du pays. Accablés de plus de maux que toi, nous sommes moins en état de discerner le meilleur parti. » Après quelques instants de silence, Cnémon parla ainsi :

« Nous ne savons qui de nous est le plus malheureux; la fortune ne m'a pas épargné. Mais puisque tu veux que, comme le plus âgé, je donne le premier mon avis, je vais te satisfaire. Cette île, comme tu le vois, est abandonnée; nous en sommes les seuls habitants : il y a beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes. Dans cette caverne sont déposées les richesses que Thyamis et ses gens ont enlevées à vous et à beaucoup d'autres; mais elle est dépourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie. Si nous y restons, nous risquons d'y mourir de faim, ou d'y voir

revenir les ennemis qui l'ont déjà désolée, ou même les anciens habitants. Ils connaissent l'endroit où sont recélées ces richesses. La cupidité pourrait les rassembler et les ramener ici. Nous ne pourrions alors éviter la mort; et ce serait en être traités avec humanité que de n'en recevoir que des outrages. Les Bucoles, gens sans foi et sans aveu, sont encore plus à craindre, maintenant qu'ils n'ont point de chef pour mettre un frein à la violence et à la férocité de leur caractère. Il faut donc abandonner cette île : c'est un filet, une prison dont il faut nous échapper; mais il faut envoyer devant nous Thermutis, sous prétexte d'aller à la découverte, et de s'informer de ce qu'est devenu Thyamis. Nous délibérerons ensuite plus à notre aise; nous exécuterons plus facilement ce que nous aurons résolu. Oui, il faut éloigner un homme d'un naturel féroce, sur lequel nous ne pouvons compter, qui voit toujours en nous les meurtriers de Thisbé, qui ne cesserait de chercher l'occasion d'attenter à notre vie, et la saisirait avec joie, quand elle se présenterait. »

L'avis de Cnémon est approuvé de Théagène et de Chariclée, et ils se disposent à le suivre. S'apercevant qu'il est jour, ils remontent à l'entrée de la caverne, réveillent Thermutis, plongé dans un profond sommeil, lui font part de leur résolution; mais ils ne lui disent que ce qu'il est nécessaire qu'il sache. Cet homme léger et sans réflexion adopte leur avis. Ils commencent par creuser une fosse, y déposent le corps de Thisbé, ramassent, pour le couvrir, la cendre qui restait des tentes embrasées, et lui rendent, comme ils peuvent, les devoirs funèbres. Au lieu de sacrifices et de libations, ils arrosent son tombeau de larmes. Ils font partir Thermutis comme ils en sont convenus. A peine a-t-il fait quelques pas, que revenant il déclare qu'il n'ira point seul, qu'il ne s'engagera point seul dans une démarche si périlleuse, et il demande que Cnémon l'accompagne.

Théagène voyant Cnémon saisi de frayeur à la de-

mande de l'Égyptien (car Cnémon, en expliquant les paroles de Thermutis, ne déguisait pas la crainte où il était) : « Quoi donc! dit-il, Cnémon, si hardi dans le conseil, ne serait qu'un lâche dans l'exécution! Tu me confirmes bien en ce moment dans l'opinion douteuse où j'étais depuis longtemps sur ton courage. Rappelle donc ta valeur et prends des sentiments dignes d'un homme. Il faut te rendre à sa demande et l'accompagner la première journée, pour ne pas lui laisser soupçonner le dessein où tu es de l'abandonner. Armé de pied en cap, une épée au côté, qu'as-tu à craindre d'un homme sans armes? Tu pourras à la première occasion favorable qui se présentera, l'abandonner sans qu'il s'en aperçoive, et venir nous rejoindre dans un endroit dont nous allons convenir. Choisissons pour rendez-vous un bourg voisin, habité par des hommes d'un naturel doux et facile. »

Cnémon goûte l'avis de Théagène : il lui indique un bourg appelé Chemmis, riche, peuplé, situé vers les bords du Nil, sur une éminence, servant de barrière contre les brigands de Bucolie, dont il était à peu près éloigné de cent stades, du côté du midi. « Nous y arriverons avec peine, dit Théagène. Chariclée n'est pas habituée à faire de si longs voyages; cependant nous nous y rendrons, déguisés en mendiants réduits à la plus extrême indigence. — Et déjà vous n'êtes pas mal défigurés, reprit Cnémon, et Chariclée surtout, depuis qu'elle a perdu un œil : sous un pareil extérieur, vous paraîtrez, je crois, moins demander des morceaux de pain, que des trépieds et des vases. » Ces mots furent suivis d'un sourire forcé et seulement marqué du bout des lèvres. Ils s'engagent en même temps, par serment, à ne point s'abandonner, prennent les Dieux à témoins de la parole qu'il se donnent, et se séparent.

Au lever du soleil, Cnémon et Thermutis passent le lac, traversent une forêt profonde, dont ils ont beaucoup de peine à sortir. Thermutis marche devant; ainsi l'a demandé Cnémon, sous prétexte qu'il le guidera dans

un pays dont il doit connaître beaucoup mieux les difficultés; mais il ne veut, en effet, que se garantir de Thermutis et se ménager en même temps les moyens de prendre la fuite. Avancés dans le pays, ils rencontrent des troupeaux, dont les gardiens disparurent et s'ensevelirent dans la profondeur de la forêt, lorsqu'ils les aperçurent. Les deux voyageurs prennent un des plus beaux béliers, le tuent, le font griller sur des charbons allumés par les bergers eux-mêmes, et en dévorent la viande : leur faim impatiente n'attend pas qu'elle soit cuite. Semblables à des loups affamés, ils mangent les morceaux à peine amollis au feu, à mesure qu'ils les coupent : le sang jaillit sous leurs dents et coule le long de leurs joues. Après s'être bien repus de viande et de lait, ils continuent leur route.

La nuit approchait : Cnémon et Thermutis gagnent le haut d'une colline, au pied de laquelle Thermutis disait être un village où il conjecturait que Thyamis était détenu dans les fers, ou avait été mis à mort : Cnémon se plaint d'être incommodé de la quantité de viande qu'il a prise, feint une dysenterie violente occasionnée par le lait qu'il a bu en même temps, engage Thermutis à continuer sa route et lui promet de le rejoindre. Il emploie le même artifice jusqu'à trois fois, se plaint à l'Egyptien qu'il a beaucoup de peine à l'atteindre, et finit par le faire croire à son indisposition. Après l'avoir accoutumé à ce manège, il s'arrête enfin pour la dernière fois, se précipite avec toute la vitesse possible à travers les buissons les plus épais de la montagne et disparaît. Arrivé à la cime, Thermutis se repose appuyé sur un rocher, attendant la nuit, pendant laquelle il était convenu avec Cnémon de descendre dans le village, et de s'informer du sort de Thyamis. Il regarde s'il ne le voit point venir; il médite en même temps des projets de vengeance contre lui. Il le soupçonnait toujours d'être le meurtrier de Thisbé, et ne cherchait qu'à l'immoler à son ressentiment. Non content de la mort de Cnémon, sa fureur voulait encore étendre ses coups jusqu'à Théa-

gène. Ne voyant point paraître Cnémon, et la nuit devenant plus obscure, il s'abandonne au sommeil, qui fut pour lui le sommeil éternel de la mort. Piqué par un aspic, tel était sans doute l'ordre des destins, il termina ses jours d'une manière digne de la férocité de son caractère.

Cnémon, après avoir quitté Thermutis, continua de courir jusqu'à ce que la nuit fût arrivée et l'obligeât de s'arrêter. Il se blottit contre terre à l'endroit où les ténèbres le surprirent, ramasse le plus de feuilles qu'il peut et s'en couvre ; mais le sommeil fuit loin de ses paupières : son âme est en proie aux plus violentes agitations. Le moindre bruit, le souffle du vent, le mouvement d'une feuille, tout est pour lui Thermutis. Le sommeil vient-il assoupir ses sens, il croit fuir encore, regarde sans cesse derrière lui, voit Thermutis, qui ne pensait guère à le poursuivre. Il appelle, il repousse ensuite le sommeil, qui lui présente des objets plus effrayants que la réalité. La nuit même lui paraît plus longue que les autres nuits, et redouble encore ses frayeurs.

Enfin le retour de la lumière rend le calme et la joie à son esprit. Il diminue d'abord la longueur de ses cheveux. Il se dépouille de tout ce qui pouvait lui donner quelque ressemblance avec les brigands. Entre autres moyens qu'ils emploient pour inspirer la terreur, ils rabattent une partie de leurs cheveux sur leur front, et laissent flotter l'autre sur leurs épaules, persuadés que la chevelure, qui relève la beauté d'un amant, donne aussi aux brigands un air terrible. Cnémon retranche donc de sa chevelure ce qui le rendait semblable aux Bucoles, et il se hâte de se rendre à Chemmis, comme il en était convenu avec Théagène.

Dejà il approchait du Nil et se disposait à le passer pour gagner ce village, lorsqu'il voit errer çà et là, à grands pas, sur les bords du fleuve, un vieillard qui semble s'entretenir avec les flots et leur communiquer de tristes réflexions. Sa chevelure, blanche comme la

neige, descend le long de ses épaules, à la manière des prêtres. Une barbe épaisse et vénérable ombrage son menton; sa robe et le reste de son costume ressemblent à celui des Grecs. Cnémon s'arrête quelques instants : livré tout entier à ses méditations, l'esprit attaché au seul objet qui l'occupe, le vieillard passe et repasse devant lui sans l'apercevoir. Cnémon se présente à sa rencontre : « Que la joie soit dans ton cœur, dit-il ! — De la joie ! répond le vieillard, il n'en est plus pour moi; la fortune lui a fermé pour jamais l'entrée de mon âme. — Tu es étranger, reprend Cnémon, tu es Grec ? — Non, je ne suis point Grec, ni étranger. L'Égypte est ma patrie. — Pourquoi donc portes-tu l'habit grec ? — Si tu me vois revêtu de cette robe magnifique, ce sont mes malheurs qui en sont cause. » Cnémon, étonné de voir ainsi un homme tirer sa parure de ses malheurs mêmes, le prie de les lui raconter. « Mes malheurs, dit le vieillard ; les Troyens n'en souffrirent pas plus, et ils égalent la multitude des abeilles qui sont dans une ruche : c'est un récit qui te fatiguerait. Mais toi, jeune étranger, où vas-tu ? d'où viens-tu ? Comment ! un Grec en Égypte ! — Ta question me surprend. Je t'ai prié de me raconter tes malheurs; tu ne m'as encore rien appris de ce qui te touche, et tu veux que je te parle de moi ! — Non, je ne veux point t'insulter, ton extérieur m'annonce un Grec que la fortune a contraint de se déguiser. Tu souhaites ardemment connaître mes aventures ; tu seras satisfait : j'ai moi-même un tel désir de les raconter, que si tu ne te fusses présenté, je les aurais racontées, comme on dit, à ces roseaux. Quittons les bords du fleuve ; le soleil du midi y darde ses rayons enflammés : ce lieu n'est point un théâtre propre à un récit aussi long. Allons au village que tu vois devant toi, si une affaire plus pressante ne t'appelle point ailleurs. Je t'y donnerai l'hospitalité, non chez moi, mais dans la maison d'un mortel vertueux, qui m'a reçu dans mes malheurs, et qui m'a donné un asile chez lui. Là, je satisferai ta curiosité, là aussi tu m'apprendras ce qui t'est

arrivé. — Je le veux bien, dit Cnémon ; je vais moi-même dans ce village, je dois y attendre quelques-uns de mes amis. »

Ils entrent tous deux dans une barque (plusieurs étaient attachées au rivage, toujours prêtes à recevoir les passagers pour un léger salaire,) et se font porter à l'autre bord. Ils gagnent le village, arrivent dans la maison où logeait le vieillard. Le maître en était absent ; mais sa fille, qui déjà avait atteint l'âge nubile, ses esclaves, qui respectaient ce vieillard comme leur père, les reçurent fort bien : elles ne faisaient sans doute que suivre les ordres de leur maître. L'une lave leurs pieds, essuie la poussière de leurs jambes ; l'autre arrange leur chambre et leur prépare des lits commodes ; celle-ci apporte un vase et allume du feu ; celle-là dresse une table qu'elle charge de mets et de fruits de toute espèce.

« O mon père ! s'écrie Cnémon étonné ; sans doute nous sommes dans la demeure de Jupiter hospitalier. Quelle bonté, quelle attention, quelle bienveillance on nous témoigne ! — Non, répond le vieillard, nous ne sommes pas dans la demeure de Jupiter, mais dans celle d'un homme qui respecte Jupiter, protecteur des étrangers et des suppliants ; mon fils, c'est un marchand qui a beaucoup voyagé. Les villes sans nombre qu'il a vues, l'étude qu'il a faite des mœurs et du caractère de beaucoup de peuples et de nations, lui ont donné une grande expérience. Il a déjà donné plusieurs fois asile dans sa maison à des malheureux et à moi, entre autres, lorsqu'il me rencontra, il y a quelques jours, errant et dans l'affliction. — Pourquoi donc, mon père, errais-tu ainsi ? — Des brigands, mon fils, des brigands m'ont arraché mes enfants. Je les connais ces barbares ravisseurs, mais je ne puis les punir. J'erre dans ces lieux témoins de mes malheurs ; je les arrose de mes larmes. Telle la sensible tourterelle, à la vue du serpent qui a porté la désolation dans sa demeure et dévoré ses enfants sous ses yeux, n'ose approcher, ne peut fuir. Il se livre dans son cœur un combat violent entre la tendresse mater-

nelle et la crainte de la mort. Elle voltige autour de son nid; ses prières sont vaines; ses gémissements ne sont point entendus d'un monstre qui ne connut jamais la pitié! — Voudrais-tu, mon père, m'instruire des circonstances d'un événement aussi cruel et aussi affligeant? — Oui, tu sauras tout; mais il faut commencer par apaiser la faim qui nous presse. C'est sans doute dans un moment pareil, c'est parce que tout lui est subordonné, qu'Homère l'appelle *impérieuse*. Conformons-nous d'abord aux usages établis en Égypte par les sages; commençons par faire des libations aux Dieux : c'est un devoir auquel jamais rien ne pourra me faire manquer; jamais la douleur n'absorbera mon âme jusqu'à me faire oublier ce que je leur dois. En même temps il verse de l'eau pure d'une coupe qu'il tient dans sa main. « J'offre ces libations, dit-il, aux Dieux de l'Egypte et de la Grèce, à Apollon Pythien. Je les offre aussi à Théagène et à Chariclée, dont la vertu égale la beauté. Oui, je les mets au nombre des Dieux. » Ses larmes coulent en prononçant ces dernières paroles, et sont comme une seconde libation offerte à ces deux amants.

Au nom de Théagène et de Chariclée, Cnémon est frappé d'étonnement. Il parcourt des yeux le vieillard. « Que dis-tu, s'écrie-t-il? Théagène et Chariclée sont tes enfants? — Oui, reprend le vieillard, ils sont mes enfants, quoique je n'aie jamais connu leur mère. La fortune et les Dieux me les ont donnés. C'est mon cœur qui les a enfantés; ma tendresse m'a donné auprès d'eux les droits de la nature; depuis ce temps, ils me regardent comme leur père et m'en donnent le nom. Mais dis-moi, d'où les connais-tu? — Non seulement je les connais; mais encore je t'annonce qu'ils sont pleins de vie. — O Apollon! s'écrie le vieillard, Dieux puissants! où sont-ils? montre-les moi. Oui, tu seras mon sauveur, tu seras un Dieu pour moi. — Quelle sera ma récompense? — L'hospitalité, que je te donne ici, est le premier gage de ma reconnaissance : il n'en est pas, je crois, de plus beau pour un cœur ami de la vertu : bien

des hommes regardent un pareil bienfait comme le plus précieux des trésors; et si, comme les Dieux nous le promettent, nous rentrons bientôt dans notre patrie, nos richesses seront à toi; tu pourras satisfaire tes désirs. — Tu ne me fais que des promesses, tu ne me donnes que des espérances incertaines, tandis que tu peux, dès l'instant même, me témoigner ta gratitude. — Dis, que me demandes-tu? Il n'est point de sacrifice qui me coûte, fallût-il t'immoler une partie de moi-même. — Il ne faut pas te mutiler; mais je me croirai bien récompensé, si tu me révèles le secret de la naissance de tes enfants; si tu m'apprends quelle est leur patrie, comment ils se trouvent ici, et ce qui leur est arrivé. — Tu me demandes une récompense bien grande : il n'est rien qui l'égale; les richesses du monde entier ne lui sont pas comparables. Prenons auparavant un peu de nourriture; tu auras à m'écouter pendant longtemps, et moi j'aurai un long récit à te faire. »

Leur repas fut des noix, des figues, des dattes nouvellement cueillies, et d'autres fruits semblables. Le vieillard, accoutumé à une nourriture simple et frugale, n'accordait jamais rien aux sens aux dépens de la raison. Jamais il ne donnait la mort à aucun être vivant pour se nourrir de sa chair; sa boisson fut de l'eau, tandis que Cnémon but du vin. « Mon père, dit Cnémon quelques instants après, Bacchus, comme tu le sais, se plaît aux entretiens, et n'est pas ennemi de la joie : ce Dieu s'est emparé de moi, je suis prêt à t'entendre. Je réclame les promesses que tu m'as faites : il est temps de nous représenter ici, comme sur un théâtre, la pièce que tu m'as annoncée. — Eh bien! je vais te satisfaire. Je voudrais que le généreux Nausiclès fût ici; plusieurs fois il m'a demandé de lui faire part de mes aventures, je me suis toujours refusé à ses instances sous différents prétextes. — Où pourrait-il être à présent? Le nom de Nausiclès ne m'est pas inconnu. — Il est à la chasse. — Quelle espèce de chasse? — A la chasse des Bucoles, brigands par état, les plus féroces des ani-

maux, très difficiles à atteindre. Ils se retirent dans un marais, qui leur sert de repaire. — Il a sans doute à se plaindre d'eux ? — Ils lui ont enlevé une Athénienne, son amante, qu'il appelait Thisbé. — Hélas! s'écrie Cnémon; et il se tait, comme s'il se reprenait lui-même. — Qu'as-tu donc, dit le vieillard ? — Je m'étonne, reprit Cnémon pour lui donner le change, et je désirerais savoir avec quelles forces et comment il a osé entreprendre une pareille expédition. — Oroondate gouverne l'Égypte au nom du roi de Perse. Mitrane, un de ses officiers, réside par son ordre dans ce village. Nausiclès l'a engagé, à force d'argent, à le suivre avec une armée puissante en cavalerie et en infanterie. Il regrette dans Thisbé moins son amante, qu'une excellente musicienne, qu'il devait conduire, disait-il, au roi d'Éthiopie, pour accompagner l'épouse de ce monarque ; lui apprendre les jeux et les amusements en usage chez les Grecs. Privé des sommes immenses qu'il attendait pour un pareil présent, il met tout en usage pour la tirer des mains des Bucoles. Moi-même je l'ai excité à cette entreprise, dans l'espérance de retrouver aussi mes enfants. — C'en est assez sur les Bucoles, les satrapes, les rois eux-mêmes. Tu m'entraînes, sans que je m'en aperçoive, loin de notre sujet. Ceci est un épisode étranger à la pièce. Revenons donc à ce que tu m'as promis. Tu cherches, comme un autre Protée, à m'échapper, non par l'illusion et la rapidité de tes métamorphoses, mais à me faire perdre de vue mon objet, par tes digressions. — Tu seras satisfait. Je vais commencer par te raconter succinctement mes propres aventures. N'attends pas de moi que je répande des fleurs sur mon récit. Je ne te mettrai sous les yeux qu'un tableau simple et exact des faits.

« Memphis m'a vu naître. Je suis père ; je m'appelle Calasiris. Errant aujourd'hui, il n'y a pas longtemps que j'étais grand-prêtre. Je fus uni, suivant les lois de ma patrie, à une épouse que la loi de la nature m'enleva bientôt. Lorsqu'elle se fut endormie du sommeil éternel,

je vécus heureux avec deux enfants qu'elle m'avait laissés Quelques années se passèrent ainsi. Mais bientôt une fatale révolution des astres changea le cours de ma destinée; le bras du fils de Saturne s'appesantit sur moi. Je vis fondre sur moi des maux que ma science me montra bien, mais qu'elle ne put me faire éviter. Il est possible de prévoir les coups du sort, mais il n'est pas possible de s'y soustraire; et la prévoyance alors n'en est pas moins un véritable bien; elle adoucit l'amertume des revers. Les malheurs inattendus nous accablent ; mais ils nous semblent plus légers, quand nous les avons prévus. Dans le premier cas, l'âme est terrassée par des coups subits; dans le second, elle est déjà familiarisée avec les douleurs, quand elles fondent sur nous : voici ce qui m'arriva.

« Une femme de Thrace, d'une beauté rare et qui ne le cédait qu'à celle de Chariclée, nommée Rhodope (je ne sais d'où elle venait, ni comment elle fit le malheur de tous ceux qui la connurent), parcourait l'Egypte et se montra à Memphis. Un cortège nombreux la suivait : brillante de luxe et d'opulence, elle était consommée dans l'art d'exciter les passions et de séduire. Il était impossible de la voir sans se laisser éblouir : il partait de ses yeux des traits qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme et y faisaient des blessures incurables. Elle venait souvent au temple d'Isis, dont j'étais grand-prêtre, faisait à la Déesse de riches offrandes et beaucoup de sacrifices. Je rougis de le dire; plus je la regardais, plus elle me paraissait belle. Ses charmes triomphèrent des principes de sagesse, dont j'avais fait profession pendant toute ma vie. J'opposai longtemps la raison à la séduction des sens. Enfin je cédai; je sentis les feux de l'amour brûler dans mon cœur ; je crus voir dans cette femme la source des maux qui devaient m'accabler et que la divinité m'avait annoncés : elle me parut servir d'instrument aux destins qui me menaçaient. Je crus que le Dieu qui me poursuivait, s'était revêtu de ses traits. Je résolus de ne pas flétrir des fonctions que

j'exerçais depuis ma jeunesse; je ne voulus pas souiller la majesté des temples et des autels. Je m'imposai la peine que méritaient des fautes que, grâce aux Dieux, je n'avais commises qu'en idée. La raison fut mon juge : je me punis de l'exil; je quittai ma patrie pour me dérober à la rigueur des destins, prêt à souffrir tout ce qu'ils décideraient de moi et pour fuir en même temps le danger auquel m'exposait Rhodope. Je craignis, ô mon fils, que la funeste influence de mon astre ne l'emportât, que quelque faiblesse ne déshonorât ma vie passée. Mais ce qui me détermina surtout à m'éloigner de ma patrie, ce furent mes enfants. Plus d'une fois les oracles des Dieux me les avaient montrés les armes à la main l'un contre l'autre : je voulus donc fuir un spectacle auquel je crois que le soleil lui-même refuserait sa lumière; je m'expatriai pour que mes regards paternels ne fussent pas souillés par l'effusion du sang de mes enfants. Je ne prévins personne que je quittais ma patrie et la maison paternelle. Je feignis un voyage à la fameuse Thèbes, pour voir l'aîné de mes enfants qui était alors chez son grand-père maternel et qui s'appelait Thyamis. »

Le nom de Thyamis est comme un trait qui frappe Cnémon subitement; mais il est maître de lui et garde le silence, pour entendre la suite du récit de Calasiris. Le vieillard continue ainsi : « Je passe sous silence une grande partie de mes voyages, qu'il est inutile de te raconter. J'appris que dans la Grèce il y avait une ville nommée Delphes, consacrée à Apollon, le temple commun de tous les Dieux, l'école des sages, dont la tranquillité n'était jamais troublée par aucune émeute populaire. Je partis pour cette ville, séjour si digne d'un grand-prêtre : je la préférai à toutes les autres, parce qu'elle est particulièrement attachée au culte des Dieux et aux cérémonies religieuses. J'abordai par le golfe de Crisa à Cyrrha. A peine fus-je sorti du vaisseau que je me rendis à la ville. En y entrant, je sentis mon oreille comme frappée d'une harmonie divine. Delphes

me parut, surtout par sa situation, le séjour des immortels. Le Parnasse, comme une citadelle construite par la nature sans le secours de l'art, la domine dans toute son étendue : à ses pieds est une espèce d'angle, dans l'intérieur duquel elle est comme enfermée. — Ta description est exacte, dit Cnémon; fusses-tu inspiré par l'oracle, tu ne parlerais pas avec plus de vérité ni de justesse. Tel était le tableau que m'en faisait mon père, qui avait vu cette ville, lorsqu'Athènes l'avait député à l'assemblée des Amphictyons. — Tu es donc Athénien? — Oui. — Ton nom? — Cnémon. — Ton histoire? — Je te la raconterai. Mais à présent continue ton récit. — Je le reprends, et je retourne à Delphes.

« Après avoir admiré le stade de la ville, ses places, ses fontaines, Castalie elle-même, après m'être purifié dans ses eaux, je me hâte d'aller au temple. J'avais entendu dire à la foule nombreuse qui y courait, que le moment était arrivé où la prêtresse montait sur le trépied. J'entre; je me prosterne devant la divinité : je lui adresse des vœux du fond de mon cœur. La Pythie me répond ainsi :

« O toi qui, pour te soustraire à ta funeste destinée,
« fuis les fertiles plaines que le Nil arrose, ne te laisse
« point abattre; je te rendrai les campagnes d'Égypte.
« Aujourd'hui je te prends sous ma protection. »

« A peine eus-je entendu cet oracle, que je me prosterne au pied des autels, conjurant le Dieu de jeter sur moi un regard favorable. La multitude qui m'environne, me félicite de l'oracle rendu en ma faveur, la première fois que je viens au temple : tous me caressent ; tous me témoignent beaucoup d'égards ; ils disent que depuis le Spartiate Lycurgue, je suis le seul dont le Dieu se soit ainsi déclaré le protecteur. Je fis entendre que je désirais fixer ma demeure dans les environs du temple. On me l'accorda; on arrêta même que je serais nourri aux dépens du trésor public. Enfin rien ne manquait à mon bonheur : ma vie était consacrée au culte des Dieux. J'étais sans cesse au milieu des sacrifices que

les étrangers et les habitants du lieu offraient tous les jours dans le temple, pour se concilier la faveur du Dieu qui l'habite, ou je m'entretenais avec des sages que l'on voit se rassembler autour du temple d'Apollon Pythien; en un mot, la ville consacrée au Dieu qui préside le chœur des neuf Muses, est le centre des sciences et des lettres. Dans les commencements de mon séjour, je fus accablé d'une multitude de questions que l'on me faisait sur divers sujets. L'un me demandait quel culte les Égyptiens rendent aux Dieux indigènes. Un autre, pourquoi certains animaux obtiennent de certaines personnes les honneurs de l'apothéose, et m'interrogeait sur les différentes traditions du pays; celui-ci, sur la construction des pyramides; celui-là, sur la sinuosité des canaux qui fécondent l'Égypte : en un mot, leur curiosité ne laissait échapper aucune particularité. Tout ce qui parle, tout ce qui traite de l'Égypte, fixe singulièrement l'attention des Grecs.

« Ils me questionnaient encore sur le Nil, sur sa source, sur les lois particulières auxquelles il est assujetti. Ils me demandaient pourquoi, de tous les fleuves, il est le seul qui déborde en été. Je leur disais ce que je savais sur ce fleuve, ce que j'avais lu dans les livres sacrés, qui ne sont ouverts qu'aux ministres du culte. Le Nil, leur disais-je, prend sa source à l'extrémité de l'Éthiopie, sur les frontières de la Libye, où l'orient finit et le midi commence. La crue de ses eaux en été ne vient point, comme quelques-uns l'ont pensé, du souffle opposé des vents, qui soulèvent ses flots; mais ces vents, vers le solstice d'été, rassemblent tous les nuages des climats septentrionaux, les poussent vers le midi, les amoncèlent dans la zone torride : les chaleurs excessives les empêchent de passer outre. Réunis, entassés avec les autres vapeurs de cette zone, ces nuages se résolvent en humidité; des pluies abondantes tombent en torrents; le Nil grossit : ce n'est plus un fleuve, c'est une mer qui franchit ses digues, couvre l'Égypte de ses flots, et féconde ses campagnes dans son passage. Ses eaux

tombées du ciel, sont bonnes à boire; elles ne conservent plus la chaleur qu'elles ont à leur source, et ne sont que tièdes. Aussi de tous les fleuves, le Nil est-il le seul qui n'exhale point de brouillards, tandis qu'il s'en couvrirait, si, comme le prétendent quelques illustres personnages de la Grèce, la fonte des neiges était la cause de son accroissement.

« Pendant que je parlais ainsi, un prêtre d'Apollon, que je connaissais beaucoup, nommé Chariclès, me dit : « J'adopte ton avis; c'est ainsi que j'ai entendu expliquer « les phénomènes du Nil aux prêtres qui demeurent à « Catadupe. — Tu as donc été dans ce pays? — Oui, sage « Calasiris. — Quelle affaire t'y a conduit? — Des mal- « heurs domestiques, qui sont devenus pour moi une « source de félicité. » Je parus étonné d'une telle réponse. « Ton étonnement cessera, dit-il, quand je t'aurai in- « struit de tout, et je t'en instruirai quand tu voudras. — « Eh bien, je ne demande pas mieux que de t'entendre à « l'instant même. » Chariclès aussitôt fait éloigner la foule qui nous environne et me parle ainsi :

« Des raisons particulières me font désirer depuis long- « temps de t'entretenir de ce qui m'est arrivé. J'avais une « femme, mais je n'avais point d'enfants. Enfin, sur le « déclin de l'âge, mes vœux ardents furent exaucés, et « une fille m'appela du nom de père. Apollon m'avait « averti qu'un astre malfaisant présiderait à sa naissance. « Déjà elle était nubile. Je l'unis à celui que je crus le « plus vertueux parmi les nombreux amants qui briguè- « rent sa main. La première nuit où le lit nuptial la « reçut, le feu du ciel, ou une flamme allumée par le « crime, tomba sur la chambre et consuma ma fille. Les « cris de la douleur succédèrent aux chants de l'hy- « menée. De la pompe nuptiale, elle fut portée au tom- « beau; les flambeaux de l'hymen furent changés en « torches funèbres, qui allumèrent le bûcher et rédui- « sirent ma fille en cendres.

« Peu contente de cette proie, la mort en saisit bientôt « une autre : bientôt mes mains élevèrent un second tom-

« beau. Ma femme, inconsolable de la perte de sa fille, « mourut peu de temps après de douleur et de regrets. « Écrasé sous le poids du malheur, je ne voulus pas ce- « pendant quitter la vie : c'est un crime pour un ministre « des Dieux de se donner la mort; mais je quittai ma « patrie, pour ne pas rester chez moi dans une solitude « affreuse. L'éloignement des objets qui peuvent nous « rappeler de tristes souvenirs, contribue beacoup à « nous faire oublier nos maux. J'errai de climats en cli- « mats; j'allai en Égypte, jusqu'à Catadupe, pour voir « les cataractes du Nil. Voilà, mon cher Calasiris, la « cause de mon voyage dans ta patrie.

« Mais je ne veux pas te laisser ignorer une rencontre « que je fis dans mes voyages, qui est même ce qu'ils « ont de plus remarquable. Je profitais de mon séjour « pour visiter la ville. Le temps avait adouci l'amertume « de mes regrets ; je songeais à revenir dans ma patrie, « et j'achetais quelques objets rares dans la Grèce, lors- « qu'un homme d'un extérieur imposant, dont la figure « annonçait un esprit cultivé, dans la force de l'âge, « d'un noir d'ébène, s'approche de moi, me salue et me « dit en grec, langue qu'il ne parlait pas avec facilité, « qu'il désirait m'entretenir. J'y consens ; il me conduit « dans un temple voisin et me parle ainsi :

« Je t'ai vu acheter quelques feuilles, quelques racines « des Indes, d'Éthiopie et d'Égypte; si tu veux traiter « avec moi de bonne foi, sans fraude, sans artifice, je « suis prêt à te montrer mes marchandises. — Je le « veux bien, montre-les-moi. — Je vais te les montrer; « il ne faut pas ici cet esprit d'intérêt qui guide les mar- « chands. — Promets-moi aussi de ne pas me demander « un prix excessif. »

« En même temps il prend de dessous son bras un petit « sac, et me montre une quantité prodigieuse de dia- « mants : c'étaient des pierreries de la grosseur d'une « petite noix, parfaitement rondes, la plupart d'une blan- « cheur éclatante; les unes, vertes comme le gazon au « printemps, brillaient d'un éclat doux et uni, comme si

« elles eussent été frottées d'huile : d'autres imitaient la « couleur des bords de la mer, dominés par un énorme « rocher, et qui se teignent du tendre coloris de la vio- « lette. Enfin, de cet assemblage résultait un éclat mé- « langé, dont les nuances flattaient agréablement la vue.

« Étranger, lui dis-je après les avoir considérées, il te « faut chercher d'autres acheteurs. Tout ce que je pos- « sède ne suffirait pas pour payer un seul de ces diamants. « — Eh bien, si tu ne peux les acheter, tu peux les rece- « voir en présent. — Sans doute je peux bien les recevoir « en présent ; mais je ne vois pas pourquoi tu te moques « ainsi de moi. — Je ne me moque point de toi ; je parle « très sérieusement ; j'en prends à témoin le Dieu que « l'on adore dans ce temple. Je te donnerai toutes ces « choses, si tu veux recevoir encore un autre présent, « bien plus précieux. » A ces derniers mots, je ne pus « m'empêcher de rire. « Pourquoi ris-tu, me dit-il ? — « Quoi ! promettre toutes ces richesses, offrir d'en payer « l'acceptation d'une récompense encore plus précieuse, « n'est-ce pas une chose bien capable de faire rire ? — « Crois ce que je te dis ; jure-moi d'user de mon pré- « sent comme je te le dirai. » J'étais étonné, embar- « rassé ; j'espérais, je jurai.

« A peine eus-je fait le serment prescrit, qu'il me mène « chez lui et me montre une jeune fille d'une beauté par- « faite et divine. Il me dit qu'elle était âgée de sept ans : « je croyais qu'elle touchait déjà à l'âge de puberté, tant « il vrai que les charmes de la beauté trompent les yeux « et suppléent au nombre des années. Interdit, stupéfait, « je ne pouvais me lasser d'admirer cette jeune per- « sonne, quand cet étranger, reprenant la suite de son « discours, me parla ainsi :

« Celle que tu vois, étranger, a été exposée par sa « mère, enveloppée de langes, abandonnée à la fortune « pour des causes dont tu seras instruit par la suite. Je « l'ai vue et je l'ai enlevée ; il ne m'était pas permis « d'abandonner au milieu des dangers une âme qui ani- « mait un corps humain : c'est un des dogmes de nos

« gymnosophistes, dont j'avais mérité, depuis quelque « temps, d'entendre les leçons. Les yeux de cet enfant, « même dans cet état d'abandon, brillaient d'un éclat « divin : je vis la douceur et la majesté peintes dans ses « regards. Elle avait un collier formé de ces diamants que « je viens de te montrer et une bandelette tissue de fils « de soie, sur laquelle son histoire était tracée en carac- « tères du pays. La prévoyance de sa mère lui avait sans « doute, en l'exposant, donné ces indices pour la faire « reconnaître. A peine eus-je parcouru ces caractères, « que je vis d'où elle était et quels étaient ses parents. Je « la pris, je l'emportai à une de mes terres loin de la ville. « Je la remis à mes pasteurs, auxquels je recommandai « le plus inviolable secret. Je gardai tous ces objets que « j'avais trouvés avec elle, dans la crainte qu'ils ne devins- « sent pour elle un arrêt de mort. C'est ainsi que le ber- « ceau de cet enfant a été enveloppé de ténèbres épaisses.

« Le temps ne faisait qu'ajouter à ses charmes; ses « traits se développaient, s'agrandissaient et prenaient « un caractère au-dessus de la condition de l'homme. La « beauté ensevelie dans les entrailles de la terre ne pour- « rait rester inconnue, et je crois que son éclat la trahi- « rait. Je craignis donc que le mystère de sa naissance « ne fût révélé, qu'il ne lui en coûtât la vie et que je ne « fusse moi-même victime de mes soins. Étant venu à « bout de me faire envoyer en ambassade vers le satrape « d'Égypte, je l'ai emmenée avec moi pour mettre ses « jours en sûreté. Je vais remplir aujourd'hui l'objet de « ma mission ; car le satrape m'a annoncé qu'il me don- « nerait audience. J'abandonne cette jeune fille à tes « soins, à la protection des Dieux qui le veulent ainsi. Je « te la remets aux conditions que tu as juré d'observer. « Elle sera libre ; tu ne la marieras qu'à un homme de « condition libre, telle que tu la reçois de mes mains, ou « plutôt de celles de sa mère elle-même. Par les infor- « mations que j'ai prises depuis plusieurs jours que tu « es ici, je me suis assuré de ta vertu, de ta patrie. Tu es « né dans la Grèce; plein de confiance en ta probité, je

« me flatte que tu exécuteras tout ce que tu m'as juré.
« Mes affaires ne me permettent pas de t'en dire davan-
« tage pour le présent. Demain, trouve-toi auprès du
« temple d'Isis, je te donnerai des renseignements plus
« exacts et plus circonstanciés.

« Je fis tout ce qu'il m'avait dit. Je pris la jeune fille;
« je la couvris d'un voile et je la portai chez moi. Je
« passai le reste de la journée à lui prodiguer des soins
« et de tendres caresses. Je rendais grâce aux Dieux
« d'une si heureuse rencontre : dès ce moment je la re-
« gardai comme ma fille, et je lui donnai ce nom.

« Le lendemain, au lever de l'aurore, je me hâte de me
« rendre au temple d'Isis, comme j'en étais convenu avec
« l'étranger. Après m'être longtemps promené, ne le
« voyant pas paraître, je me rends au palais du satrape;
« je m'informe si l'on n'a pas vu l'ambassadeur d'Éthio-
« pie; on me dit qu'il est parti, qu'il a été renvoyé avec
« menaces de la mort de la part du satrape, si, avant le
« coucher du soleil, il n'était pas sorti de ses États. J'en
« demande la raison; « C'est, me dit-on, parce qu'il a
« ordonné au satrape de ne pas toucher aux mines de
« diamants, sous prétexte qu'elles appartiennent aux
« Éthiopiens. »

« Je m'en retourne pénétré de chagrin et comme
« frappé d'un coup violent, de n'avoir pu apprendre quelle
« est cette jeune fille, son pays et qui lui a donné le jour. »

— N'en sois pas étonné, lui dit Cnémon, car moi-même j'en suis fâché; mais peut-être que je l'apprendrai. — Tu le sauras sans doute, lui répond Calasiris, écoute la suite du récit de Chariclès.

« De retour chez moi, je vois cette jeune fille venir au-
« devant de moi, sans me dire une seule parole; car elle
« ne savait pas la langue grecque. Elle me salue de la
« main. Sa seule vue porte la joie dans mon âme : je
« l'admirais. Comme les petits chiens de bonne race ca-
« ressent tous ceux qu'ils ne connaissent que depuis peu
« de temps, elle était déjà sensible à l'amitié que je lui
« avais témoignée. Elle m'aimait comme son père. Je

« résolus de quitter Catadupe ; je craignais que le destin « jaloux ne me ravit encore cette seconde fille. Je des- « cendis le Nil. Arrivé à la mer, je trouvai un vaisseau « et je m'embarquai pour revenir dans ma patrie.

« Ma fille est actuellement ici... Oui, ma fille ; je lui ai « donné mon nom : elle est l'unique appui de ma vieil- « lesse. Elle me cause aujourd'hui des chagrins bien cui- « sants ; du reste elle a surpassé mes espérances : elle a « appris la langue grecque en très peu de temps ; elle « s'est développée, comme une jeune plante favorisée de « la nature. Sa beauté efface celle de ses compagnes et « lui attire les regards de tous les étrangers. Partout où « elle se montre, dans les temples, dans les jeux, dans « les places publiques, ses traits, comme ceux d'une « statue parfaite, fixent sur elle les yeux et l'attention de « tout le monde.

« Avec toutes ces belles qualités, elle me cause des « déplaisirs mortels ; elle dédaigne les nœuds de l'hymen ; « elle veut garder une perpétuelle virginité. Diane est sa « divinité chérie ; elle ne connaît d'autre plaisir que de « chasser, tirer de l'arc. La vie est devenue pour moi un « fardeau insupportable : j'espérais lui donner pour époux « mon neveu, jeune homme aimable, dont la société et le « commerce sont remplis d'agréments. Tous ces avan- « tages ne lui servent de rien ; elle demeure inébranlable « dans sa résolution : caresses, promesses, raisons, tout « est inutile. Ce qui m'afflige le plus, c'est qu'elle tourne « contre moi les armes que je lui ai données. Elle tire de « l'instruction et des leçons qu'elle a reçues de moi, des « preuves de la bonté du plan de vie qu'elle a embrassé. « La chasteté, à ses yeux, est une vertu plus qu'humaine ; « elle nous approche de la divinité : c'est un bien incor- « ruptible, impérissable, que rien ne peut altérer ; Vénus, « les Amours, l'Hymen, ne méritent que le mépris. O « Calasiris ! j'implore ton secours. J'ai profité de l'occa- « sion favorable que m'a présentée le hasard pour t'entre- « tenir un peu longtemps : oblige-moi ; emploie auprès « d'elle toutes les ressources que peuvent te fournir ton

« adresse, tes lumières, ton éloquence ; persuade-lui « qu'elle est née femme. Tu peux aisément la voir, si tu « le désires : elle ne fuit point la société des hommes ; « très souvent elle est au milieu d'eux, et n'en reste pas « moins vierge. Elle habite, comme toi, l'enceinte qui en- « vironne lè temple. Ne rejette pas mes prières, ne « souffre pas que je passe ma vieillesse dans une triste « solitude, sans enfants, sans consolation. Je t'en conjure « au nom d'Apollon, et de tous les Dieux que tu adores « en Égypte. »

« Je ne pus retenir mes larmes, mon fils, quand je vis couler celles de Chariclès ; je lui promis de faire tout ce qui serait en mon pouvoir.

« Pendant que nous réfléchissions sur les moyens de changer le cœur de Chariclée, on vint annoncer à Chariclès que le chef de la théorie des Ænéens était depuis longtemps à la porte du temple, et attendait le grand-prêtre pour commencer le sacrifice. Je demandai à Chariclès quels étaient ces Ænéens, cette théorie et le sacrifice qu'ils venaient offrir. « Les Ænéens, me dit-il, « sont les plus nobles des Thessaliens ; leur sang est le « plus pur de la Grèce : ils descendent d'Hellen, fils de « Deucalion, et habitent les bords du golfe de Mélie ; ils « donnent à leur capitale le superbe nom d'Hypate, nom « qui lui vient, selon eux, de sa supériorité et de sa préé- « minence sur les autres villes, et selon d'autres, de sa « situation aux pieds du mont Æta. Tous les quatre ans, « à l'époque de la célébration des jeux pythiques qui, « comme tu le sais, se célèbrent actuellement, les Ænéens « envoient une théorie pour offrir des sacrifices à Néop- « tolème, fils d'Achille ; car c'est ici, au pied même de « l'autel d'Apollon, qu'il expira sous les coups du perfide « Oreste, fils d'Agamemnon.

« Cette théorie est plus magnifique que toutes les au- « tres ; celui qui est à sa tête prétend descendre d'Achille. « J'ai vu ce jeune homme, rien en lui ne dément cette « origine : sa beauté, sa taille annoncent vraiment une « naissance illustre. » Je parus surpris ; je lui demandai

comment un Ænéen osait se dire descendant d'Achille; car l'Égyptien Homère dit dans ses ouvrages qu'Achille était de la Phthie. « Ce Thessalien, me répondit Chariclès, « et tous les Ænéens avec lui, n'en soutiennent pas moins « qu'Achille naquit parmi eux; que Thétis sortit du golfe « de Mélie pour épouser Pélée; que cette contrée était « autrefois appelée Phthie; que la célébrité d'Achille a « seule dicté tant d'impostures aux autres peuples sur la « naissance du vainqueur d'Hector. Il fait même remonter « son origine jusqu'aux Æacides. Il dit que Ménesthius, « l'un de ses aïeux, fils du Sperchius et de Polydore, fille « de Pélée, accompagna Achille sous les murs de Troie, « comme un de ses premiers capitaines; qu'il dut à sa « naissance le commandement du premier corps des Mir- « midons. Tant de titres de noblesse, tant de preuves « qu'Achille est né parmi eux, sont encore appuyés par « ce sacrifice immolé à ses mânes. Ils prétendent que les « Thessaliens ne leur ont cédé le droit de l'offrir, que « parce qu'ils reconnaissent les liens qui... » On peut, « dis-je à Chariclès, leur céder toutes leurs prétentions, « convenir de la vérité de ce qu'ils disent. Fais venir ce « jeune homme; je désire ardemment le voir. »

« Chariclès s'empresse de me satisfaire, et le jeune homme paraît. Il avait en effet beaucoup de traits d'Achille, son regard, sa fierté; il portait la tête droite: sa chevelure, séparée sur son front, était bouclée et arrêtée par derrière; sur son visage était peint un courage martial; ses narines ouvertes respiraient l'air librement; ses yeux, d'un bleu foncé, tiraient un peu sur le noir; son regard avait une noble et aimable fierté, et faisait l'impression d'une mer qui se calme après avoir été agitée.

« Lorsqu'il nous eut fait les compliments d'usage, auxquels nous ne manquâmes point de répondre : « Il est « temps, dit-il à Chariclès, d'offrir le sacrifice, afin que « nous puissions faire des libations sur le tombeau de « Néoptolème, et accomplir toutes les cérémonies usitées. « — Allons, reprit Chariclès; » et en même temps il se

leva. « Tu verras Chariclée aujourd'hui, dit-il, en s'adres
« sant à moi, si tu ne l'as pas encore vue : il est d'usage
« que la prêtresse de Diane assiste à cette solennité, et
« aux libations que l'on offre à Néoptolème. »

« J'avais déjà vu plusieurs fois Chariclée; plus d'une fois elle avait immolé avec moi des victimes; elle m'avait plus d'une fois questionné sur les choses saintes : cependant je ne répondis rien à Chariclès, attendant l'avenir avec impatience.

« Nous dirigeâmes nos pas vers le temple : déjà les Thessaliens avaient tout préparé. Quand nous arrivâmes aux autels, le jeune homme commençait le sacrifice, qui fut précédé de la prière du grand-prêtre. La Pythie, du fond du sanctuaire, rendit cet oracle :

« Célébrez, ô Delphiens, celle dont le nom commence
« par Charis et finit par Cléos, et le fils de la déesse;
« ils quitteront mon temple, fendront les flots écumants,
« arriveront dans un pays brûlé par le soleil. Là, une
« mître blanche, qui couronnera leur cheveux noirs,
« sera la récompense de leur vertu. »

« Cet oracle jette tous les Delphiens dans une grande perplexité : ils ne peuvent en pénétrer le sens; chacun l'interprète diversement et selon ses désirs; mais personne n'en donne la véritable explication. Les oracles, comme les songes, ne s'interprètent guère que par l'événement. Les Delphiens, d'ailleurs, tout occupés de la magnificence et de l'éclat de la cérémonie, ne s'appliquent point à démêler le sens de celui-ci.

LIVRE TROISIÈME

« Quand la fête et toutes les cérémonies furent achevées... — Mais, mon père, dit Cnémon, elles ne sont pas achevées, tu ne m'as encore rien fait voir; je

brûle d'en entendre le détail. Je viens, comme dit le proverbe, derrière tout le monde, pour voir une aussi brillante solennité et tu passes outre; tu fermes et tu ouvres la scène en même temps. — O mon fils! reprit Calasiris, je ne voulais pas te fatiguer par un détail hors de mon sujet : je voulais arriver aux principaux points de ma narration, à ce qui peut t'intéresser le plus; mais puisque par cet esprit de curiosité, si naturel aux Athéniens et que tu n'as point perdu, tu veux jouir, comme en passant, d'un tel spectacle, je vais te mettre sous les yeux un tableau raccourci de la plus belle fête que j'aie jamais vue; elle le mérite, et par sa magnificence et par les événements qui la suivirent.

« A la tête paraissent cent victimes, conduites par une troupe d'initiés, dont l'extérieur et l'habillement sont agrestes; ils portent une robe blanche, serrée à la ceinture par une courroie; leur bras droit, leur épaule et leur sein sont nus; dans leur main est une hache à deux tranchants. Tous les taureaux sont noirs et vigoureux; leur col large et épais décrit une courbe, quand ils lèvent la tête; leurs cornes, droites et sans sinuosités, sont d'une grandeur ordinaire : l'un les a dorées, l'autre, ornées de guirlandes de fleurs : ils sont bas sur jambes; leurs fanons épais descendent jusque sur leurs genoux : comme ils sont au nombre de cent, ils forment vraiment une hécatombe.

« Après eux vient une multitude de diverses autres victimes : elles marchent en ordre, divisées selon leur espèce. Des flûtes, des instruments font entendre des airs mystérieux et des chants préparatoires.

« Après les victimes et leurs conducteurs, de jeunes Thessaliennes, magnifiquement vêtues, avec de larges ceintures, la chevelure éparse et flottante, sont partagées en deux chœurs. Parmi celles qui composent le premier, les unes portent des paniers remplis de fleurs et de fruits; les autres des corbeilles pleines de gâteaux sacrés et de parfums, qui exhalent une odeur délicieuse. Disposées avec ordre et symétrie, leurs fardeaux fixés

sur leur tête, elles se tiennent les unes les autres par la main, de manière à pouvoir danser et marcher en même temps. Le second chœur règle les chants, entonne un hymne à la louange de Thétis, de Pelée, de leur fils et du fils d'Achille.

« Après elles, Cnémon... — Quoi! Cnémon, dit Cnémon ; mais, mon père, c'est me priver d'une grande partie du plaisir, que de passer cet hymne sous silence. Je ne fais que voir la pompe et je n'entends rien. — Eh bien! reprit Calasiris, tu vas l'entendre, puisque tu le désires. Tel était à peu près cet hymne :

« Je chante Thétis à la chevelure dorée, fille immor-
« telle de Nérée, Dieu de la mer; Thétis devenue, par
« l'ordre de Jupiter, l'épouse de Pélée; Thétis l'orne-
« ment de la mer, notre protectrice, comme Vénus l'est
« de Paphos. Elle mit au jour le terrible Dieu des com-
« bats; le sauveur de la Grèce, le divin Achille, dont la
« gloire est montée jusqu'au ciel. Achille eut de Pyrrha
« l'invincible Néoptolème, le destructeur de Troie, le
« rempart des enfants des Grecs. Sois-nous favorable,
« divin Néoptolème, toi dont la cendre repose dans la
« terre de Pytho; reçois nos présents; délivre-nous de
« toute crainte. Je chante Thétis à la blonde chevelure. »

« Tel était cet hymne, autant que je puis m'en souvenir. Il régnait dans ces chœurs une harmonie si parfaite, le bruit des pieds s'accordait si justement avec la mesure de la musique, que l'ouïe, plus affectée encore que la vue, goûtait seule tout le plaisir, et que les spectateurs entraînés, pour ainsi dire, par cette mélodie, suivaient les pas des jeunes vierges à mesure qu'elles avançaient, jusqu'à ce qu'une troupe de jeunes gens, avec leur chef, montés sur de superbes coursiers, paraissent et font oublier les charmes de ce concert. Divisés en deux corps de vingt-cinq chacun, ils escortent le chef de la théorie, qui marche au milieu d'eux; leur chaussure est attachée au-dessus de la cheville du pied par une bandelette de pourpre de Phénicie; une agrafe d'or relève, sur leur sein, une robe blanche mouchetée de

bien jusqu'en bas. Tous les coursiers sont de Thessalie; dans leurs yeux est peinte la liberté qu'on respire dans le climat où ils ont été nourris, ils semblent dédaigner l'esclavage, rongent leur frein, le couvrent d'écume; ils obéissent cependant à toutes les impressions qu'ils reçoivent de leurs maîtres : ils sont ornés de housses enrichies d'or et d'argent : on dirait que ces jeunes Thessaliens se sont disputé la gloire de parer leurs coursiers.

« Quelque magnifique, quelque brillant que soit ce cortège, l'œil des spectateurs le dédaigne pour s'arrêter sur le chef. C'était Théagène, dont le sort me cause aujourd'hui tant d'inquiétude : il paraît comme un astre dont les feux éclipsent tout ce qui brillait avant qu'il se montrât. Cavalier et fantassin en même temps, il agite dans sa main une lance pesante garnie d'un large fer; il marche sans casque, la tête nue, revêtu d'une robe de pourpre, sur laquelle, entre autres événements, on voit représenté en or le combat des Centaures contre les Lapithes : on voit sur son agrafe Pallas, dont le sein est couvert de l'égide avec la tête de la Gorgone. Ce qui lui donne encore de nouvelles grâces, c'est un vent léger dont la faible haleine agite mollement sa chevelure sur ses épaules, partage sur son front les boucles de ses cheveux, et fait flotter les extrémités de sa robe jusque sur la croupe et les cuisses de son coursier : on dirait que l'animal lui-même, sensible à l'éclat qui l'environne, l'est encore à la gloire d'être guidé par un maître si beau; il se rengorge, porte la tête droite; dans ses yeux, dans sa démarche, est peint l'orgueil que lui inspire un tel fardeau : docile au frein, il avance lentement, se balançant majestueusement à droite, à gauche, appuyant légèrement le bout du pied à terre, et réglant ses pas de manière à ne point trop agiter son maître. Tous les spectateurs sont ravis d'admiration, tous d'une voix unanime décernent à Théagène le prix de la beauté et du courage. Déjà toutes les courtisanes, éprises pour lui d'une passion violente qu'elles ne peuvent déguiser,

sèment des fleurs et des fruits sur son passage, dans l'espérance de s'attirer un de ses regards : toutes décident que jamais on n'a rien vu de plus beau que Théagène.

« Quand la fille de l'air, l'Aurore aux doigts de rose, s'éleva sur l'horizon, pour parler le langage d'Homère ; quand la belle, la vertueuse Chariclée, sortie du temple de Diane, parut, nous fûmes alors convaincus que la beauté de Théagène pouvait être surpassée, mais aux yeux des hommes, qui trouvent dans les grâces et les appas d'une femme quelque chose de plus séduisant. Elle s'avance montée sur un char traîné par deux taureaux blancs ; un manteau de pourpre, parsemé de fleurs d'or en forme de rayons, descend jusque sur ses pieds ; autour de son sein est une ceinture sur laquelle l'ouvrier a épuisé tous les secrets de son art : jamais auparavant il n'en avait fait de pareille, et jamais il n'en fit dans la suite. On voit par derrière des queues de serpents s'entrelacer l'une dans l'autre ; leurs cols, revenant par-dessus son sein, forment un nœud tortueux duquel sortent leurs têtes qui pendent de chaque côté, et semblent partir du milieu du nœud : tels sont les prestiges de l'art, qu'on dirait qu'ils se traînent ; la cruauté n'est point peinte dans leurs regards ; ils n'inspirent point la frayeur ; ils semblent plongés dans un doux sommeil : on dirait que le plaisir les a endormis sur le sein de Chariclée. Ils sont travaillés en or, de couleur bleue et avec tant d'art que ce métal a pris, sous la main de l'ouvrier, une couleur foncée, qui, contrastant avec le jaune, représente au naturel la teinte mobile et luisante des écailles de ces serpents. Telle est la ceinture de Chariclée. Une partie de sa chevelure est tressée, tandis que l'autre flotte avec grâce sur son col et sur ses épaules ; une couronne, formée de branches de laurier, arrête sur sa tête et écarte ses cheveux de son visage, aussi frais que la rose, aussi éclatant que le soleil, et les empêche de voltiger de côté et d'autre au gré du vent. Dans sa main gauche est un arc. Le long de son épaule droite descend un carquois. Dans sa main droite est une torche ardente, dont

les flammes ne jettent pas un éclat aussi vif que celui de ses yeux.

« Les voilà, s'écrie Cnémon! je reconnais Théagène et Chariclée, ce sont eux-mêmes. — Montre-les moi, au nom des Dieux, je t'en supplie, lui dit Calasiris, qui croyait que Cnémon les voyait en effet. — O mon père! tu m'as dépeint avec des traits si vrais des personnes que j'ai vues, que je connais, que, malgré leur absence, je croyais les voir. — Je ne sais si tu as jamais vu des personnes telles que la Grèce et le soleil en virent alors, des personnes aussi regardées, aussi applaudies; l'une réunissant les suffrages de tous les hommes; l'autre ceux de toutes les femmes : le bonheur d'épouser l'un des deux, égalait à leurs yeux celui des Immortels : Théagène, surtout, était regardé des habitants du pays, et Chariclée des Thessaliens. L'admiration des uns et des autres se fixait sur celui qu'ils ne connaissaient point; car un objet inconnu attire davantage notre attention. — Douce erreur, séduisante pensée! ô Cnémon, dans quel transport j'étais! je pensais que tu allais me les montrer; hélas! que tu m'as actuellement trompé! Au commencement de notre entretien, je pensais qu'ils allaient arriver, que bientôt je les verrais; tu ne m'as même demandé le récit de leurs aventures, que comme le prix d'un pareil bienfait. Le soleil est couché, la nuit est arrivée, et tu ne me les montres point encore! — Ne te désespère point, reprit Cnémon; sois persuadé qu'ils arriveront : peut-être ont-ils trouvé quelque obstacle, qui les empêche de se rendre à temps au lieu fixé. D'ailleurs, fussent-ils présents, je ne te les ferais pas connaître avant que tu te fusses entièrement acquitté envers moi. Remplis donc tes engagements, si tu as tant d'impatience de les voir. — Ce n'est qu'avec le sentiment de la plus profonde douleur, reprit Calasiris, que je me rappelle des événements aussi tristes. Je craignais d'ailleurs de t'ennuyer par des détails aussi longs; mais puisque tu es avide de choses touchantes, je vais reprendre le fil de ma narration. Allumons d'abord un flambeau; faisons des libations aux Dieux

qui président à la nuit; acquittons-nous envers la divinité, afin que rien ne vienne troubler le plaisir de notre entretien. Ainsi parla Calasiris. »

Par son ordre, une esclave apporte un flambeau; le vieillard fait des libations; il invoque les Dieux et surtout Mercure; il les prie de ne lui envoyer que des songes agréables; de lui montrer au moins pendant le sommeil, les objets les plus chers à son cœur. Il continue ainsi son récit.

« Lorsque le cortège a trois fois fait le tour du tombeau, et que les cavaliers l'ont parcouru trois fois, on entend les gémissements des femmes mêlés aux cris confus des hommes. Toutes les victimes, les taureaux, les béliers, les agneaux, comme frappés du même coup, tombent sous le couteau sacré. Un vaste autel est chargé d'une grande quantité de bois, sur lequel on met, suivant l'usage, les extrémités des victimes. On prie le grand prêtre de commencer les libations et de mettre le feu au bûcher. « Je dois, il est vrai, dit Chariclès, faire des libations; mais il faut que le chef de la théorie prenne « un flambeau de la main de la prêtresse de Diane, et allume le bûcher; ainsi l'ordonnent les lois établies parmi « nous; » en même temps il commence les libations, et Théagène va prendre le flambeau.

« O Cnémon! si nous croyons que les âmes ont une origine céleste, et qu'elles ont entre elles une sympathie invincible, ce n'est pas sans raison. A peine Chariclée et Théagène s'aperçoivent-ils que leur âme, dès ce premier abord, semble reconnaître son image et s'élancer vers un objet digne d'elle. Ils restent tous deux saisis, étonnés. Ils ne se hâtent point, l'un de prendre, l'autre de recevoir le flambeau. Ils se regardent longtemps, mutuellement : ils semblent s'être déjà vus, se reconnaître et chercher les traits l'un de l'autre; après vient un sourire léger et furtif que le mouvement seul de leurs yeux indique : ils rougissent comme s'ils en avaient honte; ils pâlissent comme si un trait aigu eût pénétré jusqu'au fond de leur cœur. En un mot, mille

changements qui se succèdent rapidement sur leur visage, l'altération de leurs traits, tout révèle l'agitation de leur âme.

« Tous les assistants étaient occupés des différentes cérémonies du sacrifice, de pensées diverses; Chariclès attentif aux vœux et aux prières accoutumées qu'il récitait : personne ne s'aperçut de rien. Je ne pensais qu'à observer ces jeunes gens depuis le moment que j'avais entendu l'oracle rendu à Théagène pendant le sacrifice, et je croyais pouvoir percer le nuage qui couvrait l'avenir : mes efforts furent vains, je ne pus rien découvrir. Enfin Théagène, s'arrachant de là comme par violence, met le feu au bûcher : là finit la cérémonie. Les Thessaliens vont se livrer à la bonne chère; chacun se disperse et se retire chez soi.

« Chariclée se revêt d'une robe blanche, et, suivie de quelques-unes de ses compagnes, elle se rend dans l'enceinte qui environne le temple, où était sa demeure. Elle n'habitait plus avec celui qu'elle regardait comme son père; elle s'en était séparée pour se perfectionner dans la pratique des vertus. Ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu n'avait fait que redoubler mon inquiétude. Je cherche Chariclès avec empressement, et lui-même vient au-devant de moi. « As-tu vu, me dit-il aussi-
« tôt qu'il m'aperçut, celle qui fait ma gloire et l'ornement
« de la ville de Delphes, Chariclée? — Je l'ai déjà vue
« plusieurs fois, et non, comme dit le proverbe, en passant
« et par hasard. Plusieurs fois j'ai offert des sacrifices
« avec elle. Elle m'a interrogé sur tout ce qui concerne les
« Dieux et la religion; et j'ai eu le plaisir de satisfaire à
« ses questions. — Que penses-tu? A-t-elle ajouté à l'éclat
« de la fête? — Ah! Chariclès, c'est me demander si la
« lune brille au milieu des autres astres. — Cependant les
« yeux se sont arrêtés sur le jeune Thessalien. — Il est
« vrai, mais on ne lui donnait que la seconde et même la
« troisième place; mais ta fille était un astre lumineux
« dont la splendeur éclairait toute la pompe. »

« Chariclès était au comble de la joie. Je voulais gagner

sa confiance et je parvenais à mon but. « Je vais voir Cha« riclée, me dit-il en souriant, veux-tu m'accompagner? « Allons voir si le tumulte de la fête ne lui a pas causé « quelque indisposition. » J'acceptai sa proposition, en lui disant que rien ne me touchait autant que ce qui pouvait l'intéresser.

« Arrivés à la demeure de Chariclée, nous entrons et la trouvons sur son lit, l'air égaré, l'œil humide de pleurs que l'amour lui faisait verser : elle embrasse son père, qui lui demande ce qu'elle souffre. Elle se plaint d'un violent mal de tête. Elle demande qu'on la laisse seule pour qu'elle repose. A ces mots, Chariclès sort de la chambre, recommande aux esclaves de faire le plus grand silence. « Qu'y a-t-il donc, mon cher Calasiris, me dit-il? « Quelle est cette indisposition de ma fille? — Ne sois pas « étonné, lui dis-je, si dans une fête aussi brillante, au « milieu d'un peuple aussi nombreux, ta fille a été en« chantée. — Quoi donc, me répond-il avec un sourire « ironique, tu crois aux enchantements, comme la multi« tude? — Sans doute, lui dis-je, autant qu'à toute autre « vérité ; et voici le fondement de ma croyance.

« L'air, qui nous environne, pénètre dans notre inté« rieur par les narines, par les yeux, par la respiration et « par tous les autres passages : il nous transmet avec lui « les qualités dont il est imprégné, et les communique à « tous ceux qui le respirent. Un homme regarde-t-il avec « des yeux d'envie un bel objet, l'air qui l'environne se « trouve infecté de cette funeste qualité, et par la respira« tion il transmet à tout ce qui l'approche le germe de « cette passion : cet air extrêmement délié et subtil pénè« tre jusque dans la moelle des os; et l'envie cause alors « une maladie qui s'appelle proprement *fascination*. Exa« mine, mon cher Chariclès, combien de personnes sont « attaquées de maux d'yeux, de la peste, sans avoir tou« ché aucune personne atteinte de ces maladies, sans « avoir couché dans le même lit, sans avoir mangé à la « même table, mais par le seul contact de l'air qu'elles ont « respiré. La génération de l'amour est encore une preuve

« de cette vérité. C'est par les yeux que, comme à la « faveur d'un vent favorable, il décoche ses traits dans « nos âmes. De tous nos sens la vue est le plus mobile, « le plus susceptible de s'enflammer, celui qui reçoit le « plus aisément les impressions des objets étrangers. « Les flammes qui pétillent dans nos yeux, facilitent à « l'amour l'entrée de notre cœur.

« Je vais t'en donner encore une preuve, tirée de la « nature elle-même. Elle est consignée dans nos livres « sacrés, qui traitent des animaux. Le Charadrius guérit « de la jaunisse : si cet oiseau est regardé par un homme « attaqué de cette maladie, il détourne les yeux, les ferme « et s'enfuit ; ce n'est pas, comme quelques-uns le croient, « qu'il refuse son secours ; mais, s'il regarde cet homme, « il attire à lui sa maladie. C'est une qualité qu'il tient « encore de la nature : aussi évite-t-il sa vue comme un « trait perçant. Tu sais encore que l'haleine et les regards « du serpent appelé Basilic, sont funestes et mortels à « tout ce qu'il rencontre. Il ne faut donc pas s'étonner si « quelques personnes enchantent même leurs meilleurs « amis, ceux à qui elles veulent le plus de bien. Envieu- « ses par tempérament, le cœur chez elles est innocent, « la nature seule est coupable.

« — Tu viens, me dit Chariclès, après quelques instants « de silence, de faire luire à mes yeux un flambeau qui dis- « sipe les ténèbres dont mon esprit était obscurci. Plût « aux Dieux que le cœur de Chariclée fût sensible et qu'il « connût l'amour ! Non, je ne la regarderais pas comme « malade, mais comme jouissant d'une parfaite santé. Tu « sais ce que je t'ai demandé. Hélas ! il n'est pas à crain- « dre qu'avec son aversion pour l'hymen et pour l'amour, « elle soit attaquée de ce mal : c'est plutôt à quelque en- « chantement qu'il faut attribuer son indisposition. O toi, « mon ami, toi dont les lumières sont si étendues, sans « doute tu n'oublieras rien pour la guérir ! » Je lui pro- mis tous les secours dont je serais capable, si je la voyais dans un état alarmant.

« Pendant que nous cherchions ainsi à découvrir la

maladie de Chariclée, un homme hors d'haleine accourt à nous. « Mes amis, nous dit-il, on dirait, à voir votre len-
« teur, qu'on vous appelle à des combats sanglants, et
« non au festin que le beau Théagène a préparé, et au-
« quel le plus grand des héros, Néoptolème, doit prési-
« der. Venez; il ne manque plus que vous : ne vous faites
« pas attendre jusqu'au soir. » Chariclès, s'approchant
« de mon oreille : « Cet homme, me dit-il, ne nous per-
« met pas de délibérer. Il me semble pris de vin. Allons,
« car il pourrait bien finir par en venir aux voies de fait.
« — Tu plaisantes, lui dis-je; cependant partons. »

« Aussitôt que nous fûmes arrivés, Théagène place Chariclès à côté de lui, et me témoigne à moi-même quelques égards en faveur du grand-prêtre. Je ne t'ennuierai point par un long détail de ce festin. Je ne te parlerai point des danses des jeunes filles, de la musique, des divers amusements auxquels se livrèrent les jeunes gens, de la délicatesse, du goût exquis des viandes, ni des autres choses, qui rendirent ce repas agréable et délicieux. Mais je n'oublierai pas des choses qu'il t'est nécessaire de savoir, qu'il m'est agréable de rapporter.

« Théagène montrait beaucoup d'enjouement et tâchait de bien accueillir tous les convives. Mais il ne put me cacher les secrets tourments de son âme. Ses regards erraient çà et là; de temps en temps de profonds soupirs s'échappaient de son sein : tantôt, la tête baissée, il semblait absorbé dans de profondes réflexions; bientôt après il revenait à lui, comme s'il se fût aperçu de ses distractions, et l'on voyait alors la joie briller sur son visage. Ces changements rapides semblaient ne lui coûter rien. L'âme d'un amant, comme celle d'un homme ivre, est mobile et sans consistance : tous deux sont dominés par une passion susceptible de bien des modifications. Aussi un amant est-il sujet à l'ivresse, et un homme ivre, à l'amour; mais lorsqu'il succombait sous le poids de l'ennui et du chagrin, tous les convives s'apercevaient de son malaise. Chariclès lui-même, voyant ces inégalités, me dit à l'oreille : « Quelque regard d'envie

« s'est sans doute arrêté sur Théagène ; il me semble être « dans le même état que Chariclée. — Assurément, lui « dis-je ; et tu ne dois pas en être étonné. Comme elle, « il a été beaucoup regardé pendant la cérémonie. »

« Lorsque le moment de porter la coupe à la ronde fut arrivé, Théagène, quoique malgré lui, but le premier, et présenta ensuite la coupe à chacun des convives. Lorsqu'il fut arrivé à moi, je le remerciai et ne voulus point boire. Attribuant ce refus au mépris, il me lance un regard terrible et enflammé de colère. Chariclès s'en aperçut : « Cet homme, lui dit-il, ne boit point de vin « et ne mange rien de ce qui a eu vie. » Théagène lui en demande la raison : « Il est Égyptien, de Memphis, con- « tinua Chariclès, et grand-prêtre d'Isis. » Ces mots remplissent l'âme de Théagène d'une joie subite : il se lève à l'instant, demande de l'eau, en boit ; puis s'adressant à moi : « O le plus sage des hommes ! s'écrie-t-il, reçois « au moins cette coupe de ma main : elle contient la li- « queur que tu aimes. Faisons sur cette table des liba- « tions à l'amitié. — J'y consens, beau Théagène, lui « dis-je ; depuis longtemps je suis ton ami. » Je reçus la coupe de ses mains et je bus.

« Ainsi finit le festin. Les convives se séparent ; je me retire accablé des caresses de Théagène, qui m'embrassa plusieurs fois avec toute l'effusion du cœur le plus sensible. Rentré chez moi, je fus longtemps à m'endormir ; je ne songeai qu'à Théagène et à Chariclée : je repassai dans mon esprit les dernières paroles de l'oracle, dont je cherchai encore à pénétrer le sens. Déjà la nuit était au milieu de sa course, lorsque je crus voir Diane et Apollon, si toutefois je ne les vis pas réellement. L'un me remettait Théagène et l'autre Chariclée ; et, m'appelant par mon nom : « Il est temps, me disaient-ils, de re- « tourner dans ta patrie : tel est l'ordre des destins. « Abandonne cette terre ; emmène avec toi ces deux « jeunes gens ; traite-les comme tes enfants ; conduis- « les en Égypte, et partout où il plaira aux Dieux. » Après avoir ainsi parlé, ils disparaissent, me lais-

sant bien persuadé que ce n'est point une vision.

« Je ne doutais pas que ce que j'avais vu ne fût réel; mais je ne savais dans quel pays, chez quelle nation, les Dieux m'ordonnaient de conduire ces deux jeunes gens. — Mon père, dit Cnémon, tu me l'apprendras par la suite; mais, dis-moi, comment crois-tu que les Dieux se sont manifestés à toi, si ce n'est en songe? Car tu prétends les avoir vus en personnes. — Le sage Homère l'apprend lui-même, répondit Calasiris; mais bien des lecteurs lisent ses vers sans y faire attention : *j'ai reconnu*, dit le poète, *le Dieu à sa démarche aisée ; car les Dieux se font bien reconnaître.* — Je crois moi-même, répond Cnémon, avoir fait comme la plupart des lecteurs; et peut-être ne me rappelles-tu ce passage que pour m'en convaincre, il ne m'a jamais présenté d'autre sens que celui que j'y ai trouvé la première fois que je l'ai lu; et j'ignore quelles particularités il peut renfermer concernant la divinité. »

Calasiris, après quelques instants de silence et de recueillement, comme s'il méditait sur la divinité : « Cnémon, dit-il, les Dieux et les génies viennent à nous et disparaissent cachés le plus souvent sous la figure humaine, quelquefois sous celle d'être d'une autre espèce ; mais leur apparition sous les traits de l'humanité nous en impose davantage. Fussent-ils méconnus des profanes, le sage ne les méconnaît jamais ; leurs regards fixes, leurs paupières immobiles peuvent les faire distinguer aisément : ils ne marchent point, comme nous, en remuant leurs pieds alternativement ; mais ils semblent glisser, voler rapidement, fendre les airs comme les oiseaux. Aussi, chez les Égyptiens, les statues des Dieux ont-elles les deux pieds unis et serrés l'un contre l'autre; c'est ce que l'Égyptien Homère, qui avait vu nos livres sacrés, fait entendre dans ses ouvrages en termes couverts, mais cependant intelligibles. Il dit, en parlant de Minerve : *Des éclairs partaient de ses yeux*, de Neptune, *à sa démarche facile je reconnus un Dieu ;* comme s'il eût dit, *à son vol rapide.* Car le poète veut dire qu'il

marchait aisément, et non pas *je reconnus aisément*. — Divin Calasiris dit alors Cnémon, tu viens de m'initier aux choses divines ; mais tu as plusieurs fois surnommé Homère l'Égyptien ; et personne, peut-être jusqu'à présent, n'a entendu dire qu'Homère fût d'Égypte. Je n'ai pas de preuve du contraire ; mais tu m'étonnes, et je te prie de vouloir bien m'éclaircir ce point. — Ce que tu me demandes, répond Calasiris, est absolument étranger à notre sujet ; cependant je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots.

« Que d'autres fassent naître Homère dans un autre pays ; que le sage n'ait point d'autre patrie que l'univers, je le veux bien. Mais Homère n'en est pas moins Égyptien ; il naquit à Thèbes, qu'il appelle lui-même Thèbes aux cent portes. Son véritable père fut Mercure, quoiqu'on le crût fils d'un prêtre de ce Dieu. L'épouse de ce prêtre, après s'être purifiée selon le rit de nos pères, s'endormit dans le temple. Mercure s'approcha d'elle et donna le jour à Homère, qui même porta des indices de l'illégitimité de sa naissance. Lorsqu'il vint au monde, une de ses cuisses se trouva toute couverte de longs poils. Il fut appelé Homère, parce qu'il errait de pays en pays, et surtout dans la Grèce, en chantant ses poèmes. Il ne parle ni de lui, ni de sa patrie, ni de sa famille ; et ceux qui connaissaient cette marque, qu'il portait sur son corps, vinrent à bout de le faire appeler Homère. — Mais pourquoi, reprit Cnémon, a-t-il gardé le silence sur sa patrie? — Peut-être, dit Calasiris, eut-il honte de se voir chassé de sa terre natale ; car il fut chassé par son père, lorsque sortant de l'adolescence, il se présenta pour se faire initier. Cette tache imprimée sur son corps, en imprima une à sa naissance. Peut-être même est-ce par sagesse qu'il a tu le nom de sa patrie. Peut-être a-t-il voulu, à la faveur de ce silence, passer pour citoyen de l'univers. — Ce que tu me dis, reprit Cnémon, me paraît assez probable. Les poèmes d'Homère, dont la sublimité et les charmes se ressentent du climat de l'Égypte, la majesté de son génie, tout prouve

qu'il n'aurait pu s'élever ainsi au-dessus des hommes, si quelque Dieu ou quelque génie ne lui eût donné le jour.

« Lorsque tu eus reconnu les Dieux aux signes indiqués par Homère, que fis-tu? — Je continuai de veiller comme auparavant, de réfléchir dans le calme et le silence de la nuit, si favorables à la méditation. Je me réjouissais; j'entrevoyais quelque lueur d'espérance : je me flattais de retourner bientôt dans le sein de ma patrie; mais l'idée de séparer Chariclès de sa fille me déchirait l'âme. Je ne savais comment emmener avec moi ces deux jeunes gens; comment les préparer à ce départ; comment cacher notre fuite; de quel côté fuir; par mer ou par terre : tout me jetait dans un extrême embarras. Enfin je passai la nuit dans la plus grande perplexité, sans pouvoir fermer les yeux.

« Le jour commençait à paraître, quand j'entendis du bruit dans le vestibule de ma demeure. La voix d'un jeune homme vient frapper mon oreille. Mon esclave demande: « Qui frappe à la porte et pourquoi? » La voix répond : « C'est Théagène le Thessalien. » L'arrivée de ce jeune homme me causa beaucoup de plaisir : je le fis entrer. Je crus que la fortune me facilitait elle-même les moyens d'exécuter mon projet. Je crus encore qu'ayant appris, pendant le repas, que j'étais Égyptien et grand-prêtre, il venait me prier de servir son amour. Il avait la même opinion que le reste des hommes, qui, dans leur ignorance, s'imaginent que tous les hommes, en Égypte, ont la même étendue de connaissances.

« Il y a en Égypte des charlatans, vil rebut de la populace, adonnés au culte de certaines idoles, toujours entourés de cadavres, n'étudiant que les simples, ne s'occupant que d'enchantements, aussi inutiles à eux-mêmes qu'à ceux qui les consultent, échouant dans presque tout ce qu'ils entreprennent, ne rendant que de funestes services, donnant des chimères pour des réalités, ne prédisant que des malheurs, n'inventant que des pratiques abominables, et se rendant les ministres

de plaisirs infâmes. Mais, mon fils, il y a aussi des hommes véritablement instruits, et qui n'ont rien de commun avec les premiers : ce sont les prêtres et les ministres du culte, qui, dès leur jeunesse, s'appliquent à s'instruire. Ils considèrent les astres, vivent avec les Dieux, scrutent les merveilles de la nature, contemplent les mouvements des corps célestes. La connaissance de l'avenir est le fruit de leurs veilles ; éloignés des maux qui affligent l'humanité, ils ne s'étudient qu'à être bons et utiles aux autres hommes. C'est cette sagesse, qui m'a exilé pour un temps de ma patrie, afin de me soustraire aux malheurs qu'elle me montrait dans l'avenir, afin de ne pas voir, comme je te l'ai dit, mes deux fils fondre l'un sur l'autre le fer à la main. Les Dieux et le destin en décideront selon leur volonté : eux seuls sont les maîtres de notre sort. C'est moins, je crois, pour dérober à mes regards un spectacle si funeste, qu'ils m'ont banni de ma patrie, que pour me faire trouver ici Chariclée, comme tu le verras par la suite de mon récit.

« Théagène entre dans ma chambre : il m'embrasse, je l'embrasse à mon tour ; je le fais asseoir auprès de moi sur mon lit. « Quelle affaire si pressante, lui dis-je, « t'amène chez moi de si grand matin ? — Hélas ! me dit-« il, après avoir plusieurs fois passé la main sur son « visage, il s'agit de tout pour moi. Je rougis de dire la « cause de mon arrivée ; » et il se tut. Je crois avoir trouvé le moment de faire l'inspiré, de paraître deviner ce que je savais parfaitement bien. Je le regarde d'un air de bonté et de douceur. « Pourquoi crains-tu de « parler, lui dis-je ? Il n'est point de secret pour les Dieux « ni pour moi. » Après quelques moments de silence, je pose mes doigts sur de petits cailloux, comme si je voulais compter, quoique je n'eusse aucun calcul à faire ; j'agite ma chevelure ; j'imite ceux qui sont agités d'une fureur divine : « Mon fils, lui dis-je, tu aimes. » A ces mots, il tressaille ; mais quand j'eus ajouté : « Chari-« clée est celle que tu aimes », il croit entendre un Dieu

il est près de se jeter à mes pieds pour m'adorer. Je l'arrête ; il se précipite dans mes bras, me prodigue mille caresses. Il remercie les Dieux de ne s'être point trompé dans ses espérances. Il me presse de le sauver ; me dit que c'en est fait de lui ; que la violence de son mal, que l'ardeur des flammes dont est embrasé son cœur, qui n'a point encore senti les feux de l'amour, exigent un prompt remède. Il m'assure avec serment qu'il n'a encore connu aucune femme, qu'il les a dédaignées toutes ; que, jusqu'ici, il a méprisé l'hymen et les amours ; que la beauté de Chariclée l'a convaincu qu'il n'est pas insensible ; mais qu'il n'a point encore trouvé de femme capable de fixer ses regards. En même temps, il verse un torrent de larmes, comme s'il eût été indigné de sa défaite.

« Je tâche de le ranimer, de le consoler : « Ne te désespère pas, lui dis-je, je te promets mes soins, et je « saurai trouver le secret de toucher le cœur de Chari- « clée : ses mœurs sont austères ; elle brave les lois de « l'amour ; elle méprise Vénus et l'hyménée ; mais elle ne « les méprise que de bouche. Je tenterai tout pour toi : « l'adresse triomphe quelquefois de la nature. Je ne te « demande que de ne pas perdre courage, de te sou- « mettre à tout ce que je t'ordonnerai. » Il m'assura qu'il ferait tout ce que je voudrais, fallût-il marcher sur des épées nues.

« Pendant que Théagène me promettait une docilité sans bornes, et toute sa fortune pour reconnaître mes services, un homme arrive de la part de Chariclès. « Le « grand-prêtre, me dit-il, te prie de te rendre auprès de « lui : il est ici près dans le temple d'Apollon. Un songe « a jeté la frayeur dans son âme ; il implore le secours du « Dieu. » Je congédie aussitôt Théagène et je me lève. Arrivé au temple, je trouve Chariclès assis, accablé de douleur et gémissant sans cesse. « D'où viennent donc, « lui dis-je, cette affliction et cet abattement ? — Hélas ! « me répondit-il, ne suis-je pas en effet le plus malheu- « reux des hommes ? J'ai eu un songe effrayant. J'ap-

« prends que ma fille est plus mal; qu'elle n'a pu fermer « les yeux de toute la nuit. Pour comble de malheur, on « célèbre demain les jeux. La prêtresse de Diane doit, en « vertu de nos lois, présenter un flambeau au vainqueur « dans la course armée, et distribuer les prix. Chariclée « se trouve dans l'alternative d'enfreindre les lois de nos « pères, en s'absentant, ou d'assister malgré elle à ces « jeux, et d'accroître son mal. La justice, la reconnais- « sance, les devoirs de l'amitié et de la religion réclament « aujourd'hui auprès de toi. Apporte un remède à ses « maux. Je sais, et tu l'as dit toi-même, qu'il est aisé de « guérir un charme donné par un œil d'envie : rien n'est « impossible aux prêtres égyptiens. » Je feignis de ne m'être point occupé de la maladie de Chariclée. Je lui demande la journée pour préparer un médicament. « A « présent, lui dis-je, allons voir ta fille ; assurons-nous « bien de son état : consolons-la autant que nous pour- « rons. Je te prie aussi de m'annoncer à elle comme quel- « qu'un que tu connais bien. Il faut qu'elle me regarde « comme un ami, et qu'elle me donne toute sa confiance. « — Eh bien! dit Chariclès, je ferai tout ce que tu vou- « dras. »

« Je ne te peindrai pas l'état dans lequel nous la trouvâmes. Le mal l'avait entièrement abattue ; les roses de son teint étaient fanées ; ses yeux, noyés de larmes, étaient mornes et flétris. Cependant elle se composa quand elle nous aperçut ; elle s'efforça de prendre son maintien et son ton de voix ordinaires. Chariclès, la prenant dans ses bras, lui donne mille baisers, lui prodigue mille caresses : « O ma fille, lui dit-il, ô l'âme de ma « vie, c'est à moi, c'est à ton père que tu caches ton mal ! « Un œil malin t'a enchanté : c'est le silence du crime que « tu gardes ici. Des regards funestes t'ont mise dans cet « état déplorable ; mais ne te désespère point : voici le sage « Calasiris qui va remédier à ton mal ; c'est un homme « vertueux et qui peut te guérir. Prêtre d'Isis, initié aux « mystères des Egyptiens dès son enfance, il possède un « art divin. C'est encore l'ami intime de ton père ; reçois-

« le avec confiance : il veut te rendre la santé ; abandonne-toi donc à lui. D'ailleurs, tu ne fuis pas la société des sages. »

« Chariclée ne nous répondit rien ; mais elle nous fit comprendre, par un signe de tête, qu'elle entendait parler de moi avec plaisir. Nous la quittâmes aussitôt. Chariclès me rappela ce qu'il m'avait demandé, de travailler à vaincre l'aversion de sa fille pour les hommes et pour l'hymen. Je l'assurai que bientôt il serait satisfait, et je calmai un peu ses inquiétudes. »

LIVRE QUATRIÈME

« Les jeux pythiques se terminèrent le lendemain. Une jeunesse nombreuse était rassemblée. L'amour lui-même, je crois, y présida et distribua les prix ; l'amour, qui voulut faire voir quelle énergie il sait inspirer aux âmes qu'il a subjuguées. Voici ce qui s'y passa.

« La Grèce entière était spectatrice. Les Amphictyons présidaient. Quand les combats de la course, de la lutte, du pugilat furent terminés avec la plus grande pompe, un héraut, élevant la voix, s'écria : « *Que les Hoplites paraissent.* » En même temps, on voit briller à l'extrémité de la carrière, la belle Chariclée. Pour ne pas enfreindre les lois de sa patrie, elle avait pris sur elle-même d'assister à la célébration des jeux ; mais je crois plutôt que le désir de voir Théagène l'y avait amenée. Dans sa main gauche est une torche allumée ; dans la droite une branche d'olivier. Aussitôt qu'elle paraît, tous les regards se tournent vers elle ; mais les yeux de Théagène préviennent ceux de toute l'assemblée. Rien de plus perçant que la vue d'un amant. Théagène, averti peut-être qu'elle allait paraître, épiait le moment heu-

reux où elle devait se montrer : il était assis à mes côtés. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il ne peut garder le silence : « C'est Chariclée, me dit-il, à voix basse. C'est elle-« même. » Je lui ordonne de rester tranquille.

« A la proclamation du héraut, un athlète, fier de ses premiers triomphes, bouillant de courage, revêtu d'une armure brillante, s'élance impétueusement dans la carrière, comme s'il ne devait point trouver d'antagoniste : personne en effet ne se présente pour lui disputer la victoire; personne sans doute n'osait se mesurer contre lui. Les Amphictyons le renvoient sous prétexte que les lois ne permettent pas de couronner un athlète, sans qu'il ait combattu. Celui-ci demande que le héraut fasse une seconde proclamation; qu'il demande si quelqu'un veut lui disputer la victoire; les présidents des jeux le lui accordent. Le héraut fait une seconde proclamation. « Cet « homme m'appelle, me dit Théagène. — Comment, cet « homme t'appelle! — Oui, mon père, personne en ma « présence, sous mes yeux, ne prendra des mains de Cha-« riclée, le prix dû au vainqueur. — Mais... une défaite... « mais la honte qui la suivra n'est-elle rien à tes yeux? — « Quel coureur aura la vue assez perçante, les pieds assez « agiles, pour voir, pour atteindre Chariclée avant moi et « me laisser derrière lui? Quel homme, à la vue de Cha-« riclée, s'élevera dans les airs, volera avec la rapidité « d'un oiseau? Les ailes que les peintres donnent à « l'Amour, ne sont-elles pas l'emblème de la vitesse d'un « amant? Personne, jusqu'ici, pardonne à la confiance qui « m'anime, non, personne, jusqu'ici, ne peut se vanter « d'avoir surpassé Théagène à la course. »

« En achevant ces mots, il se lève brusquement, s'avance au milieu de l'arène, donne son nom, celui de son pays et tire sa place au sort. Couvert de son armure, il se tient à l'entrée de la carrière, attendant avec impatience que la trompette donne le signal. Tel Homère nous représente Achille sur les bords du Scamandre, ne respirant que les combats.

« A la vue d'un spectacle si inattendu, toute la Grèce

est agitée : les spectateurs font pour Théagène les mêmes vœux que pour eux-mêmes. La beauté a quelque chose de séduisant : elle sait mettre tous les hommes dans ses intérêts. J'observais Chariclée de loin ; je la voyais agitée de mouvements violents. Je voyais se peindre successivement sur sa figure les différentes passions d'une amante. Enfin, le hérant proclame au milieu des spectateurs, les noms des deux athlètes, *Ormène d'Arcadie,* et *Théagène de Thessalie.* On donne le signal. Ils partent. L'œil a peine à les suivre. Chariclée ne peut se contenir. Elle tressaille ; elle bondit : elle court avec Théagène ; elle lui donne des ailes. L'inquiétude, l'attente se peignent dans les yeux des spectateurs. Pour moi, j'étais dans la plus violente agitation ; je tremblais pour celui que j'avais adopté pour mon fils. — On ne doit pas s'étonner, dit Cnémon, que les spectateurs fussent dans des transes si violentes, puisque je tremble moi-même en ce moment pour Théagène. Hâte-toi de me dire s'il fut proclamé vainqueur.

— Arrivé au milieu de la carrière, il se retourne et regarde Ormène ; puis soulevant son bouclier, il lève la tête, arrête ses regards sur Chariclée, s'élance avec la rapidité d'un trait qui vole vers le but, et devance son antagoniste de plusieurs orgies, comme on le vit ensuite par la mesure. Il vole vers Chariclée ; et feignant d'être emporté par la rapidité de la course, il se précipite dans ses bras. Je m'aperçus même qu'en prenant la branche d'olivier, il baisa la main qui la lui donnait. — Cette victoire, ce baiser de Théagène, dit Cnémon, me rendent la vie..... Que fit-on ensuite ? — Tu es insatiable, répond Calasiris : le sommeil même ne peut te subjuguer. Déjà la plus grande partie de la nuit est passée, et tu ne songes pas encore à te livrer au repos. La longueur de mon récit ne te fatigue point. — Mon père, répond Cnémon, je ne suis pas de l'avis d'Homère, qui dit qu'on se rassasie de tout, et même de l'amour. On ne se rassasie point de plaisirs, de quelque manière qu'on les goûte. Il n'y aurait qu'une âme aussi dure que le fer et le diamant,

qui pût être insensible aux charmes d'entendre parler, même pendant une année, des amours de Théagène et de Chariclée. Continue donc, je te prie, ta narration.

— Théagène est couronné, proclamé vainqueur, et reconduit au milieu des acclamations de tous les spectateurs. Chariclée, revoyant Théagène, ne dissimule plus sa défaite. Sa passion la subjugue entièrement. La rencontre de deux amants réveille l'amour dans leur âme, rallume des feux qui les consument comme les flammes consument une forêt. Chariclée, de retour chez elle, passe une nuit encore plus triste que les précédentes.

« Pour moi, il me fut impossible de dormir un instant ; je ne songeai qu'aux moyens de cacher notre fuite. Je cherchai dans quel pays la divinité m'ordonnait de conduire ces jeunes amants. Je résolus de fuir par mer ; et les dernières paroles de l'oracle : « Fendant les flots « écumeux, partez pour arriver dans une terre brûlée « par les rayons du soleil » me déterminèrent à prendre cette voie. Mais je ne savais dans quel pays les mener. Les bandelettes trouvées avec Chariclée, auraient pu me donner quelques lumières. Chariclès m'avait dit avoir appris que sur ces bandelettes était tracée son histoire. J'espérais aussi y trouver le nom de sa patrie et le secret de sa naissance. Je conjecturais que c'était dans sa patrie que les Dieux m'ordonnaient de la conduire.

« Je me rends au point du jour chez Chariclée. En entrant, je trouve tout le monde, et surtout Chariclès, plongé dans la douleur. Je m'approche ; je demande quel est le sujet de cette consternation. « La maladie de ma « fille a redoublé, dit Chariclès : elle a passé une nuit plus « cruelle que les précédentes. — Lève-toi, lui dis-je ; reti- « rez-vous tous : qu'on m'apporte seulement du laurier, « un trépied, de l'encens et du feu. Que personne n'entre « ici que je n'appelle. » Chariclès fait exécuter mes ordres. Lorsque je fus seul, je me mis en devoir de jouer mon rôle, comme un acteur qui paraît sur la scène. Je brûle de l'encens. Je prononce quelques prières à voix basse,

en agitant la branche de laurier sur Chariclée, remuant la tête et bâillant comme si j'eusse été accablé de sommeil et de vieillesse. Je ne cesse qu'après avoir fait mille extravagances sur elle et sur moi. Elle souriait du bout des lèvres, me faisant entendre que tout était inutile ; que je ne connaissais point sa maladie. Enfin, m'asseyant auprès d'elle : « Prends courage, ma fille, lui « dis-je, elle n'est pas dangereuse ; il est facile de la gué- « rir. On a jeté un charme sur toi, quand tu as présidé à « la fête, et surtout quand tu as distribué les prix. C'est « Théagène qui t'a charmée. Je l'ai observé courant dans « le stade, couvert de son armure. Ses yeux se sont arrê- « tés plus d'une fois sur toi. — Que Théagène, dit-elle, « m'ait regardée ou non, peu m'importe..... Quelle est sa « naissance, sa patrie ? J'ai vu beaucoup de personnes le « regarder avec admiration. — Il est de Thessalie, tu as « dû l'apprendre du héraut qui l'a proclamé vainqueur. Il « se prétend issu d'Achille, et je l'en crois, si l'avantage « de la taille, la beauté, sont des signes certains d'une « naissance illustre. Mais il n'a ni l'orgueil, ni la fierté du « vainqueur d'Hector. La douceur de ses manières tem- « père la fierté de son courage. Malgré tous ces avantages, « malgré le charme que ses regards ont jeté sur toi, il « souffre plus de maux qu'il ne t'en fait. — Mon père, me « dit-elle, je te rends grâce de l'intérêt que tu prends à « mon état ; mais pourquoi calomnier un innocent ? Ma ma- « ladie n'est point un enchantement. — Ma fille, pourquoi « me la cacher ? pourquoi ne pas parler avec franchise et « avec confiance, afin que je puisse te soulager ? ne suis- « je donc pas ton père par le nombre des années, et sur- « tout par la tendresse que j'ai pour toi ? ne suis-je pas « l'ami de ton père ? n'est-ce pas la même âme qui anime « nos deux corps ? Découvre-moi la cause de tes tourments, « et compte sur ma discrétion. Je vais même, si tu le dé- « sires, t'en assurer par des serments. Ouvre-moi le fond « de ton âme ; ne t'obstine pas à garder un silence funeste. « Une maladie qui serait bientôt guérie, si elle était con- « nue, devient incurable avec le temps. Le silence nourrit

« des maux qui seraient bientôt soulagés, si les malades « voulaient parler. »

« Chariclée resta quelques moments sans me répondre; mais on voyait les divers mouvements qui agitaient son âme, se peindre sur sa figure. « Accorde-moi aujour-« d'hui, me dit-elle enfin; demain tu apprendras quelle « est ma maladie, si toutefois tu ne la connais pas, puis-« que tu te prétends doué de l'esprit prophétique. » Je me lève aussitôt, et je sors pour ménager sa pudeur. Chariclès vient au-devant de moi. « Qu'as-tu à m'an-« noncer? me dit-il. — Tout va bien. Demain tes inquiétu-« des cesseront; ta fille sera guérie. Elle consentira encore « à une autre chose, qui ne peut manquer de te faire plai-« sir. Rien cependant n'empêche d'appeler un médecin. » Je le quittai aussitôt pour prévenir les autres questions qu'il aurait pu me faire.

« A peine étais-je sorti de chez Chariclée, que j'aperçois Théagène errer autour de l'enceinte qui environne le temple, s'entretenant avec lui-même. La vue seule de la demeure de Chariclée semblait l'enchanter. Je détourne la tête, et je passe auprès de lui, feignant de ne pas le voir. « Bonjour, Calasiris, me dit-il. Arrête; c'est toi « que j'attendais. » Je me retourne aussitôt. « C'est le beau « Théagène, dis-je. Je ne t'avais pas vu. — Comment « beau! je ne puis plaire à Chariclée! — Ne cesseras-tu « point de m'insulter, lui dis-je d'un air indigné, d'insul-« ter à mon art, qui a subjugué Chariclée, qui l'a forcée de « t'aimer? Tu es à ses yeux un Dieu. Elle désire te voir. « — O mon père! que dis-tu? Chariclée..... me voir..... « Que ne me conduis-tu à l'instant chez elle! » En même temps il se met à courir. « Arrête, lui dis-je, en le sai-« sissant par la robe; modère ton ardeur. Il n'est pas ici « question d'un bien qui soit le prix de l'agilité, qu'il soit « facile d'atteindre et d'enlever. Il faut user de beaucoup « de circonspection pour ne rien faire qui puisse être dé-« savoué par l'honneur, bien prendre ses mesures pour « assurer le succès. Ignores-tu que Chariclès est un des « principaux de Delphes? ignores-tu que les lois condam-

« nent les ravisseurs à la mort ? — Que m'importe la mort, « pourvu que je meure dans les bras de Chariclée. Cependant, si tu le juges plus convenable, allons trouver « Chariclès, demandons-lui la main de sa fille ; mon alliance ne le déshonorera pas. — Nous ne l'obtiendrons « pas. Ce n'est pas que Chariclès dédaigne ton alliance ; « mais depuis longtemps il a promis sa fille à son neveu. « — Malheur à lui, quel qu'il soit ! s'écrie Théagène. Personne, tant qu'il me restera un souffle de vie, non, personne n'obtiendra la main de Chariclée : ce bras, ce fer « sauront bien l'empêcher. — Modère-toi, lui dis-je, il ne « faut ici ni emportement, ni violence ; suis seulement « mes avis ; soumets-toi à tout ce que je te dirai. Retire-toi maintenant ; garde-toi de te montrer ici fréquemment ; viens me trouver seul et à l'insu de tout le « monde. » Théagène se retire d'un air morne et abattu.

« Le lendemain je rencontre Chariclès. A peine m'a-t-il aperçu, que, se précipitant dans mes bras, il me serre contre son sein et m'embrasse à plusieurs reprises. « C'est à ta sagesse, c'est à ton amitié que je le dois, « s'écrie-t-il. Tu as opéré un prodige. L'inflexible Chariclée est gagnée ; son cœur indomptable est fléchi : elle « aime. » Mon amour-propre était flatté. Je fronçais le « sourcil ; je marchais fièrement et à grands pas. « Je « savais bien, lui dis-je, qu'elle ne tiendrait pas contre « mes premiers efforts ; cependant je n'ai pas employé « toutes les ressources de mon art. Mais comment as-tu « découvert qu'elle aime ? — J'ai suivi ton conseil ; j'ai « appelé les médecins les plus renommés de cette ville ; « je les ai priés de la voir ; je leur ai promis de payer « leurs soins de toute ma fortune. Entrés dans la chambre « de ma fille, ils lui ont demandé quel était son mal. Au « lieu de leur répondre, elle s'est retournée de l'autre « côté, répétant sans cesse ce vers d'Homère :

« O Achille, fils de Pélée, le plus brave des Grecs.

« Acestinus, que tu connais peut-être, lui prend la main, « croyant découvrir sa maladie dans les pulsations du « pouls, correspondant aux battements du cœur. Après

« avoir réfléchi quelque temps, tantôt levant, tantôt bais-
« sant la tête : « Chariclès, me dit-il, c'est en vain que tu « nous as appelés; notre art ne peut rien contre une telle « maladie. — Grands Dieux ! me suis-je écrié, que dites- « vous ? C'en est donc fait de ma fille : je n'ai donc plus « d'espoir ! — Ne te désole pas, me dit-il, écoute-moi ; « et me prenant en particulier, il me parle ainsi :

« Notre art n'a de pouvoir que contre les maladies du « corps ; mais il ne peut rien contre celles de l'âme. Lors- « que celle-ci souffre des maladies du corps, elle peut « trouver quelque remède dans la médecine. Il est bien « vrai que ta fille est malade ; mais ce n'est point de corps. « Elle n'a ni plénitude d'humeurs, ni pesanteur de tête. « La fièvre ne circule point dans ses veines. Enfin, aucune « partie de son corps n'est attaquée, sois-en bien per- « suadé. » Je redouble mes instances ; je le conjure de « m'éclairer, s'il est possible, sur la cause de cette mala- « die. « Chariclée elle-même, continue-t-il, ignore que « c'est son âme qui est malade, et que sa maladie n'est « qu'un violent amour. Ne vois-tu pas comme ses yeux « sont humides de pleurs, son visage abattu, son teint « pâle ? Elle ne se plaint d'aucun mal interne. Sa raison « est égarée ; ses discours n'ont point de suite. Ce n'est « point la douleur qu'elle ressent, qui lui ôte le sommeil : « elle a perdu tout à coup son embonpoint. C'est à toi de « chercher celui qui peut la guérir. Puisses-tu le trou- « ver. » Acestinus, à ces mots, se retire.

« C'est toi que j'implore ; toi mon sauveur, mon ange « tutélaire, de qui j'attends tout, toi qui as seul la con- « fiance de Chariclée. Je l'ai priée, conjurée de me décou- « vrir son mal ; elle s'est contentée de me répondre qu'elle « ne le connaissait point ; que tout ce qu'elle savait, c'est « que Calasiris seul pouvait la guérir. Elle m'a prié en « même temps de te conduire auprès d'elle. J'ai jugé « aussitôt que ton art l'a fléchie. — Tu connais sa passion ; « en connais-tu aussi l'objet ? — Non, assurément ; com- « ment le connaîtrais-je ? Mais il n'est point de sacrifice « que je ne fisse pour que ce fût mon neveu Alcamène,

« que depuis longtemps je lui propose, et que je lui ai « proposé toutes les fois que j'ai tenté de changer sa réso- « lution. — Tu peux t'en assurer ; conduis ton neveu chez « elle; fais-le paraître à ses yeux. » Il approuve mon avis et me quitte.

« Quelque temps après je le rencontre. « J'ai une chose « bien affligeante à t'apprendre, me dit-il. Ma fille, je « crois, est frénétique. Son état présente quelque chose « de bien extraordinaire. J'ai suivi ton conseil ; j'ai paré « mon neveu Alcamène, et je l'ai conduit chez elle. La « vue de la tête de la Gorgone, ou de quelque autre objet « plus affreux encore, n'aurait pas fait plus d'impression « sur elle. Elle a poussé un cri aigu et perçant ; elle a « tourné la tête de l'autre côté, se serrant le col dans ses « deux mains, menaçant de se donner la mort, si nous ne « sortions au plus tôt. Nous nous sommes précipités hors « de sa chambre. Que pouvions-nous faire en voyant une « chose si extraordinaire ? Je viens te supplier encore une « fois de ne pas laisser ma fille dans un pareil état ; de ne « pas m'abandonner moi-même, moi dont les vœux sont « si cruellement déçus.

« — Chariclès, lui dis-je, tu ne te trompes point. Ta fille « éprouve véritablement des accès de frénésie : c'est la « violence de mes remèdes qui l'a mise dans cet état ; mais « il les fallait tels pour la contraindre à faire ce qui répu- « gnait également à son tempérament et à ses goûts. Un « Dieu ennemi, je crois, en empêche le succès et combat « mes efforts. Il faut me montrer cette bandelette que tu « as trouvée parmi les autres objets exposés avec Chari- « clée. Je crains que cette bandelette ne soit enchantée, « qu'elle ne porte avec elle quelques prestiges qui lui en- « durcissent l'âme. Je crains que quelque ennemi n'ait « fermé l'entrée de son cœur aux charmes de l'amour et « aux douceurs de l'hymen. » Quelques moments après, il m'apporte cette bandelette. Je le prie de me laisser seul. Il se retire. Je retourne chez moi ; je m'empresse d'examiner cette bandelette : je la trouve remplie de caractères éthiopiens, non de ceux dont se sert le peu-

ple, mais de ceux dont se servent les rois et qui ressemblent beaucoup aux caractères sacrés des Égyptiens. Je les parcours et je trouve ce qui suit :

« Persine, reine d'Éthiopie. C'est pour une fille, dont « je ne sais quel sera le nom, que je ne connais que par « les douleurs de l'enfantement, que je trace ces mots, « présent funeste et arrosé de mes larmes. »

« Je fus frappé d'étonnement, Cnémon, en voyant le nom de Persine. Je lus le reste, ainsi conçu :

« O ma fille! j'étais innocente quand je t'ai exposée « pour te dérober aux yeux de ton père Hydaspe ; j'en « prends à témoin le soleil, de qui nous descendons. « Cependant, pour me justifier à tes yeux, si tu prolon-« ges tes jours, aux yeux du mortel bienfaisant en-« voyé du ciel pour te sauver, s'il en est qui te sauve, « aux yeux de l'univers entier, je vais détailler les motifs « qui m'ont déterminée à t'exposer.

« Nos premiers ancêtres, sont, parmi les Dieux, le « Soleil et Bacchus ; et parmi les héros, Persée, Andro-« mède et Memnon. Ceux qui, dans la suite des temps, « construisirent le palais des rois d'Éthiopie, l'ornèrent « de peintures qui représentent nos ancêtres. Les sta-« tues, les tableaux où sont tracés les exploits de ces « héros, sont placés dans les portiques et les apparte-« ments des hommes. Les amours d'Andromède et de « Persée ornent l'appartement où je couche. Les nœuds « de l'hymen m'unissaient depuis dix ans à Hydaspe, « mais nous n'avions pas encore d'enfants. Un jour, pen-« dant les ardeurs brûlantes du midi, le sommeil s'em-« para de moi. Ton père, prétextant des ordres qu'il « avait reçus en songe, vint me trouver et réclama les « droits d'époux. Bientôt je m'aperçus que j'étais en-« ceinte. Tout le temps qui précéda l'enfantement, ne « fut qu'une fête continuelle pour tous les Éthiopiens. « Le roi, qui se flattait que je lui donnerais un succes-« seur à la couronne, remerciait les Dieux par des sacri-« fices sans nombre. Mais je donnai le jour à une fille « blanche, couleur inconnue en Éthiopie. Voici, je crois,

« quelle en était la cause. Au moment où je tenais « ton père dans mes bras, mes yeux s'arrêtèrent sur le « tableau qui représentait Andromède absolument nue, « puisque l'artiste avait saisi le moment où Persée ve- « nait de la descendre du rocher; et le fruit malheureux « que je conçus dans mon sein, ressembla à l'image qui « m'avait frappée. Persuadée que ta couleur déposerait « contre moi, que personne ne croirait à ce que je pour- « rais alléguer pour ma justification, j'ai mieux aimé, « pour me garantir d'une mort ignominieuse, t'aban- « donner à la fortune, que de te livrer à un trépas « assuré, ou t'entendre appeler d'un nom injurieux à ma « vertu. Je trompai ton père : je lui dis que tu étais « morte, mais je te fis exposer en secret, avec beaucoup « de richesses destinées à celui qui te sauverait la vie. « Entre autres ornements, je te parai de cette bandelette « où est tracée ta malheureuse histoire et la mienne : « elle est arrosée de mes larmes et de mon sang. O toi! « qui la première m'as fait connaître le plaisir d'être mère, « qui as été en même temps une source de douleurs « pour moi ; ô ma fille ! qui ne l'as été qu'un instant, si « tu prolonges tes jours, souviens-toi de ta naissance. « Chéris la pudeur, c'est la vertu de notre sexe. Par « elle, tu soutiendras la gloire de ton origine, tu hono- « reras ceux qui t'ont donné le jour. Parmi tous les ob- « jets exposés avec toi, conserve avec le plus grand « soin un anneau dont ton père m'a fait présent lorsqu'il « recherchait ma main : il porte l'empreinte du sceau « royal ; le chaton, fait d'une pantarbe douée d'une vertu « secrète, doit te le faire regarder comme sacré. Telles « sont les paroles que je t'adresse sur cette bandelette, « puisqu'un Dieu jaloux me prive du plaisir de te voir « et de t'entretenir de vive voix. Peut-être seront-elles « vaines ; peut-être aussi seront-elles un jour d'une « grande utilité ; car l'avenir est voilé aux yeux « des mortels. Ta beauté, funeste à ta mère, ne te « sert de rien. Cette bandelette, si tu vis, révèlera « le secret de ta naissance. Mais si..... puissé-je

« ne jamais l'apprendre!..... ce sont des larmes de « regret et d'amertume dont j'arrose ta cendre. »

« La lecture de ce qui était tracé sur cette bandelette dissipa mes incertitudes. J'admirais la sagesse des Dieux. La tristesse et la joie remplissaient mon cœur; des larmes, mêlées de plaisir, coulèrent de mes yeux. Pendant que je m'applaudissais d'avoir levé le voile qui me cachait le passé et d'avoir démêlé le sens de l'oracle, l'incertitude de l'avenir, les misères de la vie, l'inconstance, la fragilité des choses humaines, les caprices et les bizarreries de la fortune, dont Chariclée me présentait un exemple si frappant, me remplissaient de compassion, de soucis et d'inquiétudes. Sa naissance, ses aventures, ses traverses, la distance immense qui la séparait de sa patrie, se présentaient sans cesse à mon esprit. Éthiopienne d'origine, née du sang royal, elle avait perdu tous ces titres, et n'était regardée que comme le fruit du libertinage. J'étais dans la plus grande perplexité, déplorant le passé, et n'osant lui assurer un sort plus heureux pour l'avenir. Enfin le calme se rétablit dans mon âme ; je résolus d'exécuter mon projet et sans délai.

« Je me rends chez Chariclée. Je la trouve seule, accablée par sa maladie. Son courage la soutenait encore ; mais son corps abattu, ses forces épuisées, la mettaient hors d'état de résister longtemps au progrès du mal. J'ordonne à tous ceux qui étaient présents de se retirer ; je demande le calme le plus profond, sous prétexte que je vais faire des vœux et des invocations sur Chariclée. « Chariclée, lui dis-je, c'est aujourd'hui qu'il faut m'ouvrir ton cœur. Tu m'as promis hier de n'avoir aucune « réserve pour un homme qui peut, malgré ton silence, « pénétrer dans le fond de ton âme. » A ces mots, Chariclée me prend la main, la baise, l'arrose de ses larmes : « Sage Calasiris, me dit-elle, accorde-moi cette première « faveur ; ne m'oblige pas de te révéler mes tourments, « puisque tu dis les connaître : mon honneur me com- « mande le silence. Permets-moi de taire un mal honteux

« qu'il est plus honteux encore de dévoiler. Les progrès « qu'il fait tous les jours m'accablent ; mais ce qui me « déchire l'âme, c'est de ne l'avoir point arrêté dès sa « naissance, de m'être laissée subjuguer par une passion « contre laquelle mon cœur s'était révolté jusqu'à ce fu- « neste moment, une passion dont le nom seul flétrit le « saint nom de chasteté.

« — Ma fille, lui dis-je pour la consoler, ce silence sur « l'état de ton cœur mérite les plus grands éloges. Je n'ai « pas besoin d'apprendre de ta bouche ce que les secrets de « mon art m'ont appris depuis longtemps. Il est beau de « te voir rougir d'un sentiment qu'il est glorieux à ton sexe « de tenir caché. Mais, puisqu'enfin ton cœur connaît l'a- « mour, puisque l'image de Théagène y règne (les Dieux « eux-mêmes m'ont instruit de son bonheur) sache que « tu n'es ni la seule, ni la première qui ressentes cette « passion. Bien des femmes illustres, bien des vierges ont « eu, comme toi, un cœur sensible. L'amour est le plus « puissant des Dieux : on nous représente les autres Im- « mortels asservis à ses lois. Il faut que la sagesse elle- « même préside à toutes tes démarches. Il eût été beau, « sans doute, de rester inaccessible aux traits de l'amour ; « mais quand une fois il est maître de nous, c'est à la « vertu à nous retenir dans les bornes du devoir. Tu peux « m'en croire, fuis l'opprobre dont pourrait te couvrir ta « passion ; que des nœuds légitimes te lient à celui que « tu aimes, et que l'hymen guérisse tes maux. »

« Pendant que je parlais ainsi, la sueur ruisselait sur tout son corps. La joie que lui inspiraient mes discours, les tourments de l'espérance, la honte de voir son secret arraché, se peignaient successivement sur son visage. « Mon père, me dit-elle, après un long silence, tu me « parles d'hymen ; mais Chariclès y consentira-t-il ? mon « vainqueur lui-même ne me dédaignera-t-il pas ? — Tu « n'as rien à redouter de la part de Théagène, lui dis-je ; « l'amour le domine avec plus d'empire peut-être que toi. « Tu as allumé dans son cœur tous les feux qui te dévo- « rent. Vos âmes, dès votre première entrevue, ont senti

« qu'elles étaient faites l'une pour l'autre, et ont éprouvé « sur-le-champ les mêmes sentiments. Mon art t'a servi « auprès de lui; il a redoublé l'ardeur qui le consume. « Celui que tu regardes comme ton père, te destine un « autre époux : c'est Alcamène, que tu dois connaître. — « Alcamène! dit-elle ; qu'il lui prépare un tombeau. Théa- « gène sera mon époux, ou la Parque tranchera plutôt le « fil de mes jours. Mais, dis-moi, je t'en conjure, comment « sais-tu que Chariclès n'est pas celui qui m'a donné le « jour, et qu'il n'est que mon père adoptif? — Voilà ce « qui me l'a appris, lui répondis-je en lui montrant cette « bandelette. — Comment est-elle entre tes mains? car au « moment où Chariclès me reçut des mains de celui qui « m'avait nourrie, lorsqu'il m'emmena ici, je ne sais com- « ment, il me prit cette bandelette, qu'il a conservée avec « le plus grand soin. — Je te dirai par la suite comment « je l'ai tirée des mains de Chariclès. Mais dis-moi, sais-tu « ce qu'elle contient ? — Non, je l'ignore. — Cette bande- « lette est un flambeau qui éclaire les ténèbres qui envi- « ronnent ton berceau, et dans lesquelles tu as marché « jusqu'ici. » Elle me prie aussitôt de lui faire part de ce que j'avais découvert. Je lui explique, je lui détaille tout ce qui était sur la bandelette. A peine se connaît-elle elle-même, que son courage se ranime. Elle prend des sentiments dignes de sa naissance. Elle me demande ce qu'il faut faire. Je lui parle ouvertement; je lui développe mes projets. « Ma fille, lui dis-je, j'ai été en Éthiopie, « pour m'instruire dans les sciences qu'on y cultive. J'ai « connu ta mère Persine ; car dans ce pays, le palais des « rois est ouvert aux sages. Les connaissances des Égyp- « tiens, que je joignais à celles des Éthiopiens, augmen- « taient la considération dont je jouissais. »

« Lorsqu'elle sut que je me disposais à retourner en « Egypte, elle m'apprit ton histoire ; mais elle me fit jurer « auparavant que je n'en parlerais à personne. Elle m'a- « voua même qu'elle n'aurait pas la même confiance dans « les sages du pays. Elle me pria de demander d'abord aux « Dieux si tu n'avais point perdu la vie, ensuite dans quel

« pays tu étais. Elle ajouta que, malgré toutes ses recher-
« ches, elle n'avait pu trouver personne qui te ressem-
« blât. Les Dieux m'avaient instruit de tout. Je dis donc à
« ta mère que tu vivais, dans quel pays tu étais. Elle me
« pria alors de te chercher, de te ramener dans le sein de
« ta patrie ; elle ajouta que, depuis qu'elle t'avait mise au
« monde, elle n'avait point eu d'enfants ; qu'elle était prête,
« lorsque tu paraîtrais, à avouer tout le passé à ton père,
« qui, assuré par une longue suite d'années de la vertu
« de son épouse, transporté de joie lorsqu'il se verrait un
« enfant héritier de sa couronne, ne verrait que la vérité
« dans tout ce qu'elle lui dirait.

« Tel fut le discours de ta mère. Elle y ajouta des prières
« ardentes ; elle me fit jurer par le Soleil, serment invio-
« lable pour les sages d'Éthiopie, de m'occuper de toi. Je
« viens donc pour satisfaire à ses prières et dégager mes
« serments. Ce n'est pourtant pas là le motif qui m'amène
« à Delphes ; mais c'est le plus grand avantage que je re-
« tire de l'exil auquel les Dieux eux-mêmes m'ont déter-
« miné. Depuis longtemps je suis comme aux aguets, te
« témoignant tous les égards dus à ta naissance, atten-
« dant en silence un moment favorable de te présenter
« dans cette bandelette une preuve non équivoque de la
« vérité de ce que je te dis. Il ne tient qu'à toi, avant de
« voir ton inclination forcée par Chariclès, qui veut t'unir
« à Alcamène, de fuir de ce pays avec moi ; de retourner
« dans ta patrie, dans les bras de tes parents ; d'épouser
« Théagène, prêt à nous suivre partout où nous voudrons
« aller ; de quitter ta vie errante et précaire, pour rentrer
« dans le rang où t'appelle ta naissance, et faire asseoir
« avec toi sur le trône celui que ton cœur adore, s'il faut
« toutefois ajouter foi aux oracles des Dieux. » Je lui rap-
pelai en même temps l'oracle d'Apollon ; je lui en expli-
quai le sens. Elle n'ignorait pas que beaucoup de per-
sonnes parlaient de cet oracle, et cherchaient à l'inter-
préter. Elle fut frappée d'étonnement. « Mon père, re-
« prit-elle, je ne doute pas que la volonté des Dieux ne
« soit telle que tu le dis. Mais que faut-il faire ? — Il faut

« feindre de consentir à ton hymen avec Alcamène. — Il « est bien affligeant et bien honteux de faire même de sim- « ples promesses à un autre que Théagène. Quoi qu'il en « soit, je m'abandonne aux Dieux et à toi..... Mais... quel « est le but de ce mensonge ? comment me dégager de « mes promesses sans les accomplir? — Le temps te « l'apprendra. Il est des choses dont les discours d'une « femme retardent l'exécution ; mais la célérité, secondée « de l'audace, vient à bout de tout. Je ne te demande que « de suivre mes avis; de convenir avec Chariclès, pour « le moment, de donner ta main à Alcamène. Il ne fera « rien sans me consulter. » Elle me promet de faire tout ce que je lui dis, je la quitte versant un torrent de larmes.

« A peine suis-je sorti, que je rencontre Chariclès en proie à la plus vive douleur et au chagrin le plus cuisant. « Quoi! lui dis-je, quand tu devrais te livrer à la « joie, remercier les Dieux par des sacrifices de ce que tu « es enfin parvenu au comble de tes vœux, de ce que mon « art et mon adresse ont triomphé de Chariclée, de ce que « je l'ai déterminée à subir le joug de l hymen, tu parais « triste et rêveur ! tu pleures presque ! D'où te vient donc « cette tristesse ? — Hélas ! ne suis-je pas en effet le plus « malheureux des hommes ! S'il en faut croire les songes « qui me tourmentent, et celui surtout que j'ai eu cette « nuit, ma fille, l'objet de ma tendresse, ne doit pas se « marier, mais changer de séjour Je croyais voir un aigle, « parti de la main d'Apollon, s'abattre tout à coup sur « moi, arracher ma fille d'entre mes bras, la transporter à « l'extrémité de la terre, dans un pays peuplé de fantômes « et d'ombres noires; enfin j'ignorais absolument ce « qu'elle était devenue. Un espace immense la dérobait « à mes regards. »

« Je n'eus pas de peine à interpréter ce songe ; mais je tâchai de le consoler et d'épaissir encore les ténèbres qui lui cachaient l'avenir. « Toi, lui dis-je, le prêtre du plus « éclairé des Dieux, tu ne me parais pas bien saisir le sens « de ton songe; il ne t'annonce que le prochain hyménée

« de ta fille. Cet aigle n'est que l'emblème de l'époux qui « la recevra de tes mains. Tu y vois qu'Apollon lui-même « approuve cette alliance; qu'il conduit comme par la « main celui qui va passer dans les bras de Chariclée ; et « ce songe porte la douleur et la consternation dans ton « âme ! O Chariclès ! augurons mieux. Secondons les des- « seins des Dieux. Appliquons-nous à déterminer encore « mieux ta fille. »

« Il me demande ce qu'il doit faire pour fixer plus sûrement la volonté de Chariclée. « As-tu, lui dis-je, quelques « objets précieux, une robe enrichie d'or, un collier ma- « gnifique ? Gagne-la par ces présents ; fais-les lui re- « mettre comme venant de son amant. L'or et les bijoux « ont des charmes auxquels les femmes ne résistent « guère. Fais en même temps tous les préparatifs de la « noce ; car il ne faut point différer l'hymen, mais profiter « de l'effet que mon art a opéré sur l'esprit de Chariclée, « et ne pas lui donner le temps de changer. — Je n'ou- « blierai rien, crois-moi, » me dit Chariclès. En même temps il se retire transporté de joie, bien résolu de tout exécuter sur-le-champ. En effet, il se hâta, comme je le vis par la suite, de faire tout ce que je lui avais conseillé. Une robe précieuse, ce collier d'Éthiopie, que Persine avait donné à sa fille en l'exposant, pour la reconnaître, furent portés à Chariclée, comme venant d'Alcamène.

« Ayant rencontré Théagène, je lui demande où sont ses compatriotes, qui sont venus avec lui en députation. Il me dit que les jeunes filles sont déjà parties ; qu'elles ont pris les devants pour ne point être obligées de précipiter leur marche ; que les jeunes gens, impatients de retourner dans leur patrie, ne veulent plus retarder leur départ ; qu'il ne peut plus se refuser à leurs désirs. Je l'instruis aussitôt de ce qu'il doit leur dire, de ce qu'il doit faire lui-même ; je lui recommande d'attendre que je lui indique le moment favorable à l'exécution de nos projets.

« De là je me rends au temple, pour prier le Dieu de

vouloir bien nous diriger lui-même dans notre fuite. La divinité est plus prompte que la pensée ; elle nous protège dans ce que nous entreprenons pour lui plaire, et souvent sa bonté prévient nos demandes. Le Dieu n'attendit pas que je l'interrogeasse ; des effets m'assurèrent bientôt de sa protection. Plein du projet qui m'occupait tout entier, j'allais consulter la prêtresse, lorsque ces mots vinrent frapper mes oreilles : « *Hâte-toi; ces étrangers t'appellent.* » En effet, des étrangers célébraient, en l'honneur d'Hercule, un festin solennel au son des instruments de musique. A ces mots, je m'arrête. Je ne pouvais, sans crime, fermer l'oreille aux paroles de la divinité. Je prends de l'encens, que je brûle en l'honneur d'Apollon. Je fais des libations d'une eau pure. Ils paraissent étonnés de la magnificence de mon offrande. Ils me prient de prendre part à leur banquet. Je me rends à leur invitation. Couché comme eux sur une feuillée de branches de myrthe et de laurier, je mange des mets dont j'ai coutume de me nourrir. « Mes amis, « leur dis-je, quelque agréable que soit votre repas, il « n'excite point mon appétit. J'ignore encore qui vous « êtes. Je voudrais cependant vous connaître. Ce serait, « je crois, manquer à la bienséance et à l'honnêteté, si, « après avoir fait ensemble des libations, mangé à la « même table, après avoir formé les premiers nœuds « d'amitié au milieu d'une cérémonie sainte, nous nous « séparions sans nous connaître les uns les autres.

« — Nous sommes Tyriens, disent-ils, marchands de « profession ; nous allons à Carthage en Libye. Notre « vaisseau est chargé de beaucoup de marchandises des « Indes, d'Éthiopie et de Phénicie. Nous célébrons ce « banquet en l'honneur d'Hercule, protecteur de Tyr, pour « le remercier de la victoire remportée par ce jeune « homme (ils me montrent en même temps celui qui était « assis devant moi) qui a vaincu à la lutte, et qui a fait « proclamer le nom de Tyr au milieu des Grecs. Nous « avions passé le cap Malée, et les vents contraires nous « avaient forcés d'aborder à Céphalénie. Un songe lui

« annonce pendant la nuit qu'il remportera une victoire « aux jeux pythiques. Il le jure par le Dieu adoré dans « notre patrie. Il nous persuade de nous détourner de « notre route et d'aborder ici. L'effet a justifié sa prédic- « tion. Marchand jusqu'à ce moment, le voilà aujourd'hui « couvert de lauriers. Il a offert un sacrifice au Dieu qui « lui a annoncé sa victoire, pour l'en remercier et en « même temps pour lui demander sa protection pendant « le voyage; car nous nous embarquons demain matin, si « les vents nous sont favorables. — Vous allez, leur dis-je, « mettre à la voile? — Tel est notre dessein. — Voudriez- « vous me recevoir sur votre bord? Des affaires m'appel- « lent en Sicile; et cette île, comme vous le savez, est « située sur la route de la Libye. — Si tu veux t'embar- « quer avec nous, nous nous regarderons comme très « heureux d'avoir à notre bord un sage, un Grec, dans « lequel nous croyons encore voir l'ami des Dieux. — Ce « sera pour moi un plaisir bien sensible, pourvu que vous « m'accordiez un jour pour faire les préparatifs néces- « saires. — Eh bien, nous t'accordons la journée de de- « main; mais trouve-toi aux approches de la nuit sur le « bord de la mer. Les nuits sont très favorables aux navi- « gateurs. Il s'élève de terre des vents légers, avec le « secours desquels un vaisseau fend rapidement les flots « tranquilles. »

« Je conviens de tout avec eux; mais je leur fais jurer qu'ils ne partiront point avant. Je les quitte au milieu de la joie et des plaisirs. Ils dansent, au son mélodieux d'une flûte, les danses syriennes. Tantôt, par des sauts légers, ils s'élancent dans les airs, ils retombent à terre, ploient avec grâce sur leurs jarrets; tantôt ils pirouettent comme ceux qui sont agités de l'esprit divin. Je me rends chez Chariclée : elle contemplait les présents que Chariclès lui avait envoyés. Delà je vais trouver Théagène; je les instruis l'un et l'autre de ce qu'ils ont à faire, et du moment où il faudra le faire. Je me retire chez moi, attendant ce qui allait se passer.

« Au milieu de la nuit, dans le temps où toute la ville

était plongée dans un profond sommeil, une troupe de jeunes gens armés environne la maison de Chariclée. Théagène, guidé par l'amour, marche à leur tête. Il avait composé un bataillon de guerriers des jeunes Thessaliens qui l'avaient escorté pendant la cérémonie. Ils poussent tout à coup de grands cris, font un bruit horrible avec leurs boucliers, pour effrayer ceux qui pourraient les apercevoir. Ils se précipitent, à la lueur des flambeaux, dans la maison de Chariclée, qu'ils n'ont pas de peine à forcer. Les portes sont fermées de manière à s'ouvrir aisément. Chariclée était prévenue de tout. Ils la trouvent préparée, l'enlèvent sans qu'elle fasse la moindre résistance, emportent en même temps tout ce qu'elle leur commande de prendre : ils sortent de la maison. Les cris de victoire, mêlés au bruit effrayant des boucliers frappés l'un contre l'autre, retentissent de toutes parts. Ils traversent la ville ; la terreur et l'épouvante marchent devant eux. Les ombres de la nuit, les échos bruyants du Parnasse redoublent l'effroi. Ils font entendre le nom de Chariclée. Au sortir de la ville, ils gagnent, à bride abattue, les montagnes des Locriens et des Étéens.

« Chariclée et Théagène, comme nous en étions convenus, quittent les Thessaliens, se réfugient secrètement auprès de moi, tombent à mes genoux, les tiennent longtemps embrassés, tremblants de frayeur, et répétant sans cesse : « Mon père, sauve-nous ! » Chariclée, les yeux baissés vers la terre, rougissant d'une démarche aussi extraordinaire, ne prononce que ces mots : « Mon père, « sauve-nous ! — Calasiris, disait Théagène, sauve-nous ; « sauve des étrangers, sans patrie, qui renoncent à tout « pour être l'un à l'autre ; sauve deux amants qui vont de« venir le jouet de la fortune, qu'un chaste amour em« brase de feux mutuels : volontairement exilés, mais « pleins de courage, nous n'avons d'espérance de salut « qu'en toi. » Ces paroles me percent l'âme. Il s'échappe de mes yeux quelques larmes que je leur cache, et qui soulagent mon cœur oppressé. Je les relève ; je les ra-

nime; je leur montre dans l'avenir un sort plus heureux; je leur représente que les Dieux eux-mêmes favorisent leur dessein. « Je m'en vais, leur dis-je, préparer le « reste; attendez-moi ici; mais prenez bien garde qu'on « ne vous voie. » Aussitôt je me mets en devoir de partir.

« Chariclée, saisissant ma robe, m'arrête. « O mon « père! me dit-elle, n'est-ce pas un crime, ou plutôt une « trahison de ta part? Quoi! tu t'en vas! tu m'abandonnes « ainsi à la discrétion de Théagène! Ne songes-tu pas « combien peu on doit se reposer sur un amant de la « garde de son amante, lorsqu'il est maître de satisfaire « sa passion, et qu'il ne voit personne dont la présence « lui en impose! La vue de l'objet de son amour, seul et « sans défense, ne fait que redoubler la violence de ses « feux. Je ne te quitte donc point que tu n'aies fait pro- « mettre à Théagène, avec serment, de ne point attenter « à mon honneur, mais de me respecter à présent et dans « la suite, jusqu'à ce que je sois rentrée dans le sein de « ma patrie et de ma famille; et, si la fortune ennemie ne « me le permet pas, de ne jamais entreprendre de forcer « mon consentement. Je ne te laisse aller qu'à ces condi- « tions. » Je fus surpris des paroles de Chariclée; cependant j'en reconnus la sagesse. J'allume un brasier sur l'autel; j'y jette quelques grains d'encens. Théagène prête le serment exigé tout en se plaignant que c'était l'outrager que de compter sur un serment plus que sur ses principes de vertu, qui ne pouvaient guère être suppléés par une promesse forcée, et dont on n'a pour garant que la crainte de la divinité. Il jure cependant par Apollon Pythien, par Diane, par Vénus, par les Amours, d'être soumis aux volontés de Chariclée. Ils se font encore l'un à l'autre d'autres promesses dont les Dieux sont également garants.

« Je cours aussitôt chez Chariclès. L'alarme, la consternation régnaient dans sa maison. Déjà les esclaves de Chariclée étaient arrivées, et lui avaient annoncé l'enlèvement de sa fille. Les habitants s'assemblent en foule, environnent ce malheureux père, désespéré d'un

pareil événement, et incertain sur le parti qu'il a à prendre. « Lâches ! m'écriai-je aussitôt, êtes-vous donc in-
« sensibles? Quoi! vous restez ainsi immobiles, en si-
« lence ! Est-ce que ce malheur a éteint en vous tout
« sentiment ? Vous ne vous armez pas! vous ne poursui-
« vez pas les ravisseurs ! vous ne les atteindrez pas !
« vous ne punirez pas une aussi noire perfidie ! — Hélas !
« me répond Chariclès, il est inutile de lutter contre ma
« destinée : ce sont les Dieux qui me punissent. Je me
« suis attiré leur colère du moment où j'entrai, par mé-
« garde, dans le sanctuaire d'Apollon, et où je vis des
« objets que mes yeux ne devaient pas voir. Le Dieu
« m'annonça aussitôt que je serais puni de mon impru-
« dence, par la perte des objets les plus chers à mon
« cœur. Rien n'empêche cependant de combattre, comme
« on dit, contre la fortune. Si nous connaissions ceux que
« nous devons poursuivre, qui sont les auteurs de nos
« maux... — Ce beau Thessalien, lui dis-je, l'objet de
« ton admiration, dont tu m'as fait un ami, Théagène,
« avec ses jeunes gens, est le ravisseur. Quelques-uns
« de ses compatriotes sont restés hier dans la ville jus-
« qu'au soir, et sans doute tu en trouveras encore. Lève-
« toi donc, et assemble le peuple. »

« On suit mes avis. Les généraux convoquent l'assemblée ; la trompette, par leur ordre, retentit dans toute la ville ; le peuple s'assemble aussitôt, et on délibère pendant la nuit au théâtre. Chariclès paraît au milieu de l'assemblée revêtu d'une robe de deuil, la tête couverte de poussière. Sa seule présence fait passer dans l'âme des spectateurs, toute l'amertume de sa douleur. Il parle ainsi :

« Vous voyez, ô Delphiens ! l'excès de mes maux ; et
« vous pensez peut-être que je ne vous ai assemblés et
« que je ne parais au milieu de vous que pour gémir sur
« moi-même. Non ; je ne vous importunerai point de mes
« plaintes, quoique mon sort soit mille fois plus affreux
« que la mort. Les Dieux me replongent dans une affreuse
« solitude. Mes yeux ne rencontrent plus dans ma maison

« aucun des objets si chers à mon cœur ; cependant cette « illusion, si commune à tous les hommes, me séduit « encore ; un vain espoir vit encore au fond de mon cœur : « je me flatte encore de retrouver bientôt ma fille ; c'est « en vous surtout que repose cet espoir. Oui, Delphiens, « vous allez poursuivre celui qui m'a outragé, et vous « reviendrez avec la victoire. Ils ne vous ont pas sans « doute ôté le courage, ces jeunes Thessaliens, ni le sen- « timent de l'opprobre imprimé à notre patrie et à nos « Dieux. Quelle honte ! quelle tache ! de jeunes danseurs, « en petit nombre, venus pour relever l'éclat d'une céré- « monie religieuse, ont bravé la première ville de la Grèce « ont ravi l'objet le plus précieux du temple d'Apollon, « Chariclée, l'âme de ma vie ! Destin affreux ! fortune « impitoyable ! Ma première fille, vous le savez, celle « à qui j'avais donné le jour, est descendue dans le « tombeau, en entendant retentir encore les cris de joie « qui avaient célébré son hymen. Le flambeau de sa vie « s'est éteint au milieu des torches nuptiales. Bientôt « après il m'a fallu élever un autre tombeau à sa mère. « Le destin m'a éloigné de ma patrie ; mais je me con- « solais de tous ces maux. J'avais trouvé Chariclée ; Cha- « riclée était mon espérance, ma vie ; je voyais en elle « celle qui perpétuerait mon nom. Chariclée me tenait « lieu de tout ; elle était, pour ainsi dire, la colonne sur « laquelle reposait ma maison. Un funeste revers, un « coup de foudre vient d'enlever cet appui à ma vieil- « lesse ; et le destin, par un raffinement de barbarie et « de cruauté, dont j'ai déjà été victime, choisit, pour me « l'enlever, le moment où se préparait son hyménée. « Déjà vous en aviez été avertis. »

« Chariclès parlait encore, se livrant à toute la vivacité de sa douleur, lorsque le général Hégésias, l'interrompant, parle ainsi :

« Citoyens, laissons à Chariclès le soin de pleurer « l'enlèvement de sa fille. Pour nous, ne nous laissons « point abattre par sa douleur ; ne nous amusons point à « mêler nos larmes aux siennes. Ne laissons point échap-

« per le moment favorable : la célérité décide en tout, et
« principalement à la guerre, du succès des entreprises.
« En prenant les armes au sortir de l'assemblée, nous
« pouvons espérer atteindre nos ennemis. Ils se reposent
« sur la lenteur de nos préparatifs, et ne hâtent point leur
« retraite. Nous abandonner aux larmes, comme des
« femmes, c'est leur donner le temps de gagner de l'a-
« vance ; et nous n'aurons pour nous que la honte d'avoir
« été outragés par des jeunes gens. Poursuivons-les au
« plus vite ; saisissons-nous d'eux ; faisons-leur subir une
« mort ignominieuse. Étendons notre vengeance au delà
« du trépas, en flétrissant leur postérité. Nous pouvons
« encore, pour satisfaire notre ressentiment, allumer l'in-
« dignation des Thessaliens contre ceux qui pourraient
« échapper à nos coups, et contre leur descendants. Dé-
« crétons de ne point recevoir désormais leur théorie, et
« de ne point leur permettre d'offrir des sacrifices à
« Néoptolème. Ordonnons que le trésor public de Delphes
« fournira aux frais de cette cérémonie ». Le peuple ap-
prouve cette proposition, et la ratifie sur-le-champ.
« Ordonnez encore, continue le général, que la prêtresse
« de Diane ne paraîtra plus lorsque les athlètes dispute-
« ront le prix de la course armée ; car c'est là la source
« de l'impiété de Théagène : c'est dès ce moment qu'il a
« médité d'enlever Chariclée. Il faut prévenir, pour la
« suite, de pareils attentats. »

« Le peuple décrète d'une voix unanime tout ce que lui propose Hégésias. Le général ordonne de prendre les armes. La trompette guerrière retentit dans toute la ville. L'assemblée quitte le théâtre et se disperse pour voler aux combats. On voit s'armer à l'envi, non seulement ceux qui sont en état de porter les armes, mais encore les enfants, les jeunes gens sans distinction... Le courage supplée aux forces. Tous veulent partager les dangers de cette expédition. Beaucoup de femmes même, s'élevant au-dessus de la faiblesse de leur sexe, s'arment de tout ce qu'elles trouvent, et grossissent l'armée de leur troupe inutile. Mais bientôt elles sentent toute

leur faiblesse et rentrent chez elles. On voit même des vieillards vouloir secouer le poids des ans, et, leurs forces ne répondant point à leur courage, reprocher à la vieillesse de laisser une ardeur impuissante à un corps usé et sans vigueur : tant est grande la désolation que l'enlèvement de Chariclée a répandue dans la ville de Delphes. Tous les habitants, comme frappés du même coup, sans attendre le jour, se mettent à la poursuite de ses ravisseurs.

LIVRE CINQUIÈME

« Tels étaient les mouvements de la ville de Delphes ; mais je ne sais quelle fut l'issue de l'expédition. Je profitai du temps qu'ils mirent à la poursuite des Thessaliens pour m'échapper. Je fus rejoindre Théagène et Chariclée, je les conduisis au bord de la mer cette même nuit, et je les fis monter dans le vaisseau phénicien qui nous attendait pour mettre à la voile... Le jour était prêt à paraître ; mais les Phéniciens m'avaient promis avec serment de m'attendre, et ils ne voulurent pas manquer à leur parole. Ils nous reçoivent avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ils font force de rame pour sortir du port et gagner la pleine mer. Un doux zéphir souffle de la terre. Ils déploient les voiles, et le vaisseau sillonne rapidement la surface unie des ondes tranquilles. Ils laissent bientôt derrière eux le golfe de Cyrrha, le promontoire du Parnasse, les rochers d'Étolie et de Calydon. Le soleil était prêt de se coucher, lorsque les îles Aiguës, à qui leur forme a fait donner ce nom, se montrèrent à nous. Mais pourquoi prolonger ainsi mon récit ? Je m'oublie, Cnémon, je t'oublie aussi dans ces détails. Arrêtons-nous ici, et livrons-nous au sommeil. Laissons voguer nos deux amants sur les

flots. Quelque avide que soit ta curiosité, avec quelque force que tu résistes au sommeil, je crois que le détail de toutes mes aventures, continué bien avant dans la nuit, fatiguerait ton attention. Les années, mon fils, m'appesantissent; mon âme s'attendrit au souvenir de mes malheurs, et le sommeil ferme mes yeux.

— Mon père, répondit Cnémon, arrête-toi ici ; ce n'est pas que je sois fatigué de t'entendre; non, mon attention se soutiendrait toujours, quand même ta narration durerait plusieurs jours et plusieurs nuits, tant les charmes de ton éloquence sont séduisants. Mais depuis longtemps j'entends un bruit sourd, un tumulte confus : j'en étais même troublé; mais la peur de perdre quelque chose de ton récit me contraignait au silence. — Je n'ai rien entendu, dit Calasiris ; les années en sont peut-être la cause. L'affaiblissement de l'ouïe est une des infirmités de la vieillesse. Peut-être aussi étais-je trop attentif à mon discours. C'est sans doute Nausiclès, le maître de cette maison, qui revient... Grands Dieux! comment a-t-il réussi dans son entreprise ? — Au gré de mes vœux, dit Nausiclès, paraissant tout à coup devant eux. Je n'ignore pas, mon cher Calasiris, dans quelles inquiétudes t'a jeté mon expédition. Je sais que ton âme était, pour ainsi dire, à mes côtés. Ta conduite passée envers moi, le sujet de ton entretien quand je suis entré, tout me prouve quelle part tu prends à tout ce qui me touche... Mais, quel est cet étranger? — C'est un Grec. Tu apprendras le reste par la suite. Dis-nous au plus tôt si tu as réussi, afin que nous puissions partager ta joie. — Je t'en instruirai demain. Pour le présent, il te suffit d'apprendre que j'ai retrouvé Thisbé, et plus belle. Je suis accablé de fatigues, épuisé de peines et de soucis, et j'ai besoin d'un peu de repos pour rétablir mes forces; » et il quitte ses hôtes pour se livrer au sommeil.

Au nom de Thisbé, Cnémon reste interdit. Son esprit roule de pensées en pensées, sans s'arrêter à aucune. Il soupire, il gémit amèrement. Il passe la nuit

dans la plus cruelle perplexité. Calasiris, quoique endormi, s'aperçoit qu'il souffre ; il lève la tête de dessus son chevet, et, s'appuyant sur son coude, il lui demande la cause de ses peines, et d'un égarement d'esprit qui le rapproche des frénétiques. « Quoi ! lui répond Cnémon, j'apprends que Thisbé vit encore, et je serais tranquille ! — Quelle est donc cette Thisbé ? comment la connais-tu ? pourquoi ne peux-tu apprendre qu'elle est en vie, sans en être troublé ? — Tu le sauras lorsque je te raconterai mon histoire. Mes yeux l'ont vue étendue sans vie ; mes mains lui ont rendu les derniers devoirs chez les Bucoles. — Dors ; dans peu nous aurons la solution de cette énigme. — Il m'est impossible de dormir. — Tranquillise-toi. — La vie m'est un fardeau insupportable. Il faut que je sorte, que je m'assure, à quelque prix que ce soit, si Nausiclès n'est point dans l'erreur, et si en Égypte les morts reviennent à la vie. » Calasiris sourit, ferme les yeux et s'endort.

Cnémon, sortant de la chambre, éprouve l'embarras d'un homme errant pendant la nuit au milieu des ténèbres, dans une maison qu'il ne connaît pas. Mais l'inquiétude où il est au sujet de Thisbé, lui fait surmonter tous les obstacles. Il veut éclaircir ses soupçons. Il erre de côté et d'autre, passe et repasse plusieurs fois par les mêmes endroits. Enfin, il entend les gémissements sourds et plaintifs d'une femme. Tel le rossignol, pendant une nuit de printemps, fait entendre au loin des sons lamentables. Guidé par ces douloureux accents, il approche de l'appartement d'où ils sortent, applique son oreille à l'endroit où les deux battants de la porte se réunissent. Il écoute et entend ce qui suit : « Non, mon sort ne peut être plus affreux. Échappée des mains des brigands, soustraite à une mort cruelle, je me flattais de passer le reste de ma vie errante et vagabonde avec celui que mon cœur adore, et qui l'aurait remplie de charmes. Avec lui j'aurais supporté aisément les plus cruels revers. Mais la fortune, acharnée à me poursuivre, ne m'a montré quelques lueurs d'espé-

rance que pour me tromper plus cruellement. Je me croyais mes fers brisés, et m'en voilà encore chargée. J'étais renfermée dans une île, environnée de ténèbres, et mon sort aujourd'hui, loin d'être changé, n'est devenu que plus affreux, puisque je suis séparée de celui qui voulait et qui pouvait me consoler. Hier je quittai une caverne de brigands, séjour affreux, abîme inaccessible, que j'habitais, où plutôt j'étais enterrée; mais la présence de mon bien-aimé me consolait. Là, il a pleuré ma mort, quoique je fusse pleine de vie; là, ses larmes ont arrosé des cendres qu'il croyait les miennes. Aujourd'hui je suis privée de toutes ces consolations. Il n'est plus avec moi celui qui partageait mes douleurs, celui qui allégeait le poids de mes chagrins. Seule, abandonnée, prisonnière, abîmée dans la douleur, en butte aux jeux cruels de la fortune, si je supporte encore la vie, c'est dans l'espérance de revoir l'objet de ma tendresse. O toi, l'âme de ma vie! dans quels lieux es-tu? quel est ton sort? es-tu aussi esclave, toi qui naquis au sein de la liberté, toi qui ne connus jamais d'autre esclavage que celui de l'amour? Réserve-toi à ma tendresse. Puisses-tu revoir un jour ta chère Thisbé! car tel est le nom qu'il faudra bien que tu me donnes. »

Cnémon, à ces mots, n'est plus maître de lui; il ne peut en écouter davantage. Il avait d'abord soupçonné qu'il était dans l'erreur; mais ces dernières paroles lui persuadent que c'est vraiment Thisbé qu'il entend. Peu s'en fallut qu'il ne se laissât tomber contre la porte; mais il se retint, dans la crainte d'être surpris; car le jour approchait. Il se retire. Ses genoux chancellent; ses pieds heurtent à chaque pas : il donne contre les murailles; sa tête frappe contre le haut des portes, choque contre différents objets suspendus au plancher. Enfin, après bien des détours, il arrive à la chambre où il demeurait, et se laisse tomber sur son lit. Tout son corps tremble; ses dents claquent les unes contre les autres, et peut-être aurait-il expiré, si Calasiris, s'apercevant de son état, ne l'eût ranimé en le pressant contre

son sein, et ne fût venu à bout de le rappeler à la vie. Lorsqu'il a repris connaissance, il lui demande la cause de ces mouvements convulsifs. « Mon père, dit-il, je suis perdu. Thisbé... ce monstre... est véritablement en vie. » En prononçant ces mots il retombe encore. Calasiris fait de nouveaux efforts pour retenir son âme prête à s'échapper.

Cnémon n'était alors que la victime des bizarreries de la fortune, qui souvent prend plaisir à se jouer des hommes, qui corrompt les plaisirs les plus vifs par l'amertume des chagrins. Elle lui montra un sujet de douleur dans ce qui devait être pour lui un sujet de joie, et elle lui fit sentir toute la cruauté de ses caprices. Peut-être aussi l'homme n'est-il pas fait pour goûter des plaisirs purs et sans mélange. Cnémon alors fuyait l'objet de ses vœux. Cnémon redoutait une vue qui devait le combler de joie. C'était Chariclée et non Thisbé qu'il avait entendue gémir. Voici ce qui s'était passé.

Lorsque Thyamis eut été pris par les ennemis et chargé de chaînes, que l'île eut été livrée aux flammes et entièrement dévastée, Cnémon et Thermutis, l'écuyer de Thyamis, traversèrent le lac au point du jour pour s'informer du sort du chef des brigands. On a vu ce qu'ils devinrent. Théagène et Chariclée, restés seuls dans l'île, tirèrent du sein même de leurs maux une source inépuisable de plaisirs : rien n'arrêta les élans de leur tendresse. Seuls, éloignés des importuns, ils s'abandonnent à toute la vivacité de leur amour. Oubliant l'univers entier, ils se tiennent longtemps et étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre; ils se rassasient des charmes d'un amour pur et honnête : des larmes brûlantes se mêlent à leurs pudiques baisers. Théagène, dans l'ardeur de ses désirs impétueux, voulait-il franchir les bornes de la pudeur, Chariclée lui rappelait ses serments, modérait ses transports, et son amant s'arrêtait aussitôt. Vaincu par l'amour, mais vainqueur du plaisir, l'austère vertu parlait toujours à son cœur. Enfin la nécessité de réfléchir sur le parti qu'ils

ont à prendre, impose silence à leurs transports, et Théagène parle ainsi :

« O Chariclée ! puissent les Dieux de la Grèce nous accorder ce qui pour nous est le plus précieux des biens, ce qui nous a fait supporter tout, ce qui fait encore l'unique objet de nos vœux, d'être toujours l'un avec l'autre. Mais comme les choses humaines n'ont ni solidité, ni consistance; comme nous avons déjà beaucoup souffert, que nous nous attendons à souffrir beaucoup encore; que nous devons nous rendre au bourg de Chemmis, selon nos conventions avec Cnémon ; que nous ignorons le sort qui nous attend ; que le pays où nous devons nous rendre est sans doute bien éloigné d'ici, convenons de certains signes, qui nous éclaireront sur le sort de l'un et de l'autre, qui nous dirigeront dans nos recherches, si nous nous trouvons séparés. Des signes dictés par l'amour, imaginés pour réunir deux amants, peuvent épargner bien des fatigues, et sont des guides sûrs dans les voyages. »

Chariclée approuve cet avis. Ils conviennent que sur les temples, les monuments publics, les statues, les pierres, dans les carrefours, Théagène écrira *le Pythique*, et Chariclée *la Pythie est partie à droite ou à gauche, vers telle ou telle ville, tel village, tel pays, avec l'indication du jour et de l'heure du départ.* Si nous nous rencontrons, disent-ils, il suffira de nous voir pour nous reconnaître ; jamais le temps ne pourra effacer de nos cœurs des traits que l'amour y a gravés. Ils conviennent encore que Chariclée montrera l'anneau que sa mère a exposé avec elle, et Théagène une cicatrice à son genou blessé à la chasse d'un sanglier; que le mot *flambeau* dans la bouche de Chariclée, et celui de *palmier* dans celle de Théagène, serviront encore à se reconnaître mutuellement. Ils s'embrassent ensuite l'un l'autre, versent des larmes, qui sont comme des libations offertes à l'amour, et se donnent des baisers garants de leur fidélité mutuelle.

Ils sortent de la caverne sans toucher à aucun des

12

objets qu'elle recèle : ce serait un crime à leurs yeux que de porter la main sur des richesses qui ne sont que le fruit du brigandage; mais ils prennent ce qu'ils ont apporté de Delphes, et que les brigands leur ont enlevé. Chariclée se déguise. Elle enferme dans une besace ses colliers, sa couronne, sa robe de prêtresse; et pour qu'on ne les voie point, elle met par-dessus quelques objets de vil prix. Elle donne son arc et son carquois à Théagène : fardeau bien doux pour un amant, armes consacrées au Dieu qui le tient asservi sous ses lois.

Déjà ils sont près du lac, se disposent à entrer dans une barque, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'hommes armés qui le traversent. Étonnés, interdits à cette vue, ils restent immobiles, comme frappés de stupeur. Ils gémissent amèrement sur les caprices de la fortune, qui se joue d'eux si cruellement. Mais les ennemis sont près d'aborder. Clariclée veut s'enfuir et retourner s'ensevelir dans cette caverne, pour se soustraire à leurs recherches. Déjà elle se met en devoir de courir, lorsque Théagène, l'arrêtant : « Jusqu'à quand, dit-il, fuirons-nous le destin qui nous poursuit? Cédons à la fortune; abandonnons-nous au torrent qui nous entraîne. L'avantage, que nous retirerons de fuir, sera de fuir encore, d'errer de climats en climats, d'essuyer encore des malheurs enchaînés à d'autres malheurs. Ne vois-tu pas, ô ma chère Chariclée! comme nous sommes le jouet de la fortune. A peine sortis de notre patrie, nous sommes tombés entre les mains des pirates. Aux dangers de la mer ont succédé sur terre des dangers plus grands. Des mains des ennemis nous sommes passés entre celles des brigands. Il n'y a qu'un instant, nous étions encore dans leurs chaînes. Nous nous voyions seuls, libres; il ne tenait qu'à nous de nous échapper; de nouveaux meurtriers surviennent : ce ne sont que de nouveaux acteurs que la fortune amène sur un théâtre où nous jouons le premier rôle. Terminons ici cette affreuse tragédie; livrons-nous nous-mêmes au fer des assassins; prévenons une catastrophe peut-être plus terrible; craignons

d'être réduits à nous donner nous-mêmes la mort. »

Chariclée ne pense pas tout à fait comme Théagène. Elle trouve justes ses plaintes contre la fortune, mais elle ne croit pas comme lui qu'il faille se livrer aux ennemis. « Il n'est pas sûr, dit-elle, qu'ils nous ôteront la vie : non, la fortune ne nous favorise pas assez pour mettre ainsi fin à nos infortunes; peut-être veut-elle nous réserver aux horreurs de l'esclavage. Est-il genre de mort aussi affreux qu'une pareille destinée? Être exposé aux insultes, aux outrages de barbares grossiers et brutaux, est un sort auquel il faut nous soustraire, à quelque prix que ce soit. Échappés plusieurs fois à des dangers plus grands, nous pouvons espérer d'échapper encore à celui-ci. — Faisons ce qui te plaît, répartit Théagène. » Et aussitôt il suit les pas de son amante, comme s'il eût été entraîné par une force invisible.

Mais ils ne peuvent arriver jusqu'à la caverne. Pendant qu'ils regardent les ennemis qu'ils ont en face, ils tombent, sans s'en apercevoir, entre les mains d'une autre troupe débarquée d'un autre côté de l'île, et ils se trouvent pris comme dans un filet. Ceux-ci s'arrêtent frappés d'étonnement en voyant Chariclée courir dans les bras de Théagène pour y recevoir le coup de la mort : quelques-uns lèvent déjà la main pour les frapper; mais les regards de ces deux amants les éblouissent; leur colère se calme, le fer leur tombe des mains : la beauté désarme même les barbares ; un spectacle touchant remplit l'œil le plus farouche des larmes de la sensibilité. Théagène et Chariclée sont pris et conduits au général comme la plus belle partie du butin : ce fut même la seule proie qu'ils trouvèrent. En vain ils parcourent l'île entière d'une extrémité à l'autre; en vain ils la couvrent de la multitude de leurs soldats, comme d'un filet; leurs recherches sont infructueuses : l'incendie précédent l'avait entièrement dévastée ; la caverne seule, qu'ils ne connaissaient pas, était restée intacte. Théagène et Chariclée paraissent devant le général.

C'était Mitrane, officier d'Oroondate, que le grand roi

avait établi satrape de l'Égypte. Nausiclès, comme nous l'avons dit, l'avait engagé, à force d'argent, à marcher vers cette île pour chercher Thisbé. Théagène et Chariclée sont amenés devant lui, implorant le secours des Dieux. Nausiclès, avec toute l'adresse et la présence d'esprit d'un marchand, s'élance vers Chariclée : « C'est Thisbé, s'écrie-t-il, c'est elle-même. Les barbares Bucoles me l'avaient enlevée. O Mitrane, c'est ton bras, c'est la protection des Dieux qui me la rendent! » En même temps, il prend Chariclée, tout transporté de joie; il s'approche d'elle, lui parle à l'oreille et en grec, pour n'être entendu de personne; il l'engage à dire elle-même qu'elle est Thisbé, pour conserver ses jours. Son stratagème lui réussit : Chariclée, qui entendait la langue grecque, espérant tirer quelque service de Nausiclès, se prête à ses vues. Mitrane lui demande son nom. Elle répond qu'elle s'appelle Thisbé. Nausiclès alors courant vers Mitrane, l'embrasse mille fois, admire son bonheur; et flattant la vanité du barbare, il le félicite de ses anciens exploits, et surtout de la manière dont il a conduit cette expédition.

Enflé de ces éloges, trompé par le nom de Thisbé, persuadé de la vérité de ce que lui dit Nausiclès, Mitrane admire la beauté de Chariclée. Comme la lune environnée de nuages n'en brille qu'avec plus d'éclat, de même les haillons dont Chariclée est couverte, ne font que rendre les grâces de sa figure plus brillantes. Nausiclès, par son adresse, s'était prémuni contre la légèreté du général persan, et empêchait le repentir de naître dans son âme. « Prends-la, lui dit Mitrane, puisqu'elle t'appartient, et emmène-la. » En même temps il la lui remet entre les mains, ayant toujours les yeux attachés sur elle, montrant que ce n'est qu'à regret et pour satisfaire à ses engagements, et parce qu'il en avait déjà reçu le prix. « Mais celui-ci, dit-il, en montrant Théagène, est à moi, quel qu'il soit : c'est une proie qui m'appartient. Je l'emmène, et il partira, sous bonne garde, pour Babylone. Il mérite de servir le roi à table. »

Ils traversent ensuite le lac, et se quittent l'un l'autre. Nausiclès avec Chariclée, retourne à Chemmis. Mitrane dirige sa marche vers d'autres villages de son ressort. Il envoie aussitôt à Oroondate, à Memphis, Théagène, avec une lettre conçue en ces termes :

« *Le général Mitrane au satrape Oroondate.*

« J'ai fait prisonnier un jeune Grec, qui ne mérite pas d'être au nombre de mes esclaves : il est digne de ne paraître que devant le grand roi et de le servir. Je te l'envoie pour en faire présent à notre commun maître. Jamais la cour de Babylone n'en a vu et n'en verra d'une aussi grande beauté. » Tel était le contenu de la lettre.

Les premiers rayons de la lumière ne faisaient que de commencer à paraître, lorsque Calasiris et Cnémon vont trouver Nausiclès, dans l'espérance d'en tirer des lumières consolantes, et pour s'informer du succès de son expédition. Nausiclès lui raconte tout ; son arrivée dans l'île, qu'il a trouvée déserte, et où il n'a d'abord rencontré personne ; avec quelle adresse il a trompé Mitrane, qui lui a remis, sous le nom de Thisbé, une jeune fille que les Perses ont trouvée. Il ajoute qu'elle le dédommage bien de la perte de Thisbé ; qu'elle est, par la beauté, au-dessus de Thisbé, autant qu'une Déesse est au-dessus d'une mortelle ; qu'il ne peut décrire tous ses charmes ; qu'elle est dans sa maison, et qu'il peut la leur faire voir.

Ces paroles leur font soupçonner ce qui était arrivé. Ils prient Nausiclès de faire venir devant eux sa captive. Ils connaissaient la beauté incomparable de Chariclée. La jeune fille paraît. Elle baisse d'abord les yeux : un voile lui couvre le visage jusqu'aux sourcils. Ranimée par les paroles consolantes de Nausiclès, elle lève la tête, regarde. O surprise ! tous trois aussitôt, comme de concert, comme frappés du même coup, poussent un cri aigu, gémissent, sanglotent ; la maison retentit longtemps de ces paroles : « O mon père ! ô ma fille ! tu es vraiment Chariclée, et non la Thisbé de Cnémon. »

Nausiclès, étonné, garde le silence. Il voit Calasiris serrer Chariclée dans ses bras, la baigner de larmes. Troublé, incertain, il se croit transporté sur un théâtre, témoin de la reconnaissance de deux personnages. Enfin Calasiris, l'embrassant avec transport : « O le meilleur des hommes, dit-il, puissent les Dieux m'acquitter envers toi et remplir tous tes vœux! C'est toi qui rends à ma tendresse une fille que je n'espérais plus revoir; c'est toi qui réjouis mes yeux du plus agréable des spectacles. O ma fille! ô Chariclée! où as-tu laissé Théagène? » A cette demande, Chariclée gémit. « Celui, répond-elle après quelques instants de silence, celui qui m'a livrée à cet homme, l'emmène prisonnier. » Calasiris prie Nausiclès de l'instruire du sort de Théagène, lui demande quel est son nouveau maître, et où il l'emmène. Nausiclès alors comprend que ces deux jeunes gens sont ceux dont le vieillard lui a souvent parlé ; que ce sont eux qu'il pleurait, lorsqu'il le rencontra plongé dans la plus amère douleur. Il leur rapporte tout ce qui regarde Théagène ; il ajoute que, dans l'état de dénuement où il est, il n'aura d'autre consolation que de le reconnaître, et qu'il serait étonné s'ils pouvaient, à force d'argent, obtenir sa liberté de Mitrane. « Nous sommes riches, dit Chariclée à Calasiris à l'oreille : promets tout ce que tu voudras ; je conserve ce collier que tu connais ; je l'ai avec moi. »

Ces paroles inspirent de la confiance à Calasiris. Craignant que Nausiclès n'eût quelque soupçon, et ne comprît ce que Chariclée lui disait : « O mon cher Nausiclès, dit-il, jamais le sage n'est pauvre : ses richesses égalent toujours ses besoins ; il reçoit des Dieux tout ce qu'il peut leur demander sans honte, dis-moi seulement où est celui qui retient Théagène dans les fers? Les Dieux ne nous abandonneront pas ; nous trouverons dans leurs bienfaits de quoi satisfaire l'avarice des Perses. — Pour me persuader, répondit Nausiclès en souriant, que tu as des moyens inconnus de t'enrichir, commence par me compter le prix de la rançon de Chariclée. Tu penses

bien qu'un marchand n'aime pas moins l'argent que les Perses. — Je le sais, dit Calasiris, et tu seras satisfait. Que ne mérites-tu pas, toi dont la générosité sans égale prévient mes désirs, toi qui me rends ma fille, sans attendre que je te la redemande ? Il faut d'abord que je m'adresse aux Dieux. — Tu le peux, répond Nausiclès ; je dois offrir un sacrifice aux Dieux, pour les remercier du succès de mon expédition ; assistes-y, si tu veux ; prie-les, demande-leur des richesses pour nous, et ne t'oublie pas. — Ne plaisante point, lui dit Calasiris, et ne sois pas incrédule. Va préparer ton sacrifice ; je m'y rendrai quand tout sera prêt. »

Nausiclès va donner ses ordres. Peu après, quelqu'un vient de sa part inviter Calasiris et Cnémon à assister au sacrifice. Ils étaient convenus de ce qu'ils devaient faire. Ils ne manquent pas de s'y rendre avec Nausiclès et une foule d'autres personnes pareillement invitées ; car le sacrifice se faisait publiquement. Chariclée s'y rend aussi avec la fille de Nausiclès, et toutes les autres femmes qui, à force de prières et d'instances, lui persuadent de les accompagner. Peut-être ne se serait-elle pas rendue à leurs sollicitations, si elle n'eût espéré, à la faveur de ce sacrifice, adresser au ciel des vœux pour Théagène.

Arrivés au temple de Mercure, le Dieu du commerce et des marchands, que Nausiclès honorait d'un culte particulier, ils immolent la victime. Calasiris en considère quelque temps les entrailles. Les différentes altérations qui se manifestent sur son visage, annoncent le mélange de biens et de maux qu'il voit dans l'avenir ; enfin il met les mains sur l'autel, en prononçant quelques mots, et feignant de tirer du foyer sacré un objet qu'il tenait depuis longtemps : « Nausiclès, dit-il, voilà ce que les Dieux te donnent pour la rançon de Chariclée. » En même temps il lui remet un anneau magnifique d'un prix inestimable : le contour est d'un métal précieux ; le chaton, d'une améthyste d'Éthiopie, est de la grosseur de l'œil d'une jeune fille ; sa beauté efface celle des amé-

thystes de l'Ibérie et de la Grande-Bretagne : celles-ci sont d'un coloris doux, ressemblent à une rose dont les feuilles, récemment sorties du bouton, commencent à se colorer aux rayons du soleil ; mais l'améthyste d'Éthiopie a l'éclat vif et pur d'une fleur de printemps ; quand on la tourne, il en part des rayons de lumière dont la vivacité n'éblouit point les yeux, mais les réjouit par un éclat tempéré. Elle a encore une vertu que n'ont point les améthystes d'occident : elle mérite vraiment son nom ; elle garantit réellement de l'ivresse ceux qui la portent. Telles sont toutes celles qui viennent des Indes et d'Éthiopie, bien inférieures cependant à celle que Calasiris donna alors à Nausiclès. Elle est ornée de gravures: différentes figures y sont représentées. On y voit un jeune berger, gardant des troupeaux, placé sur la cime d'une petite roche, d'où il voit tout autour de lui : il fait paître, au son de la flûte. des chèvres qui, dociles à ses accents, sensibles à ses accords, semblent brouter le gazon fleuri : on dirait que leur toison est d'or ; mais c'est moins une illusion de l'art, que l'effet de la couleur de l'améthyste. On voit aussi bondir les tendres agneaux : les uns courent en troupe à la roche; les autres sautent autour du berger, et forment, par cette gradation pastorale, un escarpement ; d'autres au milieu des feux de cette améthyste, aussi étincelants que ceux du soleil, grimpent légèrement vers la cime de la roche. Les plus jeunes et les plus hardis semblent vouloir s'élancer pardessus les bords ; mais ce chaton, comme une bergerie d'or, les enferme dans son enceinte, ainsi que la roche, qui n'est point une illusion des yeux, mais qui existe réellement. L'ouvrier, en aplanissant les bords, avait fait en réalité ce qu'il voulait représenter. Il avait cru inutile d'imiter une pierre dans une pierre. Tel est cet anneau.

Nausiclès, étonné d'une chose si extraordinaire, transporté de joie à la vue d'un présent que toute sa fortune aurait à peine payé : « Mon cher Calasiris, dit-il, je plaisantais; jamais je n'ai eu dessein de te demander la

rançon de Chariclée : mes vues étaient entièrement désintéressées ; mais puisque, comme tu le dis, il ne faut pas rejeter les présents des Dieux, je reçois cet anneau comme un don du ciel. Sans doute, Mercure, mon protecteur, le meilleur et le plus bienfaisant des Dieux, me l'envoie : c'est lui qui te l'a fait trouver au milieu des flammes : aussi en a-t-il toute la vivacité. Un présent, d'ailleurs, qui enrichit celui qui le reçoit sans appauvrir celui qui le donne, est à mes yeux le plus beau de tous les présents. » En achevant ces mots, il invite à un repas Calasiris, et tous ceux qui avaient assisté au sacrifice. Il place les femmes dans l'intérieur du temple, et les hommes dans le vestibule. A la fin du repas, lorsque les tables furent desservies, et que l'on ne songea plus qu'à boire, les hommes font des libations à Bacchus, et chantent la chanson des nautonniers lorsqu'ils s'embarquent. Les femmes dansent, en rendant grâces à Cérès. Chariclée seule, retirée à l'écart, ne partage point l'allégresse générale : elle demande aux Dieux de sauver Théagène, et de le lui conserver fidèle.

Les vapeurs du vin commençaient à échauffer la tête des convives ; ils ne songeaient plus qu'à se livrer à diverses sortes d'amusements. Nausiclès alors présentant à Calasiris une coupe pleine d'eau pure : « Mon cher Calasiris, dit-il, buvons, puisque c'est la seule liqueur que tu connaisses ; buvons en l'honneur des chastes nymphes qui n'ont aucun commerce avec Bacchus, des véritables nymphes. Si tu veux te rendre à nos désirs, payer ton écot en discours, quelle agréable liqueur tu nous verserais ! Tu entends ces femmes ; elles mêlent le plaisir de la danse à celui de la table. Mais le récit de tes aventures, si tu veux nous les raconter, plus agréable pour nous que la danse et le son des instruments, assaisonnerait ce repas d'un plaisir bien piquant. Tu as plusieurs fois, comme tu le sais toi-même, différé de m'en faire part ; tu gémissais, affaissé sous le poids de la douleur. Tu ne pouvais demander un moment plus heureux. De tes enfants, l'un est retrouvé, est entre tes bras ;

l'autre, avec le secours des Dieux, te sera bientôt rendu, surtout si tu ne me chagrines pas encore par un nouveau délai.

— O Nausiclès, reprit Cnémon, puissent les Dieux te combler de biens! Tu as rassemblé ici des plaisirs de toute espèce; mais tu les dédaignes, tu les laisses au vulgaire, pour le plaisir d'entendre des choses vraiment étonnantes, des choses qui te procureront tout ce que le plaisir a de plus piquant et de plus vif. Cette association de Mercure avec Bacchus; ce mélange des plaisirs de la conversation avec ceux de la table, annonce en toi une pénétration admirable à distinguer les qualités particulières de la divinité. Tes immenses richesses te mettent bien en état de t'attirer la protection des Dieux par la magnificence de tes offrandes; mais on ne peut mieux se concilier la faveur de Mercure qu'en montrant les mêmes goûts que lui, en unissant les charmes de la conversation à ceux de la bonne chère. »

Calasiris, par complaisance pour Cnémon, par déférence pour Nausiclès, qu'il voulait s'attacher de plus en plus, leur raconte son histoire, mais succinctement. Il abrège beaucoup tout ce qu'il avait déjà raconté à Cnémon; il passe même sous silence tout ce qu'il croit inutile à Nausiclès de savoir. Il reprend le fil de sa narration à l'endroit où ils s'enfuirent de Delphes, et s'embarquèrent sur le vaisseau phénicien. Ils avancèrent d'abord au gré de leurs vœux. Un vent doux et favorable enflait les voiles. Arrivés au détroit de Calydon, leur vaisseau est violemment agité au milieu d'une mer naturellement turbulente et orageuse. Cnémon interrompt Calasiris, et le prie de leur expliquer la cause des tempêtes qui règnent particulièrement sur ce bras de mer.

« La mer Ionienne, reprend Calasiris, est renfermée en cet endroit dans un lit très resserré : elle ne communique avec le golfe de Crisa que par un petit détroit. L'isthme du Péloponèse l'empêche de se jeter dans la mer Égée. C'est une digue opposée sans doute par la Providence à l'impétuosité de ses flots, qui, sans cette digue,

inonderaient les pays voisins. Les flots, obligés de refluer dans ce détroit, rencontrent ceux qui y coulent, les choquent avec une extrême violence. De ce conflit il résulte une ébullition terrible; les flots se soulèvent, se couvrent d'écume; et de là les tempêtes si fréquentes dans ce détroit. » Tous les convives applaudissent et reconnaissent la véritable cause des tempêtes qui agitent la mer Ionienne. Calasiris poursuit ainsi :

« Après avoir passé ce détroit, et laissé derrière nous les îles Aiguës, nous crûmes apercevoir le promontoire de Zacynthe, qui s'offrit à nos yeux comme un nuage obscur. Le pilote fait caler les voiles. Nous lui demandons pourquoi il ralentit ainsi la marche du vaisseau, poussé par un vent favorable. « Avec ce vent, dit-il, « nous arriverons à terre vers la première veille de la « nuit. Je crains d'échouer, au milieu des ténèbres, contre « un rivage bordé de rochers et d'écueils. Il vaut donc « mieux passer la nuit en pleine mer, ne donner de vent « à nos voiles que ce qu'il en faut pour prendre terre au « point du jour. » Voilà ce que le pilote nous répondit; mais il se trompa dans ses conjectures. Le soleil se levait lorsque nous jetâmes l'ancre.

« Nous débarquâmes à peu de distance de la ville. Les insulaires fixés le long du rivage, accourent comme à un spectacle extraordinaire. Ils admirent la légèreté, la beauté, la grandeur de notre vaisseau ; ils croient y reconnaître la construction phénicienne; ils sont surtout étonnés de nous voir aborder heureusement et sans accident : bonheur auquel nous ne devions pas nous attendre dans un voyage entrepris après le coucher des Pléïades. Presque tous les passagers descendent du vaisseau pendant qu'on l'attache au rivage, et se dispersent dans la ville pour leurs affaires.

J'avais appris du pilote que nous passerions l'hiver dans cette île. Je ne voulus point rester sur le vaisseau, au milieu de la licence qui règne parmi les gens de mer, ni chercher une demeure dans la ville, de peur qu'on ne découvrît l'asile de mes deux jeunes gens. Je résolus

de chercher sur le rivage un endroit où je pourrais passer l'hiver. J'avance quelques pas; j'aperçois un vieux pêcheur assis devant sa porte, raccommodant les mailles de son filet. Je m'approche : « Vieillard, lui dis-je, je te « salue; dis-moi où je pourrais trouver un séjour? — Il « s'est accroché hier à ce rocher voisin, et ces mailles se « sont rompues. — Ce n'est pas là ce que je te demande. « Tu nous obligeras beaucoup, si tu veux nous recevoir « chez toi, ou nous indiquer une autre demeure. — Ce « n'est pas moi : je n'y étais pas. Non, Thyrrène n'est pas « assez imprudent : la vieillesse ne l'a pas aveuglé jusque-« là. C'est la faute de mes enfants, qui, par leur inexpé-« rience, ont été jeter ce filet dans un endroit dont ils ne « devaient pas approcher. »

« Enfin je m'aperçois qu'il est sourd. « Vieillard, lui « dis-je alors en élevant la voix, je te salue. Nous sommes « des étrangers qui te prions de nous indiquer une de-« meure. — Si vous voulez, me répond-il, en nous rendant « le salut, vous demeurerez avec nous, à moins que vous « ne cherchiez une maison grande et riche, et que vous « ne meniez avec vous une multitude d'esclaves. — Je « n'ai que deux enfants, et moi je suis le troisième. — « Bon, c'est ce qu'il faut : nous ne sommes qu'un plus que « vous; j'ai encore avec moi deux de mes enfants, les « autres sont mariés et pères de famille; la nourrice de « mes enfants fait la quatrième; car leur mère est morte « depuis peu. Sois donc le bienvenu; crois que nous nous « ferons un plaisir de recevoir un homme en qui, dès le « premier abord, j'ai remarqué un air distingué. »

« J'accepte ses offres; je reviens ensuite avec Chariclée et Théagène retrouver Thyrrène, qui nous reçoit bien, et nous cède la partie de sa maison la plus chaude. Nous y trouvâmes assez d'agrément pendant l'hiver : nous passions les jours tous ensemble. Chariclée couchait avec la nourrice, moi avec Théagène, et Thyrrène, avec ses deux enfants, dans un autre appartement. Nous mangions tous ensemble; nous défrayions nos hôtes de tout. Thyrrène donnait aux deux amants du poisson qu'il allait

pêcher lui-même : quelquefois, pour passer le temps, nous y allions avec lui. Il avait singulièrement diversifié ce plaisir, que, grâce à son intelligence, on pouvait se donner en tout temps. Il connaissait les endroits les plus favorables et les plus poissonneux : bien des personnes attribuaient à une faveur spéciale de la fortune, ce qui n'était que le fruit de son adresse; mais la fortune, comme on dit, ne donne pas de relâche à ceux qu'elle poursuit. La beauté de Chariclée lui attira des désagréments jusque dans cette solitude. Ce marchand tyrien, qui avait remporté une couronne aux jeux pythiques, qui nous avait emmenés sur son vaisseau, me prenait souvent en particulier, m'accablait d'importunités et d'instances, me demandant Chariclée en mariage, comme si j'eusse été son père. Il ne tarissait point sur ses qualités, sa noblesse, son mérite, ses richesses : le vaisseau lui appartenait, ainsi que la plus grande partie de la cargaison, qui consistait en or, en diamants, en soieries. A tant d'avantages il fallait encore ajouter sa victoire récente; enfin il possédait tout.

« Je lui représente l'état de dénûment où je me trouve; j'ajoute que jamais je ne donnerai ma fille à un étranger, dont la patrie est si éloignée de l'Égypte. « Mon père, « reprend-il, il est aisé de lever toutes ces difficultés; la « possession de ta fille me tiendra lieu de dot, d'argent, « de tous les trésors possibles. J'abandonne ma patrie « pour me fixer dans la tienne : dès ce moment je renonce « à mon voyage de Carthage; je te suis partout où tu vou« dras aller. » Enfin, le voyant s'opiniâtrer dans ses desseins, mettre toujours plus de chaleur dans ses poursuites, m'obséder continuellement de ses importunités, je lui donne des espérances, pour me délivrer de ses sollicitations; et dans la crainte qu'il ne se portât même à quelque violence dans cette île, je lui promets de tout arranger à mon retour en Égypte.

« A peine étais-je débarrassé du Phénicien, qu'un nouvel orage se forma et gronda sur notre tête. Quelques jours après, Thyrrène, me tirant à l'écart dans un angle

formé par les sinuosités du rivage : « Calasiris, me dit-il, « j'en jure par Neptune, le Dieu de la mer, et par les « autres divinités de son empire, je t'aime comme mon « frère ; tes enfants me sont aussi chers que les miens. Je « veux te faire part d'un projet funeste que l'on médite « et que je ne puis taire. Tu manges avec moi à la même « table : le silence serait un crime de ma part ; je veux donc « t'en instruire. Des pirates, placés en embuscade dans « une baie, derrière ce promontoire, cherchent à s'empa-« rer du vaisseau phénicien ; des sentinelles, qui se suc-« cèdent sur les rochers, épient le moment où il mettra à « la voile. Songes-y ; mets-toi sur tes gardes : vois ce que « tu as à faire. C'est sans doute à toi, ou plutôt à ta fille, « qu'en veulent ces hommes pour qui il n'y eut jamais rien « de sacré. — Thyrrène, lui dis-je, puissent les Dieux te « récompenser comme tu le mérites ! Mais, comment ce « projet t'est-il connu ? — Comme pêcheur, me répond-il, « je connais ces hommes ; je leur porte du poisson, que je « leur vends plus cher qu'à tout autre. Hier, pendant que « je ramassais mes filets auprès de ces bas-fonds, le chef « de ces pirates s'approchant de moi, me demande si je « sais quand les Phéniciens mettront à la voile. Pénétrant « aussitôt son dessein : « Trachin, lui dis-je, je ne puis « te dire le jour précis ; mais je crois que ce sera au prin-« temps. — La jeune fille qui demeure chez toi partira-« t-elle avec eux ? — Je l'ignore ; mais pourquoi me faire « toutes ces questions ? — Je ne l'ai vue qu'une fois, et je « l'aime éperdûment. Parmi le grand nombre de femmes, « et même belles, qui me sont tombées entre les mains, jamais je n'ai vu de beauté pareille. »

« Je voulais l'engager à me découvrir ses projets. « Pourquoi, repris-je, ne pas éviter le combat contre les « Phéniciens, et ne pas l'enlever de chez moi sans qu'il « t'en coûte une goutte de sang, et avant qu'ils se mettent « en mer ? — Les pirates eux-mêmes ont des égards et de « l'humanité pour ceux qu'ils connaissent : c'est toi que « je ménage ; je ne veux pas te jeter dans l'embarras, ni te « faire chercher tes hôtes. Je veux d'ailleurs frapper deux

« grands coups en même temps, m'emparer des richesses « du vaisseau et de la jeune fille; ce que je ne pourrais « faire en l'enlevant sur terre : le voisinage de la ville m'ex- « poserait encore à des dangers. Quand on apprendrait « cet enlèvement, on pourrait se mettre à ma poursuite. »

« Je l'ai quitté en louant beaucoup sa prudence. Je te « préviens des desseins que trament contre vous ces en- « nemis du genre humain. Songe à ton salut et à celui « de tes enfants. »

« Ces paroles jetèrent la consternation dans mon âme; mon esprit effrayé formait projet sur projet, sans s'arrêter à aucun. Le hasard me fait rencontrer ce même marchand phénicien, qui, en m'entretenant de son amour, me présente un moyen d'échapper au danger. De tout ce que j'avais appris de Thyrrène, je ne lui dis que ce que je crus nécessaire. Je feins qu'un habitant de l'île songe à enlever ma fille; qu'il n'a pas assez de forces pour l'empêcher. « Tout me parle pour toi, ajoutai-je; « je te connais : tu es riche. Tu m'avais promis de te fixer « dans ma patrie; et j'aimerais mieux te donner la main « de ma fille. Il faut donc, pour l'intérêt de ton amour, te « hâter de quitter ce lieu avant de voir l'orage fondre « sur nous. »

« Ces paroles le transportent de joie : « Mon père, me « dit-il en m'embrassant, quand veux-tu que nous met- « tions à la voile? Quoique la saison ne soit pas encore « favorable aux navigateurs, nous pouvons au moins « changer de rade, nous mettre hors de danger, en at- « tendant le printemps. — Eh bien, lui dis-je, si tu veux « suivre mon conseil, nous partirons au commencement « de la nuit. — Tu seras satisfait, » me répond-il; et en même temps il se retire.

« De retour à la maison, je ne dis rien à Thyrrène; mais je préviens mes enfants qu'au milieu de la nuit nous nous embarquerons. Ils sont étonnés de la précipitation de ce départ, et m'en demandent la raison. Je remets à un autre moment de les en instruire; je me contente de leur dire qu'il faut que nous partions. Nous prenons un

repas léger, et nous allons nous coucher. Je crus voir en songe un vieillard maigre et décharné, mais dont la robe retroussée laissait apercevoir des muscles et des nerfs qui annonçaient que, dans sa jeunesse, il avait été vigoureux. Un casque est sur sa tête; il a le regard perçant et rusé : il semble boiter d'une blessure à la cuisse. Il s'approche de moi, et, avec un sourire menaçant : « Mon ami, me dit-il, tu es le seul qui n'as pas songé à « moi : tous les voyageurs qui passent auprès de Céphal-« lénie, visitent ma demeure : la célébrité de mon nom « les y attire. Tu as poussé l'indifférence jusqu'à ne pas « me saluer, quoique tu demeures dans le voisinage; « bientôt tu porteras la peine due à ton insouciance : « aussi malheureux que moi, tu trouveras des ennemis « sur terre et sur mer. Mon épouse salue la jeune fille « que tu mènes avec toi; elle s'intéresse beaucoup à « elle, parce qu'elle sacrifie tout à la chasteté. Elle lui « annonce une heureuse fin à toutes ses calamités. »

« Troublé par ce songe, je me lève brusquement. « Qu'as-tu, me dit Théagène ? — Je crains que nous n'ayons « passé l'heure de nous embarquer : voilà la cause de « mon trouble. Lève-toi; prépare tout pour notre dé-« part. » Je vais trouver Chariclée; mais elle était déjà auprès de moi. Thyrrène nous entend, se lève et nous demande ce que nous avons. « Nous allons suivre ton « conseil, lui dis-je, et tâcher de nous soustraire à nos « ennemis. Je prie les Dieux de te récompenser de la « bonté avec laquelle tu nous as traités. J'ai encore un « dernier service à te demander; c'est de passer à Itha-« que, d'offrir pour nous un sacrifice à Ulysse et de l'apai-« ser. Il m'est apparu cette nuit, s'est plaint que je l'ai « négligé, et m'a menacé de toute sa colère. » Thyrrène me promet de remplir mes intentions; il nous accompagne jusqu'au rivage, en pleurant, nous souhaite une navigation heureuse, et telle que nous pouvons la désirer. Mais pourquoi te fatiguer par ces détails? Le jour commençait à paraître, et nous avancions en pleine mer. Les matelots d'abord avaient refusé de partir; mais enfin

le marchand phénicien les y avait déterminés, en leur représentant qu'ils avaient à craindre d'être attaqués par les pirates. Il était loin de penser qu'il disait la vérité.

« Nous eûmes d'abord à lutter contre l'impétuosité des vents et la fureur des flots. Enfin, après des peines incroyables, après avoir failli être engloutis dans les ondes, nous abordons à un promontoire de Crète. Nous avions perdu notre gouvernail; nos antennes étaient brisées en grande partie. Nous résolûmes de nous y arrêter quelques jours, pour remettre notre vaisseau en état, et nous rétablir nous-mêmes des fatigues de la mer. On nous annonça que nous partirions le premier jour après la jonction de la lune avec le soleil.

« A peine fûmes-nous en pleine mer, que les zéphyrs enflèrent nos voiles. Notre pilote, attaché au gouvernail jour et nuit, cingla vers la Libye. Il disait qu'avec un vent favorable, il pouvait traverser la mer en droite ligne, et qu'il fallait se hâter d'aborder à quelque terre, d'entrer dans quelque rade, parce qu'il voyait venir derrière nous un vaisseau de pirates. « Depuis que nous « avons quitté l'île de Crète, ajouta-t-il, il suit exacte« ment nos traces, et semble régler sa course sur la « nôtre. Plusieurs fois j'ai feint de détourner notre vais« seau de sa route; je l'ai vu autant de fois faire la « même manœuvre. »

« Les uns, effrayés de ces paroles du pilote, veulent se préparer au combat; d'autres, sans y apporter la moindre attention, disent qu'on voit souvent en pleine mer de petits vaisseaux suivre les grands, croyant naviguer avec plus de sûreté sur leurs traces. Chacun soutient son avis. La nuit approche. On était au moment où les laboureurs abandonnent leurs travaux. Le vent s'apaise; son souffle doux et faible ne fait plus qu'agiter les voiles, sans faire avancer le vaisseau. Enfin il tombe tout à fait au coucher du soleil, comme s'il était d'intelligence avec nos ennemis : un calme profond règne sur les flots.

« Tant que le vent continua de souffler, les pirates restèrent bien loin derrière nous. Les voiles de notre vais-

seau étant plus grandes, recevaient un plus grand volume d'air; mais le calme et l'immobilité des flots nous obligèrent alors d'avoir recours aux rames pour avancer. Les pirates, tous rameurs exercés, montant un vaisseau plus léger que le nôtre, ne tardèrent pas à nous atteindre : déjà ils sont près de nous. Un habitant de Zacynthe, embarqué avec nous, s'écrie : *« Les voilà! les voilà! nous sommes perdus; ce sont des pirates : je reconnais le vaisseau de Trachin.* » Ces cris jettent l'épouvante parmi les passagers. Au milieu du calme, nous sommes agités de la plus violente tempête : on n'entend que des plaintes, des gémissements; tout est dans un désordre affreux. Les uns se précipitent dans la sentine; les autres, sur le pont, s'animent mutuellement au combat; d'autres cherchent à s'emparer de la barque de secours pour s'échapper. Cependant l'ennemi est près de nous : il faut se défendre. Le tumulte cesse; chacun s'arme de ce qu'il trouve sous sa main. Chariclée et moi nous arrêtons Théagène, dont nous avons peine à modérer l'ardeur et le courage impétueux à la vue de l'ennemi. Chariclée craint d'en être séparée, même à la mort; elle veut partager son sort, périr du même coup, et expirer dans ses bras. Mais lorsque j'eus vu que notre ennemi était Trachin, je crus travailler à notre salut en retenant Théagène; je ne fus point trompé dans mes espérances.

« Les pirates s'approchent, se présentent obliquement : ils ne lancent point de traits; ils tâchent de s'emparer de notre vaisseau sans répandre de sang. Ils voltigent autour de nous, et nous forcent à rester en place. Ils semblent nous assiéger et vouloir nous prendre par composition. « Malheureux! s'écrient-ils, quelle est votre « folie! voulez-vous, par une résistance inutile à des « forces si supérieures, vous exposer à la mort, tandis « que nous vous offrons la vie? Il ne tient qu'à vous de « sauver vos jours : passez dans cette barque, nous vous « laissons aller. »

« Ainsi parlent les pirates. Tant que les armes ne brillèrent point, que le sang ne coula point, les Phéniciens

montrèrent de l'audace, et refusèrent d'abandonner le vaisseau. Mais bientôt le plus hardi des ennemis s'élance au milieu de nous, frappe à grands coups d'épée tout ce qu'il rencontre, et fait voir que la force des armes seule doit décider l'affaire. Les autres le suivent. Les Phéniciens, effrayés, se jettent aux pieds des pirates, leur demandent quartier et s'abandonnent à la discrétion des vainqueurs. Déjà les pirates, animés par la vue du sang qui aiguisait leur fureur, commençaient un carnage affreux. Trachin ordonne d'épargner le reste. Nous nous soumettons à tout : nous mettons bas les armes; mais nous sommes traités plus cruellement que si nous eussions fait la plus rigoureuse résistance. On nous ordonne de sortir du vaisseau avec un seul habit, sous peine de mort. Il n'est rien que les hommes ne sacrifient à la conservation de leurs jours. Les Phéniciens perdaient tout espoir de fortune en perdant leur vaisseau; cependant, à les voir s'élancer à l'envi dans la barque pour mettre leur vie en sûreté, on eût dit qu'ils gagnaient au lieu de perdre.

« Lorsque, pour obéir aux lois imposées par le vainqueur, nous nous présentâmes pour sortir, Trachin, arrêtant Chariclée : « O toi ! le digne objet de ma ten-« dresse, dit-il, ce n'est pas contre toi, mais pour toi que « nous avons combattu. Je te suis depuis votre départ « de Zacynthe; c'est pour toi que j'ai traversé tant de « mers, que j'ai bravé tant de périls ; calme-toi, tout ici « t'est soumis. » Ainsi parle Trachin.

« C'est le comble de la sagesse que de savoir s'accommoder aux circonstances. Chariclée, par mes conseils, paraît insensible à son malheur : elle fait effort sur elle-même ; et, empruntant le langage de la séduction : « Je « rends grâces aux Dieux, dit-elle, de t'avoir inspiré des « sentiments humains pour nous. Si tu veux m'inspirer « véritablement de la confiance, et m'engager à demeurer « auprès de toi, donne-moi cette marque de ta bienveil-« lance : tu vois mon père et mon frère, sauve-les; ne « souffre pas qu'ils sortent du vaisseau : la vie, sans eux,

« me serait à charge. » Puis elle se jette à ses genoux et les tient longtemps embrassés. Trachin feint de résister à ces tendres supplications : sa captive à ses pieds est un spectacle qui flatte son orgueil. Enfin, les larmes de Chariclée le touchent ; la douceur de ses regards subjugue son âme ; il la relève : « Je t'accorde, dit-il, ton « frère avec plaisir ; je vois en lui un jeune homme rem-« pli de courage, qui pourra nous rendre des services. « Mais ce vieillard est un fardeau inutile, dont je ne me « charge que pour te plaire. »

« Cependant le soleil, arrivé au bout de sa carrière, ne laissait plus tomber que quelques faibles rayons, luttant avec peine contre les ténèbres de la nuit : tout à coup la mer s'enfle, soit que les approches de la nuit soulevassent ses flots, soit que la fortune le voulût ainsi. On entend les vents siffler dans le lointain. Les pirates avaient quitté leur vaisseau, et s'étaient précipités dans l'autre pour en piller la cargaison. Le vent qui s'élève jette le trouble parmi eux ; ils ne savent comment gouverner un si grand vaisseau. Les différentes manœuvres se trouvent exécutées au hasard et par le premier venu ; chacun se prétend capable de faire ce qu'il n'a jamais appris, et croit que ses lumières naturelles suffisent. Les uns hissent les voiles sans ordre ; d'autres attachent les cordages sans connaître leur usage. Celui-ci, sans aucune expérience, se met à la proue ; celui-là à la poupe et tient le gouvernail. Nous courûmes les plus grands dangers, moins par la violence de la tempête, qui ne bouleversait pas encore les vagues, que par l'impéritie du pilote, qui résista aux flots, tant qu'une faible lumière nous éclaira, mais qui céda quand la nuit fut arrivée. Les vagues commençaient à nous gagner, et nous étions sur le point d'être engloutis. Quelques pirates tentent de passer dans le vaisseau qu'ils avaient quitté ; mais les vagues les en empêchent. Le commandant les retient, en leur représentant que celui où ils sont, avec les richesses qu'il contient, vaut bien mieux que plusieurs vaisseaux semblables au leur. Il coupe aussi

le câble qui les attache, sous prétexte qu'ils sont plus en danger. Ses vues se portent encore dans l'avenir. Aborder à terre avec deux vaisseaux, c'était se rendre suspect : on ne manquerait pas de s'informer par qui ils étaient montés. Enfin on approuve une mesure qui garantit d'un double danger.

« A peine le cordage qui attachait les deux vaisseaux l'un à l'autre est-il coupé, que nous nous sentons soulagés, sans cependant être hors de danger. Après avoir été longtemps ballottés par les flots en courroux ; après avoir jeté beaucoup de choses à la mer ; après avoir vu de près toutes les horreurs de la mort, et avoir passé cette nuit dans les angoisses les plus horribles, nous abordons le jour suivant, vers le soir, à une embouchure du Nil, appelée l'embouchure d'Hercule. Malheureux! nous abordons en Égypte. Les pirates sont dans la joie ; et nous, nous reprochons à la mer de nous avoir laissé la vie, de nous avoir dérobés à une mort exempte d'outrages, pour nous livrer sur terre à un sort plus cruel, à une attente plus affreuse entre les mains de brigands sans pudeur et sans retenue.

« Leurs premières démarches ne furent pas propres à nous rassurer. A peine sont-ils à terre, que sous prétexte de remercier Neptune de les avoir sauvés, ils débarquent du vin de Tyr, et quelques autres choses. Ils envoient dans les villages circonvoisins quelques-uns d'entre eux avec de grandes sommes d'argent, pour acheter des provisions : ceux-ci reviennent bientôt après, amenant avec eux un troupeau entier de porcs et de brebis. Ceux qui étaient restés à bord les reçoivent, allument un grand feu, les égorgent et préparent un festin.

« Trachin, me prenant en particulier pour n'être entendu de personne : « Mon père, me dit-il, je veux unir « mon sort à celui de ta fille ; je vais, comme tu le vois, « célébrer aujourd'hui cet hymen ; je vais, en offrant « un sacrifice aux Dieux, célébrer la plus belle de toutes « les fêtes. J'ai cru devoir te prévenir de mes intentions, « pour ne pas te voir triste au milieu de ce repas, pour

« que ta fille, instruite par toi de mes volontés, s'y prête « sans répugnance. Je ne prétends pas que tu serves au-« près d'elle ma passion : j'ai en main ce qui peut me ré-« pondre de son consentement, la force ; mais je veux « suivre les voies de l'honneur, et je crois que ta fille « prévenue, par la bouche même de son père, de la fête « qui se prépare, se montrera moins rebelle à mes in-« tentions. »

« J'applaudis à son discours ; je lui témoigne de la joie ; je feins d'avoir de grandes actions de grâces à rendre aux Dieux, qui donnent à ma fille un époux dans son maître. Je m'éloigne quelques instants pour réfléchir sur le parti que j'avais à prendre : me rapprochant ensuite de lui, je le prie, pour mettre le plus grand éclat dans la célébration de cette fête, de donner à ma fille la jouissance du vaisseau pour se préparer ; de défendre à qui que ce soit de la troubler, afin qu'elle puisse, autant que lui permettent les circonstances, relever la pompe de cette cérémonie par la magnificence de sa parure. Je lui représente qu'il ne convient pas qu'une jeune fille, distinguée par sa naissance et sa fortune, qui va passer dans les bras d'un époux, ne se montre pas aussi brillante qu'elle le peut, quoique ni le lieu, ni le temps ne lui permettent pas de déployer toute la magnificence digne d'un tel hyménée.

« Trachin, ivre de joie, me promet d'avoir égard à mes demandes. En effet, il ordonne à ses gens de tirer du vaisseau tout ce dont on avait besoin, et leur défend d'en approcher ensuite. Ses ordres sont aussitôt exécutés. On tire du vaisseau des tables, des coupes, des tapis de Tyr et de Sidon, et tout ce qui peut orner un festin ; on les voit charger sur leurs épaules indistinctement des objets précieux, fruits de tant de sueurs et d'épargnes, qui, grâce aux bizarreries de la fortune, vont parer le repas de ces insolents pirates.

« Je vais ensuite voir Théagène et Chariclée ; je la trouve fondant en larmes. « Ma fille, lui dis-je, tu dois « être accoutumée à toutes ces épreuves. Sont-ce tes

« maux passés que tu pleures? as-tu quelque nouveau « sujet de chagrin? — Tout, dit-elle, tout me désespère. « Je pleure l'avenir; je pleure le funeste amour de Trachin : les circonstances ne servent qu'à le rendre plus « ardent. Un bonheur inespéré fait oublier les lois de « l'honneur; mais Trachin pleurera son amour trompé : « la mort me dérobera à ses embrassements. Si je « suis séparée de toi avant le trépas, ce sont tes conseils, ce sont ceux de Théagène qui causent mon malheur.

— Tu ne te trompes point, lui dis-je. Trachin, après « le sacrifice, veut, par un festin solennel, célébrer son « hymen avec toi. Il me croit ton père, et il m'a prévenu « de ses desseins. Il y a longtemps que Thyrrène m'a instruit, à Zacynthe, de la passion violente de ce pirate; « mais je croyais pouvoir te soustraire à ses feux; et si « je ne te les ai point révélés, c'est que je ne voulais point « t'affliger par la perspective d'un avenir douloureux. « Hélas! mes enfants, la fortune ennemie a renversé mes « espérances; nous sommes suspendus sur un abîme. Il « ne nous reste plus qu'à nous armer de courage et d'intrépidité. Bravons les dangers qui nous environnent. « La liberté, une vie honorable, ou une mort glorieuse « sera le prix de nos généreux efforts. »

« Ils me promettent de tout oser. Je leur montre le parti que nous avons à suivre; et je les presse de prendre toutes les mesures nécessaires pour en assurer le succès. Je vais trouver le lieutenant de Trachin, nommé, je crois, Pélore. Je lui dis que j'ai quelque chose d'intéressant à lui communiquer. Il se fait un plaisir de m'écouter, me tire à l'écart pour n'être entendu de personne : « Mon fils, lui dis-je, écoute-moi en « peu de mots; le temps ne me permet pas de m'expliquer ici fort au long. Ma fille t'aime : ce sont tes qualités qui t'ont gagné son cœur. Elle soupçonne que ton « commandant ne prépare un repas que pour célébrer ses « noces. Elle a cru entrevoir ses desseins dans l'ordre « qu'il lui a donné de mettre ses plus belles robes. Songe

« à rompre ce dessein; car ma fille aime mieux mourir « que de devenir l'épouse de Trachin.

« — Vieillard, me répond Pélore, sois tranquille; moi-« même depuis longtemps j'aime ta fille; je n'attends « qu'un moment favorable : dans le combat, je me suis « élancé le premier sur le vaisseau ennemi. Trachin doit « un prix à ma valeur. Par reconnaissance, il cédera ta « fille à mon amour, ou il pleurera son hymen, et ce « bras le punira comme il le mérite. »

« Je le quitte aussitôt pour ne donner lieu à aucun soupçon. Revenu auprès de mes enfants, je fortifie leur courage, en leur promettant un heureux succès de mon stratagème.

« Le festin commença peu de temps après; déjà les convives, échauffés par le vin, ne connaissaient plus de bornes ni de frein. Me penchant vers Pélore, auprès duquel je m'étais placé à dessein : « As-tu vu, lui dis-je, « comme Chariclée est parée? — Non. — Eh bien! tu « peux la voir : entre dans le vaisseau, mais secrètement; « car tu sais que votre commandant l'a défendu : tu croi-« ras voir Diane elle-même. Modère l'ardeur de tes dé-« sirs; ne va pas exposer ses jours et les tiens. » Il se lève aussitôt; et, feignant quelque besoin pressant, il court secrètement au vaisseau. Il voit Chariclée couronnée de laurier, revêtue d'une robe étincelante d'or. Persuadée qu'elle allait à la victoire ou à la mort, elle s'était revêtue de la robe qu'elle portait à Delphes dans les cérémonies religieuses : toute sa personne brillait d'un éclat éblouissant; tout annonçait une vierge qui va passer sous les lois de l'hymen. A sa vue, le cœur de Pélore est embrasé des feux de l'amour et de la jalousie; les bouillants transports, la sombre fureur, la rage sont peints dans ses yeux. A peine est-il à sa place : « Pourquoi, s'écrie-t-il, ne reçois-je pas le présent dû « à celui qui monte le premier sur un vaisseau ennemi? « — Tu ne l'as pas demandé, répond Trachin; il n'a pas « encore été question du partage des dépouilles. — Eh bien! je demande la jeune captive. — Prends tout ce

« qui te fera plaisir, excepté elle. — Tu annules donc la « loi établie parmi les pirates, loi qui autorise à choisir à « son gré celui qui, le premier, s'élance sur un vaisseau « ennemi, et s'expose pour tous les autres aux plus grands « dangers. — Je ne casse point cette loi ; mais j'en invo- « que une autre qui ordonne aux sujets d'obéir à leur « chef. J'aime aussi cette jeune captive ; et je ne crois pas « demander trop que demander à être préféré. Si tu ne te « soumets à cet ordre, cette coupe te punira de ton inso- « lence. — Voyez-vous, s'écrie Pélore, en s'adressant aux « convives, comme la valeur est récompensée ? C'est ainsi « que chacun de vous, victime de cette loi tyrannique, se « verra arracher le fruit de ses travaux. »

« L'affreux spectacle que nous vîmes alors, Nausiclès ! Telle la mer, soulevée par les vents, mugit sous les coups de la tempête ; tels ces pirates, ivres de vin et de fureur, s'agitent, s'élancent, poussent des cris horribles. Il se forme deux partis : les uns veulent faire respecter leur chef ; les autres, la loi. Enfin, Trachin lève le bras pour lancer une coupe à Pélore ; mais celui-ci est sur ses gardes. Il enfonce son épée dans le sein de son rival, qui, atteint d'un coup mortel, tombe sans vie. Un combat sanglant s'allume : les pirates se jettent les uns sur les autres, et confondent leurs coups : les uns veulent venger leur chef ; les autres prétendent défendre le parti de la justice, en défendant Pélore. Les cris confus des combattants, des mourants, retentissent au loin ; les coupes, les morceaux de bois, les pierres, les débris des tables, tout sert leur aveugle fureur.

« Retiré à l'écart sur une éminence, je considère le combat sans partager le danger. Cependant Théagène et Chariclée ne restent pas spectateurs oisifs de cette scène sanglante. Théagène, hors de lui, et bouillant de courage, se jette d'abord, comme nous en étions convenus, dans un des deux partis. Chariclée, voyant le combat engagé, décoche des flèches de dessus le vaisseau, prenant bien garde d'atteindre Théagène. Egalement ennemie des deux partis, elle immole le premier

qui s'offre à ses coups; elle voit les combattants à la lueur des flammes, et n'en est point vue. Les pirates ignorent d'où partent ces traits; quelques-uns s'imaginent que les dieux eux-mêmes combattent contre eux. Enfin, tous périssent; il ne reste plus que Théagène et Pélore. Pélore est brave, accoutumé à verser le sang. Chariclée ne peut plus se servir de son arc : brûlant du désir de secourir son amant, elle craint d'être trahie par son adresse; car les deux rivaux se tiennent corps-à-corps. Mais Pélore ne résiste pas longtemps. Désespérée de ne pouvoir secourir son amant par des effets, Chariclée le secourt par ses paroles : « *Courage, mon ami*, s'écrie-t-elle, *courage !* » Ces paroles raniment la valeur et les forces de Théagène : il voit dans Chariclée le prix de la victoire. La défaite de Pélore est assurée. Quoique couvert de blessures, son ardeur redouble : il s'élance sur son ennemi, lui porte un coup d'épée à la tête. Pélore évite le coup par un léger mouvement; l'épée effleure l'épaule, et coupe le bras à la jointure du coude. Aussitôt l'un prend la fuite, et l'autre le poursuit.

« Je ne sais comment se termina le combat; je ne vis point revenir Théagène. Je restai sur cette éminence : je ne voulus point descendre dans un lieu fumant de sang et de carnage; mais Chariclée le vit revenir. Lorsque le jour parut, je l'aperçus couché, environné des ombres de la mort, Chariclée assise auprès de lui et abîmée dans la douleur : elle semblait vouloir s'immoler sur le corps de son amant; mais quelque lueur d'espérance de le voir revenir à la vie arrêtait son bras. Malheureux, je ne pus lui parler, apprendre quel était son sort; je ne pus la consoler, lui donner les secours qu'elle pouvait attendre de moi. Aux malheurs éprouvés sur la mer, se joignirent d'autres malheurs sur terre.

« Au point du jour je descendais de l'éminence où j'étais, lorsqu'une troupe de brigands égyptiens, partis du haut de la montagne voisine, s'avance vers le rivage. Déjà ils sont maîtres de mes deux enfants : peu après ils s'en

vont emportant du vaisseau tout ce qu'ils peuvent. Hélas! je les suis de loin, pleurant ma destinée et celle de ces deux amants. Ne pouvant les sauver, je ne voulus point me joindre à eux, dans l'espérance de briser leurs fers par la suite. Je ne pus les suivre longtemps; les forces m'abandonnèrent : la vieillesse m'empêcha de franchir, comme les Égyptiens, le sommet de la montagne. Si j'ai retrouvé une fille aujourd'hui, c'est aux Dieux, c'est à ta bonté, Nausiclès, que je dois un tel bonheur; je n'y ai contribué que par mes larmes et mes gémissements. »

Calasiris, en achevant ces mots, ne peut retenir ses larmes; tous les convives pleurent avec lui, et trouvent du plaisir à pleurer; le vin féconde la source des larmes. Enfin Nausiclès, rassurant Calasiris : « Mon père, dit-il, ne perds pas espérance; déjà ta fille est dans tes bras; demain tu verras ton fils. Au point du jour nous irons trouver Mitrane; nous tâcherons, à quelque prix que ce soit, de délivrer le beau Théagène. — Je le désire, répond Calasiris; mais il est temps de nous séparer. N'oublions pas les Dieux; faisons-leur des libations; remercions-les de m'avoir rendu ma fille. » Les convives font des libations et se retirent.

Calasiris cherche Chariclée. Placé à l'entrée de la salle des femmes, il les regarde sortir : il ne la voit point parmi elles. Enfin, d'après les renseignements qu'il reçoit d'une d'elles, il entre dans le temple, la trouve couchée aux pieds de la statue de la Déesse : abîmée dans la douleur, elle s'y était endormie. Le vieillard laisse tomber quelques larmes; il prie la Déesse de jeter sur elle un œil de compassion. Il la réveille doucement, et la conduit dans sa chambre. Elle semble rougir de s'être laissée surprendre par le sommeil : elle se retire avec la fille de Nausiclès dans le gynécée, et passe la nuit avec elle. Les soucis, les inquiétudes qui l'agitent, chassent le sommeil loin de ses yeux.

LIVRE SIXIÈME

Cnémon et Calasiris vont dormir dans un appartement destiné aux hommes. La plus grande partie de la nuit s'était écoulée pendant qu'ils étaient à table, ou qu'ils écoutaient le long et agréable récit des aventures de Calasiris ; le reste s'écoula plus vite qu'ils ne pensaient, et cependant trop lentement encore au gré de leurs désirs. A peine le jour commence-t-il à paraître qu'ils vont trouver Nausiclès, le prient de leur dire dans quels lieux il soupçonne Théagène, et de les y conduire au plus tôt. Nausiclès y consent. Chariclée, après beaucoup d'instances pour les suivre, est contrainte de rester : ils lui représentent qu'ils ne vont pas loin, qu'ils reviendront bientôt avec Théagène ; ils la quittent désolée de ne pas les accompagner, mais pleine d'espérance et de joie.

Ils étaient sortis du village et suivaient les bords du Nil, lorsqu'ils aperçoivent un crocodile qui passe de leur droite vers leur gauche, et s'élance dans le fleuve avec grand bruit. Nos voyageurs, habitués à voir des crocodiles, n'en sont point effrayés : Calasiris seulement en augure des obstacles au succès de leur voyage ; mais Cnémon, qui n'avait vu que l'ombre du crocodile, sans voir le crocodile lui-même, est saisi de frayeur : peu s'en faut qu'il ne prenne la fuite. « Cnémon, dit Calasiris, pendant que Nausiclès éclatait de rire, je ne te croyais timide que pendant la nuit et au milieu des ténèbres ; mais ton incroyable intrépidité ne se dément point pendant le jour. Non seulement les noms, mais la vue même des objets les moins effrayants, les plus communs, jettent la consternation dans ton âme.

— Est-ce le nom de quelque Dieu ou de quelque génie

dit Nausiclès, qui glace d'effroi notre brave Cnémon ? — Je ne sais, répond Calasiris ; mais le nom d'une personne, et non d'un héros intrépide renommé pour ses exploits ; mais, ce qu'il y a de plus étonnant, le nom d'une femme, et d'une femme morte (il le dit lui-même), prononcé devant lui, suffit pour le faire trembler. La nuit où tu as ramené Chariclée de Bucolie (il connaissait de nom, je ne sais comment, celle dont je veux parler), il ne m'a pas laissé dormir un instant. Toujours mourant de frayeur, je n'étais occupé qu'à le rappeler à la vie ; et, pour te faire rire encore davantage, si je ne craignais de le chagriner, ou même de l'effrayer encore, je te dirais ce terrible nom. » Et en même temps il prononça le nom de Thisbé.

Nausiclès alors ne rit plus : il tressaille au nom de Thisbé ; il reste longtemps tout pensif : il ignore comment et pourquoi le nom de Thisbé a fait tant d'impression sur Cnémon. Celui-ci plaisante Nausiclès à son tour. « Vois-tu, Calasiris, dit-il, quelle vertu a ce nom ? quel épouvantail il est, non seulement pour moi, mais encore pour Nausiclès lui-même ! Il s'est même opéré en nous un changement total. Je sais que Thisbé n'est plus, et je ris ; et le brave Nausiclès, qui tout à l'heure s'égayait aux dépens des autres...

— Grâce, Cnémon, grâce, dit Nausiclès ; tu as assez bien pris ta revanche. Au nom des Dieux protecteurs de l'hospitalité et de l'amitié, par cette table où, je crois, tu as été reçu avec toute la cordialité possible, dis-moi comment le nom de Thisbé t'est connu ? pourquoi ce nom t'a tant effrayé ? pourquoi je suis devenu le sujet de tes railleries ? — Cnémon, dit alors Calasiris, ces paroles s'adressent à toi. Tu m'as promis plusieurs fois de m'apprendre ton histoire ; tu as toujours différé, sous divers prétextes : raconte-nous-la aujourd'hui, et par complaisance pour Nausiclès, et pour adoucir les fatigues et charmer l'ennui du voyage. »

Cnémon leur raconte succinctement tout ce qu'il avait déjà raconté à Théagène et à Chariclée : qu'il est Athé-

nien ; que son père s'appelle Aristippe ; qu'il a eu pour belle-mère Déménète. Il leur peint la passion criminelle de Déménète ; les pièges que lui tendit celle-ci qui, dédaignée, employa le ministère de Thisbé pour se venger. Il leur dit, qu'accusé devant le peuple d'un parricide, il a été banni de sa patrie ; que, retiré à Égine, il a appris de Chabrias, jeune Athénien, la mort de Déménète, victime, à son tour, des perfidies de Thisbé ; qu'Anticlès ensuite l'a instruit des malheurs de son père, dont les biens ont été confisqués par le peuple, qui, trompé par les insinuations des parents de Déménète, l'a soupçonné coupable de la mort de son épouse ; que Thisbé s'est enfuie avec un marchand de Naucrate, son amant ; enfin, il ajoute qu'il s'est embarqué pour l'Égypte avec Anticlès, pour chercher Thisbé, la ramener à Athènes, faire reconnaître l'innocence de son père, et la faire punir comme elle le méritait. Qu'exposé à mille dangers dans ses voyages, pris par des pirates, échappé de leurs mains en abordant en Égypte, il est tombé entre celles des Bucoles, et que là il a fait connaissance avec Théagène et Chariclée ; enfin, il leur apprend la mort de Thisbé, ce qui l'a suivi, en un mot, tout ce qu'ils ignoraient.

Cependant Nausiclès est agité de mille pensées différentes : tantôt il est prèt à les instruire de ses liaisons avec Thisbé ; puis il remet à un autre temps. Enfin, une rencontre qu'ils font, jointe aux motifs qu'il pouvait avoir de garder le silence, l'en empêche.

Ils avaient fait soixante stades et déjà ils approchaient du bourg où résidait Mitrane, lorsqu'ils rencontrent un ami de Nausiclès, et lui demandent où il va avec tant de célérité. « Nausiclès, lui répond cet homme, tu me demandes la cause de mon empressement, comme si tu ignorais que mon unique souci actuellement est d'exécuter les ordres que me donne Isias de Chemmis. Pour elle, je cultive la terre ; pour elle, il n'est rien que je ne fasse ; pour elle, je veille jour nuit avec une ardeur infatigable. La plus grande peine, le plus grand châtiment

qu'elle pourrait m'imposer, serait de ne me rien commander. Aujourd'hui elle m'a ordonné de lui porter cet oiseau du Nil, ce phénicoptère que tu vois, et je me hâte de satisfaire celle que mon cœur adore.— Il t'en coûte peu, lui répond Nausiclès, pour t'attacher Isias : ses ordres ne sont pas difficiles à remplir, puisqu'au lieu d'un phénicoptère, elle ne t'a pas demandé un véritable phénix venu d'Éthiopie ou des Indes. — Mon zèle, mon ardeur à la servir, n'en sont pas moins un sujet de plaisanteries perpétuelles..... Mais, vous, où allez-vous? quelle affaire vous appelle ? — Nous allons trouver Mitrane. — Votre voyage est inutile, et votre peine perdue. Mitrane n'est plus dans le pays ; il s'est mis en campagne cette nuit : il marche contre les habitants de Bessa. Un jeune prisonnier, Grec d'origine, qu'il envoyait à Oorondate, à Memphis, pour le faire passer à la cour de Suze, et en faire présent au grand roi, a été enlevé dans une incursion par les Besséens, commandés par Thyamis, qu'ils venaient de mettre à leur tête. Je m'en vais, ajouta notre homme, en achevant ces mots : il faut me rendre en diligence auprès d'Isias. Si, avec ses yeux perçants, elle me voyait, mon amour pourrait bien porter la peine de ma lenteur : elle est ingénieuse à trouver des prétextes, des sujets de plainte contre moi, et des raisons pour me tourmenter. »

A ces mots, ils restent étonnés et interdits ; ils ne s'attendaient pas à voir ainsi leurs espérances trompées. Nausiclès ranime leur courage; il leur représente qu'il ne faut pas, pour un léger contretemps, se désespérer, ni renoncer à leur entreprise ; mais retourner à Chemmis examiner à loisir le parti qu'il faut prendre, se préparer à un plus long voyage, à aller chercher Théagène chez les Bucoles, partout où ils apprendront qu'il pourra être, bien persuadés qu'à la fin ils le trouveront. Il ajoute que ce sont les Dieux eux-mêmes qui leur ont fait rencontrer cet ami, dont les renseignements les dirigent vers les lieux où ils doivent chercher Théagène et fixent le terme de leur voyage au village des Bucoles.

Il n'eut pas de peine à les persuader. Une autre considération les détermina encore à ce parti. Cnémon calma les inquiétudes de Calasiris, en lui assurant que Thyamis sauverait Théagène. Ils prennent donc le parti de revenir. En arrivant, ils trouvent Chariclée à la porte de la maison : elle portait ses regards au loin et de tous côtés. Ne voyant point Théagène avec eux, elle pousse un cri aigu. « Quoi ! mon père, dit-elle, vous êtes partis seuls, et vous revenez seuls ! Théagène, sans doute, n'est plus ! Au nom des Dieux, dites-moi ce que avez appris. Me cacher mon malheur, c'est le rendre plus amer. Il y a de l'humanité à montrer à un infortuné ses maux dans toute leur étendue : son âme alors réunit toutes ses forces contre les coups du sort, et bientôt elle ne sent plus les pointes de la douleur.

— Chariclée, dit Cnémon, en l'interrompant, combien tu te tourmentes toi-même ! tu es toujours disposée à n'augurer que des maux, et l'événement dément toujours tes conjectures : en cela tu es excusable. Théagène vit ; les Dieux te le conservent. » Il lui dit, en peu de mots, comment il était sauvé, et où il était. « Cnémon, lui dit Calasiris, tes discours sont ceux d'un homme qui n'a point aimé ; autrement tu saurais que le cœur d'une amante est dans les alarmes, lors même qu'il n'y a point de danger ; que, sur l'objet de sa tendresse, elle n'en croit que le témoignage de ses yeux ; l'absence de cet objet tourmente, déchire son âme : la source des chagrins des amants est en eux-mêmes ; ils sont persuadés que ceux qui s'aiment tendrement ne peuvent être éloignés l'un de l'autre, à moins que des obstacles insurmontables ne s'opposent à leur réunion. Il faut donc pardonner à Chariclée ; son cœur brûle de tous les feux de l'amour. Entrons dans la maison ; délibérons sur ce que nous avons à faire. » En même temps il prend Chariclée par la main, et la fait rentrer, en lui témoignant toute la tendresse d'un père.

Cependant Nausiclès, pour calmer le chagrin de ses hôtes, et méditant un autre projet, fait préparer un repas magnifique : il n'y admet que Cnémon et Calasiris,

avec sa fille ; mais il veut qu'elle y paraisse dans tout l'éclat de sa parure. Sur la fin du repas, il leur parle ainsi :

« Je prends les Dieux à témoin de la vérité de ce que je vais vous dire. Je serais ravi de vous voir consentir à passer votre vie avec moi, à partager avec moi tout ce que je possède et tout ce que j'ai de plus cher. Je ne vous regarde pas comme des étrangers et des hôtes, mais comme de vrais et de sincères amis. Je me ferai toujours un plaisir de vous servir. Je suis prêt à m'occuper avec vous à chercher Théagène, tant que je resterai ici. Mais vous n'ignorez pas que je suis marchand, que le commerce est ma profession. Vous savez que les vents, plus doux, ont aplani la surface des mers, et que les zéphyrs annoncent aux marchands le retour de la belle saison. Mes affaires exigent que je fasse un voyage dans la Grèce. Je crois donc devoir vous demander ce que vous désirez de moi, afin que je puisse concilier l'envie que j'ai de vous être utile, avec le soin de mes propres affaires.

— Nausiclès, répond Calasiris après quelques moments de silence, puisses-tu te mettre en mer sous d'heureux auspices ; puissent le Dieu des marchands et le Dieu des flots te conduire, te protéger, apaiser les vagues devant toi, faire souffler des vents favorables ; puisses-tu aborder en sûreté dans tous les ports, être reçu dans toutes les villes commerçantes, toi qui nous laisses aller au gré de nos désirs, qui nous as traités avec tant de bonté pendant notre séjour ici, qui as rempli si saintement envers nous les devoirs de l'amitié et de l'hospitalité. Il est douloureux pour nous de nous séparer de toi, de quitter ta maison, que, grâce à ta générosité, nous regardions comme la nôtre ; mais la nécessité, notre devoir nous obligent à chercher une personne qui nous est bien chère. Tel est le parti que nous prenons, moi et Chariclée. Que Cnémon s'explique ; qu'il dise s'il veut nous accompagner, ou s'il a quelque autre dessein. »

Cnémon est près de répondre ; les sanglots lui étouf-

fent la voix : ses larmes coulent en abondance ; il ne peut articuler aucune parole. Enfin il modère ses pleurs. « Comme la vie humaine, dit-il avec un profond gémissement, est remplie de vicissitudes et de changements! O fortune! comme tu enchaînes les maux les uns aux autres! comme tu me précipites de malheurs en malheurs! Tu m'as arraché à ma famille, aux foyers paternels; tu m'as chassé de ma patrie, tu m'as séparé de tout ce que j'avais de plus cher; après bien des traverses, tu m'as jeté sur les côtes de l'Égypte ; tu m'as livré aux brigands du Bucolie ; tu as paru calmer tes rigueurs, en me liant avec des personnes malheureuses comme moi, du même pays que moi, avec lesquelles j'espérais passer le reste de mes jours : aujourd'hui, tu m'ôtes encore cette consolation. Où aller? que faire? Abandonner Chariclée, avant qu'elle ait trouvé Théagène? je ne le puis sans crime. Faut-il que je la suive partout, et que je l'aide dans ses recherches? Il n'y aurait que de la gloire à partager ses travaux avec l'espoir du succès, et l'assurance de le trouver; mais l'avenir est incertain : il sera peut-être encore plus funeste que le passé ; et je ne sais quel sera alors le terme de nos maux. Ne vaut-il pas mieux implorer votre bonté, celle des Dieux protecteurs de l'amitié, profiter de l'occasion que me présente la faveur du Ciel, pour retourner dans ma patrie, dans les bras de ma famille, avec Nausiclès, qui, comme il le dit lui-même, se prépare à retourner dans la Grèce? Je crains bien, hélas! que mon père... què sa maison ne reste abandonnée, sans héritier. Dussé-je vivre dans l'indigence, au moins est-il de mon devoir de tâcher de sauver quelques débris du naufrage de sa fortune, et de les laisser à ma famille. O Chariclée ! c'est à toi que je m'adresse. Excuse Cnémon, pardonne-lui. Je vais prier Nausiclès d'attendre quelque temps, quelque pressé qu'il soit de partir. Je te suivrai jusqu'aux Bucolies. Si je suis assez heureux pour te remettre entre les mains de Théagène, je partirai avec la satisfaction d'avoir fidèlement gardé un dépôt si précieux. Soutenu du témoignage

de ma conscience, plein des plus belles espérances, je me séparerai de toi. Si la fortune nous trompe, puissent les Dieux ne pas le permettre! tu me pardonneras encore. Je ne te laisserai pas seule, mais entre les mains d'un père tendre, d'un sage mentor, de Calasiris. »

L'œil d'un amant est perçant : il lit au fond des cœurs; Chariclée s'était aperçue à plusieurs indices que Cnémon aimait la fille de Nausiclès; elle avait compris aussi, par les discours de Nausiclès, qu'il verrait cette alliance avec plaisir; que depuis longtemps elle était l'objet de ses démarches, et qu'il n'épargnait rien pour gagner Cnémon. Elle crut encore que Cnémon ne pourrait la suivre sans compromettre son honneur, sans faire soupçonner sa vertu. « Cnémon, dit-elle, tu prendras le parti qui te paraîtra le meilleur. Tu m'as déjà rendu d'assez grands services. Je sens et je ne dissimule pas toute l'étendue de mes obligations; mais il n'est rien qui t'oblige à étendre tes soins pour moi dans l'avenir, à partager des dangers qui ne sont pas les tiens, que tu peux t'épargner. Retourne dans ta patrie, dans tes foyers, dans le sein de ta famille : profite du voyage de Nausiclès; ne laisse pas échapper une si belle occasion. Calasiris et moi, nous supporterons seuls les revers de la fortune. Si les hommes nous abandonnent, sans doute que les Dieux ne nous abandonneront pas. »

Nausiclès alors prenant la parole : « Puissent les vœux de Chariclée, dit-il, s'accomplir! puissent les Dieux lui accorder la protection qu'elle leur demande, la rendre aux auteurs de ses jours! Une âme aussi belle, aussi élevée, un esprit aussi sage, méritent bien une pareille destinée. Pour toi, Cnémon, ne te chagrine point de ne point emmener Thisbé avec toi. Tu vois son ravisseur; c'est moi qui l'ai enlevée; c'est moi qui l'ai transportée en Égypte. Ce marchand de Naucrate, cet amant de Thisbé, c'est moi. Ne redoute point l'indigence; ne crains point d'être réduit à la mendicité. Si tu veux entrer dans mes vues, tu jouiras d'une fortune brillante. Tu verras ta patrie; tu rentreras dans la maison paternelle : je te

conduirai à Athènes. Je te donnerai en mariage ma fille Nausiclée, avec une dot immense. Je connais ta patrie, ta naissance, ta famille, et je me croirai honoré d'une pareille alliance. »

Cnémon, au comble de ses désirs, voyant s'accomplir des vœux qu'il faisait depuis longtemps, mais dont il n'espérait rien, répondit à Nausiclès qu'il acceptait ses offres. Nausiclès aussitôt lui remet sa fille entre les mains, et commande en même temps que sa maison retentisse des chants de l'hyménée. Lui-même commence la danse, et les noces se célèbrent sur-le-champ et dans ce même festin. Tout le monde aussitôt se met à danser; des chants d'allégresse se font entendre. Les torches nuptiales dissipent les ombres de la nuit.

Chariclée s'éloigne du tumulte de cette fête : elle se retire dans l'appartement où elle avait coutume de coucher, et en ferme la porte. Là, seule, sans témoins, semblable à une Ménade, elle dénoue ses cheveux, déchire sa robe : « Et nous aussi, dit-elle, dansons en l'honneur du Dieu qui préside à notre destinée, mais des danses qui lui conviennent. Que mes chants soient les cris de la douleur, et mes danses les convulsions du désespoir. Que les ténèbres m'environnent; qu'une nuit obscure préside à tout. Éteignons les feux de cette lampe. Quel hymen, quelle couche nuptiale m'a préparée cette affreuse divinité! Seule, loin de mon amant, ce Dieu funeste ne me laisse que le nom de son épouse. Cnémon danse; Cnémon est époux. Théagène erre; Théagène, prisonnier, est peut-être chargé de chaînes : ce n'est encore que le moindre de mes maux, pourvu qu'il vive! Nausiclée est dans les bras d'un époux; Nausiclée, avec qui je passais les nuits, est séparée de moi. Chariclée est seule abandonnée. O fortune! ô barbare divinité! loin de moi tout sentiment jaloux! Hélas! puissent-ils être heureux! C'est de mon sort que je me plains, de mon sort, si différent du leur. C'est trop prolonger la tragédie de mes calamités : elles retentissent encore, lorsque la scène est fermée. Mais, hélas! à quoi bon ces plaintes contre les

Dieux? Qu'ils terminent mes malheurs, quand ils voudront. O mon cher Théagène! ô l'âme de ma vie! si tu n'es plus... si la fortune ennemie..... Grands Dieux! Non..... que je ne l'apprenne jamais. Non, je ne pourrai te survivre, j'irai te rejoindre. Tiens, reçois ces présents funèbres. » En même temps elle arrache ses cheveux et les jette sur le lit. « Je t'offre encore ces libations : elles coulent de ces yeux que tu adorais. » Elle arrose son lit de ses larmes. « Hélas! si tu vis encore, viens, mon ami, viens du moins en songe te reposer dans mes bras. Respecte, ô mon cher Théagène! respecte ta Chariclée; attends que des nœuds légitimes t'unissent à elle; respecte-la même en songe. Viens..... c'est toi!... je te presse contre mon sein! »

En parlant ainsi, elle se jette le visage sur son lit, et l'embrasse. Un délire affreux l'agite : ses sanglots résonnent; enfin, l'excès de la douleur l'étourdit. Les ténèbres se répandent sur ses yeux; ses sens s'assoupissent : elle s'endort profondément, jusque bien avant dans la journée. Calasiris s'étonne de ne la point voir paraître selon sa coutume : il la cherche, va à sa chambre, frappe à la porte avec violence, l'appelle plusieurs fois par son nom, et enfin la réveille. A ses cris, Chariclée se trouble : elle court à la porte tout en désordre, et ouvre au vieillard. Calasiris voit ses cheveux épars, sa robe déchirée : il voit dans ses yeux, encore humides, les transports qui l'ont agitée avant son sommeil. Il en devine la cause : il la conduit à son lit, la fait asseoir, l'habille; et après l'avoir mise dans un état un peu plus décent : « Qu'as-tu donc, Chariclée? dit-il, pourquoi cette douleur amère, qui ne connaît point de bornes? pourquoi te laisser ainsi abattre par la fortune, toi que j'ai vue opposer à ses coups tant de constance et de magnanimité? Je ne te connais plus. Ne mettras-tu pas fin à ce délire? ne songeras-tu pas que tu es mortelle; qu'il n'y a rien de plus mobile et de plus inconstant que les choses humaines? Pourquoi t'ôter la vie, quand des espérances te restent encore? O ma fille! épargne-moi; épargne-toi

toi-même, ou plutôt épargne Théagène, qui ne veut vivre que pour toi, qui ne trouve de charmes dans la vie qu'autant que tu vivras. »

A ces mots Chariclée rougit, en songeant surtout dans quel état elle a été trouvée : elle garde un long silence. Calasiris la presse de lui répondre. « O mon père! dit-elle, tes reproches sont justes; mais, hélas! je ne suis pas tout à fait inexcusable. Ce n'est pas une passion ordinaire, une passion récente qui m'égare; c'est un amour pur et chaste pour un époux, que je ne connais encore que par ma tendresse, pour Théagène, dont l'absence est pour moi le plus cruel des tourments.

— Chariclée, répond Calasiris, calme-toi; Théagène vit : les Dieux te le rendront. S'il faut en croire les oracles, nous ne pouvons refuser d'ajouter foi à celui qui nous a dit hier qu'il est tombé entre les mains de Thyamis, pendant qu'on le conduisait à Memphis. S'il est au pouvoir de Thyamis, ses jours sont en sûreté : Thyamis le connaît; ils sont amis. Il ne faut plus tarder, mais nous rendre le plus promptement que nous pourrons au bourg de Bessa. Toi, tu vas chercher Théagène; et moi, mon fils avec Théagène; car tu sais sans doute que Thyamis est mon fils.

— Calasiris, répond Chariclée, après quelques moments de réflexion, si tu es père de Thyamis, si Thyamis est ton fils, si ce n'est pas un autre Thyamis, fils d'un autre père, nous courons les plus grands dangers. » Calasiris, étonné, lui en demande la raison. « Tu sais, continue Chariclée, que j'ai été prise par les Bucoles : ces funestes appas, que la nature semble ne m'avoir donnés que pour mon malheur, séduisirent alors le cœur de Thyamis : il voulut m'épouser. J'eus recours à la ruse pour me soustraire à ses feux. Je crains que, s'il nous rencontre dans nos recherches, il ne me reconnaisse, et ne veuille effectuer ses premiers desseins.

— Non, répond Calasiris; l'amour ne dominera pas mon fils sous les yeux de son père. Il respectera la présence de l'auteur de ses jours; il réprimera une passion

illégitime, si elle existe encore. Cependant, rien ne nous empêche de songer aux moyens de tromper ceux que tu redoutes. Tu me parais avoir dans l'esprit des ressources admirables pour échapper aux poursuites de tes amants. »

Chariclée sourit à ces paroles : « Je ne sais, dit-elle, si tu parles sérieusement, ou si tu plaisantes; mais ne cherchons aucun moyen pour l'instant : tenons-nous-en à ce que j'avais imaginé avec Théagène : la fortune nous a empêché jusqu'ici d'en tirer aucun avantage; peut-être serons-nous plus heureux. Nous cherchions à sortir de l'île des Bucoles; nous résolûmes de nous couvrir de haillons, de nous métamorphoser en mendiants, et d'entrer ainsi dans les villes et les bourgs. Couvrons-nous encore de ces mêmes haillons; mendions encore : par là, nous nous mettrons à l'abri contre les entreprises de ceux que nous rencontrerons : la pauvreté est une bonne sauvegarde; la pitié, plutôt que l'envie, marche à sa suite. Chaque jour fournira aisément à ses besoins. Dans un pays étranger, tout se vend cher aux étrangers; mais les cœurs s'attendrissent à la vue des malheureux, et on leur donne des secours. »

Calasiris approuve l'avis de Chariclée, et hâte le moment du départ. Ils vont trouver Nausiclès et Cnémon, et les instruisent de leur résolution. Enfin ils se mettent en route vers la troisième heure du jour, sans vouloir être accompagnés de personne, sans vouloir accepter aucune des offres de leurs hôtes. Nausiclès, Cnémon et tous les gens de la maison les suivent pendant quelque temps. Nausiclée, dont la tendresse pour Chariclée l'emporta alors sur la pudeur naturelle à son sexe, obtint de son père, à force d'instances, de les suivre. Après avoir fait environ cinq stades, ils s'embrassent les uns les autres, et se jurent une amitié éternelle. Ils s'arrosent naturellement de leurs larmes et se souhaitent une destinée heureuse. Cnémon leur demande pardon de ne point les accompagner plus loin. Il s'en excuse sur son nouvel hyménée, et promet de les rejoindre, s'il en trouve l'occasion favorable; ensuite ils se séparent.

Les uns retournent à Chemmis. Chariclée et Calasiris se revêtent d'habits déchirés, dont ils se sont munis, et prennent le costume de mendiants. Chariclée se barbouille le visage avec de la suie et de la boue délayées ensemble; et, pour dernier coup de pinceau, le bord d'un voile en lambeaux enveloppe un côté de son visage et lui cache un œil. Sous son bras est une besace, destinée en apparence à mettre les fruits de sa quête, mais qui renferme des objets bien plus précieux, sa robe de prêtresse, qu'elle portait à Delphes, ses couronnes, et toutes les autres richesses que sa mère avait exposées avec elle. Calasiris enveloppe de peaux déchirées le carquois de Chariclée, l'attache obliquement sur ses épaules, et comme si c'eût été un paquet : il détache la corde de l'arc, qui se redresse peu à peu, et devient entre ses mains un bâton qui affermit ses pas chancelants. Aperçoivent-ils quelqu'un dans le lointain, il semble alors accablé sous le faix des ans; il boite même, et quelquefois Chariclée le conduit par la main.

Après avoir bien étudié leur rôle, avoir plaisanté sur leur déguisement, s'être complimentés mutuellement sur la bonne mine qu'il leur donne; après avoir encore prié la cruelle divinité, qui les persécute, de mettre un terme à ses fureurs, ils marchent promptement vers Bessa, où ils espèrent trouver Théagène et Thyamis; mais leur espoir est encore trompé.

Le soleil se couchait, et ils étaient près d'arriver, lorsqu'ils aperçoivent les cadavres d'une multitude d'hommes récemment égorgés : un grand nombre étaient Perses; ils les reconnaissent à leur habillement et à leur armure; et parmi eux il y avait quelques habitants du pays. Ils jugent que ce lieu a été le théâtre d'un sanglant combat; mais ils ignorent quels ont été les combattants. Ils avancent au milieu de ces cadavres, examinent s'ils n'y verront point quelques-uns de leurs amis. Quand le cœur craint pour l'objet de sa tendresse, il se livre aux plus funestes pronostics. Ils trouvent une vieille femme en proie aux larmes et aux gémissements, embrassant étroi-

tement un de ces cadavres : ils prennent le parti d'en tirer tous les éclaircissements possibles ; il s'arrêtent auprès d'elle, tâchent de la consoler et d'apaiser la violence de sa douleur. Elle les écoute. Calasiris lui demande, en langue égyptienne, qui elle pleure, et entre qui ce combat s'est livré.

La vieille leur répond, en peu de mots, qu'elle pleure son fils; qu'elle vient chercher la fin de ses jours sur ce champ de bataille; que c'est sur le cadavre de son fils que ses larmes tombent; qu'elle veut lui rendre les devoirs funèbres, comme elle le pourra. Voici ce qu'elle leur apprend du combat :

« On conduisait à Memphis, à Oroondate, satrape du grand roi, un jeune homme d'une taille majestueuse, d'une grande beauté. Mitrane, officier d'Oroondate, l'avait fait, dit-on, prisonnier, et le lui envoyait comme un présent inestimable. Les habitants du village que vous voyez (et elle leur montra un village voisin) étant survenus, ont prétendu connaître le jeune prisonnier; soit qu'ils le connussent en effet, soit que ce ne fût qu'une feinte de leur part. A cette nouvelle, Mitrane, outré d'une juste colère, marcha contre eux, il y a deux jours. Les habitants de ce village, brigands par état, accoutumés à braver la mort, sont très belliqueux; ils ont déjà enlevé à bien des épouses et des mères leurs maris et leurs enfants : je suis aujourd'hui une de leurs victimes. Au bruit de la marche de Mitrane, ils lui dressent une embuscade, tombent sur sa troupe, et remportent une victoire complète. Les uns l'attaquent en tête, les autres sortent de leur embuscade, fondent sur lui à l'improviste et en poussant de grands cris. Mitrane est tué un des premiers en combattant. Environnés de toutes parts, les Perses ne pouvant fuir, sont tous immolés : quelques Égyptiens ont aussi perdu la vie; mon fils, atteint d'un trait à la poitrine, est resté sur le champ de bataille. Malheureuse! je pleure aujourd'hui celui-ci; bientôt, hélas! je pleurerai encore celui qui me reste, et qui marche avec les Besséens contre la ville de Memphis. »

Calasiris lui demande pourquoi les Besséens marchent contre Memphis. « Je vais vous dire, reprend la vieille, ce que j'ai appris de ce fils qui me reste : les Besséens, teints du sang des troupes du grand roi et de celui de leur général, jugent bien qu'une action aussi hardie ne restera pas impunie; qu'ils vont courir les plus grands dangers; qu'Oroondate, qui réside à Memphis, à la première nouvelle de ce massacre, viendra avec de plus grandes forces, environnera leur village, et lavera dans leur sang la tache imprimée au nom persan. Résolus de tout risquer, ils tentent une grande entreprise, pour se garantir du malheur qui les menace : ils veulent prévenir les préparatifs d'Oroondate, en tombant à l'improviste sur lui, l'immoler, s'ils le surprennent dans Memphis; ou, s'il en est absent, occupé, comme on dit, à la guerre d'Éthiopie, il leur sera plus aisé de s'emparer d'une ville dénuée de défenseurs, et par là, ils se mettront à l'abri de tout danger, au moins pour le présent. Ils veulent encore rétablir dans la dignité de grand-prêtre Thyamis, leur chef, dont le crime d'un frère, plus jeune que lui, l'a dépouillé. S'ils ne réussissent point, ils sont déterminés à mourir les armes à la main, plutôt que de se voir chargés de fers, exposés aux outrages et à la cruauté des Perses.

« Mais vous, étrangers, continue-t-elle, où allez-vous? — A Bessa. — Vous ne pouvez, sans danger, y entrer si tard, ni vous mêler parmi les habitants qui y sont restés, si vous n'êtes connus de personne. — Si tu nous y conduisais, nous ne courrions aucun danger. — Je n'en ai pas le temps; j'ai des cérémonies funèbres à faire cette nuit. Je vous prie de vous retirer dans quelque endroit, où il n'y ait point de cadavres, ou je saurai bien vous y contraindre. Passez-y la nuit; quand le jour sera venu, je vous donnerai l'hospitalité, et je vous mettrai à l'abri de tout danger. »

Calasiris explique à Chariclée ce que la vieille vient de lui dire; ensuite ils s'éloignent tous deux. A quelque distance du champ de bataille, ils trouvent une petite

éminence : là, Calasiris se couche, la tête appuyée sur son carquois ; Chariclée s'asseoit sur sa besace. La lune qui, depuis trois jours, était dans son plein, commençait à paraître, et à éclairer la terre de ses rayons. Calasiris, avancé en âge, fatigué du chemin, s'endort bientôt ; mais Chariclée, dévorée d'inquiétudes, ne pouvant fermer les yeux, est témoin d'un spectacle affreux que donnent souvent les femmes égyptiennes.

La vieille femme, voyant le calme régner autour d'elle, et ne se croyant vue de personne, commence par creuser une fosse, et allumer un bûcher à côté ; le cadavre de son fils est entre deux : elle prend un vase d'argile sur un trépied voisin ; elle en verse du miel dans la fosse, du lait d'un autre, du vin d'un troisième ; elle façonne ensuite une figure de pâte, la couronne de laurier, de fenouil, et la jette dans la fosse ; elle saisit une épée, et, transportée d'une fureur divine, elle adresse à la lune une longue prière, conçue en termes barbares et inconnus ; elle ouvre la veine de son bras, essuie le sang avec une branche de laurier, et en arrose le bûcher. Après bien d'autres cérémonies magiques, elle se courbe sur le cadavre de son fils, lui parle à l'oreille ; enfin elle l'éveille, et, par la force de ses enchantements, elle le fait tenir debout.

Chariclée, émue dès le commencement de cette scène, frémit de terreur à un spectacle si inouï ; elle réveille Calasiris, pour le rendre témoin de tout ce qui se passe. Enveloppés des ténèbres de la nuit, ils ne sont point vus, et voient tout à la lueur des flammes du bûcher. Peu éloignés de la vieille, ils l'entendent interroger à haute voix le cadavre. Elle lui demande si son frère, le seul fils qui lui reste, reviendra de l'expédition où il est parti. Le mort ne répond rien ; mais il fait seulement un signe de tête, pour laisser à sa mère les illusions de l'espérance ; il retombe ensuite, et reste couché sur le visage. La vieille le retourne, et continue de l'interroger : elle lui parle à l'oreille, et redouble la force de ses enchantements, pour l'obliger sans doute à rompre le silence.

L'épée à la main, elle s'élance, tantôt vers le bûcher, tantôt vers la fosse; elle relève ce cadavre, lui répète les mêmes questions, et, peu contente de ses signes de tête, elle veut le forcer à lui dévoiler, à haute voix, les secrets de l'avenir.

Cependant Chariclée conjure Calasiris d'approcher de la magicienne, de l'interroger sur le sort de Théagène; mais le vieillard s'y oppose : il lui dit que la nécessité seule peut les excuser d'être témoins de cette scène impie ; qu'il n'est pas permis aux ministres de la religion d'assister à des choses aussi horribles; qu'ils peuvent, par des victimes sans tache et des prières pieuses, pénétrer dans l'avenir; que les impies n'ont d'autres moyens que de ramper à terre, et d'outrager les morts, comme fait cette Égyptienne, dont le hasard leur fait voir les horribles mystères.

Calasiris parlait encore, lorsque des sons sourds et lugubres, qui semblaient partir d'une caverne profonde et ténébreuse, viennent frapper leurs oreilles : « Ma mère, répond le cadavre, je t'ai d'abord ménagée, malgré tes forfaits envers l'humanité, malgré ton infraction des lois de la mort, malgré l'exécrable curiosité que tu as de pénétrer, par les enchantements, des choses impénétrables. Les morts conservent jusque dans les enfers, autant qu'il leur est possible, du respect pour les auteurs de leurs jours ; mais puisque tu éteins en moi ce respect, autant qu'il est en toi, par ta sacrilège opiniâtreté; puisque, non contente de m'avoir fait lever, d'avoir obtenu de moi des signes de tête, tu veux entendre la voix d'un mort; puisque tu ne penses point à me rendre les devoirs de la sépulture, que tu m'arraches de la compagnie des autres morts, pour satisfaire ta détestable envie, écoute des secrets que je voulais te taire : Le fils qui te reste, ne reviendra point : toi-même, tu mourras par l'épée; tu vas périr au milieu de la célébration de tes horribles cérémonies ; tu vas porter la peine réservée à tes semblables. Quoi! tu oses exposer aux regards des hommes, des mystères qui devraient être envelop-

pés du voile impénétrable du silence et des ténèbres les plus épaisses! tu oses, sous les yeux de pareils témoins, insulter ainsi aux morts! Un grand prêtre te voit; mais c'est ton moindre crime : c'est un sage ; il saura tout cacher sous le plus grand secret; d'ailleurs, il est l'ami des Dieux. S'il se hâte, il trouvera ses deux enfants, le fer à la main, près de s'égorger ; mais sa présence leur en imposera et arrêtera leur furie. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'une jeune fille entend et voit tout ce qui se passe ici : brûlant d'amour, elle erre de climats en climats, et cherche son amant. Après des souffrances et des dangers sans nombre, elle le rejoindra aux extrémités de la terre, et elle passera le reste de ses jours avec lui sur le trône, et au comble du bonheur. »

En achevant ces mots, le cadavre retombe. La vieille comprend que les témoins de ses mystères ne sont que les deux étrangers qu'elle a vus. Transportée de rage, l'épée à la main, elle se lève brusquement, les cherche partout sur le champ de bataille, et les croit cachés parmi les cadavres : elle veut les immoler comme des ennemis et des témoins de son infernale entreprise. Pendant qu'elle erre ainsi au milieu de ces morts, aveuglée par la fureur, un éclat de lance lui perce le sein ; elle tombe et expire. Ce fut ainsi que les prédictions de son fils commencèrent à s'accomplir sur elle.

LIVRE SEPTIÈME

Échappés à un si grand danger, Chariclée et Calasiris quittent ce théâtre d'horreurs. Les prédictions qu'ils viennent d'entendre les animent encore. Ils se hâtent de se rendre à Memphis : déjà ils approchaient de cette ville, où commençaient à s'accomplir les choses qu'ils avaient apprises au sujet de Calasiris.

Thyamis, à la tête des brigands de Bessa, avait paru tout à coup aux portes de Memphis. Un soldat de Mitrane, échappé au carnage, et qui avait prévu les desseins des ennemis, était venu avertir les habitants, qui n'avaient eu que le temps de fermer leurs portes. Thyamis ordonne à ses guerriers de poser leurs armes vers une des parties de la ville, les fait reposer des fatigues de la marche, et paraît vouloir faire un siège dans les règles.

Les habitants sont d'abord saisis de frayeur à la vue des ennemis. Mais s'étant aperçus du haut des murs qu'ils sont en petit nombre, ils se disposent à prendre avec eux quelques archers, quelques cavaliers, restés pour garder Memphis, à armer le peuple de tout ce qu'ils trouveront, à faire une sortie et à livrer un combat. Un des principaux de la ville, avancé en âge, les arrête, en leur représentant que, vu l'absence du satrape Oroondate, occupé à la guerre d'Éthiopie, ils doivent communiquer leurs projets à Arsace son épouse; que les soldats, demeurés dans la ville, sûrs de son approbation, combattront avec plus de courage pour la défense des murs. Ils adoptent cet avis, et se rendent en foule au palais, séjour ordinaire des satrapes, quand le roi n'était point en Égypte.

Arsace était grande et belle : son esprit était pénétrant, son âme élevée. Fière de sa naissance, elle avait tout l'orgueil que pouvait donner la qualité de sœur du grand roi; mais ses mœurs n'étaient rien moins qu'irréprochables; des plaisirs illicites et scandaleux souillaient sa vie; elle avait même beaucoup contribué à faire bannir Thyamis de Memphis. Effrayé des oracles des Dieux au sujet de ses deux enfants, Calasiris avait disparu à l'insu de tout le monde, et on le croyait mort. Thyamis, l'aîné de ses fils, lui avait succédé dans la dignité de grand-prêtre : il était à la fleur de l'âge, d'une grande beauté. Un jour qu'il offrait un sacrifice dans le temple d'Isis, pour célébrer son installation, Arsace le vit : sa bonne mine le faisait remarquer au milieu de la

foule qui l'environnait. Elle en fut éprise, jeta sur lui des regards criminels, et lui fit des signes, indices de ses coupables feux. Thyamis, dont l'âme n'était remplie que de principes de vertu, n'entendit point ce langage, ne comprit point les désirs d'Arsace; peut-être même qu'occupé tout entier au sacrifice, il donna à ces signes un sens tout opposé.

Jaloux de l'élévation d'un frère dont il ambitionnait la dignité, Pétosiris s'était aperçu de l'amour de la princesse. Il résolut de se servir de sa passion pour dépouiller son frère. Il va trouver Oroondate, lui révèle les flammes dont brûle son épouse, accuse Thyamis d'intelligence avec elle. Le satrape connaissait le caractère d'Arsace; il n'eut pas de peine à ajouter foi aux rapports de Pétosiris; mais il n'avait point de preuves. Il ne donna aucun signe de mécontentement à son épouse; d'ailleurs, le respect pour la famille du roi l'empêcha encore de manifester ses soupçons; mais il éclata contre Thyamis, et le menaça même de la mort; enfin il ne s'apaisa qu'après l'avoir contraint de se retirer. Il revêtit aussitôt Pétosiris de la dignité de grand-prêtre.

Arsace était déjà instruite de l'arrivée des ennemis : elle voit accourir cette multitude, qui lui demande de lui permettre de faire une sortie avec les soldats restés dans Memphis. Elle leur refuse leur demande, sous prétexte qu'elle ignore en quel nombre sont les ennemis, quels ils sont, d'où ils viennent, ni quel motif leur met les armes à la main. Elle leur représente qu'il faut d'abord monter sur les remparts, examiner tout, rassembler ensuite d'autres soldats, et tomber sur l'ennemi avec avantage.

Ils approuvent cet avis, et se répandent ensuite sur les remparts. Arsace y fait dresser une tente magnifique de pourpre et de tapis enrichis d'or; elle met elle-même ses plus beaux habits, s'assied sur un trône élevé, entourée de ses gardes, couverts d'une armure étincelante d'or : un caducée à la main, elle fait signe qu'elle veut

parler de paix : elle invite les chefs des ennemis à s'avancer au pied des murs.

Thyamis et Théagène, choisis par les Besséens, paraissent revêtus de leurs armes, mais sans casque. Le héraut aussitôt s'adressant à eux : « Voici, leur dit-il, ce que dit Arsace, épouse d'Oroondate, le premier des satrapes, et sœur du grand roi : Qui êtes-vous? que voulez-vous? de quoi vous plaignez-vous? pourquoi avez-vous pris les armes? » Ils répondent qu'ils sont Besséens; mais Thyamis dit qui il est; qu'il a été dépouillé du sacerdoce par les intrigues de Pétosiris son frère et par Oroondate; que les Besséens viennent le rétablir dans ses droits; qu'une fois rentré dans sa dignité, il mettra bas les armes, et que les Besséens retourneront chez eux sans causer aucun dommage : qu'autrement la force des armes en décidera; qu'Arsace elle-même, pour sa propre gloire, doit profiter de l'occasion pour punir les trames de Pétosiris, se venger de ces atroces calomnies, par lesquelles il l'a noircie dans l'esprit d'Oroondate, et l'a contraint lui-même à fuir de sa patrie.

Les habitants de Memphis sont frappés d'étonnement à ces paroles : ils reconnaissent Thyamis. Ils avaient ignoré la cause et l'époque de son exil. Au vague des soupçons succèdent les lumières de la vérité. Arsace est encore plus frappée que les autres : différentes passions se disputent son cœur; elle est outrée de colère contre Pétosiris ; elle se rappelle le passé, et médite déjà des projets de vengeance. Elle considère Thyamis et Théagène : son cœur se partage entre eux; sa passion pour Thyamis se ranime; mais de nouveaux feux s'allument dans son âme avec plus de violence : ceux mêmes qui l'environnent s'aperçoivent de son trouble; enfin, revenant à elle après quelques instants, semblable à ces malheureux que viennent d'agiter des mouvements convulsifs : « C'est une folie de la part des Besséens, dit-elle, de prendre les armés; mais surtout de la vôtre, jeunes guerriers, qui, aux grâces de la figure, à la vigueur de

l'âge, joignez une illustre naissance. Quoi! c'est pour des brigands que vous vous précipitez ainsi au milieu des dangers! S'il faut en venir à un combat, vous ne pourrez résister même au premier choc. Le roi n'est pas encore réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne puisse, malgré l'absence du satrape, vous envelopper tous avec ce qui lui reste de troupes. Mais il n'est pas nécessaire, je crois, de sacrifier tant de monde, d'armer tant de bras pour une querelle particulière qui n'intéresse point le public : il faut se soumettre à ce que les Dieux eux-mêmes et la justice en ordonneront. Je crois donc, ajouta-t-elle, qu'il est juste et je demande que les Besséens et les habitants de Memphis restent tranquilles, et ne se fassent point la guerre sans sujet : que les deux compétiteurs se mesurent l'un avec l'autre; le sacerdoce sera le prix de la victoire. »

A ce discours d'Arsace, la ville retentit de cris de joie; tous applaudissent aux propositions de la princesse : ils commencent à soupçonner les perfides intrigues de Pétosiris. Chacun se voit avec plaisir délivré d'un danger imminent par ce combat singulier. Parmi les Besséens, il en est beaucoup qui ne veulent point accepter ce parti, ni souffrir que leur chef s'expose aux dangers. Enfin Thyamis leur persuade d'y consentir, leur représente la faiblesse, l'inexpérience de Pétosiris; il dit que tout l'avantage de ce combat est pour lui : c'étaient ces mêmes réflexions qui avaient déterminé Arsace elle-même à proposer ce combat singulier; elle espérait par là arriver à son but, sans compromettre sa réputation : elle espérait se venger de Pétosiris, en le mettant aux prises avec un adversaire plus brave que lui.

On se hâte de tout préparer pour ce combat. Thyamis, plein de courage, transporté de joie, prend ce qui lui manque de son armure : Théagène l'anime encore, pendant qu'il lui attache son casque sur la tête, lui arrange son aigrette où l'or étincelle, et le revêt de toutes ses armes.

Pétosiris, cédant à la nécessité, contraint de sortir de la ville par les ordres d'Arsace, s'écrie qu'il ne veut pas combattre, et qu'il ne s'arme que malgré lui. Thyamis l'aperçoit : « Vois-tu, dit-il à Théagène, de quelle frayeur est saisi Pétosiris? — Je le vois... Mais comment vas-tu te comporter dans ce combat? Ce n'est pas seulement un ennemi; c'est encore un frère. — Tu as raison, et tu devines mes intentions. Je veux, avec le secours de la divinité, le vaincre et non lui ôter la vie. Non, la colère, le ressentiment ne m'emporteront point jusqu'à rougir mes mains du sang d'un frère, de celui qui a été renfermé dans le même sein que moi; je ne veux que me venger du passé, et me couvrir de gloire pour l'avenir. — Je t'approuve; tu parles en héros; tu entends encore la voix de la nature... Mais moi, que me faudra-t-il faire? — Mon adversaire n'est pas redoutable; cependant, comme on voit chaque jour la fortune signaler parmi les hommes ses caprices et son inconstance... Si je suis vainqueur, tu resteras avec moi dans la ville, tu partageras ma destinée ; si je suis trompé dans mes espérances, reste à la tête des Besséens : ils t'aiment; tu vivras parmi eux jusqu'à ce que la fortune cesse de te persécuter. »

Ensuite ils s'embrassent l'un et l'autre les larmes aux yeux. Théagène s'asseoit en cet endroit pour être témoin de tout, et se livre, sans le savoir, à toute l'avidité des regards d'Arsace, dont les yeux ne peuvent se rassasier du plaisir de le contempler. Thyamis marche contre Pétosiris; mais celui-ci ne l'attend pas : au premier mouvement qu'il voit faire à son ennemi, il retourne aussitôt vers les portes pour rentrer dans la ville. C'est en vain : ceux qui sont aux portes, l'empêchent d'entrer ; ceux qui sont sur les murs crient de ne pas lui livrer le passage partout où il se présentera. Ce malheureux alors jette bas ses armes, et se met à courir de toutes ses forces autour des murs. Théagène inquiet, voulant tout voir, quitte sa place; mais, pour qu'on ne soupçonne pas qu'il veut secourir Thyamis, il laisse son bouclier et sa lance à

l'endroit qu'il quitte, sous les yeux d'Arsace, qui, ne pouvant plus le considérer, considère ses armes. Théagène suit à pas précipités les deux rivaux. Pétosiris est près d'être atteint; mais il échappe à chaque instant, et n'a d'avance sur son frère qu'autant qu'en a un homme sans armes, qui fuit la poursuite d'un homme armé.

Déjà ils ont fait deux fois le tour des murs de la ville, et ils commencent le troisième. Thyamis agite sa lance derrière son frère; il lui crie d'arrêter, ou qu'il va le percer. Tous les habitants, placés sur les murs, comme sur un théâtre, ont les yeux attachés sur les combattants. La divinité ou la fortune qui conduit tout ici bas, vient mêler un épisode inattendu à la tragédie qui se représentait alors. Un nouvel acteur se trouve transporté comme par miracle sur la scène. En ce jour, à cette heure même, le malheureux Calasiris arrive, et voit ses deux fils armés l'un contre l'autre. Il s'était exilé de sa patrie, avait erré de climats en climats, avait tout fait, tout souffert, pour fuir cet horrible spectacle; mais sa destinée prévalut : il ne put éviter un malheur que les Dieux lui avaient annoncé. Il avait vu de loin des hommes qui se poursuivaient; et tout ce qu'il avait entendu ne lui permettait pas de douter que ce ne fussent ses deux enfants. Il oublie à l'instant sa vieillesse; sa vigueur se ranime : il court pour empêcher au moins les épées de se croiser. A peine est-il arrivé, qu'il se précipite au milieu d'eux! « Thyamis! Pétosiris! ô mes enfants! que vois-je! » s'écrie-t-il à plusieurs reprises. Mais ils ne reconnaissent point leur père dans ce vieillard déguisé en mendiant, couvert de haillons; tout occupés de leur combat, ils ne font pas plus d'attention à lui qu'à un vagabond ou à un fou.

Du haut des murs, parmi les spectateurs, les uns le voient avec surprise se jeter aveuglément au milieu des épées; les autres le prennent pour un furieux, dont l'esprit et la raison sont aliénés, et ils ne font qu'en rire. Le vieillard comprend enfin que son extérieur l'empêche d'être reconnu. Il quitte ses haillons, laisse tomber sa

chevelure flottante à la manière des prêtres, met bas le fardeau qui charge ses épaules, jette son bâton, et présente à leurs yeux une figure vénérable, sur laquelle est empreinte une sainte majesté. Il s'incline; et, leur tendant les bras en suppliant : « O mes enfants! dit-il en sanglotant, et versant des larmes, c'est Calasiris, c'est votre père. Arrêtez! que votre funeste destinée ne vous aveugle pas : voyez et respectez celui qui vous a donné le jour. »

Épuisés de leur course, les forces les abandonnent; ils tombent dans les bras de leur père, embrassent ses genoux, fixent les yeux sur lui, et enfin le reconnaissent. C'est leur père; ils n'en peuvent plus douter : leur âme est déchirée par des passions diverses et opposées. La vue d'un père, qu'ils ne croyaient plus jamais revoir, les remplit de joie; mais le moment où ils ont été surpris, les couvre de honte et les afflige. Ce qui redouble encore léurs angoisses, c'est qu'ils ignorent quelle sera l'issue d'un pareil événement. A ce spectacle, les habitants, muets et immobiles d'étonnement, semblables à des peintres fixés sur un seul objet, tiennent les yeux attachés sur ce tableau.

D'un autre côté, il se passe une scène non moins touchante : Chariclée, qui suivait Calasiris, avait reconnu Théagène de loin. L'œil des amants reconnaît promptement les traits qu'ils adorent; le moindre mouvement suffit pour les leur retracer, même de loin. Chariclée, hors d'elle-même, et comme agitée d'une fureur divine, se précipite vers Théagène : elle l'embrasse, le serre étroitement, reste suspendue à son cou : des sanglots s'échappent de son sein. Théagène voit un visage flétri, défiguré, une robe en lambeaux; il la prend pour une malheureuse vagabonde, l'écarte, la repousse loin de lui; enfin, comme elle ne le quitte point, et l'empêche de jouir du spectacle de la reconnaissance de Calasiris et de ses enfants, il lui donne un soufflet. « O Pythius! lui dit-elle avec l'accent de la douceur, ne te souviens-tu plus du flambeau? » Ces paroles sont pour Théagène

un coup de foudre; ce mot flambeau lui rappelle leurs conventions mutuelles. Il arrête ses yeux sur ceux de Chariclée; il les voit briller d'un éclat semblable à celui du soleil lorsqu'il darde ses rayons à travers un nuage. Il l'embrasse, la presse contre son sein. Enfin, tout le côté de la ville où est assise Arsace, dont le cœur, déjà gros de soupirs, commence à sentir les pointes de la jalousie, présente un spectacle frappant, et qui a quelque chose de surnaturel.

Les deux frères avaient mis bas leurs armes sacrilèges. Un combat, qui semblait devoir coûter la vie à l'un des deux, avait eu l'issue la plus inattendue. Calasiris avait vu ses deux fils, l'épée à la main l'un contre l'autre : ses regards paternels avaient été sur le point d'être souillés par l'effusion du sang de ceux qui lui devaient le jour : il avait rétabli la paix entre eux; et, s'il n'avait pu éluder l'arrêt du destin, il avait eu le bonheur de survenir au moment où il allait s'accomplir. Il revenait, après dix ans d'absence, dans les bras de ses enfants. Ils le couronnent eux-mêmes, le conduisent au temple, le revêtent des marques d'une dignité qui avait allumé entre eux le flambeau de la discorde, flambeau qui avait été prêt de ne s'éteindre que dans le sang d'un des deux.

Théagène surtout et Chariclée, tous deux jeunes, tous deux beaux, se revoyant tous deux contre leurs espérances, fixant sur eux les regards de toute la ville, jouent dans cette pièce un rôle bien touchant, celui de l'amour. Tous les habitants de Memphis sortent, et bientôt la campagne voisine est couverte d'un peuple immense. Les jeunes gens environnent Théagène; les hommes qui reconnaissent encore Thyamis, s'assemblent autour de lui. Les jeunes filles, dont le cœur commence à sentir les premiers traits de l'amour, s'empressent autour de Chariclée, tandis que Calasiris est entouré des vieillards et de tous les ministres de la religion, cortège sacré et vénérable que viennent de lui former les caprices de la fortune.

Thyamis congédia les Besséens, après les avoir remerciés de leur zèle, et leur promit de leur envoyer, peu de temps après, et pour la pleine lune, cent bœufs, mille brebis et dix drachmes par tête. Il soutient dans ses mains la tête de son père, l'aide à marcher, assure ses pas chancelants par l'excès de la joie. Pétosiris partage les attentions de son frère. Calasiris est conduit au temple d'Isis à la lueur des flambeaux, au bruit des applaudissements et des acclamations de tout le peuple, au milieu d'une musique sacrée, aux accords de laquelle danse une jeunesse folâtre, ivre de joie.

Arsace elle-même renvoie ses gardes, quitte le faste et l'appareil qui l'environnent, et suit le cortège. A l'exemple des autres habitants, elle offre dans le temple d'Isis des colliers et beaucoup d'or ; mais ses yeux sont toujours attachés sur Théagène : Théagène seul l'occupe ; il fixe toute son attention. Cependant le plaisir qu'elle trouve à le considérer est mêlé d'amertume. Théagène, conduisant Chariclée par la main, écartant la foule qui se presse pour la voir, abreuve son cœur des poisons de la jalousie.

Arrivé au sanctuaire du temple, Calasiris se jette le visage contre terre, reste prosterné aux pieds de la Déesse pendant plusieurs heures, et est prêt à expirer. Ceux qui l'entourent le rappellent à la vie ; il se relève avec beaucoup de peine, fait des libations à Isis, lui adresse quelques prières, prend la couronne sacerdotale de dessus sa tête, la met sur celle de son fils. Il représente à la multitude qu'il est vieux, sur le bord de son tombeau ; que son fils aîné a les forces et les qualités nécessaires pour remplir cette dignité ; qu'elle lui est due par la loi : le peuple manifeste sa joie par des acclamations, et applaudit au choix de Calasiris. Ce vieillard fixe son séjour dans une partie du temple destinée aux prêtres; il y demeure avec ses enfants, Chariclée et Théagène : la multitude se retire.

Arsace s'en va aussi, mais en se retournant sans cesse, mais après avoir prolongé ses actes religieux le plus

qu'elle a pu ; mais enfin elle s'en va, reportant toujours ses yeux sur Théagène. Arrivée à son palais, elle se retire à l'instant dans son appartement, se jette sur son lit, telle qu'elle est, y reste longtemps sans proférer une seule parole ; son cœur, qui plus d'une fois avait brûlé de feux illégitimes, est épris d'amour pour Théagène dont les charmes effacent ce qu'elle a vu de plus beau : elle passe ainsi toute la nuit, se tournant sans cesse, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, poussant de profonds soupirs. Elle se lève, puis elle se recouche ; elle ôte une partie de ses habits, et elle retombe ; elle appelle une esclave, et la renvoie sans lui rien commander : en un mot, l'amour s'est emparé entièrement de son cœur, et a égaré sa raison.

Enfin, une vieille esclave, nommée Cybèle, ministre ordinaire des plaisirs de sa maîtresse, accourt vers elle : elle n'ignorait rien de ce qui venait de se passer ; elle avait tout vu à la lueur d'un flambeau, dont les feux semblent redoubler ceux de la princesse. « O ma chère maîtresse ! s'écrie-t-elle, que vois-je ! quel nouveau sujet de douleur as-tu ? quel nouvel objet jette le désordre dans un cœur que j'ai formé ? quel homme est assez insensible, assez stupide, pour ne point être ébloui de ces charmes, pour ne pas se croire au comble du bonheur dans tes bras, pour oser résister aux moindres signes de ta volonté ? Dis-le-moi, ô toi que j'aime plus que ma vie ! Non, il n'est point de cœur assez insensible pour tenir contre mes artifices. Parle et tu verras tes vœux remplis : l'expérience, je crois, est un garant assez sûr de mon pouvoir. »

En prononçant ces paroles et d'autres semblables, Cybèle se jette aux genoux d'Arsace, les embrasse, lui prodigue les caresses et n'oublie rien pour lui arracher son secret.

« Ma mère, dit la princesse après quelques moments de silence, jamais je n'ai été atteinte d'un trait aussi aigu : ton zèle m'a sauvée plusieurs fois dans de pareilles occasions ; mais je ne sais s'il pourra me sauver aujourd'hui.

La guerre qui menaçait, il y a quelques instants, la ville de Memphis ; cette guerre qui s'est terminée tout à coup par une heureuse paix, sans coûter une goutte de sang, a allumé dans moi un véritable combat ; mais ce n'est pas mon corps qui est blessé, c'est mon cœur. Mes yeux, hélas! ont vu ce jeune étranger qui suivait Thyamis dans son combat. Tu sais, sans doute, ô ma mère ! de qui je veux parler. Sa beauté, qui brillait avec tant d'éclat au milieu d'un peuple si nombreux ; sa beauté, capable de séduire l'âme la plus grossière, l'être le plus insensible aux charmes les plus enchanteurs, n'a pas sans doute échappé à des yeux aussi clairvoyants que les tiens : tu connais la source de mon mal ; fais jouer tous les ressorts imaginables ; déploie toute l'adresse, tous les artifices que les années peuvent t'avoir donnés, si tu veux conserver la vie à celle que tu as nourrie ; car je ne puis vivre si ma passion n'est satisfaite.

— Je connais ce jeune homme, répond la vieille ; il a la poitrine et les épaules larges, la démarche fière et majestueuse : il porte la tête droite, et s'élève au-dessus de tous les autres. Ses yeux sont bleus, son regard aimable et fier en même temps ; un tendre duvet couvre ses joues. Une femme étrangère, et qui, avec quelque beauté, ne manquait pas d'impudence, est venue se jeter dans ses bras, est restée suspendue à son cou : n'est-ce pas celui-là que tu aimes? — C'est celui-là même. Tu m'as bien rappelé cette misérable, à qui des attraits longtemps cachés dans l'ombre, et que l'art a besoin de ranimer sans cesse, inspiraient tant de confiance : avec un tel amant elle est mille fois plus heureuse que moi.

— O ma princesse, répond la vieille avec un sourire ironique, console-toi : elle a paru belle à ses yeux jusqu'aujourd'hui ; mais s'il peut te voir, si tes traits frappent ses regards, bientôt il changera, comme on dit, son plomb contre de l'or, bientôt il abandonnera cette courtisane avec toute sa suffisance et ses prétentions orgueilleuses. — O ma chère Cybèle, ce serait me guérir de deux maladies bien cruelles, l'amour et la jalousie : tu

contenteras l'une, et tu banniras l'autre de mon cœur. — Je n'épargnerai rien ; remets-toi, tranquillise-toi, ne t'abandonne pas au chagrin : aie bonne espérance. » A ces mots, elle prend le flambeau, ferme la porte de la chambre, et se retire.

Au point du jour, Cybèle ordonne à un eunuque du palais et à une esclave de prendre des gâteaux et d'autres offrandes et de la suivre. Elle se hâte de se rendre au temple d'Isis. Arrivée à la porte, elle dit qu'elle vient offrir un sacrifice à la Déesse pour Arsace, sa maîtresse, que des songes ont effrayée cette nuit; qu'elle veut détourner les maux qui la menacent.

Un des gardiens du temple lui en ferme l'entrée, sous prétexte que la douleur règne partout; il lui dit que Calasiris, de retour dans sa patrie après une longue absence, a donné le soir un magnifique repas à ses amis, où il a manifesté toute la joie du cœur le plus sensible; qu'après le repas, il a fait des libations à la Déesse, lui a adressé des prières; qu'il a dit à ses enfants que bientôt ils ne verraient plus leur père; qu'il leur a bien recommandé de rendre aux deux jeunes Grecs venus avec lui, tous les services qu'ils pourront; qu'il s'est ensuite couché; que, soit que l'excès de la joie ait trop relâché les ressorts d'un corps usé par les années, et abandonné de ses forces; soit qu'il l'ait ainsi demandé aux Dieux, et que ses vœux aient été accomplis, il a été trouvé mort, aux approches du jour, entre ses deux enfants, qui, d'après ses intentions, ont passé la nuit auprès de lui.

« Aujourd'hui, continua le même homme, nous avons envoyé de tous côtés appeler tous les prêtres, tous les ministres de la religion qui sont dans la ville, pour lui faire des funérailles telles que l'ordonnent les lois. Retire-toi : non seulement tu ne peux offrir des sacrifices, mais encore la porte du temple t'est absolument fermée : elle n'est ouverte pendant sept jours qu'aux prêtres. — Où vont donc demeurer ces étrangers, reprit Cybèle? — Thyamis, le nouveau pontife, a ordonné de leur pré-

parer une demeure hors du temple : tu les vois, pour obéir aux lois, sortir et s'avancer vers nous. »

Cybèle croit que le hasard lui présente un moyen favorable d'exécuter son dessein, et d'emmener Théagène. « O le plus religieux des hommes, dit-elle, tu peux obliger ces étrangers, nous faire plaisir, ou plutôt faire plaisir à Arsace elle-même, sœur du grand roi. Tu connais son inclination pour les Grecs, sa générosité à exercer l'hospitalité. Dis à ces jeunes étrangers que, par l'ordre de Thyamis, on leur prépare une demeure dans le palais du satrape. »

Cet homme ne soupçonnait rien des exécrables projets de Cybèle. Il pensait rendre un service important à ces deux jeunes gens, en leur procurant un asile dans le palais d'Oroondate ; il consent donc à se joindre à Cybèle, vu qu'il ne s'agissait que d'obliger, sans qu'il en coûtât rien à personne.

Voyant approcher Chariclée et Théagène, la douleur dans l'âme et les larmes aux yeux : « Étrangers, dit-il, nos lois défendent ces larmes et ces gémissements à la mort d'un grand prêtre ; c'est les violer que d'arroser de ses pleurs les cendres de Calasiris : vous ne devriez montrer que de la joie et de l'allégresse. Notre religion nous apprend qu'au sein de la divinité il jouit d'un bonheur parfait. Mais votre douleur est excusable ; vous pleurez un père, un soutien, vous pleurez vos espérances perdues ; cependant il ne faut pas perdre courage. Thyamis, héritier de sa dignité, hérite aussi de sa bienveillance pour vous. Vous avez été le premier objet de ses soins. Il a ordonné de vous préparer une demeure brillante, digne d'un Égyptien distingué par son opulence, digne par conséquent d'étrangers dont la fortune ne paraît pas éclatante. Suivez cette femme, ajouta-t-il, en leur montrant Cybèle ; regardez-la comme votre mère : elle vous donne l'hospitalité ; abandonnez-vous à elle. »

Ainsi parla le gardien du temple. Théagène et Chariclée suivent ses conseils. Le nouveau malheur qu'ils venaient d'éprouver les avait abattus. Ils sont un peu

consolés par les offres qu'on leur fait : offres qu'ils se seraient bien gardés d'accepter, s'ils eussent prévu que ce palais dût être pour eux le théâtre d'une scène encore plus tragique que celles qu'ils avaient essuyées précédemment. Mais la divinité qui réglait leur destinée, s'adoucit pour quelques instants, et à quelques moments de bonheur fit succéder de nouvelles catastrophes, en les livrant, pour ainsi dire, liés et garottés, entre les mains de leur ennemie. Les beaux mots d'amitié et d'humanité séduisirent leur jeunesse sans expérience et sans lumière. Tant il est vrai que la misère et l'indigence aveuglent l'esprit.

Arrivés au palais, ils voient un vestibule immense, plus élevé que les maisons des particuliers, rempli de gardes, brillant de toute la pompe qui environne le trône. A la vue d'un séjour si peu proportionné à leur fortune présente, ils sont dans l'étonnement et le trouble. Ils suivent Cybèle, dont les discours soutiennent leur courage et leur espoir. « Mes enfants, dit-elle, vous que j'aime si tendrement, croyez que vous serez reçus avec toute la bienveillance et l'amitié possibles. » Elle les conduit chez elle dans un appartement écarté, fait retirer tout le monde; et, prenant à part les deux étrangers, elle leur parle ainsi :

« Mes enfants, je connais la cause de votre tristesse. Je sais que la mort du grand-prêtre Calasiris est la source de vos larmes. Il convient que vous me disiez qui vous êtes, d'où vous venez. Je sais que la Grèce est votre patrie. Votre extérieur annonce une haute naissance : des yeux aussi beaux, un port aussi majestueux, des manières aussi aimables, sont l'empreinte d'une origine illustre; mais de quelle ville de la Grèce êtes-vous? qui sont vos parents? comment vous trouvez-vous en Égypte? Votre intérêt demande que vous m'instruisiez de tous ces détails, pour que je puisse moi-même en instruire Arsace, sœur du grand roi, épouse d'Oroondate, le plus grand des satrapes. Elle est gracieuse, aime les Grecs, se plaît à faire du bien aux étrangers. Vous n'en serez

traités qu'avec plus d'égards et de considération. Je ne suis pas moi-même étrangère pour vous; je suis Grecque d'origine. La ville de Lesbos m'a vue naître. Prisonnière de guerre, amenée ici, mon sort est beaucoup plus heureux que dans la Grèce. Je suis tout pour ma maîtresse, elle ne respire, ne voit, ne pense, n'entend que par moi : par moi les personnes belles et aimables sont admises auprès d'elle. »

Théagène se rappelle que, la veille, Arsace l'a contemplé longtemps avec des yeux lascifs, indices non équivoques de criminels desseins. Il rapproche les discours de Cybèle de la conduite de la princesse. L'avenir ne se montre plus à lui sous un aspect aussi flatteur. Il allait répondre, lorsque Chariclée, s'approchant de lui, lui dit à l'oreille : « Souviens-toi de ta sœur dans tout ce que tu vas dire. » Théagène comprend quelles sont ses intentions : « Ma mère, dit-il en s'adressant à Cybèle, tu sais que la Grèce nous a vus naître ; nous sommes enfants du même père et de la même mère ; nos parents ayant été pris par des pirates, nous nous sommes mis en mer pour les chercher ; mais nous avons encore été plus malheureux qu'eux : tombés au pouvoir d'hommes cruels, dépouillés des immenses richesses que nous portions avec nous, nous ne nous sommes échappés qu'avec beaucoup de peines. Un heureux hasard nous a fait rencontrer l'illustre Calasiris ; nous voulions passer en Égypte le reste de nos jours avec lui. A la perte de nos parents, s'est jointe celle d'un mortel généreux qui les remplaçait ; et nous sommes, comme tu vois, seuls et abandonnés : telle est notre histoire.

« Nous n'oublierons jamais la bonté, la générosité avec laquelle tu nous reçois ; mais nous te supplions de nous laisser, dans notre obscurité, abandonnés à nous-mêmes. Il n'est pas encore temps de signaler ta bienfaisance envers nous, de nous faire paraître devant Arsace. N'environne pas de tant de pompe et d'éclat de malheureux mendiants voués à la misère. Tu sais qu'il ne faut chercher des amis que parmi ses semblables. »

Cybèle, à ces mots, n'est plus maîtresse d'elle-même : sur son visage éclate la joie dont elle est pénétrée aux noms de frère et de sœur; elle se flatte que Chariclée ne mettra aucun obstacle à l'accomplissement des désirs d'Arsace. « O le plus beau des hommes! dit-elle, tu ne tiendras pas ce langage quand tu connaîtras Arsace. Elle est affable avec tout le monde sans distinction de rang; elle se plaît surtout à réparer les outrages et les injustices du sort. Persane d'origine, elle est Grecque par les sentiments. Des hommes tels que toi, elle les préfère à ses compatriotes. Elle aime singulièrement les mœurs et la société des Grecs. Prends confiance : égards, honneurs, tout ce qui est dû à ta qualité d'homme, rien ne te manquera. Ta sœur, toujours avec elle, partagera ses amusements. Quels sont vos noms? »

Lorsqu'elle eut entendu les noms de Chariclée et de Théagène, elle leur dit de rester là, et elle court vers Arsace; mais elle recommande auparavant à la portière, vieille comme elle, de ne laisser entrer personne, ni de laisser sortir ces deux jeunes gens. « Si ton fils Achémène vient, dit la portière..... Pendant que tu étais partie au temple, il est sorti pour se bassiner les yeux ; car tu sais qu'il n'est pas encore guéri. — Ne le laisse point entrer, répond Cybèle. Ferme la porte, prends la clef; dis-lui que je l'ai emportée. » La vieille exécute ponctuellement ces ordres.

Le départ de Cybèle laisse un libre cours aux larmes et aux gémissements de Chariclée et de Théagène. C'est dans l'un et dans l'autre la même douleur, les mêmes expressions de la douleur. « O Théagène! » dit l'une; « ô Chariclée! » dit l'autre en soupirant. « Quel sera notre sort? » dit l'un; « où sommes-nous? » dit l'autre. A chaque parole ils s'embrassent, pleurent et s'embrassent encore. Enfin le souvenir de Calasiris se présente à leur esprit, et vient ajouter encore à l'amertume de leurs regrets. Chariclée surtout pleure sa mort : elle avait vécu avec lui plus longtemps que Théagène ; elle en avait reçu plus de marques de tendresse et d'attachement. « O Ca-

lasiris ! s'écrie-t-elle, je ne puis t'appeler du doux nom de père ; il semble que la fortune veuille m'interdire l'usage de ce nom. Je ne connais point celui qui m'a donné le jour. Celui qui m'avait adoptée pour sa fille, hélas ! je l'ai abandonné. Celui qui m'a reçue, nourrie, sauvée, n'est plus... La religion me défend de payer à sa cendre le tribut de ma reconnaissance, de verser des larmes sur son tombeau. O mon père ! ô mon sauveur ! Oui, malgré les rigueurs de la fortune, je t'appellerai mon père. Reçois ces larmes, ces cheveux, seules libations, seules offrandes que je puisse présenter à tes mânes. » En parlant ainsi elle s'arrache les cheveux.

Théagène emploie les prières, la force même pour la retenir. « Hélas ! s'écrie-t-elle, pourquoi faut-il que je vive ? Quel espoir nous reste-t-il encore ? notre soutien, notre guide, celui qui devait nous reconduire dans ma patrie, me faire reconnaître de mes parents, celui qui nous consolait, qui adoucissait nos maux, celui en qui reposaient nos espérances, Calasiris n'est plus. Il nous abandonne tous deux dans une terre étrangère, dénués de tout, ne sachant quel parti prendre. Notre expérience nous ferme également les chemins par mer et par terre. Cet homme doué d'une âme si douce, si sensible, ce sage si vénérable n'est plus. Il n'a pu mettre le comble à ses bienfaits. »

Pendant que Chariclée s'abandonne au désespoir ; pendant que Théagène, tantôt gémit avec elle, tantôt dévore ses larmes, concentre sa douleur, pour ne pas aigrir celle de son amante, Achémène arrive, trouve la porte fermée, en demande la cause à la portière : celle-ci lui répond que c'est sa mère qui l'a fermée. En ignorant la cause, il approche ; il entend les plaintes de Chariclée : il se baisse, regarde à l'endroit où les deux battants se rejoignent, et voit tout ce qui se passe dans la chambre. Il demande encore à la portière qui est dedans : elle répond qu'elle l'ignore, mais qu'elle juge que c'est un jeune homme avec une jeune fille, que Cybèle vient d'y amener. Il se baisse encore, et tâche de distinguer leurs

traits; il admire la beauté de Chariclée, sans la connaître; il se la représente dans la joie et brillante de tous ses charmes : bientôt l'amour succède à l'admiration; il croit reconnaître Théagène.

Tandis qu'Achémène examine ainsi ce qui se passe dans cette chambre, Cybèle revient : elle a instruit Arsace de tout, la félicitant de son bonheur, qui, dans cette affaire, l'a mieux servie que toute son adresse et tous ses artifices n'auraient pu faire. Elle lui a dit que son amant est dans son palais; qu'elle peut le voir et en être vue à loisir. Arsace, hors d'elle-même, voulait venir contempler Théagène; mais Cybèle l'en a empêchée, quoique avec beaucoup de peine, en lui représentant qu'elle ne devait pas se montrer aux yeux de son amant, pâle, défaite, abattue par les veilles; qu'elle devait se reposer ce jour-là pour recouvrer sa première beauté, enfin elle lui a donné les plus belles espérances, lui a indiqué ce qu'elle doit faire, et quelle conduite elle doit tenir envers ces jeunes gens.

« Que fais-tu, mon fils? dit Cybèle de retour à Achémène. — Je regarde quels sont ces étrangers, d'où ils viennent. — Mon fils, ta curiosité est condamnable : tais-toi; garde le plus profond silence sur ces étrangers; ne t'inquiète point d'eux : ainsi le veut la princesse. » Achémène obéit à sa mère, et se retire; il ne voit dans Théagène que l'objet des plaisirs ordinaires d'Arsace. « N'est-ce pas là, dit-il, en s'éloignant, le jeune homme que Mitrane m'avait chargé de conduire à Oroondate, pour le faire passer à la cour du roi, que les Besséens et Thyamis m'ont enlevé dans ce combat où j'ai couru un si grand danger, et dont je suis seul échappé? Mes yeux ne me trompent-ils pas? Non; ils ne sont plus malades, et je vois aussi bien qu'à l'ordinaire. J'apprends encore qu'hier Thyamis est arrivé à Memphis; qu'après un combat singulier contre son frère, il a recouvré le sacerdoce : c'est lui, je n'en doute plus. Gardons le silence, et observons quels sont les desseins d'Arsace sur ces étrangers. » Ainsi parlait Achémène.

Revenue auprès de Théagène et de Chariclée, Cybèle s'aperçoit qu'ils ont pleuré. Au bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant, ils avaient tâché de composer leurs visages et d'effacer de leurs visages les traces de la douleur ; mais la vieille Cybèle voit que leurs yeux sont encore mouillés : « O mes enfants, leur dit-elle, pourquoi cette douleur déplacée, quand vous devez vous livrer à la joie, vous féliciter de votre bonheur ? Les dispositions d'Arsace envers vous sont aussi favorables que vous pouvez le désirer : elle veut que l'on vous traite aujourd'hui avec les plus grands égards. Arrêtez donc le cours de ces larmes puériles, de cette affliction indigne de vous ; disposez-vous à paraître devant Arsace, et à faire tout ce qu'elle vous demandera.

— O ma mère ! répond Théagène, c'est la mort de Calasiris que nous pleurons ; c'est un père que nous regrettons. — Vous n'y pensez pas, dit Cybèle ; Calasiris, votre père adoptif, avancé en âge, a payé le tribut à la nature ; mais aujourd'hui tout est à vous, richesses, plaisirs, honneurs ; vous allez jouir de votre jeunesse : n'envisagez que votre bonheur ; adorez Arsace. Je vais vous dire comment vous devez paraître devant elle, vous en approcher, quand elle vous appellera ; il faut vous prêter à tout ce qui lui fera plaisir : elle a, comme vous savez, tout l'orgueil que donne le pouvoir, soutenu de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté : la moindre résistance à ses ordres l'irrite. »

Théagène garde un morne silence : il n'entrevoit à travers ces beaux discours que des peines et des souffrances dans l'avenir. Quelques moments après paraissent des eunuques, qui apportent dans des vases d'or des mets de la table d'Arsace : mets qui annonçaient un luxe et une magnificence sans égale. « Tels sont, disent-ils, les présents que la princesse envoie aux deux étrangers. » Ils les mettent devant eux, et se retirent. Théagène et Chariclée, cédant aux sollicitations de Cybèle, et ne voulant point paraître insensibles à ces attentions,

mangent un peu. On les servit ainsi le soir du premier jour et les jours suivants.

Le lendemain matin, les mêmes eunuques viennent trouver Théagène. « La princesse t'appelle, lui disent-ils ; nous avons ordre de te conduire devant elle : viens jouir d'une faveur qu'elle n'accorde que rarement et à peu de personnes. » Théagène hésite quelques moments ; enfin il se lève : il semble ne céder qu'à la contrainte, « Dois-je paraître seul devant elle, dit-il, ou bien ma sœur doit-elle m'accompagner ? » Ils répondent qu'elle ne demande que lui ; qu'elle verra sa sœur en particulier ; qu'Arsace se trouve avec quelques magistrats ; que, d'ailleurs, l'usage des Perses est de donner audience aux hommes et aux femmes séparément. Théagène, se penchant vers Chariclée : « Des soupçons, dit-il, s'élèvent dans mon âme ; je n'entrevois rien de bon dans tout ceci. » Chariclée lui répond qu'il ne doit point résister, mais se montrer doux d'abord, et prêt à faire tout ce qu'on exigera. Il suit les eunuques : ceux-ci lui apprennent comment il doit paraître, saluer ; que l'usage, en entrant, est d'adorer la princesse. Théagène ne leur répond rien.

Il trouve Arsace assise sur un trône : elle est vêtue d'une robe de pourpre enrichie d'or. La magnificence de ses colliers, l'éclat de sa tiare ajoutent encore à son orgueil naturel. Enfin l'art de la coquetterie et de la séduction semble avoir épuisé sur elle toutes ses ressources. Une garde nombreuse l'entoure : à ses côtés sont assis les seigneurs les plus distingués ; mais tout cet éclat n'en impose point à Théagène. Il semble avoir oublié qu'il a promis à Chariclée de se prêter à tout, pour gagner les bonnes grâces d'Arsace. Il s'arme d'une noble fierté, à la vue de tout cet appareil du faste persan. Sans s'humilier, sans se prosterner, la tête droite :

« Princesse, dit-il, je te salue. »

L'indignation s'empare de tous les assistants. On murmure sourdement de l'audace de Théagène, qui ne se prosterne point devant la sœur du grand roi. « Pardonnez-

lui, dit Arsace en souriant, il est étranger, jeune, il a les sentiments des Grecs, et pour nous, le mépris naturel à sa nation. » En même temps elle ôte sa tiare au grand mécontentement de toute l'assemblée ; car c'est ainsi que chez les Perses on rend le salut. « Étranger, lui dit-elle, par un interprète (car elle n'entendait point la langue grecque), aie confiance ; que demandes-tu? parle ; tu n'essuieras point de refus. » Elle fait signe aux eunuques de l'emmener, des gardes l'accompagnent. Achémène le revoit et le reconnaît : il soupçonne la cause qui lui attire de si grands honneurs ; il en est étonné : cependant il garde le silence comme sa mère le lui a recommandé.

Arsace donne un magnifique repas aux seigneurs perses, sous prétexte de les honorer, mais, en effet, pour célébrer sa première entrevue avec Théagène. Elle ne se contente pas de lui envoyer, comme à l'ordinaire, des mets de sa table, elle lui envoie encore des tapis, des étoffes précieuses, travaillés à Sidon et en Lydie, des esclaves pour le servir, une jeune fille à Chariclée, un jeune garçon à Théagène, tous deux originaires d'Ionie, tous deux à la fleur de l'âge. Elle presse en même temps Cybèle d'accomplir sa promesse. Elle lui dit qu'elle ne peut résister à sa passion. Cybèle n'attendait pas les ordres d'Arsace : elle employait tout pour gagner Théagène. Elle ne lui expliquait pas encore ouvertement les volontés de sa maîtresse; elle cherchait, par des détours, à les lui faire comprendre. Elle lui rappelait sans cesse les bontés d'Arsace pour lui, lui parlait de sa beauté, des grâces de sa personne; elle savait même adroitement lui en peindre les charmes secrets; elle n'oubliait pas ses manières engageantes, son goût pour les jeunes gens et pour les plaisirs; enfin elle tâchait de s'assurer s'il était sensible aux plaisirs de l'amour.

Théagène louait le caractère aimable d'Arsace, son penchant pour les Grecs et ses autres qualités; il reconnaissait toute la grandeur de ses bienfaits; mais il feignait de ne point entendre les propositions de Cybèle,

et n'y répondait point. Celle-ci pensa étouffer de dépit et de rage : persuadée que Théagène entendait bien ses discours, elle ne pouvait pas douter qu'il n'opposât un refus absolu et outrageant à toutes ses avances. Arsace, dévorée de tous les feux de l'amour, ne pouvait supporter un état aussi violent : elle réclamait les promesses de Cybèle; celle-ci la remettait, sous différents prétextes : tantôt Théagène était prêt à tout; mais la crainte l'arrêtait : tantôt il était indisposé.

Déjà le cinquième jour et le sixième étaient écoulés. Arsace avait appelé Chariclée auprès d'elle une ou deux fois. Pour plaire à Théagène, elle l'avait traitée avec beaucoup d'égards et de bonté. Cybèle enfin est contrainte de s'expliquer nettement avec Théagène, et de lui dévoiler la passion de sa maîtresse. Elle lui promet que sa complaisance sera payée par des trésors immenses; elle lui demande ce qu'il peut craindre : elle s'étonne de ce qu'à la fleur de l'âge, avec tant de charmes, il ne connaît point l'amour; de ce qu'il se refuse aux embrassements d'une femme douée de tant d'attraits, qui brûle pour lui; de ce qu'il ne saisit pas avec empressement une occasion si belle, si avantageuse, vu qu'il n'a rien à craindre; que le mari est absent. « C'est moi, continue-t-elle, qui l'ai nourrie; c'est à moi qu'elle confie tous ses secrets : je te ménagerai cette entrevue; rien ne peut te retenir; ton cœur n'est point engagé : tu n'as point subi le joug de l'hymen : considérations pardessus lesquelles ont passé avant toi bien des personnes sensées; elles n'ont point cru, par là, nuire à leur famille; elles n'ont vu, dans un pareil commerce, qu'une source de richesses et de plaisirs. » Elle mêle aussi les menaces. Un refus allume la fureur et la soif de la vengeance dans l'âme des femmes de ce rang, quand elles sont dédaignées. Le mépris alors est un outrage sanglant qu'elles punissent cruellement. « Songe qu'Arsace est Persane, du sang royal. Tu dis toi-même qu'elle a du crédit et de la puissance; sa reconnaissance peut être sans bornes et sa vengeance terrible. Tu es étranger,

sans amis, sans appui. Aie pitié de toi ; aie pitié d'Arsace. Un amour aussi ardent mérite bien ta compassion. Redoute une passion dédaignée. Crains une amante en fureur : plus d'une fois une telle retenue a enfanté le repentir. J'ai plus d'expérience que toi en amour. Ces cheveux n'ont pas blanchi sans que j'aie acquis bien des lumières; mais je n'ai point encore vu de cœur aussi dur, aussi inflexible que le tien. »

S'adressant ensuite à Chariclée, en présence de laquelle la nécessité la contraignait de tenir un pareil langage : « O ma fille! dit-elle, joins-toi à moi, unis tes prières aux miennes, auprès de ton frère... Je ne sais quel nom lui donner ici. Ton intérêt l'exige, tu n'en seras que plus considérée, sans en être moins aimée. Tu nageras au sein de l'opulence; Arsace te fera contracter un mariage brillant : un pareil sort pourrait tenter des personnes d'un rang élevé, à plus forte raison n'est-il pas à dédaigner pour des étrangers réduits aujourd'hui à la mendicité. »

Chariclée, lançant à Cybèle le regard du mépris et de l'indignation : « Il serait à souhaiter, dit-elle, pour la gloire même de la belle Arsace, qu'elle ne se fût pas laissée enflammer d'un amour aussi violent, ou qu'elle y résistât courageusement; mais puisqu'elle est femme, puisque, comme tu le dis, elle ne peut éteindre l'ardeur des feux qui la dévorent, je conseille à Théagène de satisfaire les désirs de la princesse, s'il le peut sans danger; mais qu'il prenne garde d'attirer la foudre sur sa tête et sur celle d'Arsace. Si cette intrigue venait à transpirer... Si le satrape apprenait son déshonneur! » A ces mots, Cybèle se précipite vers Chariclée, la serre étroitement dans ses bras, la couvre de baisers. « O ma fille! dit-elle, tu as pitié d'une personne aussi belle que toi : le salut de ton frère t'est cher; mais ne crains rien, le secret le plus inviolable couvrira tout. — Arrête, lui dit Théagène, donne-nous quelques moments pour délibérer. »

Cybèle sort aussitôt. « O Théagène! dit Chariclée,

qu'elles sont amères les faveurs de la fortune! elle nous trompe bien cruellement! mais ta sagesse saura mettre à profit, pour ton honneur, une circonstance aussi délicate. Je ne sais si tu es résolu de te rendre aux désirs d'Arsace : si tu l'étais, je ne t'en détournerais pas, si notre salut ou notre perte dépendent de ton consentement ou de ton refus. Mais si tu ne crois pas devoir t'y rendre, feins-le au moins; entretiens d'espérances la passion de la princesse; qu'une condescendance simulée l'empêche de prendre un parti violent contre toi. Calme ses feux, modère ses fureurs par des espérances et des promesses; peut-être, avec le secours des Dieux, le temps nous donnera quelque moyen de salut. O Théagène! prends garde que tes réflexions ne te conduisent hors des voies de l'honneur.

— O Chariclée! répond Théagène en souriant, cette maladie si naturelle aux femmes, la jalousie, te tourmente au milieu de tes malheurs. Sache que Théagène est incapable d'une pareille bassesse : faire et dire des choses malhonnêtes, me semble également honteux. D'ailleurs, ôter toute espérance à Arsace, c'est nous ménager quelques douceurs, puisque c'est nous délivrer de ses importunités. S'il faut souffrir, mon âme, formée à l'école du malheur, saura résister à tout. — Prends garde, réplique Chariclée, d'attirer sur notre tête un déluge de maux. » Et elle se tait.

Pendant que Chariclée et Théagène s'entretiennent ainsi, Cybèle ramène l'espoir dans le cœur d'Arsace, l'assure des dispositions favorables de Théagène, et lui fait entrevoir l'accomplissement de ses vœux. Bientôt elle revient auprès de nos deux amants. Le soir, la nuit, elle redouble ses instances auprès de Chariclée qui couchait avec elle, la conjure de l'aider à fléchir Théagène. Au point du jour, elle va le trouver, lui demande quelle résolution il a prise. Sur un refus formel, et qui ne lui laisse plus aucune espérance, elle retourne vers Arsace, la douleur peinte dans les yeux. La princesse, apprenant la cruelle réponse de Théagène, vomit mille impré-

cations contre Cybèle, se retire dans sa chambre, se jette sur son lit, et dans son désespoir se meurtrit le sein.

Cybèle, sortant de la chambre d'Arsace, rencontre son fils Achémène, qui, la voyant consternée, toute en pleurs : « Ma mère, lui dit-il, est-il arrivé quelque malheur imprévu? quelque funeste nouvelle ne chagrine-t-elle point Arsace? l'armée n'a-t-elle point essuyé quelque échec? les Éthiopiens n'ont-ils pas l'avantage sur Oroondate? Il lui fait encore beaucoup d'autres questions semblables. — Tu es un jeune homme, lui dit Cybèle, » et elle le quitte. Achémène, sans se rebuter, la suit, lui prend les mains, l'embrasse, la conjure de lui faire part de son chagrin.

Elle le prend alors en particulier, l'emmène à l'écart dans un jardin, et lui parle ainsi : « Jamais, mon fils, je n'aurais révélé à personne mes maux, ni ceux d'Arsace; mais elle est aujourd'hui dans un état effrayant. Moi-même je m'attends à périr victime de son désespoir et de ses fureurs; je suis donc obligée de rompre le silence. O toi! que j'ai porté dans mon sein, que j'ai mis au jour, toi que j'ai nourri de mon lait, ne pourrais-tu trouver un remède à nos maux? Arsace aime ce jeune étranger qui est dans le palais. Ce n'est point une passion ordinaire, une passion qu'elle puisse réprimer; c'est un feu dévorant qui la consume. En vain nous nous sommes flattées jusqu'ici de la satisfaire; cet amour est la cause des égards, des bontés, avec lesquels on traite ces étrangers. Ce jeune insensé, dont l'audace égale la cruauté, est sourd à mes prières. Je sais qu'Arsace en mourra, je sais qu'elle me précipitera avec elle dans le tombeau, persuadée que je l'ai trompée, que je l'ai bercée de vaines espérances. Voilà, mon fils, ce qui fait couler mes larmes : trouve un remède à tant de maux, ou tu n'as plus de mère.

— Quelle sera ma récompense? répond Achémène. Je ne veux pas ici me faire valoir ; dans l'état d'angoisse où est la princesse, prête à expirer, il n'est pas temps

d'user de détours, d'artifices ni de finesses. — Demande, répond Cybèle, tout ce qui te fera plaisir. Déjà Arsace, à ma considération, t'a élevé à la dignité de premier échanson : ton ambition n'est-elle pas satisfaite ? Parle. Si tu sauves l'infortunée Arsace, d'immenses trésors seront ta récompense. — Depuis longtemps, dit Achémène, je soupçonnais la passion de la princesse, et je n'en doutais même plus ; mais j'attendais en silence. Ce ne sont ni les richesses ni les dignités que j'ambitionne. Je demande à Arsace, pour prix d'un service si important, de m'unir, par le mariage, à cette jeune fille que l'on dit sœur de Théagène. Je l'aime passionnément : la princesse peut juger de mon amour par le sien ; atteinte du même mal que moi, elle ne refusera rien aux vœux d'un homme qui promet de la mettre au comble du bonheur.

— Non, répond Cybèle, non, n'en doute pas ; Arsace ne refusera rien à son bienfaiteur, à son sauveur. D'ailleurs, nous pourrions bien nous-mêmes obtenir le consentement de cette jeune personne. Mais, dis-moi, quel est ce moyen que tu offres ? — Je ne m'expliquerai, répond Achémène, que quand la princesse m'aura promis avec serment de m'accorder ma demande. Ne fais aucune tentative auprès de la jeune fille ; je connais son orgueil et sa fierté, tu pourrais renverser tous mes projets. — Tu seras content, répond Cybèle. »

Elle court alors à l'appartement d'Arsace ; tombant à ses pieds : « Ne te désespère pas, lui dit-elle ; grâce aux Dieux, tes vœux seront remplis. Fais seulement venir mon fils Achémène. — Eh bien, qu'il vienne ; mais peut-être vas-tu me tromper encore une fois. » Achémène paraît. Cybèle expose les demandes de son fils. Arsace promet, avec serment, à Achémène de l'unir à la sœur de Théagène.

« Princesse, dit alors Achémène, que Théagène, ton esclave, cesse désormais de refuser d'obéir à sa maîtresse. — Comment mon esclave ! — Théagène est ton prisonnier ; tu as sur lui les droits qu'un vainqueur a sur

son captif. Mitrane le faisait conduire à Oroondate, pour l'envoyer ensuite à la cour du grand roi ; moi-même j'étais chargé de le conduire. Les Besséens et Thyamis, fondant sur moi, me l'ont enlevé. Je n'ai échappé qu'avec beaucoup de peine. » Il montre ensuite à Arsace la lettre de Mitrane, adressée à Oroondate. Il ajoute que si elle veut d'autres preuves, Thyamis pourra attester la vérité de tout ce qu'il dit.

Arsace respire. Elle sort à l'instant de sa chambre, passe dans l'appartement où, assise sur un trône, elle avait coutume de donner ses audiences, et fait venir Théagène. Lorsqu'il est devant elle, elle lui montre Achémène et lui demande s'il le connaît. « Oui, je le connais. — Te conduisait-il comme prisonnier de guerre? — Oui. — Eh bien, sache que tu es à moi. Tu vas descendre au rang de mes esclaves, soumis à mes moindres volontés. Je promets ta sœur en mariage à Achémène, en considération de la place qu'il occupe auprès de moi, en considération de sa mère, et de son attachement à ma personne ; je ne diffère cet hymen que pour fixer le jour et préparer le repas que je veux donner pour le célébrer. »

Ces paroles furent un coup de poignard pour Théagène : il résolut de ne pas résister ouvertement, mais d'esquiver les poursuites d'Arsace, comme celles d'une bête féroce. « O ma maîtresse ! dit-il, je remercie les Dieux de ce qu'étant d'une illustre origine, au milieu de nos malheurs, ce sont tes fers que nous portons, de ce que tu daignes abaisser des regards de bonté et de bienveillance sur de malheureux étrangers ; mais ma sœur n'est point prisonnière : elle n'est donc point ton esclave ; cependant elle veut bien te servir, faire tout ce qui te plaira : commande-lui donc ce que tu jugeras à propos.

— Qu'on le mette, reprend Arsace, au nombre de ceux qui servent à table. Qu'il apprenne d'Achémène à présenter à boire. Qu'il s'instruise ici avant d'aller servir le grand roi. » Ils se retirent ensuite. Théagène tout pensif,

réfléchit sur ce qu'il a à faire ; mais Achémène, avec un sourire moqueur et insultant : « Toi, dit-il, qui nous parlais avec tant de fierté ; toi, qui portais la tête si haute et te vantais d'être seul libre, qui ne pouvais fléchir les genoux devant Arsace, tu vas à présent courber le front, ou l'on saura bien te rendre docile. »

Arsace, ayant congédié tout le monde, retient Cybèle. « Il n'y a plus de prétextes, dit-elle : va dire à mon orgueilleux amant que s'il m'obéit, s'il se rend à mes désirs, il sera libre, nagera au sein de l'opulence ; mais s'il persiste dans ses refus, il sentira tout le poids de la colère d'une amante dédaignée, d'une maîtresse en fureur : rampant dans l'esclavage le plus vil et le plus cruel, il essuiera les traitements les plus barbares. »

Cybèle rapporte à Théagène ces paroles d'Arsace : elle ajoute toutes les raisons qu'elle croit les plus propres à le fléchir. Théagène la prie de la laisser quelques instants seul avec Chariclée. « O mon amie ! lui dit-il, c'en est fait de nous, nous sommes sans ressources, sans espérances. Dans notre malheur nous n'avons pas même la consolation de nous dire libres : nous sommes esclaves. » Et il lui rapporte son entrevue avec Arsace. « Oui, nous sommes esclaves, continue-t-il, exposés à toutes les insultes et à la férocité des barbares, dans la cruelle alternative d'obéir aux caprices de nos tyrans, ou de nous voir condamnés comme des scélérats ; mais ce qu'il y a de plus déchirant, ce qui met le comble à nos maux, c'est qu'Arsace a promis ta main à Achémène, au fils de Cybèle... Non, il ne se fera pas cet odieux hymen ; du moins je ne le verrai pas, tant qu'il me restera une épée pour m'ôter la vie. Que faire ? quel moyen de me soustraire aux poursuites de l'odieuse Arsace, et toi, à celles de l'exécrable fils de Cybèle ?

— Il n'en est qu'un, répond Chariclée ; c'est de consentir à tout : par là tu empêcheras mon hymen. — Que dis-tu ? quoi ! ma funeste destinée me condamnerait à goûter dans des embrassements coupables des plaisirs que je n'ai pas encore goûtés dans les bras de celle que

j'adore!... Mais... je crois avoir trouvé un moyen : la nécessité est la mère des bons conseils. » Se tournant vers Cybèle : « Va avertir Arsace, dit-il, que je veux lui parler en particulier et sans témoins. »

Persuadée que Théagène se rendait, la vieille va rapporter ces paroles à Arsace. Elle en reçoit l'ordre de l'amener après le repas. Elle l'amène en effet, recommande à tout le monde de laisser la princesse seule et tranquille, et de faire régner le plus profond silence autour de sa chambre. Elle introduit Théagène. Les ténèbres environnent tout et favorisent le mystère ; un seul flambeau éclaire la chambre. A peine Théagène est-il entré, que Cybèle se retire ; mais Théagène l'arrête : « Arsace, dit-il, je t'en conjure, que Cybèle reste : je sais qu'elle a ta confiance, qu'elle est la dépositaire de tous tes secrets. » En même temps il prend les mains d'Arsace : « Non, princesse, dit-il, ce n'est point mon orgueil qui s'est révolté jusqu'ici contre ta volonté. Je me ménageais les moyens de m'y soumettre sans danger : depuis que, par une faveur spéciale de la fortune, je suis ton esclave, je n'en suis que plus en état de t'obéir en tout : accorde-moi une grâce. Je sais que je te demande de violer une promesse solennelle : ne donne point la main de Chariclée à Achémène ; car, sans parler du reste, une jeune princesse, d'une si haute naissance, ne peut passer dans les bras d'un valet. Oui, Arsace, je le jure par le soleil, par tous les Dieux, tu n'auras pas d'esclave plus rebelle que moi, si tu forces le penchant de Chariclée : tu me verras plutôt me donner la mort à moi-même.

— Crois, répond Arsace, que je ne veux que te plaire, moi qui suis prête à me livrer à toi. J'ai cependant juré de donner ta sœur à Achémène. — J'y consens, donne-lui ma sœur ; mais mon amante... mais mon épouse... car qu'est-elle autre chose que mon épouse? Non, je n'en puis douter ; tu ne veux pas la donner. — Que dis-tu? — La vérité. Chariclée n'est point ma sœur ; elle est mon épouse, comme je viens de te le dire ; et tu es

dégagée de ton serment. Tu peux, si tu le veux, t'en convaincre, et célébrer, par un repas solennel, mon hymen avec elle. » Arsace ne put apprendre sans émotion que Chariclée était l'épouse, et non la sœur de Théagène. « Quoi qu'il en soit, dit-elle, tu seras satisfait : nous consolerons Achémène par un autre mariage.

— Personne, dit alors Théagène, ne sera plus docile que moi. » Il s'avance alors pour baiser la main de la princesse ; mais Arsace se baisse, lui donne sa bouche à baiser au lieu de sa main, et Théagène sort, ayant reçu plutôt que donné un baiser.

Il instruisit le plus tôt qu'il put Chariclée de tout ce qui venait de se passer. Elle avait déjà appris quelque chose, et ne pouvait même se défendre d'un peu de jalousie. Il lui expose les suites que doit avoir sa démarche : « Elle nous procure, dit-il, plusieurs avantages. Achémène ne peut plus aspirer à ta main. J'ai imaginé, pour le présent, une raison de ne pas me rendre aux désirs d'Arsace. Outré de voir ses espérances trompées, indigné de voir son crédit auprès de la princesse effacé par le mien, Achémène ne manquera pas de jeter partout le trouble et le désordre ; il n'ignorera rien : Cybèle lui dira tout. Si j'ai voulu qu'elle fût présente à notre entretien, c'est pour qu'elle rapportât tout à son fils ; c'est pour avoir un témoin de mon entrevue avec Arsace, entrevue qui s'est bornée à de simples paroles. Il suffit peut-être à une âme pure et intègre de se reposer sur la protection du Ciel ; mais il est beau aussi de ne laisser aucun doute sur sa vertu, et de ne pouvoir marcher dans le chemin de la vie d'un pas ferme et sûr.

« Il faut s'attendre, ajouta-t-il, qu'Achémène ourdira quelque trame contre Arsace. Il est esclave par état ; mais un maître n'a point de plus grand ennemi que son esclave : il est maltraité ; on a violé à son égard la sainteté des serments ; il se voit abaissé au-dessous des autres ; il est instruit des infamies et des débordements de la princesse ; son ressentiment n'a pas besoin des armes de la calomnie, dont la vengeance s'est servie

plus d'une fois : la vérité lui en fournira de suffisantes. »

Ces raisons, et d'autres semblables, rendent l'espoir à Chariclée. Le lendemain Achémène vient chercher Théagène pour servir Arsace à table. Elle l'avait ainsi ordonné; elle lui avait même envoyé une magnifique robe persane : il s'en revêt, non, sans éprouver, dans sa douleur, un certain plaisir à se parer de ces riches bracelets et de ces colliers tout brillant d'or. Déjà Achémène se mettait en devoir de l'instruire, de lui montrer comment il devait verser du vin, présenter la coupe, lorsque Théagène court à un buffet chargé de coupes, et, en prenant une précieuse : « Je n'ai pas besoin, dit-il, de tes leçons. Quand il s'agit de servir ma maîtresse, mon cœur m'en dit assez, et ce faible talent ne m'enorgueillit point. Mon ami, tu n'es ici que l'élève de la fortune, à laquelle il a plu de t'élever à ce rang; et moi, je le suis de la nature et des circonstances, et leurs leçons me suffisent. » Puis il verse légèrement du vin, et présente la coupe à Arsace du bout des doigts et avec une grâce admirable. Cette coupe achève de bouleverser, de subjuguer la princesse : les yeux fixés sur Théagène, elle boit plus d'amour encore que de vin, laisse de la liqueur au fond de la coupe, et la rend à Théagène comme si elle buvait à sa santé.

Achémène n'est pas insensible à tout ce qu'il voit : le dépit et la jalousie remplissent son cœur; ses coups d'œil, son affectation à parler à l'oreille des convives, n'échappent point à Arsace elle-même. Après le repas, Théagène s'adressant à Arsace : « O ma maîtresse! dit-il, j'ai une grâce à te demander; permets-moi de ne porter cette robe que quand je te servirai. » Il obtient sa demande, reprend ses habits ordinaires et se retire.

Achémène, sortant avec lui, lui reproche sa suffisance, son orgueil puéril; lui dit que la princesse a conçu pour lui tout le mépris que mérite un étranger sans usage, sans connaissance. « Si tu continues, dit-il, à garder les mêmes airs, tu ne plairas pas longtemps. C'est l'amitié qui te donne ces avis; je m'intéresse à un homme avec

lequel je vais m'unir, dont je vais épouser la sœur, comme Arsace me l'a promis. » Achémène ajoute encore beaucoup d'autres choses semblables. Théagène, feignant de ne point l'entendre, s'en va les yeux baissés.

Cybèle, allant coucher sa maîtresse vers midi, les rencontre; elle voit la tristesse peinte sur le visage de son fils, et lui en demande la cause. « On nous préfère, dit-il, ce jeune étranger : à peine a-t-il paru dans le palais, que le voilà échanson. Une charge que nous possédons depuis si longtemps, il nous en dépouille; il est auprès de la princesse, lui présente la coupe, en un mot, il ne lui manque plus que le titre d'échanson. Qu'il s'élève, qu'il parvienne aux plus hauts emplois, qu'il partage tous les secrets, ce n'est pas là ce qui me chagrine le plus : notre silence, notre mollesse, font toute sa grandeur; mais il pouvait ne pas nous insulter, nous outrager, nous qui l'avons dirigé, qui lui avons appris à remplir des fonctions si glorieuses. Nous en parlerons une autre fois; je cherche Chariclée, mon amante : elle est tout pour moi; sa présence dissipera peut-être mon chagrin. — O mon fils! reprend Cybèle, quelle amante ! tu pleures, je crois, tes moindres maux, et tu ignores les plus amers. Chariclée ne sera point ta femme. — Que dis-tu? est-ce que je ne suis pas digne d'épouser une esclave comme moi? pourquoi donc ne sera-t-elle point ma femme? — C'est notre zèle, c'est notre attachement pour Arsace qui en sont cause; nous avons sacrifié pour elle notre tranquilité, nous avons exposé nos jours pour contenter ses passions, nous avons tout fait pour lui plaire. Ce jeune étranger, ce bel amant, est entré dans sa chambre, n'a paru qu'une fois devant elle, et il lui a persuadé de violer ses serments. Il lui a assuré que Chariclée n'est point sa sœur, mais une amante dont la foi lui est engagée. — Et Arsace la lui a promise! — Elle la lui a promise; j'étais présente, je l'ai entendue. Dans quelques jours elle célébrera cet hymen par un repas magnifique : elle te fera contracter un autre mariage.

Achémène, poussant un profond soupir, et frappant ses deux mains l'une contre l'autre : « Ce mariage, dit-il, sera funeste à tous deux; fais-le différer de quelques jours. Si l'on me demande, dis que je suis à la campagne pour ma santé. Chariclée n'est plus la sœur de Théagène, c'est son amante; je sens qu'il ne veut par là que me l'enlever. Oui, s'il l'embrassait, s'il la serrait contre son sein, s'il passait les nuits à côté d'elle, il pourrait prouver qu'elle est son épouse et non sa sœur. Secondé des Dieux vengeurs du parjure, je saurai bien me faire rendre justice. »

Ainsi parla Achémène : le démon de la rage, de la jalousie, de la vengeance, bien capable d'aveugler tout autre homme qu'un barbare, souffle dans son âme toutes ses fureurs. Emporté par les mouvements impétueux de sa passion, sans consulter les lumières de la prudence, et vers la fin du jour, il prend un coursier arménien, parmi ceux dont le satrape se servait dans les pompes et les cérémonies publiques, et va rejoindre Oroondate qu'il trouve près de Thèbes, assemblant ses forces, faisant des préparatifs de guerre, et se disposant à marcher contre les Éthiopiens.

LIVRE HUITIÈME

Le roi d'Éthiopie avait prévenu Oroondate, et s'était emparé de Phile, ville sans défense, et une des causes de cette guerre. Le satrape était dans un embarras extrême, obligé de se mettre en campagne à la hâte et sans avoir eu le temps de faire ses préparatifs. La ville de Phile est située sur les bords du Nil, au-dessus des petites cataractes : elle est éloignée d'environ cent stades de Syène et de l'Éléphantine. Des exilés égyptiens s'en étaient autrefois emparés et s'y étaient éta-

blis. Les Égyptiens et les Éthiopiens s'en disputaient la possession. Ceux-ci voulaient que les cataractes servissent de limites aux deux empires; mais les Égyptiens prétendaient encore que Phile leur appartenait par droit de conquête, ayant eu pour premiers habitants des exilés d'Égypte.

Ouverte de tous côtés et sans défense, cette ville recevait le premier venu, et se soumettàit toujours au plus fort : elle avait une garnison composée de Perses et d'Égyptiens. Le roi d'Éthiopie avait envoyé des ambassadeurs à Oroondate pour redemander cette ville et les mines de diamants. Il y avait longtemps qu'il les avait redemandées au satrape pour la première fois, sans avoir pu les obtenir. Il lui avait encore tout récemment envoyé des ambassadeurs. Quelques jours après leur départ, il s'était mis en campagne à la tête d'une armée puissante, sans faire part de ses projets à personne, et feignant de marcher contre un autre ennemi. Lorsqu'il crut ses députés au delà de Phile, dont ils avaient trompé les habitants et la garnison, qu'ils avaient laissés dans la plus grande sécurité, en leur disant qu'ils allaient traiter de la paix, il se présenta tout à coup à ses portes en personne, en chassa la garnison qui, cédant au nombre des ennemis et à la vigueur des attaques, ne résista que trois jours. Il se rendit ainsi maître de Phile et ne fit aucun mal aux habitants.

Oroondate avait appris cet échec par les fuyards, et il se trouvait dans un grand embarras, lorsque l'arrivée subite et imprévue d'Achémène vint encore redoubler ses inquiétudes. Il lui demande s'il n'est point arrivé quelque malheur à Arsace ou à sa maison. « Oui, répond Achémène; mais je veux t'en informer en particulier. » Tout le monde s'étant retiré, il lui raconte tout en détail. Que Théagène, fait prisonnier par Mitrane, lui a été envoyé à Memphis, pour le faire conduire à la cour du grand roi, s'il l'eût jugé à propos; que ce jeune homme était digne d'être présenté au monarque et de le servir; que les Besséens avaient tué Mitrane, et avaient enlevé

son prisonnier, qui était venu ensuite à Memphis. Il lui parle aussi de Thyamis; enfin, il expose l'amour d'Arsace pour Théagène, le séjour de celui-ci dans le palais, les bons traitements qu'il éprouve; qu'il sert Arsace, qu'il est son échanson : il ajoute que grâce à la résistance et à la fermeté du jeune étranger, son honneur est encore intact; mais qu'il est à craindre que la violence et le temps ne le subjuguent, si on ne l'enlève promptement de Memphis, et si on n'ôte de devant les yeux d'Arsace l'aliment de sa flamme; qu'il s'est secrètement échappé pour venir lui annoncer toutes ces intrigues, son zèle pour son maître ne lui permettant pas de garder un coupable silence.

Lorsqu'il voit Oroondate outré d'indignation et de colère, brûlant du désir de la vengeance, il enflamme son amour par le portrait qu'il lui fait de Chariclée, dont il vante les charmes et les attraits. Il la compare aux Déesses; il lui assure que jamais il ne verra de beauté pareille. « Parmi les femmes qui te suivent, ajoute-t-il, ou parmi celles qui sont restées à Memphis, il n'en est point qui puisse lui être comparée. » Achémène ajoute encore beaucoup d'autres choses, dans l'espérance d'obtenir Chariclée pour prix de sa fidélité, quand même Oroondate la mettrait au nombre de ses femmes.

La colère, l'amour s'emparent de l'âme du satrape. Il envoie aussitôt Bagoas, le plus fidèle de ses eunuques, à Memphis, avec cinquante cavaliers, et lui ordonne de lui amener sur-le-champ Théagène et Chariclée, en quelque endroit qu'ils se trouvent : il lui remet aussi deux lettres, une pour Arsace, conçue en ces termes :

« *Oroondate à Arsace.*

« Envoie-moi Théagène et Chariclée; ils sont prisonniers et esclaves du roi, je les ferai passer à la cour : envoie-les moi de bon gré, ou je les ferai enlever de

force : j'ajouterai toujours foi aux rapports d'Achémène. »

L'autre était adressée à Euphraste, le chef des eunuques à Memphis; en voici le contenu :

« Tu me rendras compte de la négligence avec laquelle tu veilles à ce qui se passe dans mon palais. Remets les deux prisonniers grecs à Bagoas, pour me les amener; soit qu'Arsace y consente, soit qu'elle n'y consente pas, livre-les-lui; sans quoi j'ai donné ordre de te charger de chaînes, de te conduire ici, pour te dépouiller de ta dignité et t'écorcher tout vif. »

Bagoas part avec son escorte. Arrivé à Memphis, il montre l'ordre du satrape, pour prouver sa mission, et se faire remettre les deux jeunes gens. Cependant Oroondate se met en marche, ordonnant à Achémène de le suivre. Il le faisait garder à vue, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la vérité.

Voici ce qui se passait à Memphis pendant ce temps-là. Après le départ d'Achémène, Thyamis, revêtu du sacerdoce, la première dignité de la ville, ayant célébré les obsèques de son père, et rendu à sa cendre les devoirs funèbres dans le temps prescrit, pouvant, par les lois de la religion, se montrer en public, s'occupa à chercher Théagène. Après beaucoup d'informations, ayant appris que ces deux amants étaient dans le palais, il alla trouver Arsace. Il avait bien des motifs pour s'intéresser à ces deux étrangers. Il se souvenait que son père, en mourant, les lui avait recommandés d'une manière toute particulière. Il remercia la princesse de ce que, pendant ces jours de deuil, où le temple n'avait été ouvert qu'aux prêtres, elle avait reçu dans son palais, et traité avec toutes sortes d'égards, deux Grecs à la fleur de l'âge, sans amis et sans connaissances. Il ajouta qu'en redemandant un pareil dépôt, il ne demandait rien que de juste.

« Tu m'étonnes, lui répond Arsace; ta bouche rend témoignage à ma bonté et à mon humanité, et ta démarche actuelle semble annoncer le contraire : tu sem-

bles douter que je puisse et que je veuille protéger ces deux étrangers et leur faire un sort digne d'eux. — Non, répond Thyamis, je n'en doute point : je sais que s'ils veulent rester ici, rien ne leur manquera. Mais ils sont d'une naissance illustre; ils ont été jusqu'ici en butte aux traits de la fortune, errant de pays en pays. Ils n'aspirent qu'à retourner dans leur patrie, à revoir leurs parents. Outre les liens particuliers qui m'attachent à eux, mon père m'a laissé, par héritage, l'obligation de les secourir. — Fort bien, réplique Arsace, tu sembles ne vouloir réclamer ici que les droits de la justice : eh bien ! ils sont pour moi, ces droits de la justice, autant que les droits de propriété l'emportent sur toutes ces frivoles raisons d'attachement. — Comment donc es-tu leur maîtresse ? — Par les lois de la guerre : ils sont prisonniers, et, en cette qualité, esclaves. »

Thyamis comprend qu'Arsace veut parler de l'expédition de Mitrane. « Princesse, dit-il, nous ne sommes plus en guerre, mais en paix; l'une enlève, l'autre rend la liberté aux hommes : mettre ses semblables dans les fers, c'est être tyran; les mettre en liberté, c'est régner. Ce ne sont pas les mots, mais les effets qui font la paix et la guerre. Rendre la liberté à ces étrangers, ce serait agir bien noblement : jamais le beau et l'utile ne sont séparés l'un de l'autre, ils sont toujours liés. Quelles vues de gloire ou d'intérêt peuvent t'engager à retenir ces deux étrangers ? »

A ces mots, Arsace n'est plus maîtresse d'elle-même : elle ressent tous les tourments des amantes poussées à bout. Elles veulent cacher leur passion, et elles rougissent; est-elle découverte, elles renoncent à toute pudeur. Tant que leur amour n'est pas connu, elles sont douces, traitables; mais si leur secret leur échappe, elles sont audacieuses, effrontées. Trahie par sa conscience, persuadée que Thyamis connaît l'état de son âme, Arsace ne voit plus en lui un ministre des Dieux, revêtu d'un caractère respectable; elle quitte tout sentiment de la pudeur si naturelle à son sexe. « Non, non !

s'écrie-t-elle, tu ne t'applaudiras pas longtemps de ta victoire sur Mitrane; il viendra un temps où Oroondate vengera sa mort et celle de tous ses guerriers. Je ne te rendrai pas ces deux étrangers; ils sont aujourd'hui mes esclaves; bientôt, comme l'ordonnent les lois de notre empire, ils seront envoyés au grand roi mon frère. Parle, discute à loisir sur la nature du juste, de l'utile, de l'honnête : la puissance ne connaît rien qui puisse la contraindre; notre volonté tient lieu de tout. Sors au plus tôt de mon palais, de peur que je ne t'en fasse chasser.. »

Thyamis sort, prenant les Dieux à témoin, et déclarant que cette affaire aura une issue funeste. Il veut en instruire les habitants de Memphis, et réclamer leur secours. « Ton sacerdoce n'est rien pour moi, lui dit Arsace ; l'amour n'en reconnaît qu'un, c'est la jouissance. » Puis elle se retire dans sa chambre, fait venir Cybèle, et délibère avec elle.

Achémène ne paraissait plus; elle soupçonnait qu'il était parti; elle questionnait Cybèle, et lui demandait où était son fils. Celle-ci apportait différentes causes de son absence, et ne cachait que la véritable : elle ne put cependant en imposer jusqu'à la fin, la princesse commençait à se défier d'elle. « Cybèle, lui dit-elle alors, que ferons-nous? quel remède aux maux qui m'assiègent. L'ardeur de mon amour ne se ralentit point; c'est une flamme dévorante dont l'activité ne fait que s'accroître. Théagène est inflexible, rien ne peut le toucher; il a paru d'abord moins impitoyable : il calmait mes feux par des promesses vaines, il est vrai; mais aujourd'hui il ne se déguise plus, il me refuse ouvertement. Une chose augmente encore mes tourments; je crains qu'il ne soit instruit du départ d'Achémène, et qu'il ne craigne encore plus de me satisfaire. Achémène surtout me désespère; il est allé trouver Oroondate; peut-être va-t-il le prévenir contre moi, ou me calomnier auprès de lui. Si je voyais seulement Oroondate... Non, il ne résisterait pas aux larmes ni aux caresses

de son épouse : les regards d'une femme ont bien du pouvoir sur les hommes; mais le comble du malheur pour moi serait d'être accusée avant d'avoir rien obtenu de Théagène; et, si je suis accusée, d'être punie, si Oroondate ajoute foi aux rapports qu'on lui fera. O Cybèle ! n'épargne rien, emploie tout ; tu vois le précipice ouvert sous mes pas : le moment critique est arrivé. Songe que si je me vois perdue, je n'épargnerai personne : tu seras la première victime de la perfidie de ton fils. Je ne puis comprendre comment tu ignores ses projets.

— Princesse, lui répond Cybèle, la conduite de mon fils t'est suspecte, tu doutes même de mon attachement; le temps te détrompera; tu ne connais toi-même que les ménagements. Tu es faible, pusillanime; tu t'en prends à ceux qui ne sont coupables de rien. Tu ne parles point en maîtresse; tu sembles une esclave qui ne sait employer que les caresses. Ces moyens pouvaient être bons, tant que nous avons cru son âme sensible et encore neuve; mais puisqu'il dédaigne ton amour, eh bien ! qu'il éprouve ta puissance, que les coups de fouet, que les tourments, le rendent docile à tes volontés : naturellement rebelle aux caresses, la jeunesse cède à la violence, et la rigueur obtiendra de Théagène ce que la douceur ne peut obtenir.

— Hélas ! répond Arsace, tu as peut-être raison; mais... Dieux ! moi... soutenir le spectacle de ce corps maltraité, déchiré ! — Toujours la même faiblesse ! ne dépendra-t-il pas de lui, après quelques mauvais traitements, de les faire cesser? Quelques moments de chagrin ne te mettront-ils pas au comble de tes vœux ? D'ailleurs, n'afflige point tes regards d'un pareil spectacle; livre-le à Euphraste; ordonne-lui de le punir sous prétexte qu'il a commis quelque faute; tu t'épargneras la douleur de le voir souffrir : ce que l'on entend afflige bien moins que ce que l'on voit. Si son cœur change, s'il se repent de sa conduite précédente, nous mettrons fin à ses souffrances. »

Arsace suit le conseil de Cybèle. L'amour au désespoir ne connaît point de ménagements. Le mépris l'irrite, et il court à la vengeance. Arsace fait venir le chef des eunuques, et lui commande d'exécuter ce qu'elle vient de résoudre. Tourmenté par la jalousie, passion ordinaire dans les eunuques, déjà aigri contre Théagène par tout ce qu'il voyait et ce qu'il soupçonnait, Euphraste l'enferme dans un cachot ténébreux, le met aux fers, lui fait souffrir la faim et toutes sortes de tourments. Théagène n'ignorait pas la cause d'une pareille conduite; mais il feignait de l'ignorer, la demandait à son bourreau, dont il ne recevait aucune réponse.

Euphraste ne craint pas d'outre-passer les ordres d'Arsace. Tous les jours il invente de nouvelles tortures, et multiplie les souffrances de sa victime. Il ne permet à personne de voir Théagène : Cybèle seule a la liberté de pénétrer dans son cachot. Elle va souvent le voir, sous prétexte de lui porter de la nourriture en secret. Elle feint de le plaindre, de s'attendrir sur le sort d'un homme avec lequel elle est liée; mais elle ne veut que sonder ses dispositions, voir l'état de son âme, s'assurer si les tourments ne triomphent point de sa constance. Théagène n'en est que plus ferme, n'en oppose que plus de courage à toutes ces épreuves. Dans un corps épuisé par les mauvais traitements, il conserve une âme inébranlable dans ses principes de vertu : il brave les traits du sort; il remercie la fortune de lui accorder, par tous ces maux, la faveur inappréciable de pouvoir faire éclater dans tout son jour son attachement et sa fidélité pour Chariclée. Tout ce qu'il souhaite, c'est qu'elle soit instruite de ses souffrances. Sans cesse il appelle Chariclée sa lumière, son âme, sa vie.

Arsace voulait fléchir et non faire mourir Théagène. Elle avait recommandé à Cybèle de ne pas le tourmenter trop cruellement : celle-ci le trouvant inflexible, de son autorité privée, et au mépris des ordres de sa maîtresse, ordonne à Euphraste de redoubler de rigueur. Mais tous ses efforts sont inutiles : elle perd toute espérance; elle

voit la profondeur de l'abîme creusé sous ses pas; elle voit fondre sur elle la vengeance d'Oroondate, informé de toutes ses intrigues par Achémène; elle craint encore d'être immolée par Arsace, outrée de se voir trompée dans son amour. Elle prend le parti d'aller au-devant de son destin par un grand coup, de mettre Arsace au comble de ses vœux; de se garantir, pour le présent, du danger qui la menace de sa part, ou d'anéantir toutes les preuves de cette abominable trame, en faisant descendre dans le tombeau tous ses complices.

Elle va trouver Arsace: « O ma maîtresse! dit-elle, tout est inutile, il est insensible à tout : il n'en devient que plus audacieux de jour en jour. Le nom de Chariclée est sans cesse dans sa bouche; il l'appelle sans cesse: ce nom semble pour lui un baume salutaire qui calme ses douleurs. Il ne nous reste plus qu'une ressource. Chariclée seule fait obstacle à nos désirs. Il faut nous en défaire. Lorsqu'il saura qu'elle n'est plus, son amour trompé sera moins rebelle, et se rendra plus facilement à tes vœux. » Arsace, que le fiel de la jalousie consume depuis longtemps, n'en devient que plus furieuse, en apprenant l'amour de Théagène. Elle saisit avidement cette proposition. « Eh bien! dit-elle, je saurai me défaire de cette furie. — Qui voudra, reprend Cybèle, te prêter son ministère? Ta puissance, il est vrai, est sans bornes; mais les lois te défendent d'ôter la vie à qui que ce soit, sans un jugement des magistrats de la Perse. Il faudra prendre la peine de controuver des griefs, d'imaginer des crimes à Chariclée. Je suis prête à tout faire, à tout souffrir pour toi; le poison servira ta vengeance : un breuvage préparé par mes mains te défera de ta rivale. »

Arsace approuve ce conseil, et lui ordonne de l'exécuter. Cybèle va aussitôt trouver Chariclée : celle-ci était déjà instruite du sort de Théagène. Cybèle d'abord l'avait trompée, et avait imaginé différents prétextes, pour l'empêcher de voir son amant, d'aller dans son appartement, selon sa coutume. Elle la trouve plongée

dans la douleur, noyée de larmes, seule douceur qu'elle connût encore, et ne songeant qu'à sortir de la vie. « Hélas! lui dit-elle, pourquoi te consumer ainsi dans les regrets et la douleur? Théagène va recouvrer sa liberté : il reviendra ce soir auprès de toi. Arsace, irritée contre lui pour quelque faute qu'il a commise dans le service, l'a fait enfermer, et a promis de lui rendre aujourd'hui sa liberté, à ma prière, et à cause d'une fête solennelle qu'elle doit célébrer par un magnifique repas. Lève-toi donc; prends au moins aujourd'hui un peu de nourriture avec moi, et ranime tes forces.

— Quelle foi puis-je ajouter à tes paroles? répond Chariclée. Toujours trompée par toi, j'ai appris à me défier de tout ce que tu me dis.

— Je prends les Dieux à témoins, dit Cybèle, que tes chagrins cesseront et tes peines finiront aujourd'hui; ne reste pas si longtemps sans prendre de nourriture : n'attente pas toi-même à tes jours; goûte de ces mets. »

Toujours en défiance contre Cybèle, Chariclée a de la peine à se déterminer à manger. Mais les serments la persuadent; elle se laisse séduire par l'espoir de revoir Théagène : on croit aisément ce qu'on désire.

Toutes deux se mettent à table et mangent. Abra les sert : deux coupes sont pleines de vin; Cybèle lui fait signe d'en donner une à Chariclée : elle prend elle-même l'autre; elle ne l'a pas vidée, que ses yeux se couvrent d'un nuage; elle en renverse un peu qui restait au fond de la coupe, et lance en même temps des regards terribles sur l'esclave. Bientôt elle éprouve des convulsions, et des déchirements d'entrailles. Chariclée se trouble, veut lui porter du secours : l'alarme s'empare de tous ceux qui sont présents. Le breuvage, composé d'un poison plus rapide qu'un trait, capable de tuer un jeune homme robuste et à la fleur de l'âge, circule promptement dans un corps cassé, desséché de vieillesse, et opère avec une vitesse inexprimable. Les yeux de Cybèle sont enflammés, ses membres se raidissent, sa peau se noircit; son âme scélérate est encore plus cruelle que le

poison qui la consume : ainsi périt Cybèle en méditant encore des forfaits ; car en mourant elle désigne par ses signes et par quelques paroles mal articulées, Chariclée comme coupable de sa mort.

Chariclée aussitôt est chargée de chaînes et conduite devant Arsace. La princesse lui demande si elle a préparé le poison, et la menace de la faire appliquer à la torture, si elle ne veut pas avouer la vérité. Quel est l'étonnement de tous ceux qui sont présents ! Chariclée ne tremble point ; elle ne montre point une honteuse frayeur : elle paraît au contraire avec un visage riant, et se réjouit de la catastrophe dont elle a été témoin. Forte du témoignage de sa conscience, elle brave la calomnie, s'applaudit de ce qu'elle ne survivra pas à Théagène, et de ce qu'on lui épargne un crime, qu'elle méditait contre elle-même.

« Auguste princesse, dit-elle à Arsace, si Théagène vit encore, je suis innocente ; mais s'il a été victime de tes criminels desseins, tu n'as pas besoin de recourir aux tourments : c'est moi qui ai empoisonné celle qui t'a nourrie, et qui t'a si bien instruite. Hâte-toi de m'ôter la vie ; tu feras un sacrifice agréable à Théagène, qui a résisté si généreusement à tes criminelles sollicitations. »

Arsace, l'entendant ainsi parler, entre en fureur ; elle la fait charger de coups : « Traînez en prison, dit-elle, cette mégère, dans l'état où elle est ; montrez-lui son digne amant traité comme elle, et comme il le mérite. Ne lui laissez pas l'usage d'un seul membre ; livrez-la à Euphraste ; qu'il la garde jusqu'à demain : une sentence des magistrats perses lavera mon injure dans son sang. »

L'esclave qui avait présenté la fatale coupe à Cybèle, était Ionienne d'origine, et celle qu'Arsace avait d'abord donnée à Chariclée pour la servir. Pendant que l'on emmenait celle-ci, soit par attachement pour une personne avec laquelle elle vivait, soit que les Dieux le voulussent ainsi, elle se mit à pleurer et à gémir. « Malheureuse ! disait-elle, et tout à fait innocente ! » On l'entend, on s'étonne, on l'oblige de s'expliquer. Elle avoue que c'est

elle qui a donné le poison à Cybèle; mais qu'elle l'avait reçu des mains de Cybèle pour le donner à Chariclée; elle ajoute qu'effrayée d'un pareil attentat, ou même troublée par Cybèle, qui lui avait fait signe de présenter d'abord à boire à Chariclée, elle a changé les coupes, et a donné à la vieille celle qui était empoisonnée. On la conduit donc devant Arsace; tout le monde désire ardemment que Chariclée soit trouvée innocente : une âme noble, une figure charmante attendrit les barbares eux-mêmes. La déclaration de l'esclave ne sert auprès d'Arsace qu'à la faire soupçonner de complicité avec Chariclée. Elle est mise aux fers, et gardée pour être mise en jugement. Arsace prévient les magistrats qui composent les tribunaux et qui infligent des peines, de s'assembler le lendemain pour les juger.

Les juges s'assemblent le lendemain, et se placent sur leurs sièges. Arsace rapporte les choses comme elles se sont passées, se déchaîne contre Chariclée, qu'elle accuse d'empoisonnement; elle verse des larmes sur la mort de sa nourrice : elle a perdu la plus chérie, la plus fidèle de ses femmes; elle en appelle à la conscience des juges; elle a donné un asile dans son palais à Chariclée, elle l'a comblée de bienfaits, et voilà comme elle en a été payée. Enfin elle la charge avec tout le fiel de la rage la plus furieuse.

Chariclée ne se justifie point : elle convient de tout; elle avoue qu'elle a empoisonné Cybèle. Elle ajoute qu'elle aurait fait périr Arsace elle-même, si on ne l'avait pas prévenue. Elle accable Arsace d'outrages, et provoque de toute manière la vengeance des juges. Pendant la nuit, dans la prison, elle avait tout raconté à Théagène, avait appris tout ce qui le regardait; était convenue avec lui de se reconnaître coupable de la mort de Cybèle, de braver le supplice avec toutes ses horreurs, de terminer une vie malheureuse et toujours errante; de mettre fin aux poursuites implacables de la fortune. Elle avait dit le dernier adieu à son amant, l'avait embrassé pour la dernière fois. Accoutumée à porter secrètement

le collier exposé avec elle, elle l'avait alors autour de ses reins, sous sa robe, comme un ornement destiné à parer son tombeau. C'était d'après cette convention, qu'elle avouait tout ce dont elle était accusée, qu'elle disait avoir donné la mort à Cybèle, et se faisait même plus coupable qu'elle n'était.

Les juges furieux, sont prêts à la condamner à un supplice cruel et digne des Perses. Mais touchés peut-être de la beauté, de la jeunesse, des charmes de l'accusée, ils la condamnent au feu.

A l'instant les bourreaux la saisissent, la conduisent à quelque distance des murs. Les cris réitérés d'un héraut, annoncent son crime et son châtiment. Une multitude innombrable de peuple la suit. Les uns l'avaient vu emmener, et le bruit s'en étant répandu dans la ville, la curiosité y avait mis tout le monde en mouvement. Arsace arrive et se place sur les murs pour la considérer. Il eût été cruel pour elle de ne point rassasier ses yeux d'un pareil spectacle. Les bourreaux construisent un vaste bûcher. Déjà la flamme s'élève dans les airs. Chariclée demande à ceux qui la conduisent, de la quitter quelques moments, leur promet de monter elle-même sur le bûcher. Élevant alors les mains au ciel, et tournant ses regards vers le soleil : « O soleil! s'écrie-t-elle, ô terre! ô Dieux du ciel et des enfers! vous qui voyez et punissez les coupables, vous êtes témoins que je suis innocente du crime qu'on m'impute; mais je reçois volontiers un trépas qui me soustrait aux coups de la fortune. Recevez-moi favorablement; mais punissez l'impure Arsace, cette exécrable furie, dont la honteuse passion ne veut que m'arracher des bras de mon époux. »

A ces mots, on pousse de grands cris. Les uns désirent, les autres demandent hautement, qu'on instruise une seconde fois son procès, avant de lui faire subir son châtiment; mais Chariclée les prévient, s'élance sur le bûcher, se place au milieu, et y reste longtemps sans recevoir aucun mal. La flamme coule autour d'elle plutôt qu'elle n'en approche; elle la respecte et se retire par-

tout où elle se présente. Chariclée brille au milieu des feux, dont l'éclat ajoute encore à celui de sa beauté : elle semble une jeune épouse couchée sur un lit de flammes. Étonnée d'un pareil prodige, et appelant la mort, elle se jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais c'est en vain : les flammes se retirent et semblent fuir devant elle.

Cependant l'ardeur des bourreaux ne se ralentit point; ils redoublent d'activité. Effrayés des signes menaçants d'Arsace, ils ne cessent d'entasser du bois, des roseaux sur le bûcher, et d'exciter les flammes le plus qu'ils peuvent.

Tous leurs efforts sont inutiles. Le tumulte s'accroît parmi les spectateurs. Persuadés que les Dieux eux-mêmes se déclarent pour Chariclée, ils s'écrient qu'elle est pure et innocente; ils s'approchent du bûcher, en écartent les bourreaux. Thyamis, le premier, invoque le secours de la multitude. Les clameurs l'avaient averti de ce qui se passait, et l'avaient appelé. Ils veulent sauver Chariclée; mais n'osant approcher du bûcher, ils l'exhortent à s'élancer elle-même hors des flammes. Ils lui disent que, puisqu'elle vit au milieu du feu, elle peut en sortir sans crainte. Chariclée, voyant un pareil prodige, entendant ces cris, persuadée que les Dieux la protègent, ne croit pas devoir refuser leur bienfait, et descend du bûcher.

Les habitants de Memphis, transportés de joie, frappés d'étonnement, célèbrent à l'envi et à grands cris la puissance des Dieux. Arsace, hors d'elle-même, descend à la hâte de dessus les remparts, sort par une petite porte avec ses gardes et les principaux Perses, arrête elle-même Chariclée; et, lançant des regards terribles sur cette multitude émue : « Quoi! s'écrie-t-elle, vous osez arracher au supplice un monstre, une empoisonneuse, prise sur le fait, avouant elle-même ses forfaits! Vous soutenez cette détestable furie; vous vous révoltez contre les lois de la Perse, contre le grand roi lui-même, contre les satrapes, les nobles, les juges! Aveuglés par une

fausse pitié, vous croyez reconnaître ici un effet de la puissance des Dieux! La raison ne vous dit-elle pas que ce que vous voyez, n'est qu'une preuve plus authentique de ses forfaits? Telle est la force de ses sortilèges, qu'elle arrête même l'action de la flamme. Venez demain au palais; les juges tiendront une séance publique pour vous éclairer : vous entendrez vous-mêmes ses aveux; vous la verrez convaincue par la déposition de ses complices que j'ai en mon pouvoir. »

En même temps elle saisit Chariclée à la gorge et l'entraîne. Elle ordonne à ses gardes d'écarter la multitude : le peuple indigné veut résister; mais il se retire, soit qu'il soupçonne Chariclée d'être magicienne, soit qu'il craigne Arsace et son escorte. Chariclée est remise une seconde fois entre les mains d'Euphraste, chargée de plus de chaînes, destinée à subir un second jugement et un second supplice. Au milieu de ses maux elle goûte le plus doux des plaisirs, celui d'être avec Théagène, et de lui raconter ce qui vient de se passer.

Arsace, pour aigrir leurs maux, et ajouter la barbarie à l'insulte, a enfermé nos deux amants dans la même prison, pour les rendre témoins de leurs tourments mutuels. Elle sait que le cœur d'un amant est plus affligé des souffrances de ce qu'il adore, que des siennes propres. Mais cette réunion n'est pour eux qu'une source de consolations. Ils se réjouissent d'être en proie aux mêmes douleurs. L'un d'eux souffre-t-il moins, il se regarde comme vaincu par l'autre : il est persuadé qu'il aime moins. Ils s'entretiennent, se consolent, s'exhortent mutuellement à opposer un courage invincible aux coups du sort, à signaler leur amour pour la vertu et leur fidélité mutuelle, par une patience héroïque.

Après s'être entretenus jusque bien avant dans la nuit, s'être dit tout ce que peuvent se dire des amants qui vont se séparer dans peu d'heures, pour ne plus se revoir; après s'être rassasiés l'un de l'autre, ils font quelques réflexions sur le prodige qui a arrêté l'action des flammes.

Théagène y voit la main des Dieux irrités des infâmes calomnies d'Arsace, des Dieux protecteurs de la vertu et de l'innocence opprimées. Chariclée semble en douter. « Le miracle de ma conservation, dit-elle, ne peut être que l'ouvrage des Dieux ; mais souffrir toujours les mêmes maux, en souffrir même de plus cruels, n'annonce-t-il pas dans ces Dieux une colère et une haine implacables, à moins qu'ils ne veuillent, pour signaler leur puissance d'une manière extraordinaire, nous précipiter dans quelque abîme, et nous en retirer au moment où nous l'espérerons le moins? »

Ainsi parle Chariclée. Théagène l'exhorte à mieux parler des Dieux, à être plus circonspecte et réservée à leur égard. « O Dieux! s'écrie-t-elle tout à coup, soyez-nous favorables. Je me rappelle un songe que j'ai eu la dernière nuit, si toutefois ce n'était qu'un songe : je ne sais comment je l'avais oublié ; mais à présent il me revient à l'esprit. Il est conçu en deux vers, avec leur mesure : le divin Calasiris, soit que je l'aie vu, soit que j'aie cru le voir, les prononçait ; en voici à peu près le sens :

« Toi qui portes une pantarbe, ne crains point les atteintes de la flamme. Les destins font des choses auxquelles on ne s'attend pas. »

Théagène, comme s'il était saisi d'une fureur divine, s'agite, s'élance autant que lui permettent ses chaînes. « O Dieux! s'écrie-t-il, regardez-nous d'un œil de pitié. Et moi aussi je suis poète ; un oracle m'a aussi été rendu par le même devin, soit que ce fût Calasiris, soit que ce fût quelque Dieu revêtu de ses traits ; je croyais entendre ces paroles :

« Demain tu échapperas aux chaînes d'Arsace, et tu arriveras en Éthiopie. »

Je vois quel est le sens de cet oracle. Par l'*Éthiopie*, il désigne l'empire des morts, où je serai avec Proserpine, qui est la jeune fille dont parle l'oracle. *Mes fers seront brisés;* c'est-à-dire, mon âme se dégagera des liens de mon corps. Trouves-tu dans cette explication

quelque chose de contraire au sens que présente cet oracle? *Pantarbe* veut dire qui craint tout; et l'oracle ordonne de ne pas craindre, même le feu.

— O mon cher Théagène! reprend Chariclée; toujours malheureux, tu ne vois partout que des malheurs et des souffrances. L'homme ne considère que le présent. Cet oracle me présente quelque chose de plus flatteur. Je pourrais bien être cette jeune fille avec laquelle tu dois t'échapper des fers d'Arsace, et aller en Éthiopie, ma patrie. Nous n'en voyons pas, il est vrai, les moyens; cependant nous pouvons le croire : rien n'est impossible aux Dieux; s'ils nous ont rendu cet oracle, ils l'accompliront : déjà ils ont accompli le premier. Me voilà pleine de vie, moi que tu n'espérais plus revoir. J'ignorais que je portais moi-même l'instrument de mon salut. Mais à présent je comprends comment j'ai échappé aux flammes.

J'ai toujours eu la précaution de porter sur moi les objets exposés avec moi. Prête à paraître devant les juges, voyant mon tombeau ouvert sous mes pas, je les ai secrètement attachés à ma ceinture, pour me ménager une ressource dans l'avenir, si j'échappais, ou pour parer mon cercueil et renfermer ma cendre, si je descendais dans l'empire de la mort. Ce sont de riches colliers, des pierres précieuses des Indes et d'Éthiopie, parmi lesquelles se trouve un anneau dont mon père fit présent à ma mère, lorsqu'il briguait sa main. Le chaton est une sorte d'émeraude appelée *pantarbe :* des caractères sacrés sont gravés dessus. Elle a, je crois, quelque chose de surnaturel qui lui donne la vertu de garantir des atteintes du feu, de donner au milieu des flammes l'impassibilité : c'est elle sans doute et la volonté des Dieux qui m'ont sauvée. Ce qui me confirme encore dans cette opinion, c'est que j'ai souvent entendu dire au divin Calasiris que les caractères gravés sur cette bandelette exposée avec moi, et qui me ceint les reins actuellement, lui attribuent cette vertu. — Tout cela est vraisemblable, répond Théagène : le prodige

qui vient de s'opérer semble l'attester. Mais quelle pantarbe nous tirera des dangers qui nous menacent pour demain? Hélas! pour préserver du feu, elle ne préserve pas sans doute de la mort; et nous ne pouvons douter que l'implacable Arsace n'invente quelque supplice nouveau. Plût aux Dieux qu'elle nous fit subir, et à tous deux, le même genre de mort! Non elle ne nous ôterait pas la vie, elle ne ferait que mettre fin à nos maux. — Ne crains rien, dit Chariclée, les oracles sont pour nous une autre pantarbe : mettons notre confiance dans les Dieux. Si nous échappons, nous n'en trouverons que plus de douceurs dans la vie; et s'il faut souffrir encore, nous souffrirons avec plus de résignation. »

Tels sont les entretiens de Théagène et de Chariclée dans la prison. Tantôt ils versent des larmes, et chacun proteste qu'il est plus sensible aux maux de l'autre qu'aux siens propres; tantôt ils se disent le dernier adieu, et jurent par tous les Dieux, et leur situation présente, que le flambeau de leur amour ne s'éteindra qu'avec le flambeau de leur vie.

Cependant Bagoas et son escorte arrivent à Memphis au milieu de la nuit, dans le temps où tout est plongé dans un profond sommeil. Il éveille les gardes des portes, s'en fait reconnaître : tous s'avancent ensemble et à la hâte vers le palais. Bagoas dispose ses cavaliers tout autour, pour le soutenir en cas de résistance, et pénètre lui-même par une entrée inconnue à tout le monde, force une porte, se fait reconnaître du gardien, et lui recommande le silence. A la faveur de quelques faibles rayons de la lune, et de la connaissance qu'il a du local, il va trouver Euphraste, qu'il trouve couché. Celui-ci, éveillé en sursaut, pousse un cri : « Rassure-toi, dit Bagoas: c'est moi; fais venir de la lumière, ajoute-t-il. » Euphraste aussitôt appelle un des esclaves qui étaient avec lui, lui ordonne d'allumer un flambeau, sans éveiller personne. L'esclave vient, apporte un flambeau, et se retire. « Quel malheur nous annonce une arrivée si subite et si imprévue? dit Euphraste. — Il ne faut point

perdre le temps en vaines paroles, répond Bagoas : prends cette lettre et lis-la; examine auparavant le cachet, et assure-toi qu'elle est d'Oroondate lui-même. Exécute cette nuit même, à l'instant, ce qu'il te commande : profite des ténèbres de la nuit pour n'être point vu : quant à la lettre adressée à Arsace, vois s'il est à propos de la lui remettre. »

Euphraste prend les lettres et les lit toutes deux. « Les larmes d'Arsace couleront, dit-il : elle est déjà sur le bord du tombeau. Hier une fièvre ardente la saisit; le feu circule dans ses veines; elle est dans le plus grand danger, et sa vie est presque désespérée. Je ne lui donnerais pas cette lettre, quand même elle me la demanderait : elle sacrifierait sa vie et la nôtre plutôt que de livrer ces deux étrangers. Mais tu ne peux arriver plus à propos : prends-les et emmène-les; donne-leur tous les secours que tu pourras; aie pitié de ces deux malheureuses victimes, en proie à mille tourments, à mille supplices divers que je leur fais souffrir malgré moi, et par l'ordre d'Arsace; tout annonce qu'ils sont d'une naissance illustre; le temps et des faits ne me permettent pas de douter de leur vertu. » En parlant ainsi, il le conduit à la prison.

Bagoas voit ces deux prisonniers. Quoique épuisés par les tourments, la grandeur, la beauté de leurs traits le frappent. Persuadés que leur dernière heure est arrivée, que Bagoas vient les séparer pour jamais l'un de l'autre, et les conduire à la mort, ils ne peuvent se défendre de quelque trouble; mais bientôt le calme renait dans leur âme : la sérénité, la gaité même parait sur leur visage.

Bagoas approche, et se met en devoir de dégager leurs chaînes des morceaux de bois qui les retiennent. « Exécrable Arsace! s'écrie Théagène, tu penses ensevelir tes forfaits dans les ombres de la nuit; mais l'œil de la justice est pénétrant : il éclaire, il met au jour les secrets les plus cachés. Vous, exécutez les ordres que vous avez reçus; faites-nous périr par le feu, par le fer

ou par l'eau ; mais, nous vous en conjurons, faites-nous périr ensemble, et par le même genre de mort. » Chariclée leur fait la même prière.

Les eunuques sont attendris par ces paroles ; leurs larmes coulent. Ils les font sortir de prison avec leurs fers : ils sortent du palais et quittent Euphraste. Bagoas fait ôter les fers aux deux amants ; il ne leur laisse que les chaînes nécessaires pour s'assurer d'eux sans les incommoder. Il les fait monter chacun sur un cheval, les met au milieu de sa troupe, et court à bride abattue vers Thèbes. Ils continuent de courir le reste de la nuit et le jour suivant, jusqu'à la troisième heure, sans s'arrêter un instant. Enfin, ne pouvant plus résister à la chaleur du soleil, excessive en Égypte au fort de l'été, accablés de fatigues, voyant Chariclée excédée d'une marche si longue, ils s'arrêtent pour se reposer, faire reposer leurs chevaux, et laisser respirer Chariclée.

Sur le bord du Nil, est une éminence qui, coupant le fil de l'eau, oblige les flots à faire un demi-cercle. Les eaux revenant sur leurs pas, forment un promontoire dans le fleuve : ce lieu, arrosé de tous côtés, est rempli de gazon. Les troupeaux y trouvent de gras pâturages et de l'herbe en abondance. Des sycomores, des arbres de Perse, et ceux qui se plaisent sur les bords du Nil, y forment un ombrage épais.

C'est là que Bagoas s'arrête avec sa troupe. Les arbres les garantissent des ardeurs du soleil. Il prend de la nourriture, et en donne à Théagène et à Chariclée, qui d'abord la refusent et finissent par l'accepter, quoique avec beaucoup de peine. Persuadés qu'ils vont à la mort, ils regardent comme inutile de prolonger leurs jours. Bagoas leur dit qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il ne les mène point à la mort, mais à Oroondate.

Déjà la chaleur était diminuée, et le soleil, sur son déclin, laissait tomber obliquement ses rayons affaiblis. Bagoas avec sa troupe se dispose à partir, lorsqu'un cavalier arrive en courant à toute bride : il est hors d'haleine ; son coursier inondé de sueur est rendu de fatigue.

Il parle à Bagoas en particulier et se repose ensuite. Bagoas, les yeux fixés sur la terre, semble réfléchir : « Étrangers, dit-il ensuite, prenez courage; vous êtes vengés : Arsace n'est plus. A la nouvelle de votre départ, elle s'est étranglée, et a prévenu, par un trépas volontaire, la mort qui l'attendait : elle n'eût pu éviter la vengeance d'Oroondate et celle du roi. Le fer ou un opprobre éternel eût été la récompense de ses crimes. Telles sont les nouvelles qu'Euphraste m'apprend par la bouche de ce cavalier. Prenez donc courage, ayez bonne espérance : vous êtes innocents, je n'en doute point; votre ennemie a vécu. »

Ainsi parle Bagoas, balbutiant la langue grecque, qu'il ne connaissait que très peu. Il est lui-même transporté de joie. Il avait beaucoup souffert des hauteurs et du despotisme d'Arsace. Il fortifie, il console ses captifs; il espère voir croître son crédit auprès d'Oroondate, s'il lui conserve un jeune homme au-dessus de tous ceux qui composent sa maison, et une jeune fille d'une beauté incomparable, qui succédera à Arsace et sera son épouse.

Les paroles de Bagoas raniment la joie dans le cœur de Chariclée et de Théagène. Ils admirent la puissance et la justice des Dieux. Quand même ils éprouveraient encore toute la rigueur de la fortune, il n'est point de calamité qu'ils redoutent, depuis que l'odieuse Arsace ne respire plus. Tant il est vrai qu'on ne regrette point la vie, quand on a survécu à ses ennemis.

La nuit approchait; l'air était rafraîchi, et permettait de se mettre en route. Bagoas et sa troupe montent à cheval, marchent toute la nuit et le lendemain matin, pour arriver à Thèbes et rejoindre Oroondate, s'il était possible; mais leur célérité est inutile. Ils rencontrent un officier d'Oroondate, qui leur apprend que le satrape est parti de Thèbes; que lui-même est envoyé pour rassembler toutes les troupes, même celles qui sont dans les garnisons, et les conduire en diligence vers Syène; que le trouble et la consternation sont répandus par-

tout; qu'il est à craindre que cette ville ne soit prise, vu la lenteur du satrape et la célérité des Éthiopiens, qui ont paru aux portes de Syène, avant qu'on eût aucune nouvelle de leur marche.

Bagoas quitte donc la route de Thèbes, pour prendre celle de Syène. A quelque distance de cette ville, il tombe dans une embuscade. Une troupe d'Éthiopiens bien armés avaient été envoyés à la découverte, pour assurer la marche de leur armée et la garantir de tout danger. Surpris par la nuit, ne connaissant point les lieux, éloignés de leurs compatriotes, ces Éthiopiens, pour se mettre eux-mêmes en sûreté, et tendre un piège à l'ennemi, se postent au milieu des buissons, où ils passent la nuit sans dormir.

Au point du jour, ils entendent Bagoas et ses gens : ils voient le petit nombre de guerriers qui l'accompagnent, le laissent passer. Bien assurés qu'il n'est point suivi d'un plus grand nombre, ils quittent les bords du fleuve, poussent de grands cris et se mettent à sa poursuite. Bagoas et toute sa troupe sont saisis de frayeur. Ils reconnaissent les Éthiopiens à la couleur de leur peau : ils sont au nombre de mille, légèrement armés. Trop faibles pour leur résister, les Perses n'osent même les regarder. Ils se retirent d'abord lentement et à petits pas, pour ne point paraître fuir; mais les Éthiopiens les poursuivent, détachent d'abord contre eux deux cents Troglodytes.

Les Troglodytes, nation éthiopienne, sont nomades et voisins de l'Arabie. Leur légèreté naturelle est encore augmentée par les exercices auxquels ils s'adonnent dès leur enfance. Ils n'apprennent jamais à se servir d'armes pesantes. Dans les combats, ils escarmouchent à coups de fronde, fondent impétueusement sur les ennemis, et se dispersent avec la même rapidité, quand ils trouvent trop de résistance. Les ennemis, qui connaissent leur agilité, ne les poursuivent pas dans les cavernes où ils vont chercher un asile.

Ces deux cents Troglodytes, quoique à pied, attei-

gnent bientôt les cavaliers perses, et en blessent quelques-uns à coups de fronde. Les voyant faire volte face, au lieu de les attendre, ils tournent le dos, et fuyent vers leurs compatriotes qui les suivaient, mais à une grande distance. Les Perses les voyant fuir, méprisent leur petit nombre, marchent avec audace à eux, dispersent ceux qui les poursuivaient tout à l'heure, et recommencent à fuir avec toute la rapidité dont ils sont capables. Ils se séparent, se réfugient dans un angle formé par le Nil comme dans une citadelle, et se dérobent à la vue des Éthiopiens. Le cheval de Bagoas tombe, entraîne son maître dans sa chute, lui fracasse une jambe, et le livre aux ennemis. Théagène et Chariclée sont pris avec lui. Ils pouvaient échapper; mais ils ne veulent point abandonner Bagoas, dans lequel ils ont trouvé tant d'humanité, et dont ils attendent encore des services. Ils descendent de cheval, restent auprès de lui, et se livrent eux-mêmes aux ennemis.

« Le voilà accompli, dit Théagène à Chariclée, ce songe que tu as eu. Les voilà ces Éthiopiens chez lesquels nous devons aller. Nous ne faisons que changer de fers. Remettons-nous donc entre leurs mains : il vaut mieux nous abandonner à l'incertitude des événements, que de courir les dangers qui nous attendent auprès d'Oroondate. » Chariclée, se regardant conduite par les destins comme par la main, remplie des meilleures espérances, ne voyant que des amis dans les vainqueurs, sans communiquer ses idées à Théagène, paraît approuver ses réflexions.

Les Éthiopiens avancent, et, reconnaissant un eunuque, un ennemi peu redoutable dans Bagoas; voyant dans les chaînes, sans armes, deux personnes d'un extérieur majestueux, d'une beauté sans égale, voulant savoir qui ils sont, ils les font interroger par un d'entre eux, Égyptien de nation, qui savait la langue des Perses, croyant que, si leurs prisonniers n'entendent point les deux langues, ils en entendent au moins une; car les espions, que l'on envoie pour pénétrer les projets de

l'ennemi, mènent ordinairement avec eux des hommes familiarisés avec la langue du pays et celle des ennemis. Théagène, qui avait demeuré longtemps en Égypte, répond en peu de mots, qu'ils sont esclaves du satrape, que lui et Chariclée sont Grecs d'origine; qu'ils passent, sans doute pour leur bonheur, des mains des Perses en celles des Éthiopiens.

Ceux-ci les font prisonniers, résolus de les présenter à leur roi comme le premier, le meilleur butin de cette guerre, le plus précieux des biens d'Oroondate ; car chez les Perses, les grands ne voient, n'entendent que par leurs eunuques. Ni leurs enfants, ni leurs proches ne jouissent de leur confiance et de leur tendresse : elle est toute entière pour l'esclave qui a su gagner leur affection. Les Éthiopiens croient donc faire un présent bien flatteur à leur roi, en lui amenant ces prisonniers pour le servir et être l'ornement de sa cour. Comme Bagoas blessé, Théagène et Chariclée chargés de fers, ne peuvent marcher vite, il les font monter à cheval. C'est ainsi que, par une nouvelle aventure, assez semblable au prologue d'une pièce, Chariclée et Théagène, étrangers captifs, après avoir vu leur tombeau ouvert, semblent moins être conduits qu'accompagnés par des hommes qui devaient bientôt les reconnaître pour leurs souverains.

LIVRE NEUVIÈME

La ville de Syène assiégée de tous côtés par les Éthiopiens, était prise comme dans un filet. Oroondate ayant appris qu'ils approchaient, qu'ils avaient passé les cataractes et marchaient vers Syène, n'avait eu que le temps de se jeter dans la ville. Il en avait fait fermer les portes, garnir les remparts d'armes, de traits, de machines; et il attendait les événements.

Le roi d'Éthiopie, Hydaspe, avait appris de ses espions que les Perses étaient encore éloignés de Syène. Ils s'étaient mis en marche pour leur livrer bataille avant qu'ils y fussent arrivés. Mais n'ayant pu les rejoindre, il s'était rabattu sur la ville, l'avait environnée de toutes parts, et restait dans l'inaction, déployant aux yeux des ennemis une multitude innombrable d'hommes, de chevaux, d'armes dont il couvrait les plaines des environs.

Ce fut là que ses éclaireurs le trouvèrent, lorsqu'ils lui amenèrent les prisonniers qu'ils avaient faits. Leur vue réjouit beaucoup le prince; et je ne sais par quel doux pressentiment, il sembla s'intéresser pour des jeunes gens qu'il ne reconnaissait pas encore pour ses enfants. Il tira de cet événement un présage favorable. « Bon! dit-il, à en juger par les prémices de cette guerre, les Dieux nous livrent les ennemis enchaînés; comme ce sont les premiers qui tombent entre nos mains, il faut les réserver pour les immoler suivant les lois de notre patrie : leur sang coulera sur les autels des Dieux, protecteurs de l'Éthiopie. »

Il récompensa ensuite magnifiquement ses guerriers, les envoya parmi ceux qui gardaient le bagage de l'armée, avec leurs captifs, auxquels il donna un certain nombre de personnes qui parlaient leur langue; il leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, de ne les laisser manquer de rien, de les empêcher de contracter aucune souillure, de les nourrir comme des victimes destinées aux Dieux : il ordonna encore de leur ôter leurs chaînes, pour leur en donner d'or; car chez les Éthiopiens, l'or s'emploie aux mêmes usages que le fer chez les autres peuples. Ses ordres sont exécutés. Pendant qu'on ôte à Chariclée et à Théagène leurs fers, ils conçoivent quelques espérances de liberté, qui s'évanouissent bientôt, en voyant qu'on les remplace par des fers d'un autre métal. « Ah! le beau changement, dit Théagène en riant; voilà donc les grands bienfaits de la fortune! des chaînes d'or remplacent des chaînes de fer. Mais des chaînes plus riches ne font de nous que des

prisonniers plus précieux. » Chariclée sourit aussi ; mais elle tâche d'inspirer d'autres idées à Théagène, de lui donner de la confiance dans les oracles des Dieux, de le consoler par la vue d'un avenir plus heureux.

Hydaspe, en se présentant devant Syène, avait espéré emporter la ville d'emblée, malgré les remparts dont elle était défendue. Il fut d'abord repoussé par les assiégés, qui, non contents de se défendre avec courage, l'accablèrent encore d'injures du haut des murs. Irrité de ce qu'au lieu de se rendre à la première attaque, ils osaient lui résister, ce prince résolut de ne pas perdre le temps à faire un siège dans les formes, ni à essayer le secours des machines, qui laissent toujours échapper des ennemis. Il fit faire des travaux immenses, qui devaient, en peu de temps, détruire la ville entièrement : voici ce qu'il entreprit.

Il distribua par portions le terrain autour de Syène ; il assigna à dix hommes un espace de dix orgies, leur ordonna de creuser un fossé, dont il fixa la largeur et la profondeur, qui devaient être très grandes. Les uns béchaient, les autres tiraient la terre, d'autres l'entassaient sur les bords du fossé, élevaient un mur vis-à-vis celui de la ville. Personne ne les troubla dans leurs travaux, et ne traversa la construction de ce mur. Effrayés de la multitude des ennemis, les assiégés n'osaient sortir de la ville ; les flèches qu'ils lançaient du haut des murs ne pouvaient les atteindre ; car Hydaspe, pour les rendre inutiles, avait laissé entre les deux murs un espace assez large pour que ses soldats fussent hors de la portée des traits. Ces ouvrages furent achevés avec une promptitude incroyable, vu la multitude innombrable des Éthiopiens. Il en entreprit ensuite un autre.

Il laissa entre les deux murs, dans toute leur circonférence, un espace d'environ un demi-plèthre, plein et uni. A l'extrémité il construisit deux murs, qu'il prolongea jusqu'au Nil, et dont la hauteur augmentait progressivement. Ces deux murs, écartés l'un de l'autre d'un demi-plèthre, occupaient, en longueur, tout l'espace qui

séparait la ville du Nil. Lorsqu'ils furent prolongés jusqu'au bord du fleuve, il facilita l'écoulement des eaux par un conduit qui donnait entre ces deux murs. Les flots alors, tombant d'un lit élevé, vaste et large, dans un autre incliné, étroit et resserré par des rives que l'art avait construites, se précipitèrent avec un bouillonnement affreux et un fracas horrible qui retentit au loin.

A ce bruit, à ce spectacle, les assiégés comprennent toute l'horreur de leur situation ; ils voient que ces travaux n'ont pour but que de les inonder : ils se disposent à se défendre contre les dangers qui les menacent, dans une ville dont les ouvrages des ennemis, et l'eau qui approche de leurs remparts, les empêchent de sortir. D'abord, ils garnissent d'étoupe et de bitume les fentes des portes ; ils affermissent ensuite leurs murs sur leurs fondements : l'un porte de la terre, un autre des pierres, celui-ci des morceaux de bois, chacun ce qu'il trouve ; personne n'est oisif : femmes, enfants, vieillards, tous travaillent. Quand la vie est en danger, les distinctions d'âge et de sexe disparaissent.

Les plus robustes et les plus vigoureux sont occupés à creuser un canal souterrain, qui communique de la ville au fossé des ennemis. Voici comment ils exécutent ce projet. Ils creusent perpendiculairement auprès du mur un puits de la profondeur de cinq orgies ; passant ensuite sous les fondements de leurs murs, ils conduisent obliquement, à la lueur des flambeaux une mine jusque sous les travaux des ennemis : derrière les pionniers sont des travailleurs qui prennent les terres, se les transmettent les uns aux autres, et les transportent dans un endroit de la ville autrefois cultivé, où ils élèvent un tertre : ils veulent, en creusant ainsi, faire enfoncer le terrain sous la masse des flots ; mais leur travail est inutile. Déjà le Nil a franchi la longueur du canal ; déjà les flots remplissent l'espace renfermé entre la ville et le mur élevé par les ennemis. Syène n'est plus qu'une île au milieu des terres, autour de laquelle se balancent les vagues du Nil.

Ce mur résiste pendant quelque temps. La masse des flots qui se succèdent les uns aux autres, grossit à chaque instant, et pénètre jusque dans les fondements à travers les crevasses d'une terre noire et mouvante, entr'ouverte par les chaleurs excessives de l'été. Déjà le terrain cède à un si grand poids dans les endroits où il est miné, et le mur s'affaisse. Le balancement des créneaux, l'oscillation des guerriers qui défendent les remparts, présagent une ruine prochaine. Aux approches de la nuit, une partie du mur qui est entre les tours, tombe avec fracas. Cependant l'eau, arrêtée par les décombres, qui excèdent sa hauteur de cinq coudées, ne peut entrer encore dans la ville, mais la menace d'une inondation prochaine. Syène alors retentit de cris de douleur et de désespoir, qui sont entendus des ennemis eux-mêmes. Les habitants élèvent les mains au ciel, implorent le secours des Dieux, la seule espérance qui leur reste : ils conjurent Oroondate de traiter avec Hydaspe.

Le satrape, contraint de céder à la nécessité, se rend à leurs prières. Mais les flots l'environnent de toutes parts, et il ne peut envoyer personne pour traiter avec les assiégeants. La nécessité lui suggère un expédient. Il écrit une lettre, l'attache à une pierre, et la lance avec une fronde au-dessus des flots. Mais l'espace est trop large, et la pierre tombe dans l'eau : une seconde tentative ne lui réussit pas mieux. Le danger est pressant ; il s'agit de la vie de tous les habitants : aussi tous les frondeurs et tous les archers de lancer au delà des eaux. Enfin les habitants, tendant les mains vers les ennemis, qui, placés sur leurs retranchements, jouissent du spectacle de leur désespoir, tâchent, par leur attitude suppliante, de leur faire comprendre l'intention de ces archers. Tantôt ils élèvent leurs mains vers le ciel, tantôt ils les mettent derrière le dos, et les présentent aux chaînes, comme des esclaves.

Hydaspe comprend qu'ils lui demandent la vie, et il est prêt à la leur accorder. Un ennemi suppliant éveille

les sentiments d'humanité dans un vainqueur magnanime. Mais ces signes ne suffisent pas pour l'assurer de leurs dispositions; il en veut des preuves certaines. Il avait des barques qui flottaient sur le fleuve; il leur fait descendre le canal. Lorsqu'elles sont arrivées à l'enceinte, il les fait approcher du bord, en choisit dix nouvellement construites, y embarque des archers et des frondeurs, les instruit de ce qu'ils doivent dire, et les envoie vers les Perses. Ils voguent vers la ville, couverts de leurs armes, pour se défendre en cas d'attaque imprévue de la part des assiégés.

Ce fut alors qu'on vit un spectacle nouveau : des vaisseaux voguant d'un mur vers un autre mur, des nautonniers naviguant en terre ferme, des barques traversant des plaines qu'avait sillonnées le soc de la charrue : prodige étonnant que n'avait pas encore montré la guerre, si féconde en miracles. Des guerriers montés sur des vaisseaux, s'avancent vers d'autres guerriers postés sur des remparts, et sont près d'engager un combat à la fois naval et terrestre.

A la vue de ces barques et de ces navigateurs armés, voguant vers le côté où le mur est renversé, les habitants sont frappés de stupeur : tout ce qu'ils voient redouble leur effroi; ils doutent s'ils viennent comme amis ou comme ennemis : tout est suspect, tout alarme dans un danger extrême. Ils lancent sur eux une grêle de traits et de flèches du haut des murs. Prolonger son existence de quelques heures, semble un avantage à des malheureux réduits au désespoir. Ils tâchent moins de les atteindre avec leurs traits, que de les écarter de leurs murs. Les Éthiopiens ripostent : soit qu'ils soient plus habiles, soit qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'intention des Perses, ils en atteignent plusieurs; quelques-uns même, frappés d'un coup mortel et subit, tombent du haut des murs dans les flots.

Le combat allait s'engager et devenir sanglant. Les uns ne voulaient qu'empêcher les ennemis d'approcher de leurs murs; les autres se défendaient avec fureur.

Un des principaux de Syène, déjà avancé en âge, arrive sur les remparts : « Insensés ! s'écrie-t-il, est-ce la crainte du danger qui obscurcit votre raison ? Quoi ! des hommes que nos prières appellent à notre secours, qui y viennent contre vos espérances, vous les éloignez ! S'ils viennent comme amis, vous offrir le paix, c'est pour vous sauver; et s'ils viennent comme ennemis, laissez-les approcher : vous les vaincrez plus facilement. Environnés d'eau comme vous êtes, et de cette multitude immense d'ennemis, que gagnerez-vous à tuer ceux-ci ? Recevons-les plutôt dans la ville, et voyons ce qu'ils veulent. »

Tous approuvent cet avis : le satrape lui-même l'adopte ; ils abandonnent cette partie du mur, et restent tranquilles. Quand l'espace entre les tours ne fut plus occupé, et que les habitants, en agitant des drapeaux, eurent fait comprendre aux ennemis qu'ils pouvaient approcher sans rien craindre, les Éthiopiens avancèrent, et, s'adressant de dessus leurs barques aux assiégés, ils leur parlèrent ainsi :

« Perses, et vous habitants de Syène, Hydaspe, roi de l'Ethiopie orientale et occidentale, et aujourd'hui le vôtre, sait également subjuguer ses ennemis, et se laisser fléchir par leurs prières. La victoire est le fruit de la valeur, mais la compassion est celui de sa sensibilité. Il doit l'une à son armée ; mais il ne doit l'autre qu'à lui. Votre vie est entre ses mains. Fléchi par vos prières, il consent à vous tirer du danger où la guerre vous a précipités, du danger que vous voyez, et dont vous ne pouvez échapper ; mais il ne veut point vous fixer les conditions de votre délivrance ; il vous laisse les maîtres de les régler. Ce serait, selon lui, agir en tyran ; et il ne veut point irriter la fortune par l'abus de ses faveurs. »

Les assiégés répondent qu'ils se soumettent à tout ce qu'Hydaspe voudra ordonner d'eux, de leurs femmes et de leurs enfants ; qu'ils lui remettent leur ville, s'ils peuvent la sauver ; ce qu'ils n'espèrent point, à moins qu'un Dieu, ou Hydaspe lui-même, ne leur présente quelque moyen de salut. Oroondate promet de renoncer à tout

ce qui avait été la cause de cette guerre ; d'abandonner la ville de Philé, et les mines de diamants ; il demande de ne point être traité avec rigueur, mais la liberté de s'en aller avec sa garnison. Il ajoute qu'Hydaspe montrera son humanité dans toute son étendue, en ne l'inquiétant point, mais en le laissant se retirer avec ses troupes à Éléphantine; que d'ailleurs il lui est indifférent de périr ou de n'échapper du danger présent, que pour perdre la vie par les ordres du roi de Perse, qui ne manquera pas de l'accuser d'avoir livré ses guerriers ; que même il aime mieux périr d'un genre de mort ordinaire, que d'expirer victime de la barbarie d'un prince cruel, qui se plaira à imaginer des tourments pour le faire souffrir davantage.

Il prie encore les Éthiopiens de recevoir dans leurs barques deux Perses, pour les envoyer à Éléphantine, promettant de se rendre, si ceux qui s'y trouvaient voulaient recevoir la loi du vainqueur. Les députés se retirent, emmènent avec eux deux Perses, et rapportent tout à Hydaspe. Ce prince ne put s'empêcher de rire de la folie d'Oroondate, qui voulait discuter les conditions dans un moment où sa vie et sa mort dépendaient d'un autre. « Il ne faut pas cependant, dit-il, que tant de gens soient victimes de l'extràvagance d'un seul. » Il laisse aller à Éléphantine les deux Perses envoyés par Oroondate, sans rien redouter de ce que pourraient entreprendre les troupes rassemblées dans cette ville. Il ordonne ensuite de fermer l'embouchure par laquelle les eaux du Nil coulaient dans le canal, et de pratiquer un écoulement dans les retranchements, afin que les eaux du fleuve ne venant plus dans le canal, celles qui y étaient se retirant, le terrain séchât autour de la ville, et s'affermît sous les pas.

Les Éthiopiens obéissent à leur roi, et mettent à l'instant la main à l'œuvre ; mais la nuit, qui survint, les obligea d'interrompre leurs travaux, et de remettre au lendemain à les achever.

Cependant, les assiégés n'oublient rien pour se mettre

à l'abri du danger. Trompés agréablement dans leur attente, ils ne désespèrent plus de leur salut. Les uns continuent de creuser le souterrain : déjà ils approchent des retranchements des ennemis ; ils mesurent de l'œil l'espace qui les en sépare, et jugent qu'ils n'ont plus à creuser que la longueur d'un schœnix ; d'autres relèvent, à la lueur des flambeaux, la partie du mur écroulée ; les pierres éboulées dans la ville leur fournissent des matériaux suffisants pour ce travail.

Ils se croyaient en sûreté, lorsqu'un accident vint jeter la terreur parmi eux. Vers le milieu de la nuit, une partie du retranchement, que les Éthiopiens avaient commencé à percer le soir, s'éboula tout à coup ; soit que la terre ramassée en cet endroit, fût molle et sans consistance, et qu'étant abreuvée d'eau, elle se fût affaissée ; soit que les ennemis, en détachant de la terre du parapet, l'eussent rendu trop faible pour résister à la masse des eaux, qui grossit pendant la nuit, et élargit peu à peu le passage, soit qu'on aime mieux l'attribuer aux Dieux, le fracas fut tel qu'il jeta l'épouvante dans tous les cœurs. Les assiégés et les assiégeants en ignoraient également la cause ; mais les uns et les autres croyaient que la plus grande partie des murs et de la ville était renversée.

Les Éthiopiens, en sûreté dans leur camp, restent tranquilles, en attendant le jour qui devait les éclairer sur cet événement. Mais les assiégés courent de tous côtés dans la ville et sur les murs. Chacun se voyant sans danger, croit que la désolation est ailleurs. Enfin le jour paraît et fixe leur incertitude ; ils voient le retranchement entr'ouvert, et l'eau s'écoulant à flots pressés.

Les Éthiopiens bouchent cette ouverture avec des planches attachées les unes aux autres, soutenues en dehors avec de grosses poutres de bois ; ils y entassent des fascines, qu'ils apportent, les uns du rivage, et les autres sur des barques. C'est ainsi que l'eau s'écoula ; mais le terrain entre le camp et la ville était impraticable : ce n'était plus qu'une boue molle, une vase humide, dont

la surface paraissait sèche et solide, mais où les pieds des hommes et des chevaux enfonçaient également.

On passe ainsi deux ou trois jours; les portes de la ville sont ouvertes. Les Éthiopiens laissent reposer leurs armes : tout dans leur camp retrace l'image de la paix; c'est une véritable trève conclue par un accord tacite de part et d'autre : aucun des deux partis n'établit de sentinelles. Les habitants se livrent au plaisir et à la joie. La fête la plus solennelle dans l'Égypte, la fête du Nil, arriva dans cet intervalle : elle se célèbre ordinairement vers le solstice d'été, lorsque les eaux du Nil croissent. Il n'en est point de plus auguste ni de plus solennelle en Égypte. En voici la cause.

Les Égyptiens regardent le Nil comme un Dieu, et le plus puissant des Dieux. Ils voient en lui le rival du ciel. Chaque année, à des époques fixes, sans neige, sans pluie, leurs moissons sont arrosées par ses eaux. Telle est l'opinion de la multitude, et voici les motifs de son respect pour le Nil. Pour entretenir la vie de l'homme, il faut, selon les Égyptiens, la réunion du sec et de l'humide. Ils prétendent que tous les principes de l'existence sont contenus dans ces deux éléments. L'élément humide produit le Nil, et l'élément sec, leur pays. Voilà ce qui est connu du public.

Mais les prêtres, et tous ceux qui sont admis aux mystères, changent la signification des mots : ils désignent par Isis la terre, et le Nil par Osiris. La Déesse gémit de son absence, le reçoit avec transport; elle pleure encore quand elle ne le voit plus. Elle abhorre Typhon comme un ennemi implacable. Les personnes versées dans la physique et la théologie ne dévoilent pas aux profanes le sens caché sous ces allégories; elles les débitent comme des fables. Mais le flambeau le plus brillant de la vérité étincelle toujours aux yeux de ceux qui se font initier, et qui sont admis au ministère des autels. Que l'on me pardonne cette indiscrétion : les mystères les plus cachés resteront ensevelis sous le secret le plus impénétrable.

Je retourne au siège de Syène. La fête du Nil étant arrivée, les habitants, au milieu des sacrifices et des cérémonies religieuses, se délassent de leurs fatigues et de leurs maux. Leur âme recueille toutes ses forces pour oublier leurs souffrances et s'élever jusqu'à la divinité.

Oroondate, à la faveur des ténèbres de la nuit et du profond sommeil des habitants, sort de la ville avec toutes ses troupes. Il fait avertir secrètement les Perses de se rendre, à une heure déterminée, à la porte par laquelle il doit sortir. Il recommande à chaque officier de n'amener ni les chevaux ni les bêtes de somme, pour prévenir l'embarras, empêcher le bruit et le tumulte qui pourraient les trahir, de ne faire prendre aux soldats que leurs armes, une planche ou une pièce de bois. Arrivés à la porte indiquée, ils jettent dans la vase ces pièces de bois, et les mettent à côté l'une de l'autre. Les derniers les transmettent aux premiers à mesure qu'ils avancent. Oroondate fait passer promptement et facilement ses soldats par-dessus ces planches, comme par-dessus un pont. Il gagne la terre ferme à l'insu des Éthiopiens, plongés dans un profond sommeil, sans précaution, sans sentinelles ; il marche avec toute la célérité possible vers Éléphantine, et y arrive sans trouver aucun obstacle.

Les deux Perses qu'il avait envoyés de Syène à Éléphantine, l'attendaient, comme ils en étaient convenus avec lui : à peine leur a-t-il prononcé le mot d'ordre, qu'il leur avait donné, que les portes s'ouvrent à l'instant.

Les habitants ne s'aperçurent de la fuite des Perses qu'au point du jour. Chaque habitant ne trouve plus à son réveil les soldats qu'il logeait. Ils s'assemblent ensuite, et ne doutent plus de leur retraite à la vue du nouveau pont. Ils se croient perdus sans ressource. Ils s'attendent aux plus vifs reproches de la part d'Hydaspe, d'avoir abusé de sa générosité pour mieux le tromper, et faciliter la fuite des Perses. Ils prennent le parti de

sortir tous de la ville, et de se remettre à la discrétion des Éthiopiens, de protester avec serment qu'ils ne se sont aperçus de rien, et de tâcher de les fléchir. Ils se rassemblent tous, sans distinction d'âge, prennent des rameaux, portent les images des Dieux dans leurs mains, avec des torches, comme pour leur servir de sauvegarde. Ils avancent vers le camp des Éthiopiens par le pont qu'avait jeté Oroondate; ils s'arrêtent à quelque distance, tombent à genoux. Tout à coup des cris lamentables s'élèvent vers le ciel, et implorent la clémence du vainqueur. Pour attendrir encore les ennemis, ils leur abandonnent les enfants en bas âge, pour les emporter, persuadés que ces innocentes victimes, hors de tout soupçon, réussiront mieux à émouvoir leur pitié. Ces enfants consternés, ne sachant rien, effrayés peut-être des cris qu'ils entendent, fuient loin de leurs parents et de leurs nourrices; les uns se traînant vers le camp ennemi, les autres, balbutiant, sanglotant, forment le spectacle le plus touchant et le plus lamentable.

A cette vue, Hydaspe croit qu'ils viennent implorer une seconde fois sa clémence, reconnaître leur aveuglement, et avouer leur faute. Il leur envoie demander ce qu'ils veulent, pourquoi ils viennent seuls, et pourquoi les Perses ne sont pas avec eux. Les Syènois l'instruisent de tout ce qui s'est passé ; que les Perses ont pris la fuite, à la faveur d'une fête solennelle qu'ils célébraient : ils protestent qu'ils n'y ont eu aucune part ; qu'après le banquet sacré, pendant qu'ils dormaient, les Perses se sont échappés ; que, quand même ils les auraient vus, ils n'auraient pu les en empêcher, étant sans armes contre des hommes armés.

Hydaspe soupçonne que le dessein d'Oroondate est de le surprendre et de lui tendre quelque piège. Il fait approcher les prêtres seuls ; il adore les images des Dieux qu'ils portent dans leurs mains, pour se faire respecter. Il leur demande s'ils n'ont pas encore quelques renseignements à lui donner sur les Perses ; où ils sont partis ; quelles sont leurs forces ; comment ils reviendront l'atta-

quer. Les prêtres répondent qu'ils ignorent leurs projets ; mais qu'ils conjecturent qu'ils sont partis à Éléphantine ; que la plus grande partie des forces d'Oroondate y est rassemblée ; que ce général met toutes ses espérances dans cette armée, et surtout dans ses cavaliers, bardés de fer. Ils prient en même temps Hydaspe d'entrer dans une ville qui lui appartient désormais, et d'apaiser sa colère.

Le roi ne croit pas devoir entrer, pour le moment, dans Syène. Il y envoie deux corps d'hoplites, pour s'assurer s'il n'y a pas quelque embuscade, et pour la garder, s'ils n'y trouvent point d'ennemis. Il renvoie les habitants avec les meilleures espérances : il range ensuite son armée en bataille, pour recevoir les Perses, ou aller au-devant d'eux, s'ils tardent à arriver.

Toutes ses dispositions n'étaient pas encore faites, que ses coureurs viennent lui annoncer que les Perses paraissent en bon ordre. Oroondate avait fixé à Éléphantine le lieu de rassemblement de ses guerriers. A la nouvelle de l'arrivée subite des Éthiopiens, il avait été contraint de s'enfermer, avec un petit nombre de troupes, dans Syène. Environné de toutes parts de retranchements, il avait demandé et obtenu la vie, et s'était rendu coupable de la perfidie la plus noire envers Hydaspe. Il avait engagé les Éthiopiens à emmener avec eux deux Perses, sous prétexte de les envoyer à Éléphantine consulter ceux qui y étaient, et leur demander à quelles conditions il devait traiter avec l'ennemi, mais en effet pour les prévenir de se tenir prêts à combattre, lorsqu'il se serait échappé de Syène. Sa perfidie lui avait réussi. Il avait trouvé ses troupes en état de marcher, s'était mis à leur tête, et s'avançait à grandes journées, dans l'espérance de surprendre l'ennemi. Déjà il se montrait, donnant partout ses ordres, brillant de l'appareil et du faste persan. Ses armes, enrichies d'argent et d'or, étincellent au loin. Le soleil ne faisait que de paraître, et ses rayons naissants tombant sur le visage des Perses, de leurs armes jaillissaient des

éclairs qui faisaient de la plaine un océan de lumière.

A l'aile gauche sont les Mèdes et les Perses de nation : devant sont rangés les hoplites ; ensuite viennent les archers et les frondeurs, qui, n'étant pas couverts d'une armure complète, doivent être défendus par les hoplites pendant qu'ils lanceront leurs traits. Les Egyptiens et les Libyens sont à l'aile gauche, avec toutes les troupes étrangères ; ils ont aussi avec eux des frondeurs, qui doivent se répandre çà et là, et attaquer l'ennemi en flanc. Le satrape s'est placé au centre, monté sur un char armé de faux ; à sa droite et à sa gauche est sa phalange, pour le défendre : devant lui sont ses cavaliers caparaçonnés : c'est sur eux, surtout, qu'il fonde l'espérance de la victoire.

Cette phalange est composée des guerriers les plus braves de la Perse ; c'est un rempart impénétrable à tous les efforts de l'ennemi ; voici quelles sont ses armes : les guerriers, tous d'élite, tous robustes et vigoureux, couvrent leur tête d'un casque d'une seule pièce, bien fait, qui, comme un masque, représente tous les traits de la figure humaine. Depuis le haut de la tête jusqu'au col, il enveloppe tout, excepté les yeux, dont il laisse le libre usage. Une javeline, plus longue qu'une lance, est dans leur main droite ; de la gauche, ils tiennent les rênes de leurs coursiers : à leur côté est un cimeterre. Non seulement leur poitrine, mais encore le reste de leur corps est cuirassé. Je vais décrire la structure de cette cuirasse.

On taille d'abord, en forme de tétragone, des lames de fer et de cuivre, de la largeur d'un empan ; on les adapte ensuite de manière que, dans le sens perpendiculaire et transversal, elles se couvrent les unes les autres ; des coutures faites en dessous les attachent ensemble. Cette cuirasse forme un manteau d'écailles, qui tombe sur le corps, l'enveloppe de toutes parts, sans causer la moindre douleur, et s'applique sur chaque membre, sans en gêner les mouvements : ils ont aussi des brassarts, qui prennent depuis le col jusqu'aux cuisses, mais qui n'en

couvrent point la partie intérieure, qui presse les flancs du coursier. Cette cuirasse résiste à tous les traits, garantit de toutes les blessures : un autre cuissart enveloppe aussi la jambe depuis le talon jusqu'au genou. Une armure presque semblable couvre aussi le cheval ; ses jambes sont garnies; toute sa tête est enveloppée : de dessus son dos pend de chaque côté une cuirasse de fer, qui lui couvre les flancs : par le vide, qu'on a soin de laisser, la légèreté du coursier n'est point gênée.

Ainsi armé et caparaçonné, le cavalier, surchargé d'un si grand poids a besoin d'aide pour monter à cheval. Au moment du combat, il lâche la bride à son coursier, et fond avec la rapidité du vent sur l'ennemi : on dirait un homme de fer, ou une statue d'airain vivante. Une pique, dont la pointe dépasse la tête du cheval, est soutenue par un anneau attaché à son cou ; l'autre extrémité est suspendue au pommeau de la selle. Dans les combats, elle arme la main du cavalier, qui en la dirigeant, en seconde l'effort, et redouble la violence du coup qu'elle porte : aussi perce-t-elle tout ce qu'elle rencontre, et souvent deux ennemis ensemble.

A la tête d'une armée ainsi rangée, soutenue de cette cavalerie, le satrape marche au devant d'Hydaspe. Le fleuve est derrière, pour que les Éthiopiens ne puissent environner son armée, moins nombreuse que la leur.

Hydaspe avance à sa rencontre. A l'aile droite des ennemis, composée des Mèdes et des Perses, il oppose les habitants de Méroé, guerriers armés de toutes pièces, et accoutumés à combattre de pied ferme. Les Troglodytes, et les habitants des pays voisins des climats où naît la cinnamome, légèrement armés, vites à la course, habiles à lancer des traits, sont opposés aux frondeurs et aux archers d'Oroondate. Hydaspe, ayant appris que le général Perse mettait beaucoup de confiance dans sa cavalerie bardée de fer, se place lui même au centre avec les éléphants chargés de tours : devant eux il range les Blemmyes et les Serres, pesam-

ment armés, et les instruit de ce qu'ils ont à faire pendant l'action.

On lève les drapeaux de part et d'autre, et on donne le signal du combat : du côté des Perses, les trompettes retentissent, et du côté des Éthiopiens les tambours et les timballes. Oroondate conduit sa phalange à l'ennemi en poussant de grands cris. Hydaspe ordonne à ses soldats de s'avancer à petits pas pour ne pas laisser ses éléphants derrière, et pour ralentir l'ardeur et amollir le choc de la cavalerie ennemie. Arrivés à la portée du trait, les Blemmyes, voyant les Perses aiguillonner leurs coursiers pour tomber sur eux, se mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur roi : ils laissent les Serres rangés devant les éléphants pour les soutenir, s'élancent hors des rangs, et se précipitent contre cette cavalerie couverte de fer. Les Perses, les voyant s'avancer en petit nombre contre des troupes plus nombreuses et bien cuirassées, les prennent pour des insensés ; ils redoublent d'ardeur, volent à l'ennemi avec la confiance de la victoire, et persuadés qu'ils vont le renverser du premier choc. Les Blemmyes, prêts à en venir aux mains, et à la portée de la lance, se baissent tout à coup, et tous ensemble se glissent sous les chevaux. Un genou en terre, la tète et le dos sous le ventre des coursiers, ils se signalent par des prodiges inouïs : ils saisissent l'instant où les chevaux passent, pour leur percer le ventre à coups d'épée ; ces animaux, ne pouvant supporter la douleur, ne sentant plus le frein, renversent leurs cavaliers ; beaucoup même s'abattent : ces cavaliers, incapables de se remuer sans un secours étranger, étendus par terre, immobiles, sont égorgés par les Blemmyes.

Tous ceux dont les chevaux ne sont point atteints, tombent sur les Serres ; mais ceux-ci, les voyant approcher, se retirent promptement derrière le éléphants, qui leur servent comme de remparts : il se fait là un horrible carnage ; presque tous ces cavaliers y périssent : les chevaux voient paraître tout à coup les éléphants ; à la

vue de ces masses énormes et nouvelles pour eux, ils retournent en arrière, ou s'embarrassent les uns les autres, et portent le désordre dans les rangs de la phalange. Dans les tours que portent les éléphants, sont six guerriers, deux de chaque côté, armés chacun d'un arc; la partie de derrière est vide : ils ne cessent de tirer de ces tours comme d'une citadelle; l'air est obscurci de la multitude des traits qu'ils lancent. Bientôt les Éthiopiens ne visent plus qu'aux yeux des ennemis : on dirait que, sûrs de la victoire, ils ne font plus que s'exercer. Ils décochent leurs flèches avec tant de dextérité, que les Perses atteints de ces traits qu'ils portent ainsi dans leurs yeux, s'abandonnent en désordre au milieu de leurs troupes. Ceux qui sont emportés par la rapidité de leurs chevaux, vont tomber au milieu des éléphants; les uns sont renversés, foulés aux pieds par ces animaux; les autres sont immolés par les Serres et les Blemmyes, qui, sortant de derrière les éléphants comme d'une embuscade, ou les percent de leurs traits, ou les saisissent et les renversent de dessus leurs chevaux. Tous ceux qui échappent, s'enfuient à toute bride, sans faire aucun mal aux éléphants; car ces animaux, lorsqu'ils vont au combat, sont aussi couverts de fer. La nature d'ailleurs les a munis d'une peau en écailles impénétrables, dont la dureté repousse tous les traits.

Enfin, tous les autres étant mis en fuite, le satrape Oroondate lui-même, oubliant le soin de sa gloire, abandonne honteusement son char, monte sur un coursier de Nisa, et s'enfuit précipitamment. Les Égyptiens et les Libyens, qui sont à l'aile gauche, ignorant cette déroute, soutiennent le combat avec une valeur héroïque : quoiqu'ils reçoivent plus de mal des ennemis qu'ils ne leur en font, ils ne s'en défendent pas avec moins d'intrépidité. Ils ont en tête les peuples qui habitent les climats où naît le cinnamome, et qui les maltraitent cruellement. Lorqu'ils avancent, les ennemis fuient devant eux, et, tout en fuyant, les accablent d'une grêle de traits : s'ils se retirent, ils fondent sur eux; les uns, à coups de

fronde, les attaquent en flanc ; d'autres, avec de petites flèches trempées dans du sang de dragon, portent une mort certaine dans leurs rangs.

Ces peuples semblent jouer avec leurs arcs, plutôt que se battre sérieusement. Leur tête est enveloppée d'un tissu, dans lequel leurs flèches sont piquées tout autour. La partie de ces flèches garnie de plumes, est dans le tissu, et les pointes, comme autant de rayons, sortent en dehors. Chaque guerrier, dans les combats, les prend à ce tissu, qui lui tient lieu de carquois. On les voit sauter, bondir légèrement, tantôt avançant, tantôt reculant, la tête ainsi couronnée de traits, et le reste du corps nu. La pointe de ces traits n'est point armée de fer. Ils tirent du dos d'un serpent un os qu'ils aiguisent, et dont ils font une flèche longue d'une coudée : peut-être même est-ce pour cela que les Grecs appellent ces traits *oïstoi*.

Les Égyptiens résistent quelque temps ; ils opposent leurs boucliers à tous les traits qui pleuvent sur eux. Ce peuple est naturellement courageux, brave la mort, autant par vanité que par devoir, et craint peut-être aussi d'être puni, s'il quittait son poste. Mais, apprenant que la cavalerie caparaçonnée est détruite ; qu'Oroondate a quitté le champ de bataille ; que les Mèdes et les Perses, si célèbres pour leur valeur, n'ont point soutenu leur renommée contre les habitants de Méroé qu'ils avaient à combattre, et dont ils ont été bien maltraités, ils tournent aussi le dos, et prennent la fuite.

Hydaspe, du haut d'une tour, voyant ses troupes partout victorieuses, envoie de tous côtés des hérauts pour empêcher le carnage, et ordonner à ses guerriers de prendre vivants tous ceux qu'ils pourront, et de les lui amener, et surtout de prendre Oroondate. Pour exécuter les ordres de leur monarque, les Éthiopiens s'étendent à droite et à gauche, diminuant beaucoup la profondeur de leurs rangs. Les deux ailes de l'armée forment un demi-cercle, enveloppent les Perses, et ne leur laissent, pour fuir, que le côté du fleuve. Ceux-ci s'y précipitent

en foule. Les chevaux, les chars armés de faux, le tumulte, le trouble, inséparables d'une déroute, les renversent les uns sur les autres. Ils reconnaissent la folie de ce qu'ils avaient d'abord regardé comme un trait d'habileté de la part du satrape. Avant l'action, Oroondate, pour ne point être enveloppé, avait appuyé ses derrières du fleuve, et ne s'était point aperçu qu'il se fermait par là le chemin de la retraite : ce fut là qu'il fut pris. Le fils de Cybèle, Achémène, ayant appris la catastrophe arrivée à Memphis, se repentait d'avoir découvert à Oroondate des choses qu'il ne pouvait plus prouver, et cherchait à tuer le satrape au milieu du désordre et de la déroute. Il venait de le manquer, lorsqu'un trait, lancé par un Éthiopien, le punit de sa perfidie. L'Éthiopien, ne reconnaissant pas le satrape, mais voulant lui sauver la vie, selon l'ordre d'Hydaspe, fut indigné de voir un Perse, à qui l'ennemi voulait sauver la vie, tourner, par la plus noire scélératesse, ses armes contre ses compatriotes, et profiter de l'occasion d'une déroute, pour satisfaire sa vengeance particulière.

Oroondate, prisonnier, est emmené devant son vainqueur. Le monarque éthiopien, le voyant couvert de sang, près d'expirer, ordonne à ses médecins de le panser, et de le rappeler a la vie : lui-même il le console par ses discours. « Vis, lui dit-il; ce n'est point à tes jours que j'en veux. S'il est beau de vaincre ses ennemis sur le champ de bataille, et les armes à la main, il ne l'est pas moins de les vaincre par ses bienfaits, quand ils sont terrassés. Pourquoi as-tu été perfide envers moi? — Oui, perfide envers toi, mais fidèle envers mon roi. — A présent que tu es en mon pouvoir, quel châtiment crois-tu mériter? — Celui que mon roi infligerait à un de tes généraux qui te serait fidèle. — Il le renverrait comblé d'éloges et de présents, s'il est vraiment roi, s'il n'est pas un tyran, et s'il veut, par ces éloges donnés à des étrangers, faire naître dans le cœur de ses sujets le désir de les imiter. Tu as été fidèle, soit ; mais il faut convenir que tu as été téméraire d'en venir aux

mains avec une armée si supérieure en nombre. — Je n'ai point été téméraire, puisque je n'ai fait que remplir les intentions de mon roi. La moindre lâcheté à la guerre est punie par lui plus que le courage n'est récompensé. Aussi je n'ai point balancé à affronter tous les dangers. Je pouvais espérer, vu les hasards innombrables de la guerre, remporter une victoire éclatante, ou après une défaite, trouver mon apologie dans mon courage et mon activité. »

Hydaspe le comble d'éloges, l'envoie à Syène, et recommande à ses médecins d'en avoir le plus grand soin. Il entre lui-même dans la ville avec l'élite de ses troupes. Tous les habitants de tout âge sortent au-devant de lui. Ils jettent sur ses guerriers des couronnes faites des fleurs qui croissent sur les bords du Nil, Tous, par des chants d'allégresse et des cris de victoire, célèbrent les louanges du monarque africain.

Lorsqu'il fut entré dans la ville, monté sur un éléphant, comme sur un char de triomphe, son premier soin fut d'offrir aux Dieux des sacrifices et de les remercier de la victoire qu'il venait de remporter. Il interrogea les prêtres sur l'origine des fêtes du Nil, et surtout ce qu'il y avait dans la ville de beau et de curieux. Ils lui montrèrent d'abord le puits qui mesure la hauteur des eaux du Nil : semblable à celui de Memphis, il est construit de même en pierres de taille. En dedans, sont gravés des caractères à une coudée de distance les uns des autres. Les eaux du Nil coulent dans ce puits par-dessous terre, baignent ces différents caractères destinés à marquer la hauteur de ses inondations. Les accroissements et la diminution des eaux, se calculent sur le nombre de ces caractères qui est apparent. Ils lui montrent aussi des cadrans solaires, dont l'aiguille à midi ne projette pas d'ombre. Au solstice d'été, les rayons du soleil tombent perpendiculairement sur Syène; la lumière, répandue partout, ne forme point d'ombre, et pénètre jusque dans la profondeur des puits.

Ces objets ne piquèrent pas beaucoup la curiosité

d'Hydaspe : on en voyait de semblables à Méroé en Éthiopie. Les prêtres célébraient alors les fêtes du Nil, qu'ils chantaient sous le nom d'Orus et de Zeidore, comme le protecteur de toute l'Égypte, le sauveur de la haute, le père de la basse; ils disaient que chaque année il apporte sur les terres des engrais, qui lui ont fait donner le nom de Nil ; qu'il annonce le retour des différentes saisons; de l'été, par l'accroissement de ses eaux; de l'automne, par leur rentrée dans leur lit; du printemps, par les fleurs qui croissent sur ses rives; par la ponte des crocodiles; enfin, que le Nil n'est autre chose que l'année; que son nom en est une preuve; que les différentes combinaisons des lettres qui le composent, se montent à trois cent soixante et cinq, nombre égal à celui des jours de l'année. Ils ajoutaient encore les qualités des plantes, des fleurs, des animaux et beaucoup d'autres choses.

« C'est à l'Éthiopie, répond Hydaspe, et non à l'Égypte qu'en appartient toute la gloire. Ce fleuve que vous regardez comme un Dieu, ces engrais qu'il roule avec lui, c'est l'Éthiopie qui vous les envoie : c'est l'Éthiopie, la mère de vos divinités, qui mérite vos hommages. — Aussi l'honorons-nous, répondent les prêtres, puisque c'est d'elle que vient notre salut et notre religion. — Il faut être réservés dans vos louanges, » réplique Hydaspe; puis il entre dans sa tente, et passe le reste du jour à se récréer, au milieu d'un repas qu'il donne aux principaux Éthiopiens, et aux prêtres de Syène. Il permit à toutes ses troupes de se livrer à la joie. Les habitants de la ville leur vendirent ou leur donnèrent une quantité prodigieuse de bœufs, de brebis, de chèvres, de porcs et du vin.

Le lendemain, Hydaspe, assis sur un trône, distribua à ses guerriers, selon leurs services, le butin pris dans la ville et dans le combat. Celui qui avait fait Oroondate prisonnier, était présent. « Demande, lui dit le roi, ce que tu désires. — Sire, lui répond le soldat, je ne demande rien. Je suis bien récompensé; j'ai obéi à tes

ordres en sauvant le général des Perses; d'ailleurs je me suis moi-même récompensé, pourvu que tu me laisses ce que je lui ai pris. » Il montre alors le ceinturon du satrape orné de diamants d'un grand prix, et qui valait plusieurs talents. Parmi ceux qui étaient présents, plusieurs s'écrient qu'une pièce pareille est au-dessus de la fortune d'un particulier, et digne d'un roi. « Qu'y a-t-il de plus digne d'un roi, répond Hydaspe en souriant, que de ne pas montrer moins de générosité qu'il ne montre d'avidité? Les lois de la guerre permettent au vainqueur de dépouiller son prisonnier; qu'il garde comme un présent de ma part, un objet qu'il aurait pu me cacher et posséder sans mon aveu. »

Ceux qui avaient pris Chariclée et Théagène se présentent ensuite : « Prince, disent-ils, le butin que nous avons pris sur les ennemis ne consiste point en diamants, en or ni en argent, richesses communes en Éthiopie, et que l'on trouve en abondance dans ton palais. C'est un jeune homme et une jeune fille, le frère et la sœur, originaires de la Grèce, dont la beauté et les grâces ne le cèdent qu'aux tiennes, et que nous t'avons déjà présentés. Daigne, prince, ne pas nous oublier dans la distribution de tes bienfaits. — Il est vrai, répond Hydaspe, vous me les avez déjà présentés; mais le trouble, le tumulte m'empêchèrent alors de les considérer. Qu'on les fasse venir; que les autres prisonniers paraissent aussi. »

Aussitôt un soldat sort de la ville, court vers ceux qui gardent le bagage de l'armée, et leur porte l'ordre du roi. On amène donc les deux prisonniers. Ceux-ci demandent à un de leurs gardes, moitié grec, moitié barbare, où on les conduit. « Le roi Hydaspe, répond le soldat, passe en revue tous les prisonniers. — Dieux sauveurs! » s'écrient-ils au nom d'Hydaspe; car ils ne savaient pas que le roi d'Ethiopie portait ce nom.

« O mon amie! dit Théagène à Chariclée, à voix basse, tu instruiras sans doute le roi de nos aventures. Voilà cet Hydaspe que tu me disais souvent être ton père.

O mon ami! répond Chariclée, les grands événements demandent à être ménagés de longue main. Nos aventures, dont les commencements sont si compliqués, si embarrassés, ne peuvent avoir un dénouement prompt et simple. Il n'est pas de notre intérêt de découvrir tout à coup des choses sur lesquelles une longue suite d'années a répandu de l'obscurité. Ma mère Persine, d'ailleurs, dépositaire du secret de ma naissance, peut seule montrer l'enchaînement de tout; et nous apprenons que, grâce aux Dieux, elle vit encore. — Mais si on nous immole... si Hydaspe nous vend comme prisonniers... si nous n'arrivons pas en Éthiopie... — C'est ce que nous n'avons pas à craindre : nous avons souvent entendu dire à nos gardes que l'on nous réservait pour être immolés sur les autels; Hydaspe se gardera bien de rendre ou de faire périr des prisonniers dont il a promis le sang aux Dieux. Pour un homme religieux, c'est un crime de manquer à un vœu pareil. Si, aveuglés par la joie, nous révélons aujourd'hui ce qui nous regarde, en l'absence de ceux qui peuvent nous reconnaître et attester la vérité de nos discours, nous pourrions, sans nous en douter, aigrir, irriter Hydaspe. Ce prince pourrait regarder la majesté du trône comme insultée et outragée, si des captifs, destinés à l'esclavage, venaient, par une imposture insigne et dénuée de toute vraisemblance, se donner tout à coup pour les enfants du roi. — Mais les signes que tu as, que tu conserves toujours avec toi, prouveront que nous ne sommes point des imposteurs. — Ces signes sont des preuves pour ceux qui les connaissent, ou qui les ont exposés avec moi; mais pour ceux qui ne les connaissent point, qui ne peuvent même les connaître, ils ne prouvent rien : peut-être même feraient-ils soupçonner notre probité, nous feraient-ils regarder comme des brigands. Quand même Hydaspe les reconnaîtrait, qui lui persuadera que je les tiens de la reine, que c'est une fille qui les a reçus d'une mère? Théagène, le naturel d'une mère est un témoignage irréfragable. Dès la première entrevue, un sentiment secret

réveille l'amour maternel pour le fruit de ses entrailles : il ne faut donc pas négliger une circonstance, qui peut donner tant de poids à toutes les preuves que je peux apporter. »

En s'entretenant ainsi, ils arrivent devant le roi; Bagoas y paraît avec eux. A leur vue, Hydaspe tressaille : « Dieux puissants! dit-il, je vous implore; » puis il réfléchit quelques instants. Les grands de sa cour, qui l'environnent, lui demandent ce qui l'occupe. « Je me rappelle, dit-il, qu'il m'est né aujourd'hui une fille semblable à celle-ci et du même âge. Je n'ai tenu aucun compte de mon songe; mais les traits de cette jeune fille me le rappellent. » Ses courtisans lui répondent que son songe n'est qu'une image, qui représente souvent les choses à venir. Hydaspe, sans parler davantage de songe, demande aux prisonniers qui ils sont. Chariclée garde le silence, et Théagène répond qu'ils sont frère et sœur, Grecs de nation. — J'en suis charmé, réplique Hydaspe. La Grèce est un pays très bon et très beau, qui nous donne, pour remercier les Dieux de notre victoire, des victimes magnifiques et du plus heureux présage. Mais pourquoi, ajoute-t-il, en souriant à ceux qui l'environnent, un fils ne m'est-il pas né aussi en songe? Les traits de ce jeune homme, frère de cette jeune captive, qui devait paraître avec elle devant moi, auraient dû, selon vous, se présenter aussi à mon esprit en songe. »

S'adressant ensuite à Chariclée et lui parlant en grec, langue cultivée par les Gymnosophistes et à la cour d'Éthiopie : « Et toi, dit-il, pourquoi gardes-tu le silence, et ne réponds-tu pas à mes questions? — C'est aux autels, sur lesquels tu dois faire couler notre sang en l'honneur des Dieux, que tu me connaîtras moi et mes parents. — Où sont-ils? — Ils sont ici et ils assisteront au sacrifice. — Elle rêve en effet, dit Hydaspe en souriant, cette fille qui m'est née en songe ; elle s'imagine que, du milieu de la Grèce, ses parents se trouveront ainsi transportés à Méroé. Qu'on prenne soin d'eux ; qu'on ne les laisse manquer de rien : ils orneront la

fête. Quel est cet autre auprès d'eux qui ressemble à un eunuque? — C'est vraiment aussi un eunuque, répond un des spectateurs : il s'appelle Bagoas ; Oroondate n'a point fait de perte plus sensible. — Qu'il suive ces captifs, reprend Hydaspe, non pour être immolé avec eux, mais pour garder cette jeune fille. Sa beauté demande qu'elle soit surveillée de près, pour qu'elle soit conservée pure et sans tache jusqu'au moment du sacrifice. La jalousie, passion naturelle aux eunuques, s'oppose à ce que les autres jouissent de plaisirs qui leur sont interdits. »

Le monarque Éthiopien continue de passer en revue et d'examiner les autres prisonniers qui défilent devant lui. Il donne comme esclaves, ceux qui le sont par état, et rend la liberté à ceux qui sont de condition libre. Il choisit dix jeunes gens et autant de jeunes filles, à la fleur de l'âge, d'une beauté remarquable, les joint à Théagène et à Chariclée, et leur réserve le même sort.

Après avoir répondu à tout le monde, il s'adresse à Oroondate qu'il avait appelé, et que l'on portait en litière. « Il ne reste plus, lui dit-il, de semences de guerre ; je suis maître de Phile et des mines de diamants, la cause de la lutte. Je n'ai point l'ambition des conquérants : mes succès ne m'enorgueillissent point ; je ne veux point profiter de ma victoire pour reculer au loin les bornes de mes états. Je me renferme dans les limites que la nature elle-même a posées entre les deux empires, les cataractes. Comme je possède actuellement ce qui m'a amené, je respecte l'équité, et je retourne dans mes états. Si tu reviens à la santé, tu garderas ton gouvernement ; tu annonceras au roi de Perse qu'Hydaspe, ton frère, t'a vaincu par son courage ; mais que sa générosité t'a rendu tout ce que tu possédais ; qu'il ne demande que ton amitié ; qu'il ne connaît point de bien plus précieux ; mais qu'il ne redoute pas la guerre, si tu veux la recommencer. Je remets aux habitants de Syène les impôts pour dix ans, et je te prie de les en exempter. »

A ces mots, tous les spectateurs poussent de grands cris : les applaudissements et les acclamations des habitants et des soldats se mêlent ensemble. Oroondate, étendant les deux bras, et les croisant, se prosterne devant lui et l'adore, contre l'usage des Perses, qui ne rendent jamais de pareils hommages à des rois étrangers. « O vous! qui êtes ici présents, dit-il, je ne crois pas manquer aux usages, ni violer les lois de mon pays, en adorant un prince qui me rend mon gouvernement. Ma vie est entre ses mains : il est maître de mon sort; il ne me témoigne que de la bonté, me rétablit dans ma dignité. Si je recouvre la santé, je promets d'unir les Éthiopiens et les Perses par les liens d'une amitié et d'une paix éternelles. Je promets de remplir envers les habitants de Syène les intentions d'Hydaspe; mais si ma destinée..... Puissent les Dieux m'acquitter envers Hydaspe et toute sa famille! »

LIVRE DIXIÈME

Nous terminerons ici ce qui regarde la ville de Syène. Nous avons vu quels dangers l'ont menacée; nous avons vu la magnanimité du héros africain la tirer des extrémités où elle était réduite.

Hydaspe fit d'abord partir la plus grande partie de son armée, et il se mit ensuite lui-même en marche pour l'Éthiopie. Il fut reconduit fort loin au milieu des acclamations et des cris de joie des habitants de Syène et des Perses. Il côtoya le Nil. Arrivé aux cataractes, il immola des victimes au fleuve et aux Dieux qui protègent les limites; il se détourna ensuite, et s'avança à travers les terres. A son arrivée à Phile, il fit reposer ses troupes pendant deux jours; il fit encore prendre les devants à la plus grande partie de son armée et aux

prisonniers, s'arrêta à Phile, la fortifia, y établit une garnison et partit. Il choisit deux cavaliers, qui devaient le précéder, et qui, changeant de chevaux dans chaque ville et dans chaque village, devaient porter ses ordres avec la plus grande célérité. Il leur ordonna d'aller annoncer sa victoire à Méroé, de remettre aux sages une lettre conçue en ces termes (1) :

« *Le roi Hydaspe au sacré collège.*

« Je vous annonce la victoire que j'ai remportée sur les Perses. Mais je ne m'enorgueillis pas de mon triomphe ; je redoute trop l'inconstance de la fortune. J'ai toujours reconnu, et je reconnais aujourd'hui particulièrement la sagesse de vos conseils. Je vous invite, je vous prie même de vous assembler au lieu ordinaire ; votre présence rendra plus auguste le sacrifice, que nous offrirons aux Dieux en reconnaissance de cette victoire. »

Voici ce qu'il écrivit à Persine, son épouse.

« Nous sommes vainqueurs ; et, ce qui te touche le plus, je suis en bonne santé. Prépare une fête brillante, un sacrifice solennel, pour remercier les Dieux de notre victoire. J'ai écrit aux sages; joins tes invitations aux miennes ; engage-les à se trouver avec toi hors la ville, dans le champ consacré aux Dieux protecteurs de l'Éthiopie, le Soleil, la Lune et Bacchus. »

« Le voilà donc, dit Persine, à la lecture de cette lettre, le voilà ce songe qui m'est apparu cette nuit! Je me croyais enceinte; je devenais mère; je mettais au jour une fille devenue tout à coup belle et grande : les douleurs de l'enfantement n'étaient que les inquiétudes où me jetait cette guerre : cette fille, que je mettais au monde, n'était que l'emblème de cette victoire. Allez, répandez dans la ville cette heureuse nouvelle. »

(1) On les appelle Gymnosophistes ; ils sont les assesseurs et les conseillers du roi, qui les consulte dans toutes les affaires de l'État.

Aussitôt des coureurs exécutent cet ordre. Couronnés de lotos, qui croît sur les rives du Nil, agitant dans leurs mains des branches de palmier, ils parcourent à cheval les principaux quartiers de la ville. Leur extérieur seul annonce la victoire. La joie se répand dans Méroé. Nuit et jour, ce ne sont que danses, jeux, sacrifices offerts aux Dieux dans les maisons et dans les places publiques. On couronne les temples; l'allégresse est universelle, bien moins à cause de la victoire, que de la conservation d'Hydaspe, prince chéri de ses sujets, comme un père de ses enfants, pour sa justice, sa bonté et sa douceur.

Persine fait rassembler dans l'enceinte sacrée, au delà du fleuve, une multitude de bœufs, de chevaux, de brebis, de cailles, de griffons et d'animaux de toute espèce. Cent de chaque espèce doivent être immolés, et les autres sont destinés pour un banquet public. Elle va trouver aussi les Gymnosophistes : ils habitent un bois consacré à Pan ; elle leur remet la lettre d'Hydaspe, les exhorte à se rendre à l'invitation du roi, et, par déférence pour elle-même, à venir embellir de leur présence la cérémonie. Ils prient la reine d'attendre quelques instants. Ils se retirent dans un temple pour consulter les Dieux, selon leur coutume, sur ce qu'ils doivent faire : ils reviennent bientôt ; tous se taisent ; le chef du sacré collège, Sisimithrès, prenant la parole : « Princesse, dit-il, nous nous y rendrons ; les Dieux l'approuvent : ils nous annoncent qu'il s'élèvera du trouble et du tumulte pendant la fête ; mais l'issue en sera heureuse. Un membre de ton corps, une partie de la famille royale est perdue; mais le destin te la fera retrouver. — « Votre présence, répond Persine, préviendra tous les malheurs et les changera en bien. Lorsque je saurai l'approche du roi, je vous en instruirai. — Tu n'as pas besoin de nous en instruire, répond Sisimithrès, il arrivera demain matin ; une lettre que tu recevras bientôt te l'apprendra. »

Persine était près de rentrer dans son palais, lorsqu'un cavalier lui remet une lettre d'Hydaspe, dans

laquelle ce prince annonce son arrivée pour le lendemain matin. Des hérauts aussitôt publient cette nouvelle dans Méroé : les hommes seuls peuvent aller au-devant du roi ; les femmes sont privées de ce plaisir ; il ne leur est pas permis d'assister aux sacrifices offerts aux plus purs et aux plus brillants des Dieux, la Lune et le Soleil. On craint que ces sacrifices ne soient souillés par quelque impureté, même involontaire. De toutes les femmes, la seule prêtresse de la Lune a droit d'y assister ; Persine est revêtue de cette dignité ; d'après l'usage et les lois de l'Éthiopie, le roi est prêtre du Soleil, et la reine prêtresse de la Lune. Chariclée devait y être, non comme spectatrice, mais comme une victime, dont le sang devait arroser l'autel de la Lune.

Tout dans la ville est en mouvement. Sans attendre le jour indiqué, les habitants passent dès le soir le fleuve Astaboras ; les uns sur les ponts, les autres dans des barques faites de roseaux. Il y en a beaucoup de répandues sur les bords du fleuve : elles abrègent le chemin à ceux qui demeurent loin des ponts. Ces barques, construites de matières légères, volent rapidement sur les flots : elles ne portent que deux ou trois hommes. On coupe un roseau en deux, et chaque côté forme une de ces barques.

Méroé, capitale de l'Éthiopie, est dans une île triangulaire formée par trois fleuves navigables : le Nil, l'Astaboras et l'Asasobas. Les eaux du Nil rencontrent un angle qui les sépare en deux bras. Les deux autres fleuves coulent de l'autre côté, se déchargent l'un dans l'autre, et tombent bientôt dans le Nil, qui les absorbe et leur fait perdre leur nom. Cette île est très vaste et semble même un continent. Elle a trois mille stades de longueur sur mille de largeur. Elle nourrit des animaux très grands, entre autres des éléphants. Elle a ses arbres et ses plantes particulières. Outre qu'elle produit des palmiers très grands, dont les fruits sont très gros et très agréables, elle produit encore de l'orge et du blé, qui s'élèvent à une telle hauteur, qu'un homme, monté

sur un cheval et même sur un chameau, peut s'y cacher. La terre y rapporte trente pour un. C'est là que croissent les roseaux dont nous avons parlé.

Pendant toute la nuit, les habitants de Méroé passent le fleuve en différents endroits, et vont fort loin au-devant de leur roi. Dans les transports de leur joie, ils le regardent comme un Dieu. Les Gymnosophistes le rencontrent à quelque distance de l'enceinte sacrée, lui donnent la main et l'embrassent. Après eux on voit Persine dans le vestibule du temple ; mais elle ne sort point de l'enceinte. D'abord ils se prosternent, adorent les Dieux, leur adressent des prières, les remercient de la victoire remportée sur les Perses et de la conservation des jours de leur monarque. Ils sortent ensuite du temple, vont s'asseoir sous une tente dans la plaine, et s'occupent du sacrifice.

Cette tente, construite avec quatre roseaux, est carrée. Chaque roseau, comme une colonne, soutient chaque côté. Le haut se replie en cintre, et, entrelacé avec les extrémités des trois autres, forme le toit. Dans une autre tente voisine, dressée sur un tertre, sont les statues des Dieux du pays, les images des héros, Memnon, Persée, Andromède, que les rois d'Éthiopie regardent comme leurs premiers ancêtres. Sur un siège plus bas, placé aux pieds de ces statues, sont assis les Gymnosophistes. En dehors, sont les troupes pesamment armées : rangées en cercle, tenant leurs boucliers droits et entrelacés les uns dans les autres, elles contiennent la multitude, et font régner la tranquillité nécessaire dans une fête si auguste.

Hydaspe, après avoir parlé au peuple, lui avoir annoncé les triomphes des armes éthiopiennes, ordonne aux prêtres de commencer le sacrifice. Trois grands autels sont élevés; deux au Soleil et à la Lune, distingués l'un de l'autre quoique unis. D'un autre côté est celui de Bacchus. On immole à ce Dieu toutes sortes d'animaux, sans doute parce que sa puissance est reconnue et célébrée de tous les peuples. On immole au

Soleil quatre chevaux blancs, pour honorer le plus rapide des Dieux par le sacrifice du plus léger des animaux ; à la Lune, un couple de bœufs, pour honorer une déesse, qui tourne autour de la terre, par l'effusion du sang des animaux qui la cultivent.

A peine ces victimes sont-elles immolées, qu'on entend tout à coup des cris confus et tumultueux, tels qu'il s'en élève au milieu d'une multitude immense d'hommes rassemblés. « Qu'on satisfasse aux lois de nos pères, s'écrient tous les spectateurs : qu'on immole, au nom de la patrie, les victimes accoutumées : qu'on offre aux Dieux les prémices de la guerre. » Hydaspe comprend qu'ils demandent du sang humain ; mais ce sang est celui des prisonniers, et il n'est jamais répandu que dans les guerres étrangères. Il fait faire silence avec la main, leur fait entendre qu'ils vont être satisfaits, et il ordonne aussitôt d'amener ceux qui sont destinés à la mort.

Ces malheureux paraissent ; avec eux, sont Théagène et Chariclée. On leur a ôté leurs chaînes ; la frayeur, l'abattement sont peints sur leur visage. Théagène est moins consterné ; la gaieté, le sourire sont sur les lèvres de Chariclée : ses regards sont fixés sur Persine. La reine se sent émue en la voyant ; elle pousse un profond soupir : « O mon époux, dit-elle, quelle victime tu as choisie ! jamais je n'ai vu de beauté aussi accomplie : quelle majesté dans ses regards ! quel courage dans l'adversité ! que sa jeunesse attendrit mon cœur ! Hélas ! si la fille que nous avons perdue vivait encore, elle aurait à peu près cet âge. Dieux ! s'il était possible de la dérober au funeste couteau..... quel plaisir ce serait pour moi d'être servie par elle ! Peut-être l'infortunée est Grecque ; son extérieur n'est pas celui d'une Égyptienne. »

— Elle est Grecque, reprend Hydaspe ; elle doit faire connaître aujourd'hui les auteurs de ses jours ; au moins elle l'a promis ; mais elle ne le pourra. Il est impossible de la sauver. Son sort me touche ; je ne sais pourquoi

je me sens attendri : je voudrais..... mais la loi, tu le sais, veut qu'on immole un homme au Soleil, et une fille à la Lune. C'est la première prisonnière qui m'est tombée entre les mains; c'est elle qui a été destinée la première à la mort. Il n'est pas possible de tromper le peuple, de différer le sacrifice : il ne reste pour elle qu'une ressource, c'est de monter, comme tu sais, sur le brasier, et d'être convaincue de s'être souillée par le commerce de quelque homme. La loi veut que l'on ne présente au Soleil et à la Lune que des victimes sans tache. Il n'en est pas de même des victimes offertes à Bacchus. Mais si elle est convaincue d'avoir perdu sa virginité, pourras-tu, sans te compromettre, l'admettre auprès de toi? — Qu'elle en soit convaincue, répond Persine, peu m'importe, pourvu qu'elle soit sauvée. La guerre, la captivité, l'éloignement de sa patrie, suffisent bien pour excuser une jeune fille que sa beauté a dû exposer, plus que toute autre, à la violence. »

Ainsi parle la reine. Des larmes, qu'elle s'efforce de cacher, s'échappent de ses yeux. Hydaspe fait apporter le gril. Les enfants seuls peuvent le toucher impunément. On choisit parmi les prisonniers les plus jeunes; on les fait sortir du temple; on les place au milieu de l'assemblée, et on les fait monter sur ce gril les uns après les autres. A peine y posent-ils les pieds, qu'ils sentent les atteintes de la flamme; quelques-uns même n'en peuvent supporter les approches. Ce gril est formé de barres d'or, qui se coupent transversalement : il est uniquement destiné à cet usage. Quiconque est souillé ou même parjure, se sent brûler aussitôt qu'il pose les pieds dessus, tandis que l'innocence et la vertu le foulent impunément. Tous ceux qui y montent, excepté deux ou trois Grecques, dont le fatal foyer atteste la pureté, sont destinés à être immolés sur l'autel de Bacchus. Théagène y monte à son tour, et sa vertu est hautement reconnue. L'admiration que sa beauté, son port, avaient d'abord excitée, redouble, lorsqu'on voit qu'à la fleur de l'âge il n'a point encore goûté les plai-

sirs de l'amour : dès ce moment sa mort est arrêtée.

« Les voilà donc, dit-il à Chariclée à l'oreille, les voilà, les récompenses que l'on destine en Éthiopie à la vertu ! Une mort funeste est le prix de la chasteté. Pourquoi donc ne pas te faire connaître? qu'attends-tu ? qu'on nous immole. Parle, je t'en conjure ; lève le voile qui couvre ton berceau. Si tu te fais reconnaître, et que tu demandes ma vie, peut-être l'obtiendras-tu : au moins sauve-toi, si tu ne peux me sauver ; que je sache tes jours hors de danger, et je recevrai le coup de la mort sans regret.

— Il approche, répond Chariclée, le moment critique : mon sort est dans la balance du destin. En même temps, elle tire d'une petite besace, qu'elle porte avec elle, sa robe de prêtresse apportée de Delphes, et s'en revêt. Cette robe est un tissu brillant d'or et de pourpre ; sa chevelure flotte sur ses épaules ; elle semble remplie de l'esprit de quelque divinité : elle court, s'élance sur le gril, y reste quelque temps, sans ressentir aucune douleur. Exposée ainsi aux regards de cette multitude, sa beauté n'en paraît que plus éblouissante : on la prendrait pour l'image d'une Déesse, plutôt que pour une mortelle.

Tous les spectateurs sont frappés d'étonnement. Un bruit sourd et confus, expression de la surprise, se fait entendre. Les uns voient avec admiration tant de pureté jointe à tant de charmes ; les autres sont fâchés qu'elle soit sans tache. Quoique religieux, ils la verraient avec plaisir sauver sa vie par quelque artifice : Persine surtout est pénétrée de douleur. « Fille malheureuse, dit-elle à Hydaspe, fille infortunée, qui s'enorgueillit encore de ce qui la perd, et qui va descendre dans le tombeau au bruit des éloges prodigués à la sublimité de sa vertu ! Mais qu'arriverait-il?... — Tes instances, répond Hydaspe, sont vaines ; ta compassion est inutile. Elle ne peut échapper ; il semble que, depuis longtemps, les Dieux eux-mêmes se la réservent, à cause de l'excellence de sa vertu. » S'adressant ensuite

je me sens attendri : je voudrais..... mais la loi, tu le sais, veut qu'on immole un homme au Soleil, et une fille à la Lune. C'est la première prisonnière qui m'est tombée entre les mains; c'est elle qui a été destinée la première à la mort. Il n'est pas possible de tromper le peuple, de différer le sacrifice : il ne reste pour elle qu'une ressource, c'est de monter, comme tu sais, sur le brasier, et d'être convaincue de s'être souillée par le commerce de quelque homme. La loi veut que l'on ne présente au Soleil et à la Lune que des victimes sans tache. Il n'en est pas de même des victimes offertes à Bacchus. Mais si elle est convaincue d'avoir perdu sa virginité, pourras-tu, sans te compromettre, l'admettre auprès de toi? — Qu'elle en soit convaincue, répond Persine, peu m'importe, pourvu qu'elle soit sauvée. La guerre, la captivité, l'éloignement de sa patrie, suffisent bien pour excuser une jeune fille que sa beauté a dû exposer, plus que toute autre, à la violence. »

Ainsi parle la reine. Des larmes, qu'elle s'efforce de cacher, s'échappent de ses yeux. Hydaspe fait apporter le gril. Les enfants seuls peuvent le toucher impunément. On choisit parmi les prisonniers les plus jeunes; on les fait sortir du temple; on les place au milieu de l'assemblée, et on les fait monter sur ce gril les uns après les autres. A peine y posent-ils les pieds, qu'ils sentent les atteintes de la flamme; quelques-uns même n'en peuvent supporter les approches. Ce gril est formé de barres d'or, qui se coupent transversalement : il est uniquement destiné à cet usage. Quiconque est souillé ou même parjure, se sent brûler aussitôt qu'il pose les pieds dessus, tandis que l'innocence et la vertu le foulent impunément. Tous ceux qui y montent, excepté deux ou trois Grecques, dont le fatal foyer atteste la pureté, sont destinés à être immolés sur l'autel de Bacchus. Théagène y monte à son tour, et sa vertu est hautement reconnue. L'admiration que sa beauté, son port, avaient d'abord excitée, redouble, lorsqu'on voit qu'à la fleur de l'âge il n'a point encore goûté les plai-

sirs de l'amour : dès ce moment sa mort est arrêtée.

« Les voilà donc, dit-il à Chariclée à l'oreille, les voilà, les récompenses que l'on destine en Éthiopie à la vertu ! Une mort funeste est le prix de la chasteté. Pourquoi donc ne pas te faire connaître? qu'attends-tu ? qu'on nous immole. Parle, je t'en conjure ; lève le voile qui couvre ton berceau. Si tu te fais reconnaître, et que tu demandes ma vie, peut-être l'obtiendras-tu : au moins sauve-toi, si tu ne peux me sauver; que je sache tes jours hors de danger, et je recevrai le coup de la mort sans regret.

— Il approche, répond Chariclée, le moment critique : mon sort est dans la balance du destin. En même temps, elle tire d'une petite besace, qu'elle porte avec elle, sa robe de prêtresse apportée de Delphes, et s'en revêt. Cette robe est un tissu brillant d'or et de pourpre; sa chevelure flotte sur ses épaules; elle semble remplie de l'esprit de quelque divinité : elle court, s'élance sur le gril, y reste quelque temps, sans ressentir aucune douleur. Exposée ainsi aux regards de cette multitude, sa beauté n'en paraît que plus éblouissante : on la prendrait pour l'image d'une Déesse, plutôt que pour une mortelle.

Tous les spectateurs sont frappés d'étonnement. Un bruit sourd et confus, expression de la surprise, se fait entendre. Les uns voient avec admiration tant de pureté jointe à tant de charmes; les autres sont fâchés qu'elle soit sans tache. Quoique religieux, ils la verraient avec plaisir sauver sa vie par quelque artifice : Persine surtout est pénétrée de douleur. « Fille malheureuse, dit-elle à Hydaspe, fille infortunée, qui s'enorgueillit encore de ce qui la perd, et qui va descendre dans le tombeau au bruit des éloges prodigués à la sublimité de sa vertu ! Mais qu'arriverait-il?... — Tes instances, répond Hydaspe, sont vaines; ta compassion est inutile. Elle ne peut échapper; il semble que, depuis longtemps, les Dieux eux-mêmes se la réservent, à cause de l'excellence de sa vertu. » S'adressant ensuite

aux Gymnosophistes : « Pourquoi donc, leur dit-il, puisque tout est préparé, ne commencez-vous pas le sacrifice? — Hélas ! lui répond Sisimithrès en grec, pour ne point être entendu de la multitude, nos regards jusqu'ici et nos oreilles n'ont été que trop souillés ; nous allons nous retirer dans le temple, pour ne pas être témoins de cet horrible sacrifice, que nous n'approuvons point, que nous ne croyons point agréable aux Dieux. Nous voudrions empêcher d'immoler même des animaux, persuadés que les prières et l'encens suffisent pour apaiser le Ciel. Mais toi, demeure. Tu ne peux douter que la présence du roi ne soit nécessaire pour contenir la fougue de la multitude. Achève ce sacrifice impie, que les antiques lois de l'Éthiopie rendent indispensable ; mais prends garde d'avoir besoin, par la suite, d'expiation ; car je ne crois pas qu'il s'achève. Je ne puis douter que le Ciel ne protège ces jeunes gens. Cette brillante lumière qui les environne, m'annonce que quelque Dieu veille sur eux. » En achevant ces mots, il se lève avec les autres sages, et se dispose à se retirer.

Cependant Chariclée descend de dessus le foyer, et va se jeter aux pieds de Sisimithrès. Ses gardiens, persuadés qu'elle va le conjurer de la soustraire au glaive, veulent la retenir, mais inutilement. « O le plus sage des hommes ! dit-elle, arrête ; j'ai un différend à vider avec le roi et la reine : vous seuls, dit-on, êtes juges dans de pareilles causes. Prononcez donc ici ; il s'agit de ma vie. Vous allez voir que je ne puis, que je ne dois pas être immolée. » Les Gymnosophistes se rendent avec joie à sa demande. « Prince, dit Sisimithrès, entends-tu l'appel de cette étrangère? » Hydaspe aussitôt se mettant à rire : « Quel jugement réclame-t-elle, dit-il, et à quel sujet? quels rapports entre nous deux peuvent y avoir donné lieu? — Son discours va nous le faire voir. — Mais ceci paraîtra moins un jugement qu'un outrage : un roi entrer en discussion avec sa captive ! — La justice ne connaît point toutes ces distinctions. Il n'est qu'un roi pour elle ; c'est celui qui l'a de

son côté. — La loi vous établit juges des différends qui naissent entre le roi et ses sujets, et non entre le roi et les étrangers. — Aux yeux des sages, la personne ne fait point la justice, mais le droit. — On ne peut douter qu'elle n'extravague : près de voir couper le fil de ses jours, elle ne cherche qu'à en prolonger la durée de quelques instants. Cependant qu'elle s'explique, puisque Sisimithrès le juge convenable. »

Chariclée est pleine d'espérances : elle ne doute point qu'elle n'échappe au péril qui la menace; mais sa joie redouble en entendant le nom de Sisimithrès. C'était lui qui l'avait enlevée, lorsqu'elle était exposée, qui l'avait remise à Chariclès, il y avait dix ans, lorsqu'il avait été envoyé en ambassade vers Oroondate à Catadupe, pour redemander les mines de diamants. Il était dès lors un des Gymnosophistes; mais à l'époque où nous sommes, il se trouvait le chef de cet auguste corps. Chariclée, séparée de lui à l'âge de sept ans, ne se rappelait point ses traits; mais son nom lui était connu : elle se flatte donc de trouver en lui des lumières qui dissiperont les ténèbres qui couvrent sa naissance, et la feront reconnaître. Élevant les mains au ciel, et parlant assez haut pour être entendue de tout le monde : « Soleil, dit-elle, toi le père de mes aïeux; et vous, Dieux, héros, que nous comptons parmi nos ancêtres, je vous atteste ici que je ne vais parler que le langage de la vérité. Je vous implore; la justice est de mon côté : Prince, la loi t'ordonne-t-elle d'immoler des Éthiopiens ou des étrangers? — Des étrangers. — Eh bien ! cherche une autre victime. Tu vas voir que je suis Éthiopienne, née dans ce pays. » Hydaspe, étonné, l'accuse d'imposture. « Quoi ! reprend Chariclée, tu es étonné! mais tu vas l'être encore davantage. Non seulement je suis Éthiopienne, mais encore des liens très étroits m'attachent à la famille royale. » Hydaspe rejette avec mépris des discours qu'il regarde comme l'expression du délire. « O mon père ! continue Chariclée, cesse d'outrager ta fille. » A ces mots, le roi, non content de la mépriser,

commence à s'irriter; il se croit insulté par ces paroles. « Sisimithrès, dit-il, tu vois quelle est ma patience. Chercher à se soustraire à la mort par une imposture aussi grossière, n'est-ce pas le comble de la folie ? Elle vient tout à coup, comme sur un théâtre, se donner pour ma fille, moi qui n'ai jamais été assez heureux pour avoir des enfants. Une seule fois, hélas ! j'ai appris en même temps la naissance et la mort d'un enfant dont j'étais le père. Qu'on l'emmène aux autels, et que le sacrifice commence. »

— Non, s'écrie Chariclée, personne ne m'emmènera jusqu'à ce que ces juges aient prononcé : ceci n'est pas donner ton avis, c'est juger. La loi peut t'ordonner d'immoler des étrangers ; mais ni la loi, ni la nature ne permettent à un père d'immoler ses enfants : les Dieux t'obligeront aujourd'hui à me reconnaître pour ta fille. Il est deux sortes de preuves bien authentiques devant les tribunaux; l'une est celle qui résulte des écrits, et l'autre est celle qui est appuyée sur des témoignages : ces deux sortes de preuves se réunissent ici en ma faveur. J'invoque ici le témoignage, non pas d'un homme du peuple, mais le témoignage de notre juge lui-même; et le témoignage d'un juge est une preuve bien forte. Cet écrit vous apprendra quels liens nous unissent l'un à l'autre. »

En même temps, elle tire la bandelette qui lui ceint les reins, la développe et la porte à la reine. A cette vue, Persine reste muette, interdite : ses regards se portent alternativement sur cette bandelette et sur Chariclée : elle tremble, elle frémit; la sueur ruisselle sur tout son corps : elle est au comble de la joie; mais cette joie est altérée par les plus vives inquiétudes : elle redoute les soupçons, l'incrédulité même d'Hydaspe ; elle redoute sa colère et sa vengeance. Hydaspe, la voyant interdite, et dans de si terribles angoisses : « Princesse, dit-il, qu'as-tu? Pourquoi cette bandelette fait-elle sur toi une telle impression? — O toi ! répond Persine, toi, mon roi, mon maître et mon époux... Je

ne puis t'en dire davantage; prends et lis : cette bandelette t'apprendra tout. » Elle la lui donne aussitôt, le regarde, baisse les yeux et se tait.

Hydaspe la prend, invite les Gymnosophistes à s'approcher, à lire avec lui. Il s'étonne, et voit Sisimithrès partager sa surprise; il voit se peindre sur son visage les différentes agitations de son âme; il le voit promenant ses regards sur la bandelette et sur Chariclée. Enfin il apprend l'exposition et la cause de l'exposition de sa fille. « Je ne puis douter, dit-il, que je n'aie donné le jour à une fille. La reine me dit alors qu'elle était morte; je vois aujourd'hui qu'elle a été exposée; mais qui l'a prise? qui l'a sauvée? qui l'a nourrie? qui l'a transportée en Égypte? Cet homme-là ne serait-il pas aussi prisonnier? qui m'assurera que c'est ma fille, qu'elle n'a point péri, lorsqu'elle a été exposée? Quelqu'un ne pourrait-il pas avoir trouvé ces objets, et ne voudrait-il pas profiter aujourd'hui d'une si heureuse rencontre? Je crains que la fortune ne m'en impose; que quelque divinité, revêtue des traits de cette jeune personne, comme d'un masque, ne veuille me leurrer du plaisir d'être père, et ne m'amène ici un enfant qui n'est pas le mien, pour l'asseoir après moi sur mon trône. Cette bandelette donne à tout un air de vérité. »

Sisimithrès alors prenant la parole : « Je vais, dit-il au roi, lever ta première difficulté. Celui qui a trouvé ta fille exposée, qui l'a emportée, qui l'a nourrie secrètement, qui l'a portée en Égypte, c'est moi, et cela, quand tu m'y as envoyé en ambassade. Tu sais, ajoute-t-il, que nous nous faisons un scrupule de trahir la vérité. Je reconnais cette bandelette, sur laquelle tu vois tracées ces lignes en caractères royaux; tu ne peux avoir aucun doute sur l'auteur; tu ne peux méconnaître la main qui les a tracées : c'est celle de la reine elle-même. Avec elle, étaient encore exposés d'autres objets que je donnai à un Grec, entre les mains duquel je remis ta fille, et dont l'âme me parut honnête et vertueuse.

il se livre au dedans de lui un combat violent entre la tendresse paternelle et la fermeté, qui se disputent son âme. Enfin, après une lutte longue et violente, la nature l'emporte : il prouve qu'il est père, et qu'il en a les sentiments. Il relève Persine, tombée entre les bras de Chariclée, qu'elle presse contre sa poitrine : on le vit même embrasser Chariclée ; des larmes paternelles coulent de ses yeux. Cependant il n'oublie pas le sacrifice : il s'arrête quelques instants. Il voit le peuple partager son émotion ; il le voit, ivre de joie, compléter cette scène touchante, par les larmes qu'il répand. De grands cris s'élèvent jusqu'au ciel. En vain les hérauts commandent le silence : ils ne sont point entendus. Cependant, au milieu du trouble, les intentions de cette multitude ne s'expliquent pas assez clairement. Enfin le roi, étendant la main, fait signe au peuple agité de se calmer, et lui adresse ce discours :

« Les Dieux, comme vous le voyez et l'entendez, me déclarent père, contre mes espérances. Des preuves multipliées ne me permettent pas de douter que cette jeune fille ne soit la mienne ; mais tel est mon amour pour vous et pour la patrie, que j'oublie les intérêts de ma maison, les liens du sang, tous les avantages que m'offrent une pareille reconnaissance, et que je suis prêt à l'immoler aux Dieux pour vous. Je vois les larmes couler de vos yeux ; je vois vos cœurs émus de compassion pour un âge si tendre, déplorant la mort prématurée de ma fille, le rejeton de ma famille, que depuis longtemps j'attends inutilement. Il faut cependant se résoudre à satisfaire à la loi de nos pères, quand même ce serait contre votre gré : il faut sacrifier l'intérêt particulier au bien public. Les Dieux prennent-ils donc plaisir à me montrer et à m'enlever ma fille en même temps ? Je l'ai pleurée à sa naissance, et quand je la retrouve, ce n'est encore que pour la pleurer. Veulent-ils, après l'avoir arrachée du sein de sa patrie, l'avoir transportée à l'extrémité de la terre, et l'avoir ramenée, par une suite de miracles, comme prisonnière,

veulent-ils que son sang coule sur leurs autels? Si vous l'exigez, j'immolerai, lorsque je la reconnais pour ma fille, celle dont j'ai épargné la vie, lorsqu'elle était mon ennemie, celle que j'ai respectée tant qu'elle n'a été que ma captive. Je ne montrerai point une faiblesse, bien pardonnable cependant dans un père. Vous ne me verrez point vous supplier de me pardonner, d'oublier pour aujourd'hui, en faveur de la nature, les lois de notre pays, exciter en vous une compassion d'autant plus juste, que vous pouvez offrir aux Dieux d'autres victimes. Plus vous êtes sensibles à mes maux, plus vous vous intéressez à ma situation, plus je dois faire pour vous et être insensible à mes propres douleurs, à la désolation de l'infortunée Persine, à qui le même jour rend et enlève son premier enfant. Calmez votre douleur, cessez de verser sur votre roi des larmes stériles : ne nous occupons que du sacrifice. Et toi, ma fille, c'est la première et la dernière fois que je t'appelle de ce nom. Hélas! ta beauté est inutile; c'est en vain que tu as retrouvé les auteurs de tes jours : ta patrie t'est plus cruelle que les pays étrangers; tu as trouvé des sauveurs chez les autres peuples, et parmi tes compatriotes, tu ne trouves que des meurtriers. Ne me déchire point le cœur par tes gémissements; déploie aujourd'hui toute la force de ton âme; montre que le sang des rois coule dans tes veines; suis ton père. Hélas! ce n'est pas pour l'hyménée qu'il va te parer; ce n'est pas dans la chambre nuptiale, dans les bras d'un époux qu'il te conduit; c'est une victime qu'il orne pour l'immoler. Sur les autels vont brûler les torches sacrées, au lieu des flambeaux de l'hymen; cette tendre jeunesse, cette beauté si éblouissante, vont expirer sous le couteau sacré. O Dieux! protégez-nous; pardonnez-moi les paroles funestes, qu'un intérêt aussi cher aurait pu me faire prononcer : c'est mon sang que je vais répandre. »

En achevant ces mots, il saisit Chariclée, et feint de la conduire aux autels. Mais la nature lui parle; sa voix retentit fortement au fond de son cœur : il craint lui-

même que la multitude n'ait pas compris le sens de son discours, et qu'elle ne lui laisse achever le sacrifice. L'assemblée est émue; le peuple ne peut soutenir le spectacle de Chariclée emmenée aux autels. Tous s'écrient d'une voix unanime : « Sauve ta fille; épargne ton sang : sauve celle que les Dieux ont sauvée. Nous sommes contents : la loi de nos pères est accomplie. Nous reconnaissons en toi un roi; reconnais-y un père : les Dieux nous pardonneront. Ce serait nous rendre coupables que de nous opposer à leurs desseins. Respectons une vie qu'ils ont conservée. O toi! le père de ton peuple, sois aussi le père de tes enfants! » Telles sont les paroles, et d'autres semblables, qui, de tous côtés, viennent frapper les oreilles du roi. On retient Chariclée : on menace d'employer la force; on demande que l'on apaise les Dieux par d'autres sacrifices.

Hydaspe se laisse fléchir : cette violence avait trop de charmes, pour qu'il opposât une plus longue résistance Il cède donc aux transports de cette multitude, qui, par des acclamations et des cris redoublés, s'abandonne aux éclats de la joie la plus excessive, et se rassasie du plaisir d'applaudir. Il attend que le calme se rétablisse de lui-même. Il s'approche alors plus près de Chariclée : « Ma fille, lui dit-il, les signes de reconnaissance que tu portes, le témoignage du sage Sisimithrès, la faveur des Dieux surtout, tout annonce que tu es ma fille. Mais quel est ce jeune homme pris avec toi, réservé avec toi pour être immolé, actuellement auprès des autels, où il attend le coup fatal? Pourquoi l'appelais-tu ton frère, quand vous fûtes amenés tous deux Syène? Sans doute que nous ne trouverons pas un fils en lui. Persine n'a été mère qu'une fois. »

Chariclée rougit, baisse les yeux : « J'ai feint qu'il était mon frère, dit-elle, mais par nécessité. Comme il est homme, il dira mieux que moi quel il est; il craindra moins que moi de s'expliquer. » Hydaspe ne comprend point le sens de cette réponse. « Pardonne-moi, ma fille, lui répond-il, si ma demande indiscrète a blessé

ta pudeur et fait rougir ta vertu. Va dans cette tente auprès de ta mère; dédommage-la aujourd'hui de ce qu'elle souffrit à ta naissance; qu'elle jouisse du plaisir de te voir : console-la par le récit de tes aventures. Je vais m'occuper du sacrifice, chercher une jeune fille qui puisse te remplacer, pour l'immoler avec ce jeune homme. »

Un gémissement s'échappe du sein de Chariclée. L'annonce de la mort de Théagène lui pénètre l'âme. Quoique la vivacité de son amour ne soit guère capable des ménagements que demandent les circonstances, cependant la nécessité la contraint de se faire violence; et, pour arriver à son but : « O mon maître, dit-elle, tu n'as pas besoin de chercher de jeune fille : le peuple aujourd'hui fait grâce à mon sexe; mais s'il demande une victime de chaque sexe, il te faut non seulement chercher une jeune fille, mais encore un jeune homme, ou ne chercher ni l'un ni l'autre, mais m'immoler moi-même. — Que dis-tu ? reprend Hydaspe ; que signifie ce langage? Ma destinée, réplique Chariclée, est de vivre et de mourir avec ce jeune homme. » Hydaspe, ne comprenant encore rien à ces paroles : « Ma fille, lui dit-il, je loue la bonté de ton cœur. La pitié te parle en faveur d'un jeune Grec de ton âge, prisonnier avec toi, dont tu t'es fait un ami dans tes longs voyages. Tu veux sauver ses jours; mais tu ne peux le dérober au trépas. D'ailleurs, ce serait un sacrilège d'enfreindre tout à fait la loi de nos pères, et de n'immoler aucune victime : le peuple lui-même ne le souffrirait pas; ce n'est que par une faveur spéciale des Dieux qu'il a consenti à te laisser la vie.

— Prince, répond Chariclée (car je ne sais si je puis encore t'appeler mon père) si la faveur des Dieux a sauvé mon corps, cette même faveur devrait bien aussi sauver mon âme; ils savent quelle est mon âme; puisque eux-mêmes l'ont ainsi ordonné; mais si le destin s'y oppose absolument; s'il faut que le sang de ce jeune étranger soit répandu, accorde-moi une grâce;

laisse-moi frapper la victime; laisse-moi, le fer à la main, signaler mon courage aux yeux des Éthiopiens. »

Hydaspe s'étonne à ces paroles. « Je ne puis comprendre, dit-il, l'étrange changement qui vient de s'opérer dans ton âme. Tout à l'heure tu voulais sauver cet étranger, à présent tu veux lui ôter la vie de ta propre main, comme s'il était ton ennemi; mais je ne vois dans cette action rien de grand, rien d'illustre ni pour ton sexe, ni pour ton âge. Mais il y a encore un autre obstacle insurmontable. Les lois de nos ancêtres ne permettent qu'aux prêtres d'immoler les victimes destinées au Soleil et à la Lune; tous même n'ont pas ce droit indistinctement. Une femme seule peut immoler les victimes destinées au Soleil, et une femme mariée, celles qui sont destinées à la Lune. Comme vierge, tu ne peux obtenir une demande aussi extraordinaire. — Ceci n'est pas un obstacle, dit Chariclée à la reine, en lui parlant à l'oreille. Il est un homme qui peut le lever, si tu y consens. — Sans doute, répond la reine en souriant, nous y consentirons; nous te marierons bientôt; nous te choisirons, avec l'aide des Dieux, un époux digne de toi et de nous. — Il n'est pas besoin d'en choisir un, réplique Chariclée : j'en ai un. » Elle allait tout révéler; le moment critique, le danger que courent les jours de Théagène, allaient lui faire franchir les bornes de la pudeur; mais Hydaspe, hors de lui-même, s'écrie : « Dieux! toujours quelque amertume est mêlée à vos faveurs; c'est ainsi que vous altérez aujourd'hui la douceur d'un bienfait si inespéré. Vous me rendez une fille que je n'espérais plus revoir; mais vous me la rendez presque folle; car n'y a-t-il pas de la folie à dire des choses si peu d'accord entre elles? Elle appelle son frère, un jeune homme, qui ne l'est point. Je lui demande quel est ce frère, cet étranger; elle me dit qu'elle ne le connaît point; et cet étranger, qu'elle ne connaît point, elle veut le sauver comme son ami : ne pouvant le sauver, elle veut l'immoler elle-même comme son plus cruel ennemi. Je lui représente qu'elle ne le peut, que c'est

un droit réservé exclusivement à une femme qui a un époux : elle répond qu'elle en a un, et ne le fait point connaître; mais comment en aurait-elle ? l'épreuve du foyer ne démontre-t-elle pas que jamais elle n'a eu commerce avec aucun homme? Cette épreuve peut-être, infaillible pour les Éthiopiennes, ne l'est point pour elle. Quoiqu'elle n'ait point senti les atteintes de la flamme, peut-être ne se glorifie-t-elle que d'une fausse vertu; peut-être elle seule peut-elle mettre en même temps les mêmes personnes au nombre de ses amis et de ses ennemis; se donner pour frères et pour époux, ceux qui ne le sont pas. Princesse, dit-il en s'adressant à la reine, entre sous cette tente, rappelle ta fille à la raison; soit que quelque Dieu, descendu au milieu des victimes, soit que la joie excessive, causée par un bonheur aussi inespéré, la lui ait fait perdre. Je vais donner des ordres, faire chercher une victime pour la remplacer : je vais, en attendant qu'elle soit trouvée, donner audience aux ambassadeurs, recevoir les présents qu'ils m'apportent, pour me féliciter de ma victoire. »

En parlant ainsi, Hydaspe monte sur un trône élevé près de la tente où est la reine. Il ordonne d'introduire les députés avec les présents qu'ils apportent. Harmonias, l'introducteur, lui demande s'il faut faire paraître tous les ambassadeurs ensemble, ou les uns après les autres. Le roi lui ordonne de les appeler les uns après les autres, pour rendre à chacun les honneurs qu'il mérite. « Prince, répond le hérant, le premier qui va paraître est ton neveu Méroèbe; il vient d'arriver, et il attend auprès de l'enceinte qu'on l'appelle. — Pourquoi, répond Hydaspe avec aigreur, ne m'as-tu pas averti sur-le-champ : tu sais que c'est un roi et non un ambassadeur, le fils de mon frère, mort depuis peu. Tu sais que je l'ai mis sur le trône, et qu'il me tient lieu de fils. — Prince, répond Harmonias, je le sais ; mais je sais aussi que le devoir d'un introducteur est de saisir l'occasion favorable; que c'est un point très délicat ; excuse-moi : je n'ai pas voulu troubler le plaisir que tu avais à t'en-

tretenir avec les princesses. — Qu'il paraisse au moins à présent, réplique Hydaspe. » Le héraut court, exécute l'ordre et revient.

Bientôt on voit paraître Méroèbe, jeune prince d'une grande beauté, âgé de dix-sept ans : il entre dans la classe des adolescents. Il paraît, par sa haute stature, au-dessus de presque tous les spectateurs. Une garde brillante l'accompagne : les soldats éthiopiens, rangés autour de leur roi, saisis d'admiration et de respect, lui ouvrent un passage au milieu d'eux. Hydaspe lui-même descend de son trône, va au-devant de lui, l'embrasse avec une tendresse vraiment paternelle, le place auprès de lui, et, lui prenant la main : « Mon fils, lui dit-il, tu arrives bien à propos; tu vas offrir avec moi un sacrifice aux Dieux, pour les remercier de ma victoire, et célébrer en même temps un hyménée. Les Dieux et les héros nos ancêtres, me font retrouver à moi une fille, et à toi une épouse. Tu apprendras dans la suite un événement si extraordinaire; mais en attendant, si tu as quelque affaire importante à traiter, parle. »

Au mot d'épouse, Méroèbe rougit de plaisir et de pudeur. Sa peau noire se teint d'un léger incarnat, comme on voit une faible étincelle briller au milieu d'un tourbillon de fumée. « Mon père, dit-il, après quelques moments de silence, les autres ambassadeurs, pour te féliciter d'une victoire si éclatante, t'apportent ce qu'ils ont de plus précieux. Tu es intrépide dans les combats ; tu as remporté le prix de la valeur : je veux te faire un présent analogue à tes qualités. Je t'amène un homme si terrible dans les combats, si accoutumé à répandre le sang de ses ennemis, qu'il n'a point encore trouvé d'antagoniste digne de lui. A la lutte, au pugilat, personne ne peut lui résister. » Il fait alors un signe et appelle ce redoutable athlète. Celui-ci s'avance au milieu de l'assemblée, et se prosterne devant Hydaspe. Sa taille est si gigantesque, que, prosterné aux pieds du roi, il paraît presque aussi grand que ceux qui sont assis sur des sièges élevés. Bientôt il met bas sa robe, reste

debout, nu, et défie au combat quiconque veut se mesurer contre lui, soit avec des armes, soit sans armes. Comme personne ne se présente, malgré les invitations réitérées que fait le héraut par l'ordre du roi : « Je vais, lui dit le prince, te faire un présent digne de ta valeur; » et il lui fait donner un éléphant très grand et déjà âgé. L'athlète satisfait, emmène l'animal.

Le peuple applaudit par de grands cris à l'action du roi, et se venge de la supériorité de l'athlète par des sarcasmes, qu'il lance sur sa vanité et son orgueil.

On voit paraître ensuite les députés des Serres. Ils présentent deux robes, l'une teinte en écarlate, l'autre d'une blancheur éblouissante : toutes deux sont tissues des fils de ces vers admirables qu'on trouve dans leur pays. Hydaspe accepte leurs présents, et accorde à leurs prières la liberté de quelques-uns de leurs compatriotes, détenus dans les fers et condamnés à mort.

Viennent après les députés de l'Arabie heureuse. Ils apportent une grande quantité de feuilles odoriférantes, de cinnamome, de toutes les plantes dont abonde leur pays. Tout en est parfumé.

Les députés des Troglodytes sont admis après eux. Ils offrent une fourmillère d'or, une paire de griffons, dont les rênes sont de même métal.

Les Blemmyes se présentent ensuite. Ils ont une couronne de flèches, dont la pointe est d'os de dragon : « Prince, disent-ils, nos présents ne sont pas aussi riches que ceux des autres députés ; mais ils ne t'ont pas été inutiles sur les bords du Nil contre les Perses, et toi-même tu peux l'attester. — Ils sont plus précieux à mes yeux, répond Hydaspe, que les dons les plus riches : c'est à eux que je suis redevable des autres. » Il leur permet en même temps de demander ce qu'ils désirent : ils demandent une diminution d'impôts ; le roi les leur remet tous pour dix ans.

Presque tous les ambassadeurs avaient été entendus, et avaient reçu du monarque éthiopien des présents égaux à ceux qu'ils lui avaient apportés; la plupart

même en avaient reçu de plus magnifiques. Les derniers qui parurent, étaient les députés des Axiomites : ces peuples ne sont point tributaires mais amis et alliés d'Hydaspe; ils viennent le féliciter de ses triomphes, et lui offrent, entre autres présents, un animal d'une espèce et d'une forme extraordinaires et surprenantes.

Il est de la grandeur d'un chameau; sa peau est mouchetée et nuancée de taches de différentes couleurs : la partie postérieure jusqu'au ventre, rampe contre terre, et ressemble à celle d'un lion; mais les épaules, les pieds de devant, la poitrine n'ont aucune proportion avec ses autres membres : sur la partie antérieure s'élève un cou mince, et qui se prolonge comme celui d'un cigne; sa tête, semblable à celle d'un chameau pour la forme, est presque deux fois grosse comme celle d'un oiseau de Libye : ses yeux terribles semblent teints de sang. Il ne marche point comme les autres animaux terrestres; il ne saute point comme les poissons; il n'avance point les pieds alternativement les uns après les autres : les deux jambes du côté droit avancent en même temps; celles du côté gauche ensuite : tout son corps se balance lorsqu'il marche. Il est très agile, et si bien apprivoisé qu'il se laisse conduire avec une petite corde passée autour du col : docile aux volontés de son maître, il entend ses moindres signes et y obéit à l'instant. A la vue de cet animal, la multitude est frappée d'étonnement. Il emprunte son nom de sa forme, et le peuple l'appelle caméléopardalis (girafe).

Cependant il s'élève un tumulte affreux au milieu de l'assemblée. Auprès de l'autel de la Lune, étaient deux taureaux; auprès de celui du Soleil, quatre chevaux blancs destinés à être immolés. La présence de cet animal extraordinaire et inconnu, les trouble et les effraye. Un des taureaux, le seul, sans doute, qui eût aperçu l'animal, et deux chevaux brisent leurs liens, et se mettent à courir avec une vitesse incroyable; mais ils ne peuvent sortir de l'enceinte : les soldats, disposés en cercle, couverts de leurs boucliers, forment une

barrière impénétrable. Ils courent donc au hasard dans l'enceinte, tournent dans toute son étendue, et renversent tout ce qu'ils rencontrent. Alors des cris confus s'élèvent dans l'assemblée; les uns, voyant ces animaux approcher d'eux, sont effrayés; les autres éclatent de rire de voir les hommes à leur approche tomber, se renverser, se fouler les uns les autres. Chariclée et Persine, inquiètes, soulèvent la toile de la tente où elles sont, pour voir ce qui se passe.

Théagène alors, ou emporté par son courage naturel, ou poussé par quelque divinité, voyant ses gardiens dispersés de côté et d'autre, se lève tout à coup. Il était au pied de l'autel, un genou en terre, attendant le coup fatal. Il saisit une branche sur l'autel, prend un des chevaux qui ne s'étaient point enfuis, s'élance sur son dos, empoigne ses crins, s'en sert comme d'un frein pour le guider, et l'aiguillonne avec ses talons : la branche lui tient lieu de fouet. Il court après le taureau qui a pris la fuite. Les spectateurs croient d'abord qu'il veut se sauver. Ils s'exhortent l'un l'autre, par de grands cris, à lui fermer le passage; mais ils s'aperçoivent bientôt que ce n'est point par crainte de la mort, et qu'il ne cherche point à s'y soustraire. Il atteint le taureau, le chasse devant lui, le frappe pour lui faire précipiter sa marche. Monté sur le cheval, il ne s'éloigne point de l'animal, le suit dans tous ses tours et détours; enfin, il l'accoutume à le voir et à se laisser conduire. Déjà il marche à ses côtés; les flancs du cheval pressent les flancs du taureau : l'haleine et la sueur des deux animaux se confondent; enfin, tel est l'accord de leurs pas, que, de loin, on croirait que les deux têtes sont sur le même col. La multitude, voyant ces deux animaux marcher ainsi de front, comble Théagène de louanges, et l'élève jusqu'au ciel.

Cependant Chariclée, qui ne pénètre point les desseins de Théagène, est dans les transes les plus cruelles : elle craint qu'il ne lui arrive quelque malheur. Une blessure faite à Théagène, serait pour elle le

coup de la mort. Persine voit son trouble : « Ma fille, lui dit-elle, quelle est cette inquiétude? tu sembles partager les dangers de cet étranger. Il est vrai que moi-même je me sens émue; sa jeunesse me touche; je désire qu'il échappe au danger, et qu'il soit ramené au pied des autels, pour satisfaire aux devoirs de la religion. « Quels étranges vœux tu fais, lui répond Chariclée ! désirer qu'il ne meure pas, afin qu'il meure ! O ma mère ! si tu le peux, conserve les jours de cet infortuné. » Persine, sans pénétrer le vrai sens de ces paroles, y voit cependant le langage de l'amour. « Il est impossible, répond Persine, de le sauver ; mais quels liens t'attachent à lui ? qu'as-tu de commun avec lui ? d'où vient un intérêt si vif ? Ne crains rien, c'est à ta mère que tu parles. Si ton jeune cœur est en proie à quelque passion désavouée par la vertu, la tendresse maternelle saura cacher la faute de sa fille, faute dans laquelle tombent toutes les personnes de notre sexe. »

Les larmes coulent des yeux de Chariclée. « Ce qui redouble mes maux, dit-elle, c'est que personne ne m'entend. Je parle de ce que je souffre, et j'en parle à des sourds. Je me vois réduite à la nécessité de m'accuser moi-même, sans détour et sans feinte. » Ainsi parle Chariclée. Elle allait découvrir le fond de son âme, mais des cris poussés par la multitude l'en empêchent.

Théagène pousse le cheval avec rapidité, de manière que son poitrail soit de niveau avec la tête du taureau. Alors il s'élance de dessus le cheval sur le col du taureau, appuie son visage entre ses deux cornes, embrasse sa tête de ses deux mains, entrelace ses doigts sur son front, et laisse pendre le reste de son corps le long de son côté droit. Le taureau le porte ainsi suspendu, et l'agite par des secousses violentes. Théagène le voit fatigué du fardeau, sent que ses muscles perdent leur force. Au moment où il passe devant Hydaspe, il se met devant l'animal, entrelace ses jambes dans celles du taureau, les frappe continuellement, et l'em-

pêche ainsi de marcher. L'animal ne peut plus avancer; il est accablé du poids qu'il traîne : il chancelle, tombe sur la tête, se renverse sur le dos, et reste ainsi étendu. Ses cornes enfoncées dans terre, tiennent sa tête immobile; ses jambes s'agitent vainement et frappent l'air; leur faiblesse atteste la victoire de Théagène. Celui-ci tient le taureau dans cet état de la main gauche, lève l'autre au ciel, l'agite sans cesse, porte des regards de satisfaction sur Hydaspe et l'assemblée, et, par son sourire, invite tout le monde à la joie. Les mugissements du taureau proclament sa défaite. Le peuple y répond par des cris confus, mal articulés. La bouche béante, il exprime, par des sons uniformes et prolongés, son admiration et sa surprise.

Des esclaves, par ordre d'Hydaspe, accourent. Les uns emmènent Théagène; les autres passent une corde autour des cornes du taureau, le conduisent, baissant la tête, au pied de l'autel, où ils l'attachent avec le cheval. Hydaspe veut parler à Théagène, et lui faire quelques questions. Mais le peuple, qui avait commencé à s'intéresser à lui, dès qu'il l'avait vu, charmé de son courage, étonné de sa force, encore plus jaloux de l'athlète de Méroèbe, s'écrie d'une voix unanime : « Il faut le mettre aux prises avec l'homme de Méroèbe; que celui qui a reçu l'éléphant se mesure contre celui qui a terrassé le taureau. »

Vaincu par leurs cris réitérés, Hydaspe y consent. L'Éthiopien paraît au milieu de l'assemblée, promenant autour de lui des regards fiers et terribles, marchant à grands pas, déployant sa taille énorme, et se frappant les bras avec grand bruit.

Lorsqu'il est près du trône, Hydaspe, regardant Théagène : « Étranger, lui dit-il, il faut que tu te mesures contre cet adversaire; ainsi le veut l'assemblée. — Elle sera satisfaite; mais comment faut-il combattre? — A la lutte. — Pourquoi pas le fer à la main, armé de toutes pièces? Peut-être je pourrais, par ma victoire ou par ma défaite, satisfaire Chariclée, qui s'obstine

à garder le silence, et qui semble m'avoir absolument abandonné. — J'ignore ce que Chariclée fait ici ; mais il faut combattre, non le fer à la main, mais à la lutte. C'est un crime de répandre du sang avant le sacrifice. » Théagène, comprenant qu'Hydaspe craint qu'il ne soit tué : « Je t'entends, dit-il, tu me réserves pour être immolé aux Dieux : mais ces Dieux sauront bien me conserver la vie. »

Il prend de la poussière, la répand sur ses bras et ses épaules encore fumant de sueur, et se secoue ensuite. Il allonge les deux mains, s'affermit sur ses pieds, se rapetisse, courbe le dos et les épaules, baisse un peu la tête ; enfin se rétrécit tout le corps, et attend son ennemi de pied ferme.

L'Éthiopien, à sa vue, l'insulte par un sourire de dédain, l'outrage par ses gestes, et ne témoigne que du mépris pour un tel adversaire. Il se précipite tout à coup vers lui, lève le bras, qui, comme une poutre énorme, tombe sur le col de Théagène. Le coup retentit au loin. Le barbare s'applaudit par de grands éclats de rire. Théagène, exercé à ces sortes de combats, et possédant parfaitement l'art de la lutte, prend le parti de reculer d'abord devant son ennemi, dont il venait d'éprouver la force extraordinaire. Il a recours à l'adresse contre un antagoniste aussi terrible, et dont la férocité égale celle des bêtes sauvages. Quoiqu'à peine ébranlé du coup, il feint d'avoir plus de mal qu'il n'en a en effet. Il présente l'autre côté de la tête aux attaques. L'Éthiopien redouble : Théagène chancelle, et fait semblant de tomber le visage contre terre. L'Éthiopien le voit, s'anime, se prépare à porter un troisième coup, sans aucune précaution. Déjà il a allongé le bras et est près de frapper. Théagène se baisse, évite le coup, s'élance contre lui, écarte avec son bras droit, le bras gauche de son adversaire : celui-ci est entraîné par le poids de son bras, qui ne frappe que l'air. Théagène se glisse sous son aisselle, le prend par derrière, embrasse avec peine son ventre épais, entrelace ses pieds

dans ses pieds, ses jambes dans ses jambes, l'oblige à s'agenouiller, le serre au défaut des côtes, lui presse les articulations, lui saisit la tête, le tire en arrière, et lui fait mesurer la terre.

Un cri plus fort que ceux qu'on avait encore entendus, s'élève de toutes parts. Le roi n'est pas maître de lui-même ; il s'élance de son trône : « Cruelle nécessité! s'écrie-t-il; quel homme les lois nous ordonnent d'immoler! » Il appelle Théagène : « Jeune héros, dit-il, prêt à être immolé, tu dois, suivant l'usage, être couronné. Tu mérites sans doute de l'être, pour une victoire aussi glorieuse; mais, hélas ! c'est en vain que tu as vaincu. Je ne puis t'arracher au trépas, quand je le voudrais. Je t'accorderai tout ce qui est en mon pouvoir; demande ce que tu désires, avant de descendre au tombeau. » Il lui met sur la tête une couronne d'or enrichie de diamants, et il la lui met en pleurant. « Eh bien! lui dit Théagène, je vais te le demander, c'est à toi de tenir ta promesse : Puisque rien ne peut me soustraire à la mort, accorde-moi de mourir de la main de celle que tu viens de reconnaître pour ta fille. » Hydaspe, étonné, se rappelle que Chariclée lui a fait une pareille demande; mais il ne croit pas devoir y réfléchir longtemps. « Étranger, lui dit-il, je ne t'ai permis de demander, comme je n'ai promis de t'accorder, que des choses possibles. La loi veut que tu meures de la main d'une femme qui ait un mari, et non de la main d'une vierge. — Eh bien ! répond Théagène, elle en a un. — Tes discours, réplique Hydaspe, sont ceux d'un homme en délire, et qui voit le tombeau ouvert sous ses pas. L'épreuve du foyer nous a démontré que Chariclée est vierge, qu'elle n'a point encore goûté les plaisirs de l'amour, à moins que tu ne veuilles parler de Méroèbe; mais je ne sais comment tu le connais, et je ne lui ai encore que promis ma fille. — Ne parle pas, dit Théagène, d'un hymen qui ne se fera pas, si je connais bien les sentiments de Chariclée : tu dois croire à mes prédictions; je suis une victime. — Les victimes, re-

prend Méroèbe, ne prédisent que quand elles sont immolées; c'est dans leurs entrailles palpitantes que les prêtres lisent l'avenir. Ainsi, mon père, tu as raison de dire que cet étranger parle comme un homme que la mort va saisir. Ordonne qu'on le mène aux autels. Tu feras le sacrifice quand tu auras tout terminé. » Théagène est donc conduit aux autels.

Chariclée, voyant son amant vainqueur, avait repris courage et conçu de bonnes espérances ; mais le voyant reconduire aux autels, le désespoir s'empare d'elle. Persine la console. « Ce jeune homme, lui dit-elle, sauverait peut-être sa vie, si tu voulais parler et t'expliquer nettement. » Pressée par les circonstances, cédant à la nécessité, Chariclée se détermine à tout révéler à sa mère.

Cependant Hydaspe demande à son héraut s'il y a encore quelques ambassadeurs à entendre. « Prince, lui dit Harmonias, il n'y a plus que des députés de Syène, qui viennent d'arriver avec une lettre et des présents de la part du satrape Oroondate. Fais-les venir, dit Hydaspe. Les députés paraissent aussitôt, et présentent la lettre conçue en ces termes :

« *Oroondate, satrape du grand roi, à Hydaspe, le plus humain et le plus heureux des rois.*

« Après m'avoir vaincu par la force des armes et surtout par tes vertus ; après m'avoir rendu mon gouvernement, j'ose encore espérer que tu ne me refuseras pas la faveur que je te demande. Une jeune fille, que l'on m'amenait de Memphis, est tombée entre les mains de tes guerriers; ceux qui l'accompagnaient alors, et qui ont échappé au danger, m'ont rapporté que tu l'avais conduite en Éthiopie. Je te la demande comme un présent : je l'aime moi-même; mais je désire encore plus la rendre à son père. Ce vieillard, cherchant sa fille de contrée en contrée, a été pris par la garnison d'Éléphantine. Je l'ai vu en passant en revue les débris de

mes troupes. Il m'a demandé à être envoyé vers toi : il est au nombre des députés; ses manières annoncent une naissance distinguée; son extérieur imprime le respect. Prince, je me flatte que tu le renverras satisfait, et qu'il n'aura pas seulement le nom de père, mais qu'il le sera réellement. »

« Quel est celui, dit Hydaspe, après la lecture de la lettre, qui cherche sa fille ? » On lui montre un vieillard. « Étranger, lui dit-il, je suis prêt à satisfaire à toutes les demandes d'Oroondate. Je n'ai réservé que dix jeunes captives : il en est une reconnue pour n'être point ta fille; vois les autres : et si elle se trouve parmi elles, emmène-la. » Le vieillard se prosterne, baise les pieds du roi. On amène devant lui ces jeunes captives : il ne reconnaît point sa fille parmi elles. « Prince, dit-il à Hydaspe, tout pénétré de douleur, ma fille n'est point parmi celles-ci. — Tu vois mes dispositions, répond Hydaspe. Si tu ne trouves pas ta fille, accuses-en la fortune. Tu peux te convaincre, par tes propres yeux, qu'il n'y a point ici d'autre captive. » Le vieillard se meurtrit le visage, verse un torrent de larmes, promène ses yeux sur l'assemblée, et se met à courir tout à coup comme un furieux. Il va droit aux autels : du bord de son manteau il fait comme un lien, qu'il passe au col de Théagène, et le traîne, en criant de toutes ses forces : « Je te tiens, scélérat ! je te tiens, sacrilège ! » Les gardes font des efforts inutiles pour l'arrêter et lui arracher Théagène. Il le serre, l'embrasse étroitement, et vient à bout de le conduire devant Hydaspe. « Prince, dit-il, voilà celui qui m'a ravi ma fille, celui qui a porté la désolation chez moi, qui a enlevé, du milieu du temple de Delphes, celle qui faisait toute ma joie : je le trouve aujourd'hui au pied des autels, comme s'il était pur et sans tache. »

Toute l'assemblée est émue des paroles du vieillard, qui sont une énigme pour elle : son action cause le plus grand étonnement. Hydaspe le prie de s'expliquer plus clairement. Ce vieillard était Chariclès : il cachait la

véritable naissance de Chariclée, dans la crainte que, dans son exil, ayant manqué aux lois de la pudeur, elle ne lui fît des ennemis de ses véritables parents. Il raconte d'abord succinctement tout ce qui ne peut lui nuire. « Prince, j'avais une fille, dont la beauté et la vertu pourraient attester ce que je dis. Elle était vierge, prêtresse de Diane à Delphes. Ce beau Thessalien est venu à Delphes, pour offrir un sacrifice solennel, à la tête d'une théorie; il a enlevé, pendant la nuit, ma fille du milieu du temple et du sanctuaire d'Apollon; il a outragé le Dieu de nos pères, Apollon, le même que le Soleil, et il doit être réputé coupable de sacrilège, même envers toi. Un faux prêtre de Memphis lui prêta son ministère pour commettre ce forfait. J'ai été en Thessalie; j'ai demandé vengeance à ses concitoyens : ils l'ont abandonné à ma discrétion, comme un scélérat et un impie. Conjecturant qu'il s'était enfui à Memphis, patrie de Calasiris, j'y ai passé. J'ai trouvé Calasiris mort, digne châtiment de sa perfidie. Thyamis, son fils, m'a appris ce qu'était devenue ma fille ; il m'a dit qu'elle avait été envoyée à Syène vers Oroondate. Je n'ai pu me rendre à Syène, ni auprès d'Oroondate : j'ai été fait prisonnier à Eléphantine. Tu me vois devant toi, suppliant et cherchant ma fille. Aie pitié d'un père malheureux; consulte ton cœur; souviens-toi que c'est Oroondate lui-même qui te parle en ma faveur. » A ces mots, il se tait, et ses larmes coulent en abondance.

Hydaspe, s'adressant alors à Théagène : « Que réponds-tu ? lui dit-il. — Tout ce que cet homme dit est vrai. Oui, je suis coupable envers lui de rapt et de violence; mais je suis ton bienfaiteur. — Rends-lui donc un bien qui ne t'appartient pas. Ta vie est dévouée aux Dieux ; tu dois être immolé comme une victime pure et sans tache, et non comme un coupable frappé du glaive de la justice. — Le châtiment doit retomber, non sur celui qui a commis le crime, mais sur celui qui en profite. Or, c'est toi qui en profites; rends-la donc toi-

même, à moins qu'il ne la reconnaisse aussi pour ta fille. » Cette scène met tous les spectateurs hors d'eux-mêmes. Sisimithrès, après quelques moments de réflexion, se rappelle son entrevue avec Chariclès. Il attendait que la divinité répandît quelques lumières sur toute cette affaire. Il court vers Chariclès, l'embrasse : « Celle que tu regardais comme ta fille, lui dit-il, celle que je te remis autrefois entre les mains, vit encore : elle est reconnue des auteurs de ses jours. »

Chariclée sort de la tente : elle oublie la timidité et la pudeur si naturelles à son sexe et à son âge. Transportée, hors d'elle-même, elle se jette aux pieds de Chariclès : « O mon père ! lui dit-elle, ô toi que je ne respecte pas moins que ceux qui m'ont donné le jour, traite-moi comme tu voudras ; je suis criminelle, parricide ; n'examine pas si je n'ai fait que suivre la volonté des Dieux, si je n'ai fait qu'obéir à leurs inspirations. »

Persine, d'un autre côté, embrasse Hydaspe : « Oui, prince, lui dit-elle, crois que tout est ainsi ; sache que ce jeune Grec est l'amant de notre fille. » Chariclée venait de lui révéler, quoique avec beaucoup de peine, le secret de son amour. Le peuple fait éclater sa joie par des cris et des danses. Les hommes de tout âge et de toute condition célèbrent cet événement par leurs transports : ils n'entendent pas ce qui se dit, mais ils en jugent par ce qui est arrivé à Chariclée. Éclairés peut-être par quelque divinité, qui s'était plue à ménager ce dénouement, ils soupçonnent la vérité. On voit au milieu de cette assemblée les contrastes les plus frappants. On voit éclater la joie et la douleur, les ris se mêler aux sanglots ; la plus affreuse situation se change en fête ; on voit dans la joie et l'allégresse ceux qui étaient dans la douleur et le désespoir. Les uns trouvent ce qu'ils ne cherchaient point ; les autres perdent, sans espérance, ce qu'ils espéraient trouver. On s'attendait à voir le sang couler sur les autels, et on n'y offre que des victimes pures et innocentes.

« O le plus sage des hommes, dit Hydaspe à Sisimi-

thrès, que faut-il faire ? Ne pas immoler des victimes aux Dieux est une impiété. Leur immoler des personnes, dont l'arrivée ici est un de leurs bienfaits, en est une autre aussi criante. — Prince, lui répond Sisimithrès en langue éthiopienne, pour être entendu de tout le monde, une joie excessive obscurcit les lumières des hommes les plus sages. Depuis longtemps tu devais comprendre que les Dieux n'agréent point de pareils sacrifices. C'est au pied même des autels, c'est sous le couteau sacré qu'ils te font reconnaître Chariclée pour ta fille. Du milieu de la Grèce, ils ont amené ici, comme par miracle, celui qui l'a élevée : ce sont eux qui ont effrayé ces chevaux, ces taureaux qui ont suscité ce tumulte. Ils veulent nous faire entendre qu'il ne faut leur présenter que des sacrifices dignes d'eux. Pour mettre le comble à leurs bienfaits, ils t'amènent dans ce jeune Grec, l'époux de ta fille, comme un flambeau dont la lumière doit éclairer le dénouement de cette grande pièce. Ne fermons pas les yeux sur les merveilles de la Divinité ; secondons ses desseins : abolissons pour jamais la coutume d'immoler des hommes. »

Sisimithrès prononce ces mots d'une voix claire et haute, pour être entendu de tout le monde. Hydaspe, qui savait la langue vulgaire, prenant Théagène et Chariclée : « Vous tous, dit-il, qui êtes ici présents, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'influence des Dieux dans tout ce que nous venons de voir. Leur résister est un crime : en présence des Dieux, dont tout ceci est l'ouvrage, en présence de vous tous, qui vous montrez si dociles aux volontés du ciel, j'unis ces deux amants par les liens de l'hymen. Puisse-t-il naître d'eux des enfants qui les resserrent encore ! Mais, occupons-nous des devoirs de la religion, et sanctifions cette alliance par des sacrifices. »

Tous les spectateurs applaudissent ; des acclamations se font entendre de tous côtés en signe d'approbation. Hydaspe s'approche de l'autel, et avant de commencer le sacrifice : « Soleil, s'écrie-t-il, et toi Lune, divinités

protectrices de cet empire, s'il est vrai que vous approuviez l'hymen de Théagène et de Chariclée, ils peuvent vous offrir des sacrifices. » Il prend alors sa mitre et celle de Persine, symbole du sacerdoce, met l'une sur la tête de Théagène, et l'autre sur celle de Chariclée.

Chariclès alors rappelle l'oracle rendu autrefois à Delphes, que l'événement réalisait sous ses yeux, et dont il pénètre alors le sens. Voici ce que disait cet oracle : « Ils arriveront dans un pays brûlé par le soleil ; des couronnes placées sur des têtes noires, seront la récompense de leur vertu sans tache. »

Les deux époux, couronnés de mitres blanches, revêtus du sacerdoce, font un sacrifice à la lueur des flambeaux, au bruit des flûtes et des instruments. Ils se rendent ensuite à Méroé. Hydaspe et Théagène sont sur un char traîné par des chevaux; Sisimithrès et Chariclès sur un autre : des bœufs blancs mènent Chariclée et Persine. Le bruit des applaudissements et des acclamations retentit autour d'eux. Ils vont célébrer l'hyménée dans la ville avec plus de pompe et de solennité.

Ainsi finissent les aventures de Théagène et de Chariclée. L'auteur est Héliodore, phénicien, d'Emèse, de la race du Soleil, fils de Théodose.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Soc. d'impr. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau. (95.8.80.)